ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, A. DOBROVITS, L. FEKETE, J. NÉMETH. S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS XI FASCICULI 1—3

AKADÉMIAI KIADÓ BUDAPEST

1960

ACTA ORIENTALIA

A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
ORIENTALISZTIKAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: BUDAPEST V. ALKOTMÁNY UTCA 21

Az *Acta Orientalia* német, angol, francia és orosz nyelven közöl értekezéseket az orientalisztika köréből.

Az *Acta Orientalia* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg. Több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok, lehetőleg géppel írva, a következő címre küldendők:

Acta Orientalia, Budapest 62, Postafiók 440.

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Az *Acta Orientalia* előfizetési ára kötetenként belföldre 80,— Ft, külföldi címre 110,— forint. Megrendelhető az »Akadémiai Kiadó«-nál (Budapest V. Alkotmány utca 21. Bankszámla 05-915-111-44), a külföld számára pedig a »Kultúra« Könyv- és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (Budapest VI. Népköztársaság útja 21. Bankszámla: 43-790-057-181) vagy külföldi képviseleteinél és bizományosainál.

Die *Acta Orientalia* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der Orientalistik in deutscher, englischer, französischer und russischer Sprache.

Die *Acta Orientalia* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

Acta Orientalia, Budapest 62, Postafiók 440.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmt Korrespondenz zu richten.

Abonnementspreis pro Band: 110 Forint. Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungs-Aussenhandels-Unternehmen »Kultura« (Budapest VI. Népköztársaság útja 21. Bankkonto 43-790-057-181) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

Vol. XII des Acta Orientalia contenant la deuxième partie des Mélanges offerts à M. J. Németh paraîtra en janvier 1961.

«Acta Orientalia» т. XII, содержащий вторую часть сборника в честь академика Ю. Ф. Немета, выйдет в январе 1961 г.

ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

(ACTA ORIENT. HUNG.)

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, A. DOBROVITS, L. FEKETE, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS XI

AKADÉMIAI KIADÓ
BUDAPEST

1960

IVLIO NÉMETH
SEPTVAGENARIO

PROFESSORI ILLVSTRISSIMO
ET DE PHILOLOGIA TVRCICA OPTIME MERITO
COLLEGAE DISCIPVLIQVE HOC VOLVMEN
GRATO ANIMO
D. D.

JULES NÉMETH

M. JULES NÉMETH

M. Jules Németh, professeur de philologie turque à la Faculté des Lettres de Budapest, membre de l'Académie Hongroise des Sciences, directeur de l'Institut de Linguistique de l'Académie Hongroise des Sciences, vient de fêter, au mois de novembre de cette année, le 70ème anniversaire d'une vie jalonnée des plus beaux résultats scientifiques. En cette occasion solennelle qu'il nous soit permis à nous, orientalistes hongrois, de lui adresser nos voeux les plus chaleureux, voeux auxquels se joignent ceux des orientalistes étrangers, et des turcologues en premier lieu.

Monsieur Németh, turcologue éminent tout aussi apprécié à l'étranger que dans son propre pays, a fait oeuvre marquante et durable dans plus d'un domaine de la turcologie. Aussi notre embarras est-il extrême d'avoir, dans le cadre de ce discours de salutation à choisir dans une oeuvre aussi riche.

Nous honorons avant tout en M. J. Németh le représentant et le continuateur brillant d'une tradition hongroise de turcologie, digne de tous les respects. Cette tradition veut que les turcologues hongrois étudient avec une attention toute particulière les problèmes turcologiques qui sont en rapport avec l'histoire de la langue et du peuple hongrois. M. J. Németh peut se flatter d'avoir considérablement enrichi cette branche de la turcologie.

L'un des ouvrages les plus remarquables ayant trait à ce sujet est intitulé : «La formation du peuple hongrois au temps de la conquête arpadienne». Ce livre important publié en hongrois, nous rend compte des recherches approfondies effectuées à propos des rapports historiques entre le peuple hongrois et les diverses peuplades turques depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque de la conquête (c'est-à-dire jusqu'à la fin du IXème siècle de notre ère). M. Németh y traite de nombreuses questions en litige sur l'ethnogenèse du peuple hongrois en s'appuyant sur une très vaste documentation et en faisant preuve d'un esprit critique qui ne se relâche point. Les développements les plus dignes de retenir l'attention, sont sans nul doute ceux qu'il consacre à la constitution du système tribal hongrois. Les turcologues portent un intérêt tout particulier aux chapitres qui traitent des lois de la constitution et de la désagrégation du système tribal turc, ainsi qu'aux parties de l'ouvrage qui approfondissent les questions toujours discutées de l'histoire, de la langue des

peuples turcs occidentaux moins connus, comme par exemple les Turco-Bulgares, les Khazars etc. M. J. Németh a depuis plusieurs années le dessein de donner une nouvelle édition, élargie, en langue étrangère, de cet ouvrage ; nous souhaitons que ces projets se réalisent au plus vite, pour le profit de tous.

Au cours de ses recherches relatives à l'ethnogenèse des Hongrois, M. Németh s'est heurté bien entendu au problème de l'origine des Sicules. Armé d'un esprit critique sévère et d'une logique claire, il a tenté de remettre les choses au point pour essayer de résoudre ce problème discuté où tant de passions se sont donné libre cours.

Dès le début de sa carrière et à maintes reprises, M. Németh s'est occupé d'un détail passionnant de cette question, la conservation chez les Sicules de l'ancienne écriture hongroise, dite écriture runique. Après ses premiers écrits de caractère polémique sur ce sujet, puis des articles où il fait connaître et analyse des monuments runiques nouvellement découverts, en faisant la lumière sur certains détails, il rédigea une monographie qui est une récapitulation de la question. Les 16 signes de l'écriture runique hongroise doivent être rapprochés des signes correspondants de l'écriture runique des inscriptions turques ou plus précisément des inscriptions turques de la vallée du Talas.

Un autre vaste domaine auquel s'intéresse par tradition la turcologie hongroise, est celui des recherches relatives aux mots d'emprunt turcs dans la langue hongroise. M. Németh n'a écrit aucune monographie d'ensemble sur le sujet, par contre il s'est abondamment occupé de certains points de détail, dans de très nombreux articles, soit qu'il ait approfondi des questions générales de portée théorique, soit qu'il ait émis de nouvelles hypothèses à propos de problèmes d'ordre étymologique, soit encore qu'il se soit efforcé d'étayer par des faits et des arguments nouveaux des étymologies anciennes, qui, jusqu'alors, ne reposaient pas sur des bases assez dignes de foi. Son intérêt s'étend à tous les moments d'une période longue et mouvementée pendant laquelle le hongrois fut en contact avec le turc. Il s'est occupé des mots d'emprunt de type vieux tchouvache, dits turco-bulgares, passés dans le hongrois avant la conquête, puis des éléments empruntés pour la plupart au coman à une époque ultérieure, et enfin des éléments osmanlis qui appartiennent à la couche la plus récente des mots d'emprunt turcs. Il s'est en outre également intéressé au fond d'emprunt dit mongol qui, naguère, fut une question fortement discutée.

Un groupe important de Comans apparut en Hongrie en 1239 où il vécut pendant une longue période en tant que groupe ethnique autonome. Les Comans avaient oublié leur langue depuis plus de 300 ans, qu'ils conservaient toujours leur unité administrative. Il est aisé de comprendre que les recherches relatives à la langue et à l'histoire des Comans relèvent en Hongrie d'une longue tradition. M. Németh qui lui-même est d'origine comane s'est longuement occupé de ces questions et son travail a été fructueux. Il a commencé des recherches dans ce sens au début de sa carrière, avec les devinettes du Codex Cumanicus, pour publier, après avoir

*expliqué les noms de lieux et de personnes comans en Hongrie, une dissertation traitant du nom des Comans et de l'origine de ce nom, et revenir ensuite à cette même question. Une de ses plus belles oeuvres est la petite monographie qu'il a consacrée à un groupe ethnique organisé, d'origine comane, dans la Hongrie du XIII*ème *siècle, les Neugerii.*

C'est à M. Németh que revient le grand mérite d'avoir trouvé une solution à ce problème de l'appartenance de la langue des Pétchénègues. Il a établi à partir des noms de tribus et de personnes, qu'il s'agit là d'une langue proche parente de la langue des Comans, l'une et l'autre devant être classées dans le groupe des langues dites kiptchak.

Dans une monographie digne de la plus grande attention, il s'est occupé des inscriptions runiques de la vaisselle d'or de Nagy-Szent-Miklós appelée encore trésor d'Attila. Après avoir déchiffré l'écriture runique jusqu'alors inconnue, il en vint à la conclusion que ce trésor avait appartenu aux Pétchénègues, et que les inscriptions qu'on pouvait y lire étaient en pétchénègue. Quant à l'écriture elle-même, il estime qu'elle se rattache étroitement à l'écriture runique des Turcs occidentaux d'une part, à l'écriture runique hongroise de l'autre.

L'écriture runique turque avec les problèmes linguistiques qui s'y rattachent a d'ailleurs exercé une attraction toute particulière sur M. Németh. Mentionnons à ce propos ses corrections aux inscriptions de l'Orkhon qui ne sont pas seulement spirituelles mais tout à fait fondées, aussi bien au point de vue philologique qu'au point de vue linguistique. Son travail le plus important dans ce domaine, porte sans conteste sur les inscriptions turques de la vallée du Talas. Ces monuments linguistiques courts, oeuvres d'une main inexpérimentée, mettent en effet à une rude épreuve les turcologues les mieux versés dans l'art de déchiffrer et d'expliquer une inscription.

Je voudrais mentionner ici, au nombre des recherches relatives aux langues turques disparues, ses investigations concernant la langue des Huns : de son avis et de celui de maints turcologues, la langue des Huns était une langue turque.

*Nous devons également parler d'un très important travail de M. Németh — encore qu'il ne relève pas à proprement parler de la turcologie — sur le glossaire des Yasses ou des Alains de Hongrie. C'est en 1957 qu'on découvrit, dans les Archives Nationales, à Budapest, un glossaire qui fit sensation parmi les iranisants : court, mais très précieux, ce document linguistique qui date de 1422 environ, est unique en son genre. Ce glossaire yasse fut une surprise d'un autre point de vue également. Selon une conception ancienne à peu près généralement admise, les Yasses arrivés en Hongrie en même temps que les Comans auraient été eux aussi de langue comane. Avec la découverte de ce glossaire, il ne pouvait plus être mis en doute que les Yasses de Hongrie parlaient encore leur langue au XV*ème *siècle. Il est certain que la publication et le déchiffrement de ce glossaire par M. Németh faciliteront grandement la tâche de ceux qui essaieront de préciser la place et la signification de ce monument linguistique.*

Parmi ses ouvrages relatifs aux langues turques vivantes, nous mentionnerons en premier lieu son vocabulaire koumuk et balkar, ainsi que son choix de poésie populaire koumuk et balkar : ce sont là les premières publications scientifiques proprement dites du jeune turcologue. Nombreux sont les linguistes qui ont utilisé et qui utilisent encore avec profit les quatre petits volumes consacrés à l'osmanli parus dans la série Sammlung Göschen.

M. Németh s'est beaucoup occupé de l'histoire de la langue osmanlie. La bibliothèque orientale de l'Académie Hongroise des Sciences est particulièrement riche quant aux manuscrits en vieil-osmanli. M. Németh désirait mettre au point un catalogue scientifique de ces manuscrits : malheureusement en raison de ses autres occupations, ce projet n'a pu être réalisé jusqu'à présent. A vrai dire, ce travail a été commencé avec, pour résultat, l'étude écrite sur le Ferah-nāme de Ibn Ḫaṭīb. La lecture correcte des textes en vieil-osmanli soulève des problèmes particuliers du point de vue phonétique : induits en erreur par le caractère polyphonique de l'écriture arabe, beaucoup lisent ces textes avec un phonétisme plus ou moins moderne. Monsieur J. Németh a insisté à maintes reprises sur l'absurdité d'une pareille méthode de lecture. Dans la reconstitution impeccable du système phonétique du vieil-osmanli il a accordé une grande importance aux textes de vieil-osmanli pour lesquels on avait eu recours à une écriture autre que l'arabe. Ses vues, il les a résumées dans les remarques relatives aux notes de Georgievits.

Au cours de ses recherches consacrées au vieil-osmanli, il en est venu à expliquer les vers turcs de Bálint Balassa. Ce grand poète hongrois du XVIème siècle qui par ailleurs connaissait et parlait le turc à la perfection, plaça en tête de certains de ses poèmes le début d'une chanson turque qui lui fournissait la musique de son poème. Ces vers turcs cités par Balassa sont précieux non seulement du point de vue linguistique, mais l'intérêt extrême qu'ils présentent à nos yeux provient de ce que Balassa connaissait ces poésies populaires de la bouche même de l'homme du peuple. Rien d'étonnant à ce que M. J. Németh ait retrouvé une partie de ces chansons populaires parmi les textes du karagöz.

Il s'est occupé méthodiquement des dialectes osmanlis, plus précisément des dialectes turcs des Balkans. C'est au lendemain de la première guerre mondiale qu'il a entrepris des recherches au sujet d'un dialecte archaïque de valeur, celui de Vidin. Toute une série de communications a jalonné de longues années durant, les progrès de ces travaux. Le manuscrit de l'ouvrage qu'il a projeté est pratiquement prêt, il ne reste plus qu'à y mettre la dernière main, M. Németh poussant très loin le souci de la qualité dans son travail. Souhaitons que cet ouvrage dialectologique d'une grande importance puisse être publié bientôt. M. J. Németh a, peu à peu, élargi le champ de ses recherches relatives aux dialectes, à toute la péninsule des Balkans. Le résultat des recherches auxquelles il s'est livré jusqu'ici, est la détermination exacte de la place et de la répartition des dialectes turcs en Bulgarie. En ce qui concerne les autres groupes de dialectes, il a entrepris des recherches touchant aux vestiges laissés par le turc en Albanie.

Parmi ses recherches portant sur les autres langues turques actuelles, je mentionnerai seulement ici, celles qu'il a consacrées au yakoute, et à propos de celles-ci, je ferai une place spéciale à la monographie qui a pour titre «Les bases de la phonétique du proto-yakoute». Nous ne pouvons assez regretter que cet ouvrage n'ait paru qu'en hongrois, les résultats qu'il contient échappant ainsi à beaucoup de turcologues. Bien que la parution de cet ouvrage soit déjà assez ancienne, et compte tenu de quelques points à compléter, il mériterait toujours d'être publié en langue étrangère.

Dès le début de sa carrière, M. J. Németh s'est occupé des langues dont on pouvait supposer qu'elles étaient apparentées aux langues turques. Dans la dissertation qu'il écrivit dans sa jeunesse sur les rapports linguistiques entre le turc et le mongol, il adoptait un point de vue plutôt sceptique en face de la théorie altaïque. Par la suite son opinion ne devait guère changer. Il expliquait les rapports entre les langues turques et d'autres langues par des contacts remontant à des époques très reculées, plutôt que par des liens génétiques. C'est dans cet esprit qu'il écrivit son ouvrage sur les rapports anciens entre les langues ouraliennes et les langues turques, ouvrage qui mérite une attention toute particulière. Dans «La préhistoire des langues turques», synthèse de ses recherches antérieures, il tente de répondre aux plus importantes des questions que posent les débuts de la langue turque et ses attaches anciennes.

Un regard sur la bibliographie succinte de ses oeuvres suffira pour donner une idée de tout ce que nous avons passé ici sous silence de l'activité scientifique de Monsieur Németh. Nous n'avons pas parlé de son travail de professeur, de son activité dans le domaine de l'organisation du travail scientifique, et nous n'avons pas évoqué non plus la personnalité si sympathique de l'homme. Il nous semble du reste que cette journée solennelle n'est qu'une étape transitoire dans une vie si féconde en résultats scientifiques. Qu'il nous soit permis cependant de nous saisir de cette occasion solennelle pour souhaiter à Monsieur Németh, au nom de ses élèves et de ses collègues, une longue vie et de nouveaux succès dans sa belle carrière de savant.

L. Ligeti

A BIBLIOGRAPHY OF THE WORKS OF PROF. J. NÉMETH

The works listed in the following bibliography have appeared either under the full names Németh Gyula and Gyula Németh, Julius Németh, Jules Németh, ژول نەمەت respectively, or with the shortened forms Gy. Németh, J. Németh, Ю. Немет, or the initials N. Gy., J. N., or with the pseudonyms Török János, Johann Török, or, lastly, anonymously. In the case of papers signed with a pseudonym or initials or unsigned, this circumstance is registered. (It should be remembered that Gyula Nagy also published papers signed N. Gy. at the same time and in the same volumes of the *MNy.* when and in which Prof. J. Németh himself used the same initials. Nevertheless, the indexes to the volumes as well as other criteria make it easy to indentify the works of these two authors.)

Each work is grouped chronologically under the year appearing on the title page as the year of publication of the given book or number of the periodical. We have made only one exception to this rule, *viz.* in the case of the two papers published in *KCsA*, I. Erg.-Bd., Heft 1, since the subject matter of then makes it evident that it must have appeared later than the date on the title page would indicate. Within one year the books are listed first, then the papers followed by the reviews. Within this chronological arrangement the alphabetic order of the titles prevails, *i. e.* the titles of the work in case of books and the titles of the periodical or the memorial volume in case of papers.

Some works published abroad — mainly in Turkey — could not be found in the libraries of Budapest; these are marked by an asterisk in this bibliography. The data of these items, however, have been kindly secured by Prof. A. von Gabain with the help of Prof. O. Pritsak. For their collaboration I express here my grateful thanks.

For this bibliography only those works of Prof. J. Németh have been included that were published not later than 30th Juny, 1960.

ABBREVIATIONS

Acta Linguist. Hung.	=	*Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae.*
Acta Orient. Hung.	=	*Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae.*
BH	=	*Budapesti Hírlap* [= Budapest News].
BOH	=	*Bibliotheca Orientalis Hungarica.*
BSz.	=	*Budapesti Szemle* [= Budapest Review].
EPhK	=	*Egyetemes Philologiai Közlöny* [= Journal of General Philology].
Ethn.	=	*Ethnographia.*
I. OK	=	*A Magyar Tudományos Akadémia Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei* [= Proceedings of the Department of the Linguistic and Literary Sciences of the Hungarian Academy of Sciences].
KCsA	=	*Kőrösi Csoma-Archivum.*
KSz.	=	*Keleti Szemle, Revue Orientale.*
MNy.	=	*Magyar Nyelv* [= The Hungarian Language].
MSz.	=	*Magyar Szemle* [= Hungarian Review].
MSzK	=	*A Magyar Szemle Könyvei* [= Books of the "Hungarian Review"].
NyK	=	*Nyelvtudományi Közlemények* [= Publications in Linguistics].
Nyr.	=	*Magyar Nyelvőr* [= The Guardian of the Hungarian Language].
OLZ	=	*Orientalistische Literaturzeitung.*
RÉH	=	*Revue des Études Hongroises.*
SUSToim.	=	*Suomalais-Ugrilaisen Seuran Toimituksia, Mémoires de la Société Finno-Ougrienne.*
Sz.	=	*Századok* [= Centuries].
TDB	=	*Türk Dili, Belleten* [= The Turkisch Language, Bulletin]
TSz.	=	*Történeti Szemle* [= Historical Review].
UJb.	=	*Ungarische Jahrbücher.*
ZDMG	=	*Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.*

1908

1. *Kisázsiában* [= In Asia Minor]: *BH* XXVIII, No. 189 (7 August), pp. 11—12.

1909

2. *Tatár földön* [= In the Land of the Tatars]: *BH* XXIX, No. 187 (8 August), pp. 12—13.
3. *A tatárok romlása* [= The Decadance of the Tatars]: *BH* XXIX, No. 198 (22 August), pp. 13—14.

1910

4. *Németh Gyulának a Nemzetközi Közép- és Keletázsiai Társaság Magyar Bizottságához intézett jelentése az 1910. nyarán végzett kaukázusi taulmányútjának eredményeiről* [= J. Németh's Report on His Study Tour in the Caucasus in the Summer of 1910,

Addressed to the Hungarian Committee of the International Central and East Asiatic Society]: *KSz.* XI, pp. 162—165.

5. O. J. Brummer, *Über die Bannungsorte der finnischen Zauberlieder (SUSToim.* XXVIII), Helsingfors 1909 [Review]: *Ethn.* XXI, pp. 250—252.
6. Владимир Гордлевский, Из наблюдений над турецкой песью (Оттиск из «Этнографического Обозрения», кн. 79), Москва 1909 [Review]: *KSz.* XI, pp. 158—160.

1911

7. *Kumük és balkár szójegyzék (Kumükisches und balkarisches Wörterverzeichnis)*: *KSz.* XII, pp. 91—153.
8. *Proben der kumükischen Volksdichtung* [I]: *KSz.* XII, pp. 274—308. (Cf. No. 9.)

1912

9. *Proben der kumükischen Volksdichtung* [II]: *KSz.* XIII, pp. 129—173. (Cf. No. 8.)
10. *Egy török-mongol hangtörvény* [= A Turco-Mongolian Phonetic Law]: *NyK* XLI, pp. 401—412.
11. *Nyelvünk régi török jövevényszavai* [= Ancient Turkic Loan-Words in the Hungarian Language]: *Nyr.* XLI, pp. 398—401, 452—455.
12. *Die türkisch-mongolische Hypothese*: *ZDMG* LXVI, pp. 549—576.
13. B. J. Vladimircov, *Török elemek a mongolban* = Б. Я. Владимирцов, Турецкие элементы в монгольском языке (Отдельный оттиск из Записок Восточного Отделения Императорского Русского Археологического Общества XX), С.-Петербург 1911 — I. A. Podgorbunszkij, *Orosz—mongol—burját szótár* = И. А. Подгорбунский, Русско-монголо-бурятский словарь, Иркутск 1909 — A. Rudnev, *Adatok a mandzsu köznyelvhez* = Андрей Руднев, Новые данные по живой манджурской речи и шаманству, С.-Петербург 1912 [Reviews]: *NyK* XLI, pp. 373—376.
14. E. v. Hoffmeister, *Durch Armenien (Eine Wanderung) und der Zug Xenophons bis zum Schwarzen Meere (Eine militär-geographische Studie)*, Leipzig—Berlin 1911 [Review]: *ZDMG* LXVI, pp. 146—147.

1913

15. *Kóborlások Kisázsiában* [= Wanderings in Asia Minor]. *(Földrajzi Ifjúsági Olvasmányok* [= Juvenile Books on Geography] 1.) Budapest, 44 pp.
16. *Nagymagyarország felé* [= On the Way to Magna Hungaria]: *BH* XXXIII, No. 195 (17 August), pp. 33—34.
17. *A csuvas tanítónál* [= Living with a Chuvash School-Master]: *BH* XXXIII, No. 200 (24 August), pp. 35—36.
18. *Németh Gyula dr. jelentése az ufai csuvasok közt tett nyelvészeti tanulmányútjáról* [= Dr. J. Németh's Report on His Linguistic Study Tour among the Chuwash of Ufa]: *KSz.* XIV, pp. 211—213.
19. *A török-mongol a-féle hangok fejlődése a csuvasban* [= The Development of the Turco-Mongolian *a*-Sounds in the Chuwash]: *NyK* XLII, pp. 75—85.
20. *† Vámbéry Ármin 1832—1913*: *NyK* XLII, p. 468. (Over the initials N. Gy.)
21. *Mongol elemek a magyar nyelvben* [= Mongolian Elements in the Hungarian Language]: *Nyr.* XLII, pp. 241—246.

22. *Die Rätsel des Codex Cumanicus : ZDMG* LXVII, pp. 577—608.
23. Pastinszky János, *A legújabb török irodalom főbb képviselői* [= The Principal Representatives of Modern Turkish Literature], Budapest 1912 [Review]:*EPhK* XXXVII, pp. 760—761.
24. *Sbornik materiałov dľa opisanija městnostej i plemen Kavkaza*, Bd. 42 [Review]: *ZDMG* LXVII, pp. 547—548.

1914

25. *Über den Ursprung des Wortes š a m a n und einige Bemerkungen zur türkisch-mongolischen Lautgeschichte : KSz.* XIV, pp. 240—249.
26. *A török—mongol nyelvviszonyhoz* [= On Turco-Mongolian Linguistic Relationship]: *NyK* XLIII, pp. 126—142.
27. *Az ősjakut hangtan alapjai* [= An Outline of Proto-Yakut Phonetics]: *NyK* XLIII, pp. 276—326, 448—476.
28. *K h e d i v e : MNy.* X, pp. 461. (Over the initials N. Gy.)
29. Mészáros Gyula, *Magyarországi kún nyelvemlékek* [= Monuments of the Cumanian Language in Hungary], Budapest 1914 [Review]: *EPhK* XXXVIII, pp. 706—709.

1915

30. *Török szójegyzék* [= Turkish Word List]: *A budai basák magyar nyelvű levelezése* [= The Correspondence of the Pashas of Buda Written in Hungarian] I, szerk. [= ed. by] Takáts Sándor, Eckhart Ferencz, Szekfű Gyula, Budapest, pp. 545—546.
31. *A nagyszentmiklósi feliratokhoz* [= On the Inscriptions of Nagyszentmiklós]: *EPhK* XXXIX, pp. 495—497. (Cf. No. 32.)
32. *Az "Attila-kincs" feliratainak ügye* I, *A Nagyszentmiklósi feliratokhoz* [= On the Problem of the Inscriptions of "Attila's Treasure" I, On the Inscriptions of Nagyszentmiklós]: *Ethn.* XXVI, pp. 216—217. (Cf. No. 31.)
33. *Die langen Vokale im Jakutischen*: *KSz.* XV (1914—1915), pp. 150—164.
34. *K ö p ü* ["Churn"]: *MNy.* XI, p. 144. (Over the initials N. Gy.)
35. *A t ő r magánhangzójához* [= On the Vowel of the Hungarian Word *tőr* "Dagger"]: *MNy.* XI, p. 176. (Over the initials N. Gy.)
36. *Bolgár-török jövevényszavainkhoz* [= On the Proto-Bulgarian Loan-Words in Hungarian]: *MNy.* XI, pp. 316—318.
37. *Nyelvtudomány és archaeológia* [= Linguistics and Archeology]: *MNy.* XI, pp. 377—378.
38. Horger Antal, *A nyelvtudomány alapelvei (Bevezetés a nyelvtudományba)* [= Principles of Linguistics, An Introduction to Linguistics], Budapest 1914 [Review]: *NyK* XLIV, pp. 106—110.

1916

39. *Türkische Grammatik. (Sammlung Göschen* 771.) Berlin—Leipzig, 126 pp. (Cf. No. 50.)
40. *Türkisches Lesebuch mit Glossar. Volksdichtung und moderne Literatur. (Sammlung Göschen* 775.) Berlin—Leipzig, 106 pp.
41. *Az "Attila-kincs" feliratainak ügye* [= On the Problem of the Inscriptions of "Attila's Treasure"]: *EPhK* XL, pp. 419—422.
42. *Ü r g e* ["Gopher"]: *MNy.* XII, pp. 24—25.

43. *A török nyelvek* [= The Turkic Languages]: *MNy.* XII, pp. 115—118.
44. *Nem hajt a tatár!* ["There is no hurry"]: *MNy.* XII, p. 124.
45. *A nagyszentmiklósi kincs reviziója* [= The Revision of the Problem Concerning the Treasure of Nagyszentmiklós]: *TSz.* V, pp. 285—286.
46. *Vannak-e arab eredetű bolgár-török szavaink?* [= Are there Proto-Bulgarian Loan-Words of Arabian Origin in the Hungarian?]: *Nyr.* XLV, pp. 213—215.
47. *Zu den "Osttürkischen Dialektstudien" von Bang und Marquart : ZDMG* LXX, pp. 447—448.
48. Sebestyén Gyula, *A magyar rovásírás hiteles emlékei* [= The Authentic Monuments of the Hungarian Runic Writing], Budapest 1915 [Review]: *EPhK* XL, pp. 560—570.
49. *A bíráló felelete* [= Reply of the Reviewer]: *EPhK* XL, pp. 675—679.

1917

50. *Türkische Grammatik.* Durchgesehener Neudruck. *(Sammlung Göschen* 771.) Berlin—Leipzig, 126 pp. (Cf. No. 39.)
51. *Türkisches Übungsbuch für Anfänger. (Sammlung Göschen* 778.) Berlin—Leipzig, 110 pp.
52. *Türkisch-deutsches Gesprächsbuch. (Sammlung Göschen* 777.) Berlin—Leipzig, 106 pp.
53. *Thomsen a nagyszentmiklósi kincs feliratairól* [= Thomsen's Opinion of the Inscriptions of the Treasure Found at Nagyszentmiklós]: *EPhK* XLI, pp. 638—641.
54. *A régi magyar írás eredete* [= The Origin of the Ancient Hungarian Writing]: *NyK* XLV, pp. 21—44.
55. Vilhelm Thomsen, *Turcica, Études concernant l'interprétation des inscriptions turques de la Mongolie et de la Sibérie (SUSToim.* XXXVII), Helsingfors 1916 [Review]: *NyK* XLV, pp. 121—124.

1918

56. *Gyarló* ["Frail"]: *Emlék Szily Kálmánnak, a Magyar Nyelvtudományi Társaság elnökének nyolczvanadik születésenapja alkalmából* [= Contributions Published on the Occasion of the 80th Birthday of Kálmán Szily, President of the Hungarian Society of Linguistics], Budapest, p. 114.
57. *A nagyszentmiklósi kincs körül* [= Concerning the Treasure of Nagyszentmiklós]: *Turán* 1918, pp. 265—267, 325—329.
58. *Válasz Sebestyénnek* [= Reply to Sebestyén]: *Turán* 1918, pp. 332—333.
59. *Bernhard Munkácsis ossetische Studien : Turán* 1918, p. 448. (Over the initials J. N.)
60. Carl Brockelmann, *'Alī's Qiṣṣa'i Jūsuf, der älteste Vorläufer der osmanischen Literatur* (Aus den *Abhandlungen der Königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse, Jg.* 1916, Nr. 5), Berlin 1917 [Review]: *Turán* 1918, pp. 109—112.
61. *Die neueren Sprachen,* Bd. XXV (1917), H. 1 [Review]: *Turán* 1918, pp. 114—115. (Anonymously.)
62. *Magyar Nyelv* (= Ungarische Sprache), XIII (1917), Heft 1—6; Bd. XIII, Heft 4, 7—10 [Review]: *Turán* 1918, pp. 115, 434—435. (The first part anonymously, the second part over the initials J. N.)
63. *Nyelvtudományi Közlemények* (= Sprachwissenschaftliche Mitteilungen), Bd. XLIV; Bd. LXV [recte: XLV], Heft. 1 [Review]: *Turán* 1918, pp. 117—119, 181—182, 257—261, 435—436, 502. (Partly anonymously, partly over the initials J. N.)

64. *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, LXXI, Heft 1—2; Bd. 71, 3—4. Heft; Bd. 72, 1—2. Heft [Review]: *Turán* 1918, pp. 120, 261—265, 503—504. (Anonymously.)
65. Krause, Paul R., *Die Türkei (Aus Natur und Geisteswelt* 469), Leipzig 1916 [Review]: *Turán* 1918, p. 124. (Over the initials J. N.)
66. W. Bang, *Turcica* (Sonderdruck aus *Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, Jg. 1917), Leipzig 1917 [Review]: *Turán* 1918, pp. 249—251.
67. *Keleti Szemle (Revue Orientale)*, Bd. XVII [Review]: *Turán* 1918, p. 433. (Over the initials J. N.)
68. W. Bang, *Vom Köktürkischen zum Osmanischen, Vorarbeiten zu einer vergleichenden Grammatik des Türkischen*, 1. Mitteilung (*Abhandl. d. königl. Preuss. Akad. d. W., Phil.-hist. Klasse*, Jg. 1917, Nr. 6), Berlin 1917 [Review]: *Turán* 1918, pp. 488—490.
69. Hacki Tewfik (Galandjizade), *Türkisch-deutsches Wörterbuch*, Zweite Auflage, Leipzig 1917 [Review]: *Turán* 1918, pp. 499—500.

1919

70. *Das Feraḥ-nāme des Ibn Ḫaṭīb, Ein osmanisches Gedicht aus dem XV. Jahrhundert*: *Le Monde Oriental* XIII, pp. 145—184. (Cf. No. 81.)

1920

71. *N i n c s t e l e n* ["Pauper"]: *MNy.* XVI, p. 91.
72. Szinnyei, Josef, *Die Herkunft der Ungarn, ihre Sprache und Urkultur (Ungarische Bibliothek* I, 1), Berlin—Leipzig 1920 [Review]: *EPhK* XLIV, pp. 94—95.

1921

73. *Régi török jövevényszavaink és a turfáni emlékek* [= The Ancient Turkic Loan-Words in Hungarian and the Turfan Documents]: *KCsA* I, pp. 71—76.
74. *O n o g u r, h é t m a g y a r, D e n t ü m o g y e r*: *KCsA* I, pp. 148—155. (Cf. No. 77.)
75. *Török jövevényszavaink középső rétege* [= The Second Layer of the Turkic Loan-Words in Hungarian]: *MNy.* XVII, pp. 22—26.
76. *Turán*: *MNy.* XVII, p. 109. (Cf. No. 79.)
77. *O n o g u r, h é t m a g y a r, D e n t ü m o g y e r*: *MNy.* XVII, pp. 205—207. (Cf. No. 74.)
78. *Kégl Sándor †*: *TSz.* X, pp. 184—185. (Over the initials N. Gy.)
79. *Turán*: *Uj Nemzedék* [= New Generation] III, No. 38 (423) (17 February), p. 2. (Cf. No. 76.)
80. *Proceedings of the British Academy*, 1915—1916 [Review]: *KCsA* I, pp. 94—96. (Anonymously.)
81. J. Németh, *Das Feraḥ-nāme des Ibn Ḫaṭīb, ein osmanisches Gedicht aus dem XV. Jahrhundert (Le Monde Oriental* XIII, 1919) [Author's summary]: *KCsA* I, pp. 176—177. (Cf. No. 70.)
82. A. Fischer, *Die Vokalharmonie der Endungen an den Fremdwörtern des Türkischen (Morgenländische Texte und Forschungen* I. Bd., Heft 2.), Leipzig 1920 [Review]: *ZDMG* LXXV, pp. 275—278.

1922

83. *A Turkish Word in Curtius Rufus? : Hirth Anniversary Volume (Asia Major*, Introductory Volume), London, pp. 274—279.
84. *Új elmélet a magyarság kialakulásáról* [= A New Theory of the Ethnogenesis of the Hungarians]: *KCsA* I, pp. 181—182. (Under the pseudonym Török János.)
85. *Zur Kenntnis der Petschenegen* : *KCsA* I, pp. 219—225. (Cf. No. 87.)
86. *'Szent' jelentésű e g y szavunk eredete* [= The Origin of the Hungarian Word *egy* "Holy"] : *KCsA* I, pp. 242—243.
87. *A besenyők ismeretéhez* [= A Contribution to the Knowledge of the Petchenegs] : *MNy.* XVIII, pp. 2—7. (Cf. No. 85.)
88. *K a r c z a g* : *MNy.* XVIII, pp. 125—127.

1923

89. *Törökök és magyarok* [= Turks and Hungarians] : *Napkelet* [Orient] I, pp. 176—178.
90. Heinrich Winkler, *Die altaische Völker- und Sprachenwelt (Osteuropa-Institut in Breslau, Quellen und Studien*, VI. Abt., *Sprachwissenschaft* I), Leipzig—Berlin 1921 [Review] : *NyK* XLVI, pp. 145—147.

1924

91. *Húnok, bolgárok, magyarok* [= Huns, Bulgarians, Hungarians] : *BSz.* CXCV, pp. 167—178.
92. Köprülüzāde Mehmed Fu'ād, *Türk edebīǰātynda ilk müteçavvyflar* [= The Earliest Mystics in Turkish Literature], Istambol 1918 [Review] : *KCsA* I, pp. 330—332. (Cf. No. 95.)

1925

93. *Debrecen nevének eredete* [= The Origin of the Name of the City of Debrecen] : *Emlékkönyv dr. gróf Klebelsberg Kuno negyedszázados kulturpolitikai müködésének emlékére születésének ötvenedik évfordulóján* [= A Memorial Volume Dedicated to Count Dr. Kuno Klebelsberg for His Activity of a Quarter of a Century in Educational Policy, on the Occasion of His 50th Birthday], Budapest, pp. 139—141. (Cf. No. 94.)
94. *Debrecen nevének eredete* [= The Origin of the Name of the City of Debrecen] : *MNy.* XXI, pp. 273—274. (Cf. No. 93.)
95. [Review of Köprülüzade Mehmed Fuad's *Türk edebiyatında ilk mütesavvıflar* (= The Earliest Mystics in Turkish Literature), İstanbul 1918, in Turkish] : *Türkiyat Mecmuası* [= Turkological Collection] I, pp. 288— 289. (Cf. No. 92.)

1926

96. *Die köktürkischen Grabinschriften aus dem Tale des Talas in Turkestan* : *KCsA* II, pp. 134—143.
97. *Zur Erklärung des Denkmals am Ongin* : *KCsA* II, p. 198. (Under the pseudonym Johann Török.)
98. *Koldus* ["Beggar"] : *KCsA* II, p. 198.

99. *A koldus és dió szóhoz* [= On the Words *koldus* "Beggar" and *dió* "Nut"]: *KCsA* II, p. 238. (Under the pseudonym Török János.)
100. *Két oszmánli eredetű indulatszó a magyarban* [= Two Interjections of Osmanli-Turkish Origin in Hungarian] : *MNy.* XXII, p. 284.
101. Pastinszky János, *Gyakorlati magyar—török szótár, Madsar ve türk lugat kitabi* [= Practical Hungarian-Turkish Dictionary] I, [Pilismarót 1922] [Review] : *KCsA* II, pp. 192—194.

1927

102. *Josef Szinnyei* : *KCsA* II, pp. 239—240.
103. *Der Volksname türk* : *KCsA* II, pp. 275—281. (Cf. No. 104.)
104. *A türk népnév* [= The People Name *türk*] : *MNy.* XXIII, pp. 271—274. (Cf. No. 103.)
105. *† Thomsen Vilmos* : *MNy.* XXIII, pp. 533—535.
106. *La provenance du nom bulgar* : *Symbola grammatica in honorem Ioannis Rozwadowski* II, Cracoviae 1927, pp. 217—222.
107. Fekete Lajos, *Bevezetés a hódoltság török diplomatikájába*, Első füzet *(A Magyar Királyi Országos Levéltár Kiadványai)*, Budapest 1926 — Ludwig Fekete, *Einführung in die osmanisch-türkische Diplomatik der türkischen Botmässigkeit in Ungarn*, 1. Lieferung *(Veröffentlichungen des Kön. Ung. Staatsarchivs)*, Budapest 1926 [Review]: *Sz.* LXI, pp. 428—429.

1928

108. *Akadémiánk és a keleti filologia* [= The Hungarian Academy and Oriental Philology]: *BSz.* CCXI, pp. 80—95.
109. *Duba = Duna* ["Danube"]? : *MNy.* XXIV, pp. 87—88.
110. *Géza* : *MNy.* XXIV, pp. 147—151.
111. *Az uráli és a török nyelvek ősi kapcsolata* [= The Ancient Relationship between the Uralian and Turkic Languages] : *NyK* XLVII, pp. 62—84. (Cf. No. 201, chapter II.)

1929

112. *Magna Hungaria* : *Beiträge zur historischen Geographie, Kulturgeographie, Ethnographie und Kartographie, vornehmlich des Orients*, hrg. von Hans Mžik, Leipzig—Wien, pp. 92—98.
113. *A magyarság őstörténete* [= Prehistory of the Hungarians]: *Magyar kálvinisták naptára az 1930. évre* [= Calendar of Hungarian Calvinists for the Year 1930], pp. 113—115.
114. *A magyar népnév legrégibb alakjai* [= The Oldest Forms of the Name *magyar*] : *MNy.* XXV, pp. 8—9.
115. *Szabirok és magyarok* [= Sabirs and Hungarians] : *MNy.* XXV, pp. 81—88.

1930

116. *A honfoglaló magyarság kialakulása* [= The Ethnogenesis of the Conquering Hungarians]. Budapest, 350 pp.
117. *Bernhard Munkácsi* : *KCsA* II, pp. 331—332.

118. *Zu den Rätseln des Codex Cumanicus* : *KCsA* II, pp. 366—368.
119. *Der Name G ü l - B a b a* : *KCsA* II, p. 379.
120. *Die petschenegischen Stammesnamen* : *UJb.* X, pp. 27—34.
121. Franz Babinger—Robert Gragger—Eugen Mittwoch—J. H. Mordtmann, *Literaturdenkmäler aus Ungarns Türkenzeit (Ungarische Bibliothek,* Erste Reihe 14), Berlin—Leipzig 1927 [Review] : *KCsA* II, pp. 374—377.
122. Jan Rypka, *Báqí als Ghazeldichter,* Pragae 1926 [Review] : *KCsA* II, pp. 377—378.
123. Aurélien Sauvageot, *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques,* Budapest 1929 [Review] : *NyK* XLVII, pp. 467—475. (Cf. No. 151.)

1931

124. *Nyelvtudományunk és a történetírás* [= Hungarian Linguistics and Historiography] . *A magyar történetírás új útjai* [= The New Ways of Hungarian Historiography] *(MSzK* III), Budapest, pp. 365—396.
125. *[V i h o r]* : *MNy.* XXVII, pp. 78—79. (Over the initials N. Gy.)
126. *M a k l á r* : *MNy.* XXVII, pp. 145—147.
127. *Ö z ö n* ["Deluge"] : *MNy.* XXVII, pp. 226—227.
128. *A magyar turánizmus* [= The Hungarian Turanism] : *MSz.* XI, pp. 132—139.
129. *Az új török írás* [= The New Turkish Spelling] : *NyK* XLVIII, pp. 160—161.
130. *Árpád-kori törökjeink (Kié volt a nagyszentmiklósi kincs?)* [= The Turks of Hungary in the Arpadian Age, To Whose Belonged the Treasure of Nagyszentmiklós?] : *Népünk és Nyelvünk* [= The Hungarian People and Language] III, pp. 169—185.
131. *Török nyelvészeti irodalom* [= Works on Turkic Linguistics] I : *NyK* XLVIII, pp: 136—147. (Cf. No. 157.)
132. Géza Fehér, *Die Inschrift des Reiterreliefs von Madara,* Sofia 1928 [Review] : *Sz.* LXV, pp. 78—82.

1932

133. *A nagyszentmiklósi kincs feliratai* [= The Inscriptions of the Treasure of Nagyszentmiklós]. *(A Magyar Nyelvtudományi Társaság Kiadványai* [= Publications of the Hungarian Society of Linguistics] 30.) Budapest, 35 pp. (Cf. Nos. 134, 140, 149, 156.)
134. *Die Inschriften des Schatzes von Nagy-Szent-Miklós. Mit zwei Anhängen :* I. *Die Sprache der Petschenegen und Komanen;* II. *Die Ungarische Kerbschrift. (BOH* II.) Budapest—Leipzig, 84 pp. + VI pls. (Cf. Nos. 133, 140, 149, 152, 156, 211.)
135. *Zum Begriff der t a w b a, Ein Beitrag zu den christlich-mohammedanischen Beziehungen* : *Festschrift für Georg Jacob zum siebzigsten Geburtstag,* Leipzig 1932, pp. 200—208.
136. Произходътъ на имената «Кобратъ» и «Есперюхъ»; преведе В. Бешевлиевъ [= The Origin of the Names *Kobrat* and *Esperych ;* translated by V. Beševliev]: Известия на Историческото Дружество въ София [= Bulletin of the Historical Society of Sofia] XI—XII (1931—1932), pp. 169—177. (Cf. Nos. 138, 139.)
137. *A csikszentmihályi felirat* [= The Inscription at Csíkszentmihály] : *KCsA* II, pp. 434—436 + [1] pl.
138. *Die Herkunft der Namen K o b r a t und E s p e r ü c h* : *KCsA* II, pp. 440—447. (Cf. Nos. 136, 139.)
139. *A K o b r a t és E s z p e r ü c h nevek eredete* [= The Origin of the Names *Kobrat* and *Esperych*] : *MNy.* XXVIII, pp. 5—11. (Cf. Nos. 136, 138.)

140. *A nagyszentmiklósi kincs feliratai* [= The Inscriptions of the Treasure of Nagyszentmiklós] : *MNy.* XXVIII, pp. 65—85, 129—139. (Cf. Nos. 133, 134, 149, 156.)
141. *La préhistoire hongroise* : *Nouvelle Revue de Hongrie* 25e (1ère) année, t. XLVI, pp. 460—468.
142. Tadeusz Kowalski, *Karaimische Texte im Dialekt von Troki (Mémoires de la Commission Orientale de l' Académie Polonaise des Sciences et des Lettres* 11), W Krakowie 1929 [Review]: *KCsA* II, pp. 452—454.
143. Hans August Fischer, *Schach Ismajil und Gülüzar, ein türkischer Volksroman (Türkische Bibliothek* 26), Leipzig 1929 [Review] : *KCsA* II, pp. 454—457.
144. G. Raquette, *The Accent Problem in Turkish (Lunds Universitets Årsskrift,* N. F. Avd. 1, Bd. 24, Nr. 4), Lund—Leipzig 1927 [Review] : *KCsA* II, p. 457.

1933

145. *Petz' Wirkung in Ungarn ausserhalb der Germanistik*: *Festschrift für Gideon Petz (Német Philologiai Dolgozatok, Arbeiten zur Deutschen Philologie* LX), Budapest, pp. 34—36.
146. *Dentümogyër* : *Liber semisaecularis Societatis Fenno-Ugricae (SUSToim.* LXVII), Helsinki, pp. 290—295.
147. *Csepel* : *MNy.* XXIX, pp. 11—12.
148. *Az ujjászületett Törökország* [= Turkey Reborn] : *MSz.* XIX, pp. 328—333.
149. *Les inscriptions du trésor de Nagyszentmiklós* [I]: *RÉH* [VIII—]XI, pp. 5—38. (Cf. No. 156; cf. also Nos. 133, 134, 140.)
150. Raquette, G., *Täji bilä Zohra, Eine osttürkische Variante der Sage von Tahir und Zohra (Lunds Universitets Årsskrift),* Lund—Lepzig 1930 [Review]: *OLZ* XXXVI, cols. 115—117.
151. Sauvageot, Aurélien, *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques,* Budapest 1929 — Shirokogoroff, S. M., *Ethnological and Linguistical Aspects of the Ural-Altaic Hypothesis* (Reprinted from *Tsing Hua Journal,* vol. 6), Peiping 1931 — Duda, H. W., *Fasl-ı-Ferhat (Ein türkisches Schattenspiel),* Istanbul 1931 [Review] : *OLZ* XXXVI, cols. 557—561. (Cf. No 123.).

1934

152. *A magyar rovásírás* [= The Hungarian Runic Writing]. *(A Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve* [= The Handbook of Hungarian Linguistics] II, 2.) Budapest, 32 pp. + VII pls. (Cf. No. 134, Appendix II.)
153. *Németh Gyula r. t. megemlékezése Wilhelm Bang Kaup k. tag elhúnyta alkalmából* [= Obituary Notice by the Ordinary Member J. Németh on the Foreign Member Wilhelm Bang Kaup's Death] : *Akadémiai Értesítő* [= Transactions of the Academy] XLIV, pp. 369—370.
154. *Thúry József l. tag emlékezete* [= The Memory of the Corresponding Member József Thúry]. *(A Magyar Tudományos Akadémia Elhúnyt Tagjai Fölött Tartott Emlékbeszédek* [= Commemorative Addresses on the Deceased Members of the Hungarian Academy of Sciences] XXII, 6 [recte: 3].) Budapest, 25 pp. (Cf. No. 207.)
155. *A törökség őskora* [= The Prehistoric Age of the Turks] : *Emlékkönyv Berzeviczy Albert úrnak, a M. T. Akadémia elnökének, tiszteleti taggá választása harmincadik évfordulója alkalmából* [= A Memorial Volume on the Occasion of the 30th Anniversary of the Election as Honorary Member of Albert Berzevizcy, President of the Hungarian

Academy of Sciences], Budapest, pp. 158—174. (Cf. Nos. 184 and 201, chapters I. III—IV.)

156. *Les inscriptions du trésor de Nagyszentmiklós* [II] : *RÉH* XII, pp. 126—136 + [1] map. (Cf. No. 149; cf. also Nos. 133, 134, 140.)
157. *Török nyelvészeti irodalom* [= Works on Turkic Linguistics] II : *NyK* XLVIII, pp. 471—478. (Cf. No. 131.)

1935

158. *Kőrösi Csoma Sándor célja* [= The Aim of Alexander Csoma de Kőrös]. *(Előadások Kőrösi Csoma Sándor Emlékezetére* [= Alexander Csoma de Kőrös Memorial Lectures] 10.) Budapest, 20 pp.
159. *A török t a b u r szó eredete* [= The Origin of the Turkish Word *tabur]* : *MNy.* XXXI, pp. 178—181. (Cf. No. 164.)
160. *A székelyek eredetének kérdése* [= The Problem of the Origin of the Székelys] : *Sz.* LXIX, pp. 129—156. (Cf. Nos. 178, 185.)
161. Hamit Zübeyr—İshak Refet, *Anadilden derlemeler* [= Research in the Mother Tongue], Ankara 1932 [Review] : *NyK* XLIX, pp. 397—398.
162. Moravcsik Gyula, *A magyar történet bizánci forrásai* [= The Byzantine Sources of Hungarian History] (Hóman Bálint, *A Magyar Történettudomány Kézikönyve* [= The Handbook of Hungarian History] I, 6*b*), Budapest 1934 [Review] : *Sz.* LXIX, pp. 110—111.

1936

163. *Keleti eredetű magyar ruhanevek* [= Hungarian Names of Clothing of Oriental Origin] : *NyK* L, pp. 321—328.
164. *Über den Ursprung des türkischen Wortes t a b u r* : *UJb.* XV, pp. 541—547. (Cf. No. 159.)

1937

165. *A tarka lovak országa,* [Summary:] *Das Land der scheckigen Pferde* : *Ethn.* XLVIII, pp. 103—107. (Cf. No. 172.)
166. *A bölcsészetkari oktatás és a középiskolai tanárképzés reformja* [= The Reform of Teaching at the Philosophical Faculties and of the Training of School Teachers] : *Magyar felsőoktatás, Az 1936. évi december hó 10-től december hó 16-ig tartott Országos Felsőoktatási Kongresszus munkálatai* [= Hungarian Higher Education, The Activity of the National Congress of Higher Education, 10—16 December, 1936], Budapest, III, pp. 11—24.
167. *T o k halnevünk eredete és néhány szó a magyarság ősfoglalkozásairól* [= The Origin of the Hungarian Fish-Name *tok* "Sturgeon" and Some Remarks on the Primitive Occupations of the Hungarian People] : *MNy.* XXXIII, pp. 135—140.
168. *M u n d z s u k — B e n d e g u z* : *MNy.* XXXIII, pp. 216—221.
169. *A hiung-nuktól az oszmánli nyelvtanig* [= From the Hsiung-nu to the Osmanli Grammar] : *MNy.* XXXIII, pp. 323—329.
170. *Gombocz Zoltán: Szövetségi Évkönyv, kiadja az Eötvös-Kollégium Volt Tagjainak Szövetsége* [= Year-Book published by the Association of the Former Members of the Eötvös College] XIV—XV (1936—37), pp. 3—11.

1938

171. *Az Országos Felsőoktatási Kongresszus bölcsészetkari vonatkozásai* [= The Problems of the National Congress of Higher Education concerning the Philosophical Faculties]. *(Országos Felsőoktatási Tanács* [= National Council of Higher Education Publications] 2.) Budapest, 19 pp.
172. *Das Volk mit den scheckigen Pferden* : *KCsA* I. Erg.-Bd., pp. 345—352. (Cf. No. 165.)
173. *Turkológiai portyázások* [= Keeping Guard over Turkology] : *MNy.* XXXIV, pp. 60—63.

1939

174. *Zur Kenntnis des geschlossenen e im Türkischen* : *KCsA* I. Erg.-Bd., pp. 515—531. (Cf. No. 191.)
175. *A magyar népnév, a magyar törzsnevek, a kazár népnév* [= The People Name *magyar*, the Names of the Hungarian Tribes, the People Name *khazar]* : *MNy.* XXXV, pp. 63—71.

1940

176. *Az intézet megalakulása és első évi működése* [= The Forming and First Year Activity of the Institute] : *A Budapesti Kir. Magy. Pázmány Péter-Tudományegyetem Bölcsészeti Kara Magyarságtudományi Intézetének működése az 1939/40. tanévben* [= The Activity of the Institute of Hungarology of the Philosophical Faculty of the Royal Hungarian Budapest Peter Pázmány University in the Academic Year 1939/40], Budapest, pp. 3—9.
177. *Die Orientalistik in Ungarn* : *Actes du XX*e *Congrès International des Orientalistes, Bruxelles 5—10 septembre 1938, Louvain*, pp. 308—309.*
178. *La question de l'origine des Sicules* : *Archivum Europae Centro-Orientalis* VI, pp. 208—241. (Cf. Nos. 160, 185.)
179. *Előszó* [= Preface] : *Attila és hunjai* [= Attila and His Huns] *(MSzK* XVI), Budapest, pp. 7—10.
180. *A hunok nyelve* [= The Language of the Huns] : *Ibid.*, pp. 217—226 and notes, pp. 315—316. (Cf. No. 206.)
181. *Hunok és magyarok* [= Huns and Hungarians] : *Ibid.*, pp. 265—270 and notes, pp. 320—322.
182. *A magyar kereszténység kezdete* [= The Origin of the Hungarian Christianity] : *BSz.* CCLVI, pp. 14—30.
183. *Emphatische Formen in der türkischen Mundart von Vidin* : *Scritti in Onore di Luigi Bonelli (Pubblicazioni dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli, Annali*, N. S. I), Roma, pp. 87—95.
184. *Türklüğün eski çağı*, Macarca'dan çeviren Şerif Baştav [= The Prehistoric Age of the Turks, translated from the Hungarian by Şerif Baştav] : *Ülkü* [= The Ideal] XV, pp. 299—306, 509—518. (Cf. Nos. 155, 201.)

1941

185. *La question de l'origine des Sicules. (Études sur l'Europe Centre Orientale* 27.) Budapest, 34 pp. (Cf. No. 178; cf. also No. 160.)
186. *Az intézet 1940/41.-i működése* [= The Activity of the Institute in 1940/41] : *A Buda-*

pesti Kir. Magy. Pázmány Péter-Tudományegyetem Bölcsészeti Kara Magyarságtudományi Intézetének működése az 1940/41. tanévben [= The Activity of the Institute of Hungarology of the Philosophical Faculty of the Royal Hungarian Budapest Peter Pázmány University in the Academic Year 1940/41], Budapest, pp. 3—6.

187. *Zur Erklärung der Orchoninschriften : Festschrift Friedrich Giese, aus Anlass des siebenzigsten Geburtstags überreicht von Freunden und Schülern (Die Welt des Islams*, Sonderband), Berlin, pp. 35—45. (Cf. No. 199.)

188. *Gróf Teleki Pál* [= Count Paul Teleki] : *KCsA* III (1940), pp. i—viii.

189. *Die Volksnamen q u m a n and q ū n* : *KCsA* III (1940), pp. 95—109. (Cf. No. 192.)

1942

190. *Török jövevényszók* [= Turkic Loan-Words] : *Emlékkönyv Melich János hetvenedik születésenapjára* [= A Memorial Volume on the 70th Birthday of János Melich], Budapest, pp. 286—300.

191. *A zárt e bolgár-török jövevényszavainkban* [= Close *e* in the Proto-Bulgarian Loan-Words in Hungarian] : *MNy.* XXXVIII, pp. 1—11. (Cf. No. 174.)

192. *A kunok neve és eredete* [= The Name and the Origin of the Cumanians] : *Sz.* LXXVI, pp. 166—178. (Cf. No. 189.)

193. A. von Gabain, *Alttürkische Grammatik mit Bibliographie, Lesestücken und Wörterverzeichnis, auch Neutürkisch (Porta Linguarum Orientalium* XXIII), Leipzig 1941 [Review] : *Deutsche Literaturzeitung* LXIII, cols. 342—346. (Cf. No. 216.)

1943

194. *Kőrösi Csoma Sándor lelki alkata és fejlődése* [= The Mind and Spiritual Development of Alexander Csoma de Kőrös]. *(Erdélyi Tudományos Füzetek* [= Transsylvanian Scientific Papers] 149.) Kolozsvár, 15 pp. (Cf. No. 195.)

195. *Kőrösi Csoma Sándor lelki alkata és fejlődése* [= The Mind and Spiritual Development of Alexander Csoma de Kőrös] : *Az Erdélyi Múzeum-Egyesület Désen 1942. október hó 18—20. napján tartott tizenhetedik vándorgyűlésének emlékkönyve* [= Transactions of the Seventeenth Itinerary Congress of the Transsylvanian Museum Association, held at Dés, October 18—20, 1942], Kolozsvár, pp. 5—17. (Cf. No. 194.)

196. *S ó l y o m, k a r v a l y* ["Falcon", "Sparrow-Hawk"] : *MNy.* XXXIX, pp. 99—104.

1944

197. Ritter, Hellmut, *Karagös, Türkische Schattenspiele, hrsg., übers. u. erklärt*, 2. Folge *(Bibliotheca Islamica* 13a), Leipzig 1941 [Review] : *OLZ* XLVII, cols. 135—136. (Cf. No. 250.)

1945

198. *A székely írás egy új emléke : a homoródkarácsonyfalvi felirat* [= A Newly Discovered Monument of the Székely Writing : the Inscription at Homoródkarácsonyfalva] : *MNy.* XLI, pp. 11—16 + [2] pl.

1946

199. *[Or]hun kitâbelerinin izahı,* Türkçeye çeviren Sâdettin Buluç [= On the Interpretation of the Orkhon Inscriptions, translated into Turkish by Sâdettin Buluç] : *İstanbul Üniversitesi Edebiyat Fakültesi Türk Dili ve Edebiyatı Dergisi* [= Journal for Turkish Language and Literature of the Literature Faculty of the Istanbul University] I, pp. 53—61. (Cf. No. 187.)

1947

200. *Nevelés az egyetemen* [= Education at the University] : *A Pázmány Péter Tudományegyetem Tanácsának 1947. szeptember 20-i beiktató és tanévet megnyitó ünnepélyes nyilvános ülésén mondott beszédek* [= The Addresses Delivered at the Festive Public Inaugural and Opening Sitting of the Council of the Peter Pázmány University of Sciences, 20 September, 1947], Budapest, pp. 20—37.
201. *Probleme der türkischen Urzeit* : *Analecta Orientalia memoriae Alexandri Csoma de Kőrös dicata (BOH* V), Budapestini 1942—1947, pp. 57—102. (Cf. Nos. 111 and 155; cf. also No. 184.)

1948

202. *La cérémonie du tewḥīd à Vidin* : *Ignace Goldziher Memorial Volume,* Pt. I, Budapest, pp. 329—335. (Cf. No. 205.)
203. *Balassa Bálint és a török költészet* [= Valentine Balassa and the Turkish Poetry] : *Magyar századok, Irodalmi műveltségünk történetéhez* [= Hungarian Centuries, Contributions to the History of Hungarian Literary Culture], Budapest, pp. 80—100. (Cf. No. 226; cf. also Nos. 217, 230, 234.)

1949

204. *Le système des noms des peuples turcs* : *Actes du XXIe Congrès International des Orientalistes,* Paris 1949, p. 174. (Cf. No. 213.)
205. *A mohamedán vallásgyakorlat népi formáinak ismeretéhez (A tehvit szertartása Vidinben)* [Summary:] *Contribution à la connaissance des formes populaires du culte musulman (La cérémonie du tehvit à Vidin)* : *Ethn.* LIX (1948), pp. 1—4. (Cf. No. 202.)
206. *Hunların dili,* macarcadan çeviren J. Eckmann [= The Language of the Huns, translated from the Hungarian by J. Eckmann] : *TDB,* seri III, sayı 12—13, pp. 106—114.* (Cf. No. 180.)

1950

207. *J. Thury,* çeviren [= translated by] Ziya Tugal. *(Macar Bilim Eserleri Serisi* [= Series of Works by Hungarian Schoolars] 1.) İstanbul, xviii + 34 pp., 1 pl. [On pp. v—xviii: a bibliography of the works of J. Németh by T. Halasi Kun and H. Eren].* (Cf. No. 154.)
208. *Goldzihers Jugend,* [Summary:] Молодость Гольдциэра: *Acta Orient. Hung.* I, pp. 7—25.
209. *Die Zeremonie des Mevlud in Vidin,* [Summary:] Церемония «Мевлуд» в Видине: *Acta Orient. Hung.* I, pp. 134—140.

210. *Sztálin nyelvtudományi cikkei és a hazai nyelvtudomány feladatai* [= Stalin's Papers on Linguistics and the Tasks of Linguistics in Hungary] : *Szabad Nép* [= Free People] VIII, No. 277 (29 November), p. 6. (Cf. Nos. 212, 214.)
211. *Peçenek ve Kumanların dili*, çeviren J. Eckmann [= The Language of the Petchenegs and the Cumanians, translated by J. Eckmann] : *TDB*, seri III, sayı 14—15, pp. 98—106.* (Cf. No. 134, Appendix I.)

1951

212. *Sztálin nyelvtudományi cikkei és a hazai nyelvtudomány feladatai* [= Stalin's Papers on Linguistics and the Tasks of Linguistics in Hungary] : *I. OK* I, pp. 3—20. (Cf. Nos. 210, 214.)
213. *Le système des noms de peuple turcs* : *Journal Asiatique* CCXXXIX, pp. 69—70. (Cf. No. 204.)
214. *Sztálin nyelvtudományi cikkei és a hazai nyelvtudomány feladatai* [=Stalin's Papers on Linguistics and the Tasks of Linguistics in Hungary] : *Társadalmi Szemle* [= Social Review] VI, pp. 73—88. (Cf. Nos. 210, 212.)
215. *Rabghuzi Narrationes de Prophetis, Cod. Mus. Brit. Add. 7851, Reproduced in Facsimile, With an Introduction* by K. Grönbech, Copenhagen 1948 [Review] : *Acta Linguist. Hung.* I, pp. 237—239.
216. A. von Gabain, *Alttürkische Grammatik, mit Bibliographie, Lesestücken und Wörterverzeichnis, auch neutürkisch*, 2. verb. Aufl., Leipzig 1950 [Review] : *Acta Linguist. Hung.* I, pp. 239—241. (Cf. No. 193.)

1952

217. *Die türkischen Texte des Valentin Balassa*, [Summary:] Турецкие тексты Балинта Балаша : *Acta Orient. Hung.* II, pp. 23—61. (Cf. Nos. 203, 226, 230, 234.)
218. *Ein türkischer Text aus Vidin über die Pilgerfahrt* : *Documenta islamica inedita, Ricardo Hartmann viro de studiis islamicis meritissimo sacrum*, Berlin 1952, pp. 273—277.
219. *A kevert nyelvrendszer kérdéséhez (Az oszmán-török nyelv kettős rendszere)*[= On the Problem of the Mixed System of Language, The Double System of the Osmanli-Turkish Language]: *I. OK* II, pp. 313—332. (Cf. No. 220.)

1953

220. *Zur Kenntnis der Mischsprachen (Das doppelte Sprachsystem des Osmanischen)*, [Summary:] К вопросу смешанной языковой системы: *Acta Linguist. Hung.* III, pp. 159—199. (Cf. No. 219.)
221. *Neuere Untersuchungen über das Wort t á b o r 'Lager'*, [Summary:] Новые исследования по происхождению слова *tábor* : *Acta Linguist. Hung.* III, pp. 431—446. (Cf. Nos. 233, 235.)
222. *Wanderungen des mongolischen Wortes n ö k ü r 'Genosse'*, [Summary:] Странствования монгольского слова *nökür* «товарищ» : *Acta Orient. Hung.* III, pp. 1—23. (Cf. No. 224.)
223. *A szovjet turkológia* [= Soviet Turkology] : *I. OK* IV, pp. 105—116.
224. *Kun László király nyőgérei* [= The Neugerii of King Ladislaus IV] : *MNy.* XLIX, pp. 304—318. (Cf. No. 222.)

225. *Le passage ö > ü dans les parlers turcs de la Roumélie nord-ouest* : *Rocznik Orientalistyczny* XVII (1951—1952), pp. 114—121.
226. *Balint Balassa'nın türkçe manzumeleri* [= Valentine Balassa's Turkish Poems] : *Tercüman* [= The Interpreter] 1953. (Cf. No. 203; cf. also Nos. 217, 230, 234.)
227. Brockelmann, Carl, *Osttürkische Grammatik der islamischen Litteratursprachen Mittelasiens*, 1. Lfg., Leiden 1951 [Review] : *OLZ* XLVIII, cols. 265—269. (Cf. No. 243.)

1954

228. *Beszámoló bolgáriai tanulmányutamról* [= Report on My Study Tour in Bulgaria]: *I. OK* V, pp. 213—218.
229. *Németh Gyula elnöki zárószava* [= The Presidential Closing Address by J. Németh] : *I. OK* VI, p. 47.
230. *Balassi Bálint török verseihez* [= A Contribution to the Turkish Poems Translated by Valentine Balassa] : *Irodalomtörténeti Közlemények* [= Publications in Literary History] LVIII, pp. 386—392. (Cf. Nos. 203, 217, 226, 234.)
231. Heuser—Şevket, *Türkçe-almanca lûgat, Türkisch-deutsches Wörterbuch*, 3., verb. u. stark erweit. Aufl., Wiesbaden 1953 [Review]: *OLZ* XLIX, cols. 349—352.

1955

232. *Nyelvtudományunk múltja, jelene és jövője* [= Linguistics in Hungary, Its Past, Present and Future] : *A magyar tudomány tíz éve, 1945—1955* [= Ten Years of the Sciences in Hungary], Budapest, pp. 21—39.
233. *Die Herkunft des ung. Wortes t á b o r*, [Summary:] О происхождении венгерского слова *tábor* : *Acta Linguist. Hung.* V, p. 224. (Cf. Nos. 221, 235.)
234. *Türkische Balassa-Texte in Karagöz-Spielen* : *Acta Orient. Hung.* V, pp. 175—180. [Summary:] Турецкие тексты, записанные венгерским поэтом Балашша, в текстах теперешнего теневого театра (карагёз): *Ibid.*, Suppl., pp. 9—10. (Cf. Nos. 203, 217, 226, 230.)
235. *Újabb kutatások a t á b o r szó történetéhez* [= New Investigations Concerning the Word *tábor* "Camp"] : *NyK* LVI (1954), pp. 117—128. (Cf. Nos. 221 and 233.)
236. Benzing, Johannes, *Einführung in das Studium der altaischen Philologie und der Turkologie*, Wiesbaden 1953 [Review] : *OLZ* L, cols. 146—148.
237. Gabain, Annemarie von, *Inhalt und magische Bedeutung der alttürkischen Inschriften* (S.-A. aus *Anthropos*, Bd. 48), Freiburg 1953 [Review] : *OLZ* L, cols. 461—463.

1956

238. *Zur Einteilung der türkischen Mundarten Bulgariens*. Sofia. 74 pp. (Cf. No. 241.)
239. *Zu den türkischen Aufzeichnungen des Georgievits* : *Charisteria Orientalia praecipue ad Persiam pertinentia, Ioanni Rypka . . . hoc volumen sacrum*, Praha, pp. 202—209.
240. *Nem török eredetű-e ú r szavunk?* [= Is not the Hungarian Word *úr* "Lord" of Turkish Origin?] : *Emlékkönyv Pais Dezső hetvenedik születésnapjára* [= A Memorial Volume on the 70th Birthday of Dezső Pais], Budapest, pp. 358—364.
241. *Bulgária török nyelvjárásainak felosztásához* [= On the Classification of the Turkish Dialects of Bulgaria] : *I. OK* X, pp. 1—60. (Cf. No. 238.)
242. *Két török szó a Szabács Viadalában* [= Two Turkish Words in the "Siege of Šabac"] : *MNy.* LII, 307—310.

243. Brockelmann, Carl, *Osttürkische Grammatik der islamischen Litteratursprachen Mittelasiens*, 2.—6. Lfg., Leiden 1951—1954 [Review] : *OLZ* LI, cols. 444—446. (Cf. No. 227.)

1958

244. *Zur Geschichte des Wortes t o l m á c s 'Dolmetscher'* : *Acta Orient. Hung.* VIII, pp. 1—8. [Summary:] К истории венгерского *tolmács* и русского *толмач*: *Ibid.*, Suppl., p. 3. (Cf. No. 248.)
245. *Egy jász szójegyzék az Országos Levéltárban* [= A Jazygian Glossary in the National Archives] : *I. OK* XII, pp. 233—259 + II pls. (Cf. Nos. 247, 252.)
246. *F e r i z b é g* : *I. OK* XIII, pp. 89—94.
247. *A jász szójegyzékhez* [= Additional Notes on the Jazygian Glossary] : *I. OK* XIII, pp. 485—486. (Cf. Nos. 245, 252.)
248. *A t o l m á c s szó történetéhez* [= On the History of the Word *tolmács* "Interpreter"]: *NyK* LX, pp. 127—132. (Cf. No. 244.)
249. Jyrkänkallio, P., *Zur Etymologie von russ. t o l m a č "Dolmetscher" und seiner türkischen Quelle (Studia Orientalia* XVII, 8), Helsinki 1952 [Review] : *OLZ* LIII, col. 432.
250. Ritter, Hellmut, *Karagös, Türkische Schattenspiele*, Dritte Folge, Wiesbaden 1953 [Review] : *OLZ* LIII, col. 466. (Cf. No. 197.)
251. Räsänen, Martti, *Beiträge zu den türkischen Runeninschriften (Studia Orientalia* XVII 6), Helsinki 1952 [Review] : *OLZ* LIII, col. 567.

1959

252. *Eine Wörterliste der Jassen, der ungarländischen Alanen. (Abhandlungen der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Klasse für Sprachen, Literatur und Kunst*, Jg. 1958, Nr. 4.) Berlin, 36 pp. + ii pls. (Cf. Nos. 245, 247.)
253. *Spuren der türkischen Sprache in Albanien* : *Akten des Vierundzwanzigsten Internationalen Orientalisten-Kongresses, München, 28. August bis 4. September 1957*, Wiesbaden, pp. 378—380.
254. *A Magyar Nyelv Értelmező Szótára* [= The Explanatory Dictionary of the Hungarian Language] : *Magyar Tudomány* [= The Hungarian Sciences] LXVI = új folyam [new series] IV, pp. 639—644.
255. Joki, Aulis J., *Wörterverzeichnis der Kyzyl-Sprache (Studia Orientalia* XIX, 1), Helsinki 1953 [Review] : *OLZ* LIV, cols. 51—52.
256. Deny, Jean, *Principes de grammaire turque ("Turk" de Turquie)*, Paris 1955 [Review]: *OLZ* LIV, cols. 609—613.

1960

257. *Osmanlı Türk dili tarihi araştırmalarının yeni yolları* [= The New Ways of Studying the Osmanli-Turkish Linguistic History] : *VIII. Türk Dil Kurultayında okunan Bilimsel Bildiriler, 1957* [= Scientific Papers Read at the VIIIth Turkish Linguistic Congress, 1957] *(Türk Dil Kurumu Yayınlarından — sayı* [= Turkish Linguistic Society Publications, no.] 179), Ankara, pp. 1—14.

258. Menges, Karl Heinrich, *Glossar zu den volkskundlichen Texten aus Ost-Turkistan II (Akademie der Wiesenschaften u. d. Literatur, Abhandl. d. Geistes- u. sozialwiss. Kl.*, Jg. 1954), Wiesbaden 1955 [Review] : *OLZ* LV, cols. 70—71.

EDITORIAL ACTIVITY

1. *Turán. Folyóirat keleteurópai, elő- és belsőázsiai kutatások számára. A Magyar Keleti Kultúrközpont (Turáni Társaság) Közlönye. Zeitschrift für osteuropäische, vorder- und innerasiatische Studien. Anzeiger der Ung. Orientalischen Kulturzentrale (Turanische Gesellschaft).* Nos. 4 and 8. Budapest 1918.
2. *Kőrösi Csoma Archivum. A Kőrösi Csoma-Társaság folyóirata* [= Journal of the Csoma de Kőrös Society]. Vols. I—II, suppl. vol. I, vol. III. Budapest 1921—1924, Hannower 1925, Budapest 1926, Budapest—Leipzig 1927—1941.
3. *A Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve* [= The Handbook of Hungarian Linguistics]. Szerkeszti [= ed. by] Melich János, Gombocz Zoltán, Németh Gyula. Vol. I, fasc. 1, 3—7, 10—11, 12*e*, 12*fa*; vol. II, fasc. 2, 6, 12. Budapest 1922—1942.
4. *Bibliotheca Orientalis Hungarica.* Vols. I—II. Budapest—Leipzig 1928—1932.
5. *A Budapesti Kir. Magy. Pázmány Péter-Tudományegyetem Bölcsészeti Kara Magyarságtudományi Intézetének működése az ... tanévben* [= The Activity of the Institute of Hungarology of the Philosophical Faculty of the Royal Hungarian Budapest Peter Pázmány University in the Academic Year ...]. 1939/40, 1940/41. Budapest 1940—1941.
6. *Attila és hunjai* [= Attila and His Huns]. *(MSzK* XVI.) Budapest 1940, 330 pp. + xx pls., [2] maps.
7. *Értekezések a Nyelv- és Széptudományi Osztály Köréből, Kiadja a Magyar Tudományos Akadémia az I. osztály rendeletéből* [= Papers of the Department of Linguistics and Liberal Arts, published by the Hungarian Academy of Sciences for Its First Department]. Vol. XXV, nr. 10—vol. XXVI, nr. 10. Budapest 1939—1949.
8. *A Pázmány Péter Tudományegyetem igazgatására vonatkozó hatályos jogszabályok és elvi határozatok gyüjteménye* [= Collection of Valid Statutory Provisions and Resolutions of Principle Relating to the Administration of the Peter Pázmány University]. Budapest 1948. 608 pp. + [1] table.
9. *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae.* Tomus I—tomus X, fasc. 1—2. Budapest 1951—1960.

G. Uray

LEXIKALISCHES ZU DEN UGARITISCHEN TEXTEN

VON

J. AISTLEITNER

1. Der König *Krt* wird im Text I K 116—23 von *El* aufgefordert, sich aller Feindseligkeit gegen den König *Udm*-s, *Pbl* zu enthalten, da die eine Woche andauernde Umzingelung seiner Stadt ihn ohnehin zu Verhandlungen bereit machen werden. Die Veränderung in Benehmen *Pbl*-s gegenüber *Krt* hat bei verschiedenen Übersetzern eine zweifache Motivation gefunden, entsprechend der zweifachen möglichen Auffassung des Ztw. *ỉšn*, entweder aus der Wz. *šnỉ* (ändern), oder aus der Wz. *ỉšn* (schlafen). Im ersten Falle wird das voranstehende *l* in *lỉšn* als eine korroborative, im zweiten Falle als eine negative Partikel aufgefasst. In den UGU neigte ich nach Virolleaud, Eissfeldt u. Andern der ersten Ansicht zu; die zweite vertreten u. A. die Übersetzungen Ginsbergs im ANET und Gordons im Ugaritic Literature. Im folgenden stelle ich meine frühere Übersetzung mit der Übers. in Ug. Literature in Parallele:

a) [119] Dann wird wahrlich *Pbl*, der König, verändern
[120] In (verständliche) Rede sein Stiergebrüll,
[121] In (menschliche) Stimme seinen Eselsschrei,
[122] In den Muh eines pflügenden Rindes
(sein) Gebell nach Art [123] eines hungrigen Hundes.

b) [119] King *Pbl* will not be sleeping
[120] At the sound of the bellowing of his bull,
[121] At the voice of the braying of his ass,
[122] At the lowing of his plowing ox,
The barking [123] of his watch dog.

Keine dieser Übersetzungen ist völlig befriedigend. Die letztere darum nicht, weil es nicht wahrscheinlich ist, dass der König *Pbl* so zartnervig gewesen wäre, dass er wegen des Lärmes einiger Tiere den Friedensantrag an *Krt* gestellt hätte. Übrigens ist nicht anzunehmen, dass man diese Tiere im Königspalast, in der unmittelbaren Nähe der Wohnräume des Herrschers untergebracht hätte. In der an erster Stelle gebrachten Übersetzung stört, dass dem König *Pbl*, dem zukünftigem Schwager *Krt*-s ein Stiergebrüll, ein

Eselsschrei, ja sogar ein Hundesgebell zugemutet wird. Eine solche Irreverenz wäre gegenüber einem Herrscher nicht wohlangebracht gewesen, der *Krt* gegenüber nichts verbrochen hatte.

Die Schwierigkeiten lassen sich beseitigen, wenn man in der zweiten Übersetzung die Tierbezeichnungen als Plurale auffasst. Der König war sicher Besitzer nicht nur eines Stiers, Esels, Pflugochses, sondern hatte etwa hunderte solcher Haustiere in seinem Besitz, und auf den Strassen *Udm*-s trieb nicht nur ein einziger Hund sein lärmendes Wesen. Wenn die Haustiere einer umzingelten Stadt nicht auf die Weide getrieben werden konnten und im Stall nicht genügend Futter vorhanden war, konnten die hungrigen Tiere ein solches Konzert veranstalten, das selbst auf die Nerven einer kräftigen, gesunden Natur gehen musste und schlaflose Nächte zur Folge hatte... — Der pluralen Auffassung von *ỉbrh, ḥamrh* steht nichts entgegen, da der vor dem Suffix stehende Teil der Ausdrücke sowohl eine Einzahl, als eine Mehrzahl vorstellen konnte. Die Ausdrücke *ảlp ḥrṯ* und *klb spr* haben nicht das Suffix *-h*, weil nicht geradezu von den Tieren des Königs die Rede ist; sie haben aber auch keine Pluralendung und sind entweder als Kollektiva, im engeren Sinn (vgl. UGU SS. 39—41), oder als innere Plurale aufzufassen. Im Falle von *ảlp* ist letzteres nicht wahrscheinlich, da man eine vom Singular abweichende Vokalisation erwarten würde; bei *klb* ist aber dies ganz gut möglich, in Hinsicht auf dasselbe *klb* in II K I—II 2.15.100. Es darf übrigens *ảlp ḥrṯ* des Textes nicht mit «pflügender Ochs« übersetzt werden, da ja die Belagerung das Pflügen verhinderte, sondern mit «Pflugochs«, d. h. ein Ochs, dessen normales Pensum das Pflügen ist.

2. Während in der eben behandelten *Krt*-Stelle zweifelhaft bleibt, ob *klb* ein innerer Plural ist, weisen die in PU II (d. h. Palais d'Ugarit, II. Bd.) veröffentlichten Texte so ziemlich sicher einige Fractus-Bildungen auf.

Eine wenigstens äusserlich an einen inneren Plural erinnernde Form hat ug. *ảrgmn*. Das Wort bedeutet, — wie allgemein angenommen wird —, »Tribut« in den Texten 106, 18: *hlni̯ / ảrgamn / d [i̯bl n]qmd* und Z. 24: *ảrgmn / nqmd / mlk / ủgrt*, sowie mit Baʿal als Subjekt in III AB, B 37: *hw / i̯bl / ảrgmnk / kỉlm*. Man hat geglaubt für *ảrgmn* in 81,3 und PU II 60, A 1 die Bedeutung »Purpur«, wie in akk. *argamannu*, hb. *'argaman, 'argewan*, annehmen zu müssen. Es ist jedoch auffallend, dass dabei immer die Erzgiesser *(nskm)* im Spiel sind, die doch den Purpur weder bei ihrer Arbeit, noch in ihrem Privatleben benötigten. Ein genaueres Zusehen zeigt, dass es sich um eine »Verpflichtung« der Erzgiesser handelt. Diese Leute haben bestimmte Metallmengen zur Verarbeitung übernommen und müssen Rechenschaft darüber ablegen. Die betreffenden Stellen sind:

a) Text 81: *ṯlṯ / di̯ṣả* [2] *bd / šmmn /* [3]*lảrgmn* [4]*nskm*
[5]*ṯmn / kkrm* [6] *ảlp / kbd* [7]*[m̲]ỉtm / kbd*

»Die Bronze, die vermittels *Šmmn* den Schmelzern zur Verrechnung verabfolgt wurde, (beträgt) 8 Talente und 1200 schwere (Schekel).

b) PU II 60, A 1: *spr* / *ȧrgmn* / *ns[k]m* [2] *rqdi̯m* [3] *špšm* / *ṯṯ mȧt* [4] *ṣ(?)prn* / *ṯṯ mȧt* etc.

»Liste der Verpflichtungen der Schmelzer [2] aus *Rqd:*

[3]Špšm 800 (Schekel), [4] *Ṣ(?)prn* 800 (Schekel)«, weiter unten (B) folgen die Verpflichtungen der Schmelzer aus *Ủškn* und *Lbn.*

c) Eine Variante des Wortes ist *ỉrgmn* in PU II 134:

[1]*spr* / *ỉrgmn* [2] *ṯlṯ* / *ḫmš* / *ȧlpm* [3] *bd* / *brq* / *mȧḫdi̯*

[4]*kkr* / *ṯlṯ* [5] *bd* / *bn* / *bi̯* / *ȧr[i̯]* etc.

»Liste der Bronze-Verfplichtungen: 5000 (Schekel) vermittels des *Brq* aus *Maḫdi̯;* 1 Talent Bronze vermittels des *Bn-Bi̯* aus *'Ar.*

Dass »Tribut« und »Verpflichtungen« semantisch zusammengehören, ist leicht einzusehen. Den Schlüssel dieses Zusammenhanges bietet die akk. Wz. *ragāmu:* reklamieren, Anspruch erheben; daraus *regemtu:* Aufruf zur Bezahlung, Forderung. Eine Forderung, auf das internationale Gebiet übertragen, ist der Tribut, den der Vasallenstaat an den Oberherrn auszuzahlen hat. Ug. *ȧrgmn* ist daher eine Abstrakt- (oder Fraktus-?)bildung aus der Wz. *rgm.*

Schwierig ist die Frage nach dem Ursprung des Wortes. Es scheint keine innerugaritische Bildung zu sein, da *a) rgm* zwar oft im Ugaritischen belegt ist, aber nirgends mit der Bed. »reklamieren«, sondern mit der Bed, »berichten, reden«. *b) ȧrg/kaman* hat auch im Heth. die Bed. »Tribut«. Es ist kaum anzunehmen, dass die Hethiter das Wort dem Ugaritischen entnommen hätten. Recht einfach wäre anzunehmen, dass sowohl das ugaritische, als das hethitische Wort eine Entlehnung aus dem Akkadischen sei, da ja *ragāmu* im Akkadischen die erforderte Grundbedeutung »reklamieren« hat. Merkwürdigerweise finden wir aber in den akkadischen Wörterbüchern unter *argamannu* nur die Bed. »Purpur« verzeichnet. Die Annahme, dass das Wort anfangs nur den (roten) Purpur bezeichnet hätte, später dann auf den Tribut übertragen worden wäre, da dessen vornehmer Gegenstand der Purpur war, scheitert *a)* an der Tatsache, dass die meisten tributären Staaten den im syrisch—palästinischen Küstengebiet hergestellten Purpur schwer hätten auftreiben können und *b)* am Umstande, dass sich die Bed. »Verpflichtung« kaum aus der Bed. entweder des Purpurs oder des Tributs hätte ableiten lassen, sondern nur von der Bed. »reklamieren« her ausgehen konnte. Die Bedeutung des akk. *argamannu* verdiente daher eine genauere Untersuchung und könnte vielleicht den Schlüssel zur Auflösung des aufgeworfenen Problems bieten.

3. Unter den ugaritischen wirtschaftlichen Texten bilden die mit dem Weinbau zusammenhängenden eine ziemlich geschlossene Gruppe. Es sind

meist Listen, die das Weindeputat einzelner Personen, bzw. Gruppen feststellen oder aber das Verzeichnis der eingelieferten oder einzuliefernden Weinabgaben enthalten. Unter ihnen ist der Text PU II 84 der lexikalisch ergiebigste. Er enthält mehrere auf den Wein bezüglichen Bezeichnungen, die nur teilweise geklärt worden sind und hier untersucht werden sollen. Solche sind:

a) ỉn ṭb und *ỉn d l ṭb*, nach VIROLLEAUD-S Auffassung guter und schlechter (wörtlich: nicht guter) Wein. Auffallend wäre jedoch das Überwiegen der »schlechten« Weine; im Ganzen stehen 542 Krüge solchen »nicht guten« Weines gegenüber 475 Krügen »guten« Weines. Sollten sich die Untertanen des ugaritischen Königs so weit erfrecht haben, ihren Herrn mit solchen Mengen schlechter Abgaben herauszufordern? Oder kann man dem König zumuthen, dass er solche Mengen schlechten Weines übernommen hätte? Besonders auffallend ist das Verhältnis in der ersten Aufzählung (ZZ. 1—3); Aus dem Kelter der (oder: des?) Statthalter(s) werden neben 15 Krügen »gut n« Weines 90 volle Krüge »nicht guten« Weines eingeliefert; das hätte kein gutes Beispiel von seiten des höchsten Beamten abgegeben. Auf Grund dieser Erwägungen dürfte es besser sein *ṭb* als eine angenehme sinnliche Qualität zu fassen: süss. Dann hätten wir das Nebeneinander von Süsswein und nicht süssen, säuerlichen Weinsorten mit geringem Zuckergehalt.

b) In Z. 24 lesen wir von *ỉn ḥsp d nklỉ*. Beide Ausdrücke werden wohl miteinander zusammenhängen. *Ḥsp* bedeutet in Ras Schamra sonst »schöpfen«, z.B. Wasser (V AB, A 39; V AB, D 86) oder Tau (I D, 51. 55. 199); *ỉn ḥsp* dürfte daher den Wein bezeichnen, von dessen Oberfläche man den beim Gärungsprozess entstandenen Schaum abgeschöpft hat. Ein solcher Wein ist *nklỉ*, wörtlich »beendigt«, d.h. fertig, geklärt (N part. von *klỉ*, »zu Ende sein«). Letzterer Ausdruck wird auch vom Silber gebraucht: *ksp d nklỉ*, d. h. Silber, von dem die Schlacken abgehoben worden wind, also geläutertes, gediegenes Silber PU II 143,6.

c) mṣb in den ZZ. 28 und 30 stammt jedenfalls aus der Wz. *nṣb* (aufstellen). Es bedeutet NK 34 das »Gestell« der Wage, in der Vinikultur wohl den Ort, wo man den in Vasen stehenden Wein deponiert, also »Lager«.

d) Zur Erklärung von *ỉn ḫlq* in Z. 3 hat Virolleaud wohl mit Recht das akk. Zeitwort *ḫalāqu* (fortgehen, zugrunde gehen) herangezogen. Es handelt sich also um einem verdorbenen Wein. Ob der Verderbungsprozess während der Zusendung oder im Keller des Königs erfolgte, lässt sich nicht entscheiden.

Auf Grund dieser Wortbestimmungen kann man folgende Übersetzung des Textes PU II 84 vorschlagen:

15 (Krüge) Süsswein [2]und 90 volle Krüge nicht süssen Weines [3] und 40 (Krüge) verdorbenen Weines aus dem Kelter der (?) Statthalter *(sknm)*.

4 10 (Krüge) Süsswein und 45 volle nicht süssen Weines: Kelter von *Ṯbq*.

6 110 volle (Krüge) Süsswein 7 und 64 volle nicht süssen Weines 8 aus dem Kelter von *Mʿrbi̯*

9 60 (Krüge) Süsswein und 25 10 nicht süssen Weines aus *Ùlm*

11 100 (Krüge) Süsswein und 66 volle 12 nicht süssen Weines aus dem Kelter von *Ḥdṯn*

13 90 (Krüge) nicht süssen Weines aus *Zbl*

14 20 (Krüge) Süsswein und 65 volle 15 nicht süssen Weines aus dem Kelter des *Sǵi̯*

16 40 volle Krüge Süsswein 17 und 50 Krüge nicht süssen Weines 18 aus dem Kelter *Gwl*-s

19 39 volle (Krüge) nicht süssen Weines aus dem Kelter des *[Ip]ṯl*

20 80 (Krüge) Süsswein aus dem Kelter des *S*....

21 95 volle (Krüge) aus dem Kelter des ....*n*

22 40 (Krüge) Süsswein und ...23 8 volle (Krüge) nicht süssen Weines aus *Gn*....

24 200 (Krüge) abgeschöpften Weines, der klar ist, aus *Db*...

25 140 volle (Krüge) abgeschöpften Weines für .....
26 120 volle (Krüge) abgeschöpften Weines für ....
27 20 (Krüge) abgeschöpften Weines für den Eilboten, der nach Ägypten reist
28 140 volle (Krüge) Lagerwein 29 für die *mš*$_2$*rǵl*
30 20 (Krüge) Lagerwein .....für die (Schaf)scherer.

Unentschieden bleibt in dieser Übersetzung, ob *sknm* in Z, 3 ein Sg. mit determinierender Mimation, oder ein Plural ist. Die akkadischen Texte aus Ugarit in PU IV erwähnen öfters den amel *sa*$_3$*-ki-nu* (Statthalter) von Ugarit, der seinen König in den Klagen vor dem wohl vom Grosskönig von Hatti damit beauftragten König von Kargamisch vertritt (17. 386, S. 176; 17. 110, S. 178; 19. 63, S. 292), in Korrespondenz mit Königen (so von Ušnatu:

17. 288, S. 215, von Amqi: 17. 424, S. 219), mit Statthaltern von Königreichen (so von Ušnatu 17. 425, S. 218) und mit Privatleuten (17. 78, S. 196 und 17. 393, S. 226) steht, einen Sklaven kauft (17. 251, S. 236), mit einem Wort, immer als alleiniger Träger dieser hohen Würde in Ugarit auftritt. Anderseits bezeugt PU II 33, f. 2. 3. 4. 5, dass auch die zum ugaritischen Staatswesen gehörenden Ortschaften *Uškn*, *Šbn*, *Ubr*^{c} und *Ḫrṣb*^{c} jede einen eigenen *skn* hatten. Diese grösseren Ortschaften sind etwa früher selbständig gewesen, wurden dann von Ugarit erobert, oder friedlich angegliedert und behielten als Zeichen ihrer autonomen Stellung ihren *skn*. Der oberste aller ugaritischen *skn* wird jedenfalls derjenige der Hauptstadt gewesen sein; er wird in PU LL 7, 5 als *skn bt mlk*, also Statthalter des königlichen Palastes bezeichnet. Wenn *skn* ohne nähere Bezeichnung erwähnt wird, muss man jedenfalls an ihn denken.

Der Text PU II 84 gliedert sich in zwei, deutlich von einander verschiedenen Teile: ZZ. 1—24 ist eine Liste von Weinmengen, die teils von Ortschaften, teils von Einzelpersonen in das königliche Depot eingeliefert werden. Von Z. 25 an ist von solchen Weinen die Rede, die teils an Personen, teils an Gruppen abzugeben sind. Unter den ersten ist besonders der nach Ägypten abreisende Eilbote von Interesse, da er wohl Exportwein mit sich nehmen sollte. Die *mš*$_2$*rġlm* sind wahrscheinlich eine militärisch organisierte Gruppe, die *gzzm* die Scherer der dem König gehörenden Schafe. Im ersten Teile des Textes können auch unfertige Weine inbegriffen sein, die dann in den königlichen Kellereien fachmässig weiter behandelt wurden. Die Deputate mussten hingegen fertige, voll geniessbare Weine sein. Deshalb werden sie als *ỉn ḫsp* (ZZ. 25. 26. 27) und *ỉn mṣb* (ZZ. 28. 30) bezeichnet.

Abschliessend möge dem das Jubiläum feiernden Gelehrten gegenüber der Wunsch geäussert werden, er möge in voller Gesundheit und noch recht lange Zeit *ỉn ṭb* und *nklỉ* geniessen können!

SUR LA GENÈSE DE LA STRUCTURE DE LA PROPOSITION DANS LES LANGUES TURQUES

PAR

N. A. BASKAKOV (Moscou)

L'analyse de tous les types de syntagmes, dans le sens le plus large de ce terme, révèle dans les langues turques deux types de groupes de mots, qui s'opposent par leur nature, leur structure et leur forme et se basent sur deux formes ou types différents de la pensée humaine. C'est à ces deux types de groupement, — antonymiques par leur caractère, et, par conséquent, aux deux formes correspondantes de la pensée humaine, — que se rapportent premièrement, les syntagmes fondés sur la «prédication» c'est-à-dire sur le rapport prédicatif et, deuxièmement, les syntagmes fondés ser le rapport attributif.

Les syntagmes prédicatifs, autrement dit les propositions contenant un jugement sont des rapprochements de mots et d'idées qui expriment l'intégration, l'abstraction, la généralisation d'un mot-idée (ou d'un groupe de mots) au moyen d'un autre mot-idée (ou d'un autre groupe de mots).

Quant aux syntagmes attributifs, ce sont des rapprochements de mots au sens opposé qui experiment la différentiation, la concrétisation, la détermination d'un mot-idée (ou d'un groupe de mots) au moyen d'un autre mot-idée (ou d'un autre groupe de mots).

Dans les premiers, c'est-à-dire dans les syntagmes prédicatifs ou propositions-jugements, deux mots et, en même temps, deux idées sont rapprochés l'un de l'autre: *a)* le sujet, c'est-à-dire un mot employé substantivement, représentant n'importe quelle partie du discours, et exprimant une idée individuelle, particulière et concrète, et *b)* le prédicat c'est-à-dire soit n'importe quelle espèce de mot employée substantivement et exprimant une idée générale et abstraite, soit un pronom au sens général qui se substitue au mot employé dans un sens abstrait et qui le détermine dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire qui relève des catégories grammaticales de la modalité et du temps.

Par conséquent, une proposition en tant que rapprochement de deux idées peut être exprimée par la formule suivante:

$$\underbrace{A_1 - S_1}_{S} \qquad\qquad \underbrace{A_2 - S_2}_{P}$$

où S = sujet, P = prédicat, A_1 = éléments attributifs appartenant au sujet, S_1 = substantif appartenant au sujet, A_2 = attribut appartenant au prédicat, et S_2 = substantif appartenant au prédicat.

Par suite du rapprochement de ces deux mots-idées, le premier, c'est-à-dire le sujet, peut être représenté d'une manière abstraite ou généralisée par exemple, dans la langue kara-kalpak grâce aux formules suivantes:

S		P	
A_1	S_1	A_2	S_2
(onyŋ)	*qatyny*	*semiz*	*kisi (turur oł)*
sa	femme	grasse	personne (est-elle)
(onyŋ)	*özi*	*aryq*	*kisi (turur oł)*
lui	même	maigre	homme (est-il)

Ce qui veut dire: 'sa femme est grasse, mais lui, il est maigre'. Ici les sujets *(onyŋ) qatyny* 'sa femme' et *(onyŋ) özi* 'lui-même' — mots-idées concrets — sont généralisés au moyen de mots-idées d'une signification plus générale et abstraite *semiz kisi* 'personne grasse' et *aryq kisi* 'homme maigre'. Les mots en parenthèses — *turur oł* 'est-elle'; 'est-il' — représentant la copule, c'est-à-dire la partie formelle du prédicat qui exprime les catégories temporelles et modales indispensables à chaque prédicat. Dans ce contexte la copule est omise, car, selon le système des langues turques, dans cette combinaison la modalité de la constatation d'un phénomène au temps en question (c'est-à-dire au présent) est exprimée par le morphème zéro, en opposition aux autres modalités et nuances temporelles.

La corrélation des éléments fondamentaux du syntagme prédicatif est la même quand le prédicat est exprimé par une forme verbale comme, par exemple:

	S		P	
	A_1	S_1	A_2	S_2
kara-kalp.	*Oł köldiŋ*	*suwy*	*qurupty*	*(< qurup turur oł)*
	De ce lac	l'eau	a tari	(< ce qui est tari).
	c.-à-d.	'L'eau de ce lac est tarie.'		
touva	*Meeŋ*	*małym*	*xawuda čor oł*	
	Mon	bétail	au pâturage paît-il (< ce qui paît au pâturage)	
	c.-à-d.	'Mon bétail paît au pâturage.'		
	Qara-ooł		*bistiinge xünnüŋ kelir čüwe*	
	Qara-ooł		chez nous chaque jour venant — quelque chose	
	c.-à-d.	'Qara-ooł vient chez nous chaque jour.'		

Ici les sujets *oł köldiŋ suwy* 'l'eau de ce lac', *meeŋ małym* 'mon bétail' et *Qara-ooł* 'Qara-ooł' — mots-idées concrets — sont généralisés au moyen de mots-idées d'une signification plus générale et abstraite *qurup turur oł* 'quelque chose de tari';[1] *xawuda čor oł* 'qui paît au pâturage'; *bisliinge xünnüŋ kelir čüwe* 'quelque chose venant chaque jour chez nous'.

Dans les derniers cas, c'est-à-dire, dans les syntagmes attributifs, deux mots (deux idées) sont rapprochés *a)* le qualifiant — n'importe quelle espèce de mot ayant la forme d'un attribut et exprimant l'idée générale de la qualité, et *b)* le qualifié — n'importe quelle espèce de mot de forme substantive ou attributive exprimant l'idée générale d'une substance ou d'un attribut. Par le rapprochement de deux ou de plusieurs mots ayant la signification d'idées générales et abstraites, comme par exemple, *qyzył* 'rouge' et *ałma* 'pomme' ou *žaqsy* 'bon', 'bien' et *žazar* 'écrivant' dans les syntagmes que voici:

A	———	S
qyzył	———	*ałma*
'rouge	———	pomme'

(c'est-à-dire: pomme rouge) ou

A	———	A
žaqsy	———	*žazar*
'bien	———	écrivant'

(c'est-à-dire: celui qui écrit bien).
Les éléments du second groupe, le substantif *ałma* 'pomme' et l'élément attributif *žazar* 'écrivant' obtiennent un sens plus concret que celui qu'ils possèdent en dehors de ces syntagmes attributifs.

Tout comme les syntagmes prédicatifs, les syntagmes attributifs se basent également sur les mêmes corrélations des mots. Les syntagmes attributifs sont fondés sur les simples rapports d'attribution de deux mots ou de deux groupes de mots qui experiment les plus simples rapports d'attribut à attribut (a—A) ou d'attribut à substantif (A—S). Quant aux syntagmes prédicatifs, ils sont fondés sur des rapports plus compliqués, mais également d'origine attributive, à savoir, sur un rapprochement révélant l'identité partielle de deux syntagmes attributifs, dont le premier exprime une idée plus concrète et le dernier une idée plus abstraite ($A_1 — S_1$ ——— $A_2 — S_2$).

Par conséquent, pour ce qui est de la formation de mots, toutes les formes grammaticales dans les langues turques (et autres) représentent en dernière analyse des formes soit substantives, soit attributives (déterminan-

[1] Dans la langue contemporaine la copule s'est contractée: *turur* > *ty*, et l'élément substantif du prédicat *oł* a disparu.

tes et circonstancielles) qui, dans la proposition ou dans un autre syntagme, apparaissent tantôt comme qualifiés, tantôt comme qualifiants.

Il n'est donc guère douteux que le sujet est par sa structure soit la forme substantive, de n'importe quelle espèce de mots, soit un syntagme constitué par un élément substantif, le qualifié, et un ou plusieurs éléments attributifs, les qualifiants; d'autre part, en ce qui concerne la structure du prédicat formé du point de vue historique, par un syntagme attributif [comprenant également un élément substantif qui exprime quelque mot-idée abstrait, et des éléments attributifs qui déterminent cette idée abstraite et impliquent nécessairement les catégories de la modalité et de temps], elle se présente d'habitude sous une forme obscurcie, puisque — dans les langues turques et ailleurs — en général les éléments logiquement faibles de la construction du prédicat subissent une réduction logique, et les formatifs représentant l'élément substantif disparaissent.

Une preuve évidente de cette réduction et de l'omission des éléments logiquement faibles du prédicat nous est fournie par les exemples que nous allons examiner.

Mettons en parallèle les constructions complètes et réduites de la même proposition telles qu'elles existent, dans le kara-kalpak contemporain.

a) Voici d'abord la construction la plus réduite où la fonction du prédicat est remplie par un déterminant:

džorγa mingen — *džołdasynan,*
köp džasaγan — *qurdasynan*

'qui est monté sur un cheval qui va l'amble, (se sépare) de ses compagnons de voyage; qui a beaucoup vécu (se sépare) des personnes de son âge'.

b) Voyons maintenant une construction moins réduite où la fonction du prédicat est remplie par son élément attributif, représenté par un participe:

džorγa mingen — *džoldasynan ajyryłar*
köp džasaγan — *qurdasynan ajyryłar*

e sens de la phrase reste invariable.

c) Voici enfin la construction complète de la proposition où le prédicat est représenté par la forme complète d'un syntagme attributif:

džorγa mingen — *džołdasynan ajyryłar kisi dyr*
köp džasaγan — *qurdasynan ajyryłar kisi dyr*

Ce qui veut dire textuellement: 'celui qui est monté sur un cheval qui va l'amble est un homme qui se sépare de ses compagnons de voyage; celui qui a beaucoup vécu est un homme qui se sépare des personnes de son âge'.

Néanmoins, il faut remarquer que même dans la dernière construction, les membres du prédicat ne sont point exprimés dans leur totalité: du point de vue historique, cette proposition remonte à la forme complète suivante:

džorya mingen (kisi) — *džołdasynan ajyrylar kisi tur(-ur oł)*
köp džasayan (kisi) — *qurdasynan ajyrylar kisi tur(-ur oł)*

où l'on retrouve aussi bien la forme complète du sujet, — l'élément substantif est pourtant omis et le participe, employé attributivement, est substantivé — ainsi que la forme complète du prédicat d'où sont omis la copule et l'élément substantif exprimant un mot-idée abstrait.

Une des preuves de ce que dans la proposition du sujet et le prédicat étaient auparavant des mots-idées ou des groupes de mots désignant un objet ou une substance, c'est la concordance logique de la personne du sujet et du prédicat dans chaque proposition, concordance indiquée par les affixes personnels complets ou apocopés.

Par suite de l'affaiblissement logique de l'élément substantif du prédicat dans la plupart des langues turques contemporaines, l'accord des personnes n'est exprimé qu'à la première et deuxième personne du singulier et du pluriel, tandis qu'à la troisième personne les morphèmes indiquant la personne sont absents, par suite de quoi le sens logique du prédicat est entièrement transféré sur l'élément attributif.

L'élément attributif du prédicat, véhiculant les catégories de modalité et de temps, est exprimé dans les propositions de structure relativement complète des langues contemporaines soit par la forme nommée verbale (qui, historiquement, remonte toujours à un participe), soit par un nom avec copule (qui, historiquement, remonte aussi à un participe).

Examinons maintenant les exemples suivants:

S		P
A_1 — C_1	———	A_2 — S_2
Meniŋ atam	———	*awułya baryan (oł)*
'Mon père	———	dans l'aoul est allé (lui)'

c.-à-d. 'Mon père est allé à l'aoul (village de montagne)'
ou bien:

At džaqsysy ——— *džawmyt ty*
'Des chevaux le meilleur — *džawmyt* est'
c.-à-d. 'Le meilleur des chevaux c'est le *džawmyt*'.

Ici le prédicat *džawmyt ty* remonte à la forme *džawmyt turur oł*.

Autrement dit, le nom avec la copule en tant que nom «conjugable» remonte génétiquement à une forme adaptée à la formation des mots du verbe d'existence qui, comme il est notoire, peut revêtir toutes les catégories grammaticales caractérisées par leur essence dynamique, à savoir, le mode, le temps, l'aspect et la voix, c'est-à-dire les mêmes catégories que les formes attributives (participes) du verbe ordinaire figurant en qualité de prédicat.

Ainsi la copule qu'on rencontre dans les propositions-jugements des langues turques est un élément de forme indiquant que le mot auquel elle se rapporte, est nécessairement l'attribut du prédicat, notamment un attribut qui, avec l'élément substantif du prédicat, encore présent ou rejeté au cours du développement historique de la construction de la proposition — sert à généraliser le mot-idée représenté par le sujet.

La copule des propositions-jugements est dans toutes les langues turques contemporaines un indicateur bien abstrait du caractère dynamique, mais il possède toutes les catégories du verbe — mode, temps, voix et aspect — et s'exprime toujours par une forme qui génétiquement remonte à un participe. Dans les langues turques contemporaines la copule, ayant conservé toutes les particularités d'ordre dynamique, est devenue un formatif spécial. Ce formatif fait ressortir la fonction du nom qui sert de sujet dans la proposition, mais ne coïncide pas avec l'indicateur de la personne qui, constituant une catégorie grammaticale spéciale de la variation des mots, est destinée à marquer le rapport prédicatif entre le sujet et le prédicat.

Au cours du développement de la structure de la proposition-jugement, les parties logiquement les plus faibles de la proposition disparaissent, et la proposition-jugement ne subsiste sous sa forme complète dans les langues turques que dans les cas où le sujet est à la première ou deuxième personne du singulier ou du pluriel du pronom personnel; néanmoins même dans ces cas l'élément répétant le sujet dans le prédicat se déforme pour donner naissance aux affixes dits personnels ayant une forme complète ou apocopée.

Le type plus fréquent de la structure de la phrase actuelle est représenté par les propositions où le sujet est exprimé au moyen de la forme substantive de n'importe quelle partie du discours, accompagnée ou non par un attribut concrétisant le sens du mot en question, et le prédicat est exprimé par une forme attributive du verbe qui, à son tour, se présente soit comme telle ou telle racine conjugable remontant, au point de vue génétique, à un participe, soit comme un nom muni de la copule, qui, au point de vue génétique, dérive de la même forme de participe.

La structure de la proposition exprimant un jugement est, bien entendu, complètement coordonnée à celle du jugement, quoique par sa structure la proposition ne coïncide pas avec ce dernier, étant plus compliquée que celui-ci. Ainsi le jugement se compose de deux éléments fondamentaux, à savoir, le

sujet et le prédicat (qui comprend aussi la copule), tandis que la proposition, tout en ayant conservé cette structure dans les deux zones fondamentales du sujet et du prédicat, s'est vu ajouter, au cours de son développement, les membres attributifs de la proposition, à savoir, les compléments déterminatifs, directs, indirects et circonstanciels. Tous ces membres attributifs de second rang de la proposition n'en constituent guère des éléments fondamentaux, puisque la proposition conserve sa structure composée de deux éléments. Les membres de second rang de la proposition tendent à se rattacher soit à la sphère du sujet, soit à celle du prédicat.

Dans ces conditions, en ce qui concerne la structure de la proposition dans langues turques, on peut arriver aux conclusions suivantes:

1. Dans les langues turques il n'y a que deux types fondamentaux de syntagmes qui peuvent être opposés l'un à l'autre: *a)* les syntagmes prédicatifs ou propositions qui expriment l'action mentale de la généralisation et de l'abstraction, et *b)* les syntagmes attributifs qui expriment l'action mentale de la différenciation, de la concrétisation d'une idée au moyen de l'autre.

2. La structure du syntagme prédicatif ou de la proposition se compose de deux mots-idées substantifs ou syntagmes déterminatifs rapprochés l'un de l'autre, dont le premier, qui a un sens concret, est le sujet et le deuxième, d'un sens général et abstrait, le prédicat:

$$\overbrace{A_1 - S_1}^{S} \qquad \overbrace{A_2 - S_2}^{P}.$$

L'essence de la «prédication» consiste en ce que la première idée concrète entre dans un rapprochement pour être généralisée et rendue abstraite au moyen de la deuxième idée abstraite, possédant toutefois une qualité dynamique universelle, caractérisée par les catégories de la modalité et du temps. Par suite de l'acte de «prédication» prend naissance le type prédicatif du jugement, c'est-à-dire la réduction des mots-idées concrets à des mots-idées plus abstraits.

3. La structure du syntagme attributif se compose également de deux mots-idées rapprochés l'un de l'autre, dont le premier se rapporte au deuxième comme une qualité concrétisante (A—S ou a—A). Par suite de l'acte d'attribution on obtient le type attributif du jugement, c'est-à-dire, la réduction des mots-idées abstraits en mots-idées plus concrets.

4. Dans les syntagmes prédicatifs et attributifs les éléments constituants fondamentaux sont basés seulement sur les rapports de la substance (S) et de l'attribut (A), de sorte que toutes les formes grammaticales des langues

turques, par suite du caractère du système lexical, sont de nature substantive ou attributive.

5. Les syntagmes ou propositions prédicatifs qui, du point de vue historique, représentent le rapprochement de deux mots-idées ou de deux syntagmes déterminatifs

$$\overbrace{A_1 - S_1}^{S} \qquad \overbrace{A_2 - S_2}^{P}$$

dont le premier, le sujet, est concret (A_1—S_1) et le deuxième, le prédicat, plus général et abstrait (A_2—S_2), perdent, au cours du développement, leurs éléments logiquement les plus faibles, en premier lieu, l'élément substantif du prédicat (S_2).

6. Dans les constructions contemporaines de la proposition, à l'exception de quelques cas rudimentaires, l'élément substantif du prédicat (S_2) est en général absent, de sorte que le prédicat consiste seulement en une forme verbale ou en un nom avec ou sans copule. Voilà pourquoi, par suite de l'omission de l'élément substantif du prédicat, les derniers ont acquis une signification particulière bien que, du point de vue historique, toutes les formes verbales contenant les catégories de la modalité et du temps de même que tous les noms munis de copule remontent à des formes attributives, c'est-à-dire aux participes du verbe, simple ou composé, ou du verbe d'existence.

7. Toutes les propositions et tous les syntagmes remontent historiquement à des constructions binaires, c'est-à-dire composées de deux éléments. Tous les membres de second rang de la proposition appartiennent soit au syntagme exprimant le sujet, soit au syntagme exprimant le prédicat; de même tous les éléments de second rang des syntagmes déterminatifs appartiennent soit au qualifiant, soit au qualifié. D'autre part, l'absence d'un des éléments constituants de la proposition (sujet ou prédicat) ou du syntagme (qualifiant ou qualifié) s'explique historiquement comme la conséquence d'une réduction ou d'une omission due à l'affaiblissement logique de la fonction lexicale et grammaticale de l'élément en question.

EINIGE BEMERKUNGEN ZUR PARTIKULÄREN REDUPLIKATION IM MONGOLISCHEN

VON

L. BESE

Die neueren Mitteilungen und Angaben über die partikuläre Reduplikation im Mongolischen sind nicht gesammelt. Zugleich vertreten einzelne Mongolisten im Zusammenhang mit dieser sprachlichen Erscheinung verschiedene Auffassungen. Darum scheint es begründet zu sein, dieses Problem zu untersuchen und in der Frage der partikulären Reduplikation im Mongolischen die Herausbildung eines einheitlichen Standpunktes anzustreben.

Was die sprachliche Erscheinung der partikulären Reduplikation selbst anbelangt, erklärt Isac Jacob Schmidt, der Verfasser der ersten wissenschaftlichen Grammatik der mongolischen Sprache folgendes: »Als Verstärkung der Eigenschaft eines Adjectivs wird die erste Sylbe desselben häufig verdoppelt, mit Einschiebung eines *b* zwischen beide verdoppelte Sylben, z. B. *ab adali* 'ganz ähnlich', oder 'ganz gleich', *sib sine* 'ganz neu, nagelneu', *qab qara* 'ganz schwarz, kohlschwarz', . . .« usw.[1]

Diese Art der partikulären Reduplikation ist bekanntlich fast im gesamten mongolischen Sprachgebiet allgemein bekannt und ziemlich häufig.[2] Außerdem sind uns noch andere Formen dieser sprachlichen Erscheinung im mongolischen Sprachgebiet bekannt, und zwar vor allem im Burjätischen. Hier lautet einerseits die Reduplikationssilbe (Ramstedt) auf *-ra, -rê, -ro, -ri* aus, wenn das ihr entsprechende Wort ein mit dem Suffix *-gar, -gêr, -gor* gebil-

[1] I. Ja. Schmidt, Grammatik der mongolischen Sprache (St.-Petersburg 1831), § 63.

[2] Auch die Verfasser mongolischer Grammatiken verzeichnen im allgemeinen diesen Fall: O. Kovalevskij, Краткая грамматика монгольского книжного языка (Казань 1835) § 63; Aleksandr Bobrovnikov, Грамматика монгольского языка (Санктпетербург 1835), § 44; A. Popov, Грамматика калмыцкого языка (Казань 1847), § 94; Aleksej Bobrovnikov, Грамматика монгольско-калмыцкого языка (Казань 1849), § 112; A. Castrén, Versuch einer burjätischen Sprachlehre (St.-Petersburg 1857), § 64; A. Orlov, Грамматика монголо-бурятского языка (Казань 1878), S. 22; G. D. Sanžeev, Грамматика бурят-монгольского языка (Москва—Ленинград 1941), S. 40; B. Ch. Todaeva, Грамматика современного монгольского языка (Москва 1951), S. 82; N. Poppe, Khalkha-mongolische Grammatik (Wiesbaden 1954), § 72; Ders., Grammar of Written Mongolian (Wiesbaden 1954), § 218; G. J. Ramstedt, Einführung in die altaische Sprachwissenschaft II, Formenlehre (Helsinki 1952), § 130.

detes Nomen ist, wie: *ara arbagar* 'zottig-sehr zottig': *arbagar* 'zerzaust, zottig'.[3]

In einem anderen Fall lautet die Reduplikationssilbe auf *-d*[4] bzw. *-do*[5] aus, wie: *bad* (Verstärkungspartikel): *bad balaj* 'dunkel, nichts zu sehen'; *bod* (Verstärkungspartikel): *bod boro* 'vollkommen grau'; *mad* (Verstärkungspartikel bei Wörtern mit anl. *ma-*) : *mad malaan* 'vollkommen kahlköpfig' : *malaan* 'kahlköpfig'; bzw. *godo* (Verstärkungspartikel bei Wörtern mit anl. *go-*): *godo godogor* 'sehr aufrechtstehend' : *godogor* 'aufrechtstehend'; *šodo* (Verstärkungspartikel bei Wörtern mit anl. *šo-*) : *šodo šodogor* 'sehr dünn' : *šodogor* 'dünn'.

Die Belege sind dem Wörterbuch von Čeremisov entnommen, aus dessen sprachlichem Material bezüglich des Burjätischen noch ein dritter Fall der partikulären Reduplikation herausgeschält werden kann. Anscheinend kann nämlich die Reduplikationssilbe auch auf *-l* bzw. *-la, -lê* auslauten[6]: *bal* (Verstärkungspartikel bei Wörtern mit anl. *b-*) : *bal bambaachaj* 'sehr dichthaarig'[7]: *bambaachaj* 'dichthaarig'; bzw. *bùlê* (Verstärkungspartikel bei Wörtern mit anl. *bù-*) : *bùlê bùlchêgêr* 'sehr erhaben' : *bùlchêgêr* 'erhaben'; *dala* (Versterkungspartikel bei einigen Wörtern mit anl. *da-*) : *dala dalbagar* 'sehr breitrandig (vom Hut)' : *dalbagar* 'breitrandig'.

Mitunter wird — wie dies Matcheev (a. a. O.) erwähnt — nur die erste Silbe des betreffenden Wortes reduplziert: *ar arbagar* 'stark gesträubt'[8] : *arbagar* 'gesträubt'; *têr têrchêgêr* 'äußerst dick' : *têrchêgêr* 'dick'. Hierher ge-

[3] K. M. Čeremisov, Бурят-монгольско-русский словарь (Москва 1951), S. 776. In Краткий грамматический справочник по бурят-монгольскому языку, (Hier erwähnt Čeremisov die Endung *-ri* nicht, obwohl wir für sie gerade in seinem Wörterbuch Beispiele finden: *sari*, Verstärkungspartikel bei Wörtern mit anl. *sa-*: *sari sachigar* 'hell leuchtend' : *sachigar* 'leuchtend, funkelnd'.), M. N. Imechenov, Бурят-монгол хэлэнэй грамматика. Нэгэдэхи часть. Фонетикэ ба морфологи (Улан-Удэ 1940), S. 72—73. Siehe noch C. B. Cydendambaev, Изобразительные слова в бурятском языке: Филология и история монгольских народов. В памяти академика Бориса Яковлевича Владимирцова. (Москва 1958), S. 138. — Die Grundwörter wurden jeweils von uns den Ableitungsformen gegenübergestellt.

[4] Dies wird auch durch die Mitteilung von B. V. Matcheev erhärtet: О морфологических особенностях эхирит-булагатского говора: Сборник трудов по филологии. Выпуск III. (Улан-Удэ 1958), S. 149. Er führt das Beispiel *bod boro* 'vollkommen grau' an.

[5] Bisher gelang es mir keine Reduplikationssilbe auf *-da, -dê* zu finden.

[6] Ebensowenig konnte ich feststellen, ob eine Reduplikationssilbe auf *-lo, -li* enden kann.

[7] Die von Čeremisov hier noch mitgeteilte Form *bal chara* 'bläulich schwarz' gehört offensichtlich nicht hierher.

[8] Aber bur. lit. *ara arbagar* 'sehr zottig o. zerzaust' (Čeremisov a.a.O. S. 59*b*). darum ist es möglich, daß die echirit-bulagatische Form die Entsprechung zur bur. lit, bildet.

hört noch im Ordossischen *on onɒ̄n* 'tout à fait autre, tout à fait à part l'un de l'autre': *onɒ̄n* 'autre'.[9] Weitere Belege aus dem Kalmückischen (»*bim* s. *biŋ*; *biŋ* verstärk. part vor adj. auf *bi-*, z.B. *biŋ bitū* 'ganz geschlossen'; auch *bis bitū* od. *bim bitū* 'id.'«, bzw. »*bas batu* 'ganz fest', *batu* 'fest'«[10] machen darauf aufmerksam, daß die Forschungen über die partikuläre Reduplikation im Mongolischen noch keineswegs für abgeschlossen gelten können.[11] Allerdings scheint soviel heute schon gewiß zu sein, daß unter den einzelnen Fällen der partikulären Reduplikation im mongolischen Sprachgebiet die Reduplikation mit *-b* im Silbenauslaut am meisten produktiv ist.

Wie die einzelnen Arten der partikulären Reduplikation im Mongolischen nur unzulänglich erforscht sind, so wenig ist die Stellung dieser sprachlichen Erscheinung im System des Mongolischen, also im Rahmen der mongolischen Grammatik zureichend geklärt.

Seit Isac Jacob Schmidt erwähnen die meisten Mongolisten die partikuläre Reduplikation im Zusammenhang mit dem Adjektiv, denn so heißt es, sie sei »eine Verstärkung der Eigenschaft eines Adjectivs«. Dies aber trifft nur teilweise zu, denn die Reduplikationssilbe kann nicht nur zu Adjektiven, sondern auch zu Wörtern anderer wortartlicher Kategorien treten.[12] Die

[9] Z. B. *on onɒ̄ŋ jum bān* 'ce sont des choses tout à fait autres'; *tere χojor on onɒ̄ō sūɒ̄ži wān* 'ces deux demeurent chacun à part'. A. Mostaert, Dictionnaire ordos. S. 511*b*, bzw. Ders., Le dialecte des Urdus (Sud): Anthropos XXII, S. 158. — Hierher wäre nach Aganin auch mongolisch (khalkhamongolisch?) *gùn gùnzgij* 'sehr tief' : *gùnzgij* 'tief' gehören. (P. A. Aganin, Повторы и однородные парные сочетания в современном турецком языке [Москва 1959], S. 12).

[10] G. J. Ramstedt, Kalmückisches Wörterbuch (Helsinki 1935), S. 45*b* bzw. Einführung II, a. a. O.

[11] Vom Rande des mongolischen Sprachgebietes hat neuerdings Todaeva aus der Sprache der Tung-hsiang-Mongolen einen wertvollen einschlägigen Beleg mitgeteilt: Es kommt auch vor, aber selten, daß die Qualität der Adjektiva mittels der Partikel *pu* hervorgehoben wird. Diese Partikel steht hinter der ersten Silbe des Stammes und wird von dem Adjektiv *gan* gefolgt, z. B.: *χulan* 'rot' — *χupulagan* 'rot — außerordentlich rot', *šĭra* 'gelb' — *šĭpuragan* 'gelb — außerordentlich gelb'.« B. H. Todaeva, Über die Sprache der Tung-hsiang: Acta Orient. Hung. IX (1959), S. 289.

[12] Z. B. khalkhamong. «... *тушмэл ичсэндээ болоод дув дуугүй чив чимээгүй яваад өгчээ...*» 'der Beamte ging beschämt (in seiner Beschämung) ohne ein Wort, ohne einen Laut fort' (Өнчийн цагаан ботго. Монгол ардын үлгэрүүд, Улаанбаатар, 1958, S. 5), burj. «... *гэб гэнтэ хүүргэдэ добтолго хэжэ,...*» '..., völlig unerwartet die Brücke angreifend, ...' (Ž. Tumunov, Алтан бороо, Улан-Удэ 1956, S. 361), *хэб хэзээ хэлэгдэһэн үгэ байгаа* 'давным-давно было сказанное слово'. (D. A. Alekseev, Наречия в бурят-монгольском языке. Улан-Удэ 1941) S. 74. — *Хэб хэзээ* ist übrigens in der Form *keb keǰige* auch aus dem mongolischen Altertum bekannt. Vgl. Poppe, Eine mongolische Fassung der Alexandersage: ZDMG, Bd. 107 (1957), S. 113 bzw. 114. — Wir würden eher sagen, die Reduplikationssilbe könne zu Nomina treten, die auch Adjektive sein können (so z. B. ist obiges khalkhamongolisch *чив чимээгүй* im folgenden Textzusammenhang Adjektiv, adjektivisches Attribut: «*Орчин тойрон чив чимээгүй намуухан сэрүүн үдэш ойртож байв.*» 'Ringsum ist ein sehr stiller, ruhiger, kühler Abend im Anzug ge-

Zugehörigkeit zu einer bestimmten Wortkategorie scheint nämlich kein beständiges Merkmal der partikulären Reduplikation zu sein.

Es gibt auch Auffassungen, die in der partikulären Reduplikation ein Mittel des Vergleichs bzw. den Superlativ des Adjektivs sehen.[13] Es sei uns gestattet, in diesem Zusammenhang das Problem des Vergleichs zu übergehen. Wir möchten bloß darauf hinweisen, daß einerseits mehrere Mongolisten in dieser Frage eine andere Meinung vertreten,[14] andererseits, daß der Vergleich — bekanntlich — ein syntaktisches Mittel ist. Die verschiedenen Arten der partikulären Reduplikation tragen aber weder irgendwelche Merkmale des Vergleichs oder der Relation, noch weniger die des Superlativs der Adjektive.[15]

wesen.' (C. Damdinsürên, Түүвэр зохиол, Улаанбаатар 1956, S. 253), des weiteren können sie auch Adverbien sein (s. die zuvor angeführten Beispiele, unter ihnen kha. *чив чимээгүй*), sowie Substantive (obwohl wir nur flektierte Beispiele anführen können: burj. «*хуб-худалаар хэлэнэ* 'говорит совершенно ложно'.» Alekseev, a. a. O. — *худал* hier 'Lügen'), ja sogar Pronomina (z. B. schriftmong. *ab ali* 'wer immer, was immer'. *ab ali ebedčin-i amurliγulumui* 'il guérit toutes sortes de maladies', *ab ali kereglekü* 'tout ce qu'on aurait besoin, tout ce qui est nécessaire'. Kowalewski, Dictionnaire mongol-russe-français, S. 76, und W. Kotwicz, Studia nad językami altajskimi: Rocznik Orientalistyczny XVI (1950), S. 125, bzw. Čeremisov, Wtb. 21*a*. Die Absicht, die partikuläre Reduplikation irgendeiner Wortart zuzuordnen, dürfte sich also nicht verwirklichen lassen, selbst wenn man den Begriff der Wortart im Mongolischen nach der in der mongolistischen Literatur herkömmlichen Weise behandelt. Vgl. so neuerdings A. A. Darbeeva, О субстантивном употреблении имен прилагательных в бурятском языке. Филол. и ист. монг. нар., S. 152—165.)

[13] Todaeva, Грам. совр. монг. яз., a. a. O.

[14] Schmidt, a. a. O. § 58—59, Kovalevskij, a. a. O. § 66, Popov, a. a. O. §. 91—93, Castrén, a. a. O. § 66—67.

[15] Dies können auch die von Todaeva (a. a. O.) angeführten Beispiele bezeugen; wir aber wollen einen khalkamongolischen Text zitieren, dessen Zusammenhänge die diesbezüglichen Bedenken besser zerstreuen können: »... *texlēr ter turŭtšin dagin χatantē* ***adilχan*** *neg dagin χatan ter gurwan saiχan šandanās nūr garā ugādž sūdž.*

texlēr ȯnȫχi χānī togō baridag awagai χaradž ter exenerīg. texlēr ter turŭtšin χānī burχan dagintē ***adilχan*** *exener baidž. arāsantš χaradž adilχan, ȯwrȫsȯntš χaradž adliχan tīm awagai χŭn baidžā.*

texlēr nādχ awagai asūdž : «bid tengrīn gurwan dagin jawsan, gurwan gaχai jawadž, texlēr χojorīmin χŭmŭn alatšχasān. texlēr bi odō gantsārā ŭldēt end nūr garā ugādž sūn!» gedž χeldž.

texlēr ter nādχ awagai χeldž : «mani en χān χŭtšiŋχen gŭrnī χān gedeg tšamtē ***aw-adilχan*** *dagin χatnā ŭχŭltšχesēn. texlēr tši odō manī χānd χatan sūnū?» gedž asūdž. tertš — «jāχab? bolon! namai ŭdžēt, bi sanāndan doχirowol bi bolnō!» gedž en ŭgīg χeldž.*

texler ȯnȫ awagai χŭn gŭidž irēt χānd χeldž : «tanī tŭrŭtšin burχan dagintē ***aw-adilχan*** *neg χatan χŭn en šandan-dēr bainā! texlēr bi asūlā, tegēt manī χānd χatan sūnū gedž asūlā. sedχil sanāndan doχirwol bi bolnō gedž χelnē. tšinī tŭrŭtšin χatantē* ***aw-adilχan*** *χatan imā!» gedž.*

texlēr χān «awaidir!» gedž χeldžā. texlēr awagai χŭn gŭigēt jawadž ȯnȫχi χatanīg awaidirdž χān nojonton bolgȫdž. ŭdzedž. texlēr urdīn χatantē širχek soliχ-gŭi ***aw-adilχan*** *tīm saiχan χatan baidžā.*" (Произведения народной словесности халха-монголов.

Wollten wir jedoch die durch die partikuläre Reduplikation entstandene Reduplikationssilbe zu den Adverbien zählen,[16] müßten wir damit rechnen, daß das Adverb eine Kategorie des sprachlichen Symbolfeldes darstellt. Als Adverb können wir nämlich nur die über einen selbständigen Bedeutungspuls verfügenden Einheiten des Wortbestandes betrachten, die im Feld des Textzusammenhanges, d. h. im sprachlichen Symbolfeld — möglichenfalls unter anderen — den Wert eines Adverbs annehmen können.[17] Nun ist es aber zweifellos, daß diese Reduplikationssilbe solche Merkmale nicht aufweist.

Beim Sichten dieser verschiedenen Auffassungen über die partikuläre Reduplikation ergibt sich sogleich als erste Lehre, daß die partikuläre Redupli-

Собрал Н. Н. Поппе. Северо-халхаское наречие, Ленинград 1932, S. 43. Der Text dieses Märchens ist noch erschienen: Poppe, Khal. mong. Gramm., S. 149—158, der hier angeführte Abschnitt S. 149—150.)

„... Da wusch sich eine der früheren feenhaft schönen Frau ähnliche feenhaft schöne Frau gerade im Wasser der Drei Schönen Quellen.

Da erblickte die alte Köchin des Khans die Frau. Sie war ähnlich der früheren, verstorbenen, feenhaft schönen Frau des Khans. Von hinten war sie ihr ähnlich, von vorne war sie ihr ähnlich, so eine Dame war!

Da fragte sie die Alte.

— «Wir waren drei himmlische Feen. Da kamen drei Schweine. Zwei von uns wurden von Menschenhand getötet. So bin ich nun auf mich allein gestellt, und wasche mich hier!» — sprach sie.

Da sagte diese Alte:

— «Die dir vollkommen ähnliche feenhaft schöne Gattin dieses unseres Khans, den man Khüčingkhen gürni Khan zu nennen pflegt, ist verstorben! So würdest du nun die Gattin unsres Khans sein?» — fragte sie.

— «Warum nicht? Das ist möglich! Erblickt er mich und findet er an mir Gefallen, kann ich's sein!» — dies erwiderte sie.

Darauf lief die Alte zum Khan und sagte:

— «Eine Ihrer früheren verstorbenen Feenhaften vollkommen ähnliche Dame ist an dieser Quelle! Ich habe sie gefragt. Würdest du unseres Khans Gattin sein? — habe ich sie gefragt. Gefalle ich, kann ich's sein! — sprach sie. Sie ist eine deiner früheren Frau vollkommen ähnliche Frau!»

— «Bringt sie her!» — sprach der Khan. Da lief die Alte, holte die Frau und stellte sie ihrem Herrn Khan vor. Der betrachtete sie. Sie war eine seiner früheren Frau unverwechselbar, vollkommen ähnliche schöne Frau!"

Wer diesen Textabschnitt liest, wird schwerlich die Fügung *aw-adilχan*, die wir in Ermangelung eines Besseren mit 'vollkommen ähnlich' übersetzt haben, als Superlativ des Adjektivs betrachten und mit 'die ähnlichste' übersetzen bzw. interpretieren. Es handelt sich hier also keineswegs um den Superlativ des Adjektivs. Höchstens, daß hier die Stärke, die Intensität des Ausdrucks für die Ähnlichkeit gewachsen ist, aber weiter nichts.

[16] Poppe, Khal.-mong. Gram. a. a. O., Gram. Writt. Mong., a. a. O. Anders schon bei Sanžeev, Грам. бур.-монг. яз., 3., S. 43.

[17] Solche Einheiten des Wortschatzes können z. B. auch die »Adjektive« sein, die als Adverbien der Art und Weise fungieren: *sain* 'gut', *mū* 'schlecht'. (Poppe, Khal.-mong. Gramm., a.a.O.)

kation bezüglich des sprachlichen Symbolfeldes irrelevant ist. Darum kann die partikuläre Reduplikation in der mongolischen Grammatik weder im Kapitel über das Adjektiv, oder in dem über das Adverb, noch im Zusammenhang mit der Komparation des Adjektivs abgehandelt werden. Dies wird übrigens — unseres Erachtens — auch durch die linguistische Analyse dieser sprachlichen Erscheinung erhärtet.

Die an der partikulären Reduplikation beteiligte Reduplikationssilbe läßt sich morphologisch in zwei Elemente teilen: in die erste Silbe des Grundwortes (z. B. *qa-, go-, on-* in den Wörtern *qara* 'schwarz', *godogor* 'abstehend', *onᴅōn* 'autre'), sowie in die darauf folgenden Laute, Silben, bzw. Null. (Nach unserem Beispiel *qa* + *b*, *go* + *do*, *on* + ϕ, somit *qab qara, godo godogor, on onᴅōn.*) Das silbenschließende *-b (-v); -ra, -rê, -ro, -ri; -d, -do; -l, -la, -lê, -lo*; bzw. Null haben eine wichtige Funktion, denn eines dieser Elemente läßt die vom Grundwort losgetrennte erste Silbe zum Morphem werden. Außerdem ist noch die Reihenfolge zu erwähnen, d. h. daß die Reduplikationssilbe immer nur vor dem ihr entsprechenden Grundwort stehen kann. Diese Faktoren ergeben also zusammen gleichsam die Bildungsarten dieser Reduplikationssilbe als Morphem.

Die Bedeutung der Reduplikationssilbe können wir auf Grund der allgemein übereinstimmenden Meinung der Mongolisten dahingehend bestimmen, daß sie zur Verstärkung, zur nachdrücklichen Hervorhebung der Eigenschaft oder des Zustandes, den das Grundwort ausdrückt, dient.[18] Im Hinblick auf unsere Fragestellung ist es wichtig hervorzuheben, daß diese Bedeutung der Reduplikationssilbe niemals irgendeinen selbständigen Bedeutungspuls ent-

[18] Dies wird auch durch den in Anm. 15 zitierten Textzusammenhang mit *awadilχan* gut veranschaulicht. Ebenso läßt sich dies auch aus einem anderen Zusammenhang erkennen, wenn nämlich A. Luvsandêndêv eine Gedankenfolge abschließend erklärt: «*Энэ үзлийн буруу болох нь илэрхий байна*». 'Die Verfehltheit dieser Ansicht ist völlig klar.' (Монгол хэл бичгийн зарим ассуудлууд, Улаанбаатар 1956, S. 26.) — Der Textzusammenhang, die Situation kann selbstverständlich die Intensität, die sich in der Reduplikationssilbe ausdrückt, häufig schwächen, verringern. So etwa in einem Gedicht von Damdinsürên: «*Цав цагаан үүл /Хөх тэнгэрт хөвөлзөнө./ Цаст цагаан уул/Түүний дотор сүндэрлэнэ.*» 'Schneeweiße Wolke schwebt im blauen Himmel. Schneeig weißer Berg türmt sich in ihr empor.' Und dann weiter unten: «*Цав цагаан үүл/Хаш цагаан үүл...*». 'Schneeweiße Wolke, kalzedonweiße Wolke...' (C. Damdinsürên, Түүвэр зохиол. S. 41). Der Bedeutungspuls ist aber doch zu verspüren, denn *цав цагаан, хаш цагаан*, aber auch *хөвөн цагаан* 'watteweiß' (s. ebd.) sind miteinander verwandte Wendungen, und zeigen auf ihre Weise gemeinsam und jede für sich die modifizierte Qualität von цагаан 'weiß' an. — Matcheev (a. a. O.) spricht dagegen schon darüber, daß im Echiritbulagatischen der Bedeutungspuls der Reduplikationssilbe in den durch partikuläre Reduplikation abgeleiteten Formen der Wörter *sagaan* 'weiß', *chara* 'schwarz', *šara* 'gelb' nicht mehr zu verspüren ist; *sapsagaan* bedeutet also einfach 'weiß', *chapchar* einfach nur 'schwarz', *šapšar* bloß 'gelb'. Trifft dies zu, so entwickeln sich diese ursprünglich mit der Reduplikationssilbe gebildeten Ableitungen zu einer sprachlichen Form gänzlich anderer Art.

hält, sondern immer auf die Bedeutung des Grundwortes hinweist und nur diese modifiziert. Die Reduplikationssilbe ist also weder in ihrer Form, noch in ihrer Bedeutung selbständig.

Bekanntlich gibt es im Mongolischen eine streng gebundene Reihenfolge der Suffixe, und ihre Lautform paßt sich im allgemeinen auch der Vokalharmonie des betreffenden Wortes an. In dieser Hinsicht zeigt die Reduplikationssilbe mit den Suffixen übereinstimmende Eigenschaften. Trotzdem kann man sie nicht zu den Suffixmorphemen zählen, weil sie zur Bildung syntaktischer Beziehungen nicht geeignet ist. Ebensowenig aber ist sie geeignet, die Rolle von Wortmorphemen zu übernehmen, weil sie selbständig niemals vorkommt, keinen selbständigen Bedeutungspuls enthält, und — wie bereits angezeigt — auch über ein anderes wichtiges Unterscheidungsmerkmal des Wortbegriffes nicht verfügt, insofern sie die Werte des sprachlichen Symbolfeldes, die Werte der wortartlichen Kategorie nicht annehmen kann.

Letztlich stellt die Reduplikationssilbe nichts anderes als eine Art Intensivsuffix dar, und gehört als solches in die Gruppe der Modifikationselemente des Wortbestandes, d. h. zu den sprachlichen Mitteln, zu denen wir bisher die Bildungssilbe und das Ableitungsglied der Zwillingswörter gezählt haben.[19] Die partikuläre Reduplikation ist also im Mongolischen eigentlich eine Art der Wortbildung,[20] das mit der Reduplikationssilbe erweiterte Grundwort hingegen eine Ableitung.

[19] L. Bese: Zwillingswörter im Mongolischen: Acta Orient. Hung. VII (1959), S. 209.

[20] Diese Auffassung wird entschieden von Ramstedt vertreten (vgl. Einführung a. a. O.).

BEITRÄGE ZUR LEBENSGESCHICHTE DES KÖPRÜLÜ MEHMED

VON

J. BLASKOVICS (Prag)

Im Archiv der Stadt Miskolc sind 59 Schriften aus der Zeit der Türkenherrschaft in Ungarn erhalten, von denen 45 in türkischer und 14 in ungarischer Sprache abgefaßt sind.[1]

Eine der in ungarischer Sprache verfaßten türkischen amtlichen Schriften (Nr. 20), die vom 15. Tag des Monats des Hl. Iwan 1647 aus Erlau (اگر ung. Eger, Oberungarn) datiert ist, erklärt, daß die in die Stadt Gesiedelten ungestört verbleiben dürfen, Knechte, Witwen, Mädchen und Handwerksgesellen, mit Ausnahme von Soldaten, die Säbel führen, von überallher frei herkommen und in der Stadt frei wohnen dürfen.

Schriften ähnlichen Inhalts wurden von den türkischen Behörden oft in ungarischer Sprache ausgegeben, da sie mit dem unterworfenen Volk oft in dessen Sprache verkehrten.[2] Für uns ist die Schrift wegen der Person des Paschas interessant, der sie erlassen hatte.

Die Schrift wurde von einem gewissen »Vezer Mehemet passa« in der Burg Erlau ausgegeben. Penče und Siegel des Paschas sind auf der Schrift gut lesbar, *penče:* محمد پاشا الفقیر (»der arme Mehmed-Pascha«), Siegel: محمد بنده ال محمد («Mehmed, Diener der Familie Mohameds»); aber weder *penče* noch Siegel geben Aufschluß von der Person des Erlassers.

Zur näheren Bestimmung der Person des Paschas verhilft uns eine türkisch abgefaßte Schrift vom 29. Tag des Monats ša'bān 1074 (= 27. März 1664) (Türkische Schriften des Archivs der Stadt Miskolc, Nr. 27). Diese Schrift enthält einen richterlichen Bescheid des Kadis von Erlau. Sie beruft sich auf die erwähnte ungarisch abgefaßte Verordnung und erwähnt, daß

[1] Diese türkischen Schriften wurden von ANTON VELICS untersucht, und von DR. JOHANN SZENDREI (im III. Band seines Werkes Miskolc város története és egyetemes helyrajza [Geschichte und allgemeine Topographie der Stadt Miskolc] Miskolc, 1904—1910) zum Teil in ungarischer Übersetzung veröffentlicht.

[2] Über die amtliche Tätigkeit der Ofner Paschas in ungarischer Sprache finden wir viele inhaltsreiche Beispiele in der Publikation A budai pasák magyar nyelvű levelezése [Briefwechsel der Ofner Paschas in ungarischer Sprache), redigiert von A. TAKÁTS, F. ECKHART, J. SZEKFŰ, Budapest, 1915.

diese vom Vater des damaligen (1664) Großwesirs, vom Vater des Köprülüzāde Fāẓīl Aḥmed, also von Köprülü Meḥmed erlassen wurde.

Dieser türkische richterliche Bescheid besagt also, daß Köprülü Meḥmed-Pascha am 15. Jun. 1647 Beglerbeg von Erlau war.

Um die biographischen Daten des berühmten türkischen Beglerbegs zu ergänzen und zugleich eine interessante Angabe über die türkische Landesverwaltung zu liefern, teilen wir die Schrift nachstehend mit:

Bestätigungsklausel des Kadis von Erlau:

ما فيه كما مجريه دبره الفقير الله سبحانه و تعالى
ابوبكر بن محمد القاضى
بدار الجهاد اكرى المحروسه
غفر لهما

Siegel des Kadis:

نصيب ايله... ابو بكره...

Der Text lautet:

[1] سبب تحرير كتاب شرعى بودر كه

[2] دار الجهاد و الغزّاة محروسهء اكري توابعندن خواص همايون قريەلرندن مشقوفجه نام واروش ذميلرندن

[3] اشبو حافظوا السّفر الشّرعي چاپو اشتوان و طوپرەچينى يانوش و شوش بتور نام ذمّيلر محفل قضاده

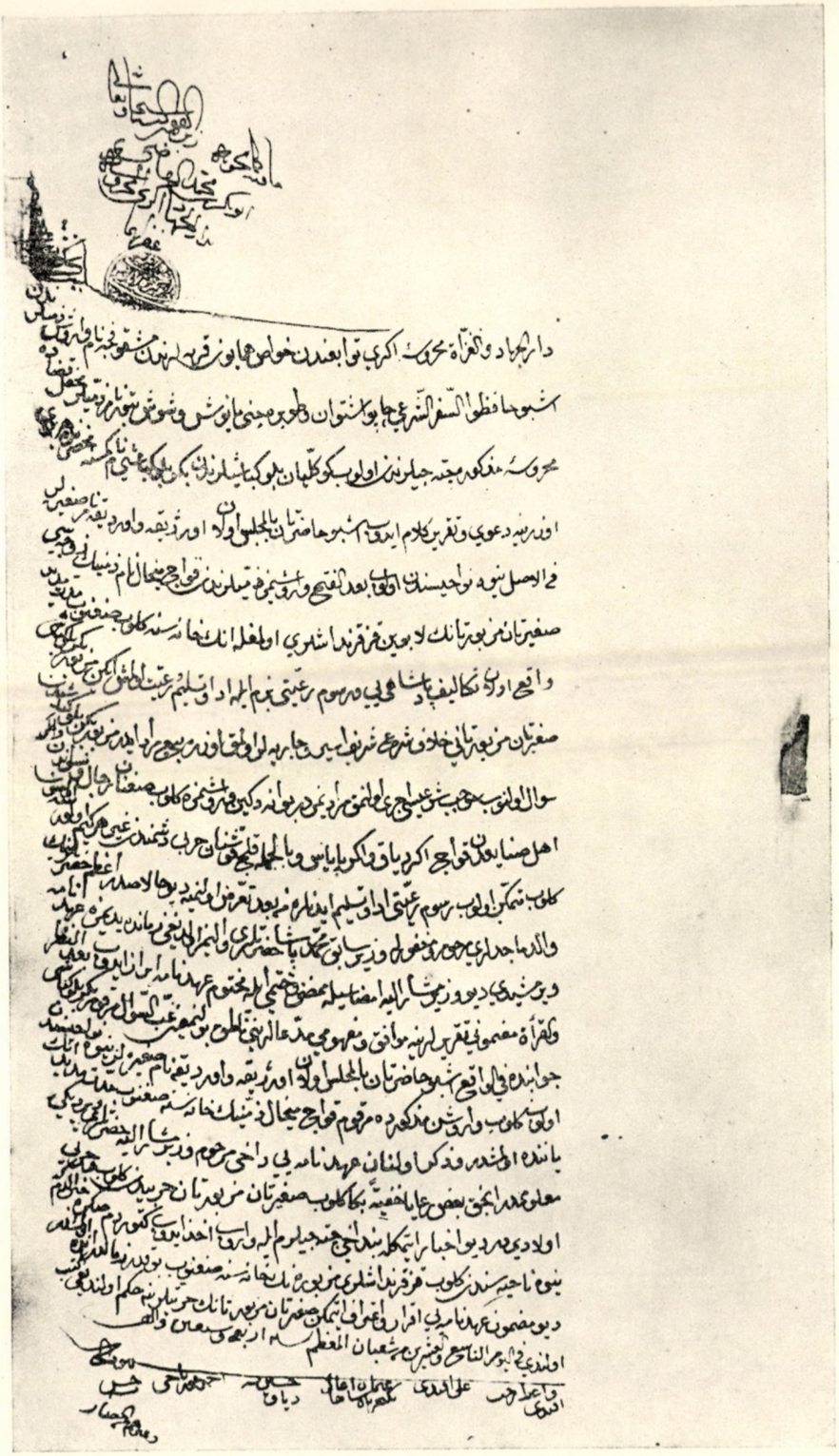
[4] محروسهء مذكوره چتەجيلرندن اولوب كوكليّان بلوكباشيلرندن بكر بلوكباشي نام كسنه محضرنده هر برى

[5] اوزرينه دعوي و تقرير كلام ايدوب اشبو خاضرتان بالمجلس اولان اورژيقه و اوزديقه نام صغيرەلر

[6] فى الاصل ينوه نواحيسندن اولوب بعد الفتح واروشيمز ذمّيلرندن قواج ميحال نام ذمّينك زوجەسي

[7] صغيرتان مزبورتانك لابوين قز قرنداشلري اولمغله انك خانەسنه كلوب صغنوب مدّت مديد

[8] واقع اولان تكاليف پادشاهيي و رسوم رعيتى بزم ايله ادا و تسليم و رعيت اولمش ايكن مزبور بلوكباشى



Türkische Schriften des Archivs der Stadt Miskolc, Nº. 27

[9] صغيرتان مزبورتاني خلاف شرع شريف اسير و جاريه‌لر اولمق اوزره بيع مراد ايدرمش مزبور بكر بلوكباشيدن

[10] سوال اولنوب موجب شرعيسي اجرى اولنمق مراديمزدر بو انه دكن واروشمزه كلوب صغنان رجال و نسواندن و اكر

[11] اهل صنايعدن قواج اكر دياق و اكر پاس و بالجمله قلج قوشنان حربى دشمندن غيرى هركيم اولور ايسه اولسون

[12] كلوب متمكّن اولوب رسوم رعيّتى ادا و تسليم ايدنلره من بعد تعرض اولنميه ديو حالا صدر اعظم حضرتلرينڭ

[13] والد ماجدلري مرحوم و مغفورله وزير سابق محمّد پاشا حضرتلري واليمز اولديغى زمانده يديمزه عهدنامه

[14] ويرمشيدي ديو وزير مشارالیه امضاسيله ممضى و ختمي ايله مختوم عهدنامه ابراز ايدوب بعد النظر

[15] و القرأة مضموني تقريرلرينه موافق و مفهومي مدعالريني ناطق بولنمغين غبّ السّوال مرقوم بكر بلوكباشي

[16] جوابنده فى الواقع اشبو خاضرتان بالمجلس اولان اورژيقه و اوزديقه نام صغيره‌لر ينوه نواحيسندن

[17] اولوب كلوب واروش مذكوورده مرقوم قواج ميحال ذمّينك خانه‌سنه صغنوب مدّت مديد انك

[18] يانندە اولمشدر و ذكر اولنان عهد نامه‌يى دخي مرحوم وزير مشار اليه حضرتلرى ويرديكي

[19] معلومدر انجق بعض رعايا خفيّه بكا كلوب صغيره‌تان مزبورتان حربيدن كلوب و حربى

[20] اولادي‌در ديو اخبار ايتمكله بندخي چته‌جيلرم ايله واروب اخذ ايدوب كتوردم صكره خبر الدم كه

[21] ينوه ناحيه‌سندن كلوب قز قرنداشلرى مزبوره‌نك خانه‌سنه صغنوب بوقدر زماندر انده اولمشدى

[22] ديو مضمون عهدنامه‌يى اقرار و عتراف ايتمكين صغيرتان مزبورتانك حرّيتلرينه حكم اولنديغى كتب

[23] اولندي فى اليوم التاسع و العشرين مه شعبان المعظم سنه اربع و سبعين و الف

شهود الحال

واعظ رجب	على	عثمان اغاء	حسين بشه
افندى	افندى	يكيچريان سابقا	دياق
احمد چورباجى	حسن بشه	و غيرهم من الحضار	

Die Übersetzung der Legalisierungsformel lautet:

Was darin (in dieser Schrift) enthalten ist, ist so, wie es (hier) festgelegt ist. Ehre und Preis sei Allah — der arme Ebu Bekr bin Meḥemmed, Kadi des wohlgeschützten Egri, Heimstätte der Kämpfe um den Glauben. Die Sünden beider mögen vergeben werden!

Die Übersetzung der Legende des Siegels:

Stelle es... Ebu Bekr zu...

Die Übersetzung des Textes:

Grund der Ausstellung dieser gemäß dem *šerʿ* verfaßten Schrift ist folgender:

Die in einem Dorf der *ḫāṣṣ*-Güter des Sultans, das dem wohlgeschützten Egri, der Heimstätte der Kämpfe um den Glauben und deren Kämpfer untersteht, namentlich in der varoš Mišqōfče[3] wohnhaften Untertanen Čāpō Ištvān, Ṭ̄obrečīni Yānōš und Šōš Petō̄r,[4] die den Weg des *šerʿ* zu befolgen wünschen, legten vor dem Richterstuhl des *qaẓā* im Beisein des *četeği* der erwähnten wohlverteidigten Burg, eines der *bölük-baši* der *gönüllü*, Bekir *bölük-baši*, gegen diesen gemeinsam Beschwerde ein und brachten folgendes vor:

Die anwesenden unmündigen Mädchen, namens Öržiqa und Özdiqa[5] stammten aus dem Bereich von Yanova,[6] und wohnten nach der Eroberung [von Eger] im Hause des in unserer Stadt wohnhaften *zimmī*, Qovāč Mīḥāl, denn seine Frau ist die leibliche Schwester dieser unmündigen Mädchen. Obwohl diese seit längerer Zeit die Steuer für den Padischah und die Lasten der *raʿāyā* mit uns zusammen bezahlt hatten, nahm der genannte Bekir *bölük-baši* beide unmündige Mädchen dem edlen *šerʿ*-Gesetz zum Trotz doch gefangen und wollte sie als Sklavinnen verkaufen.

[3] Die Stadt Miskolc.

[4] D. h. Stefan Csapó, Johann Debreceni und Peter Sós.

[5] *Erzsike* und *Esztike—Elisabeth* und *Esther; ö* für anl. *e* ist eine mundartliche Eigentümlichkeit; das auslautende *e* ist aber offen, deshalb hat der Kadi den Laut *k* in der Endsilbe *-ke* durch *qāf* (ق) wiedergegeben.

[6] Yanova, ung. Borosjenő, war der damalige Mittelpunkt des Wilajets, genannt Temes vár, also in türkischem Besitz.

Der erwähnte Bekir *bölük-bašï* antwortete auf die gestellte Frage: Unsere Absicht ist zu tun, was das *šerʿ*-Gesetz verlangt.

Hierauf brachten die genannten *zimmī* folgendes vor: Als noch der hochbestellte Vater seiner Trefflichkeit des jetzigen Großwesirs, der selige frühere Großwesir unser Wali war, gab er uns ein Diplom;[7] im Sinne dessen soll jenen, die bisher in unsere Stadt gekommen und da ansässig geworden sind, seien sie Männer oder Frauen, Schmiedemeister, Studenten oder Geistliche, [also] die bewaffneten feindlichen Leute ausgenommen, allen, die hierher gekommen und hier ansässig geworden sind und die Lasten der *raʿāyā* tragen, nichts zuleide geschehen. Danach zeigten sie das vom genannten Wesir unterschriebene und mit seinem Siegel versehene Diplom vor.

Nachdem dieses angesehen und gelesen wurde, da dessen Inhalt und Sinn ihrer Aussage entsprach, wurde der vorgenannte Bekir *bölük-bašï* zur Aussage aufgefordert. Dieser antwortete: Die anwesenden beiden Mädchen Öržiqa und Özdiqa zogen sich ins Haus des *zimmī* Qovāč Mīḫāl zurück und lebten längere Zeit hindurch da. Auch darum weiß ich, daß seine Trefflichkeit, der genannte selige Pascha das erwähnte Diplom ausgegeben hat. Aber einige *raʿāyā* kamen zu mir und teilten mir mit, daß die genannten unmündigen Mädchen heimlich aus dem Lande des Feindes gekommen und Kinder des Feindes seien. So ging ich mit meinen *četeği* zu ihnen, nahm sie gefangen und führte sie hierher. Nur nachträglich erfuhr ich, daß diese aus dem Bereich von Yanova gekommen waren und ihre Zuflucht im Hause ihrer genannten Schwester gefunden hatten, und seit geraumer Zeit da wohnen.

Es wurde schriftlich niedergelegt, daß da [Bekir *bölük-bašï*] den Inhalt des Diploms anerkannte, die genannten unmündigen Mädchen für frei erklärt wurden. Am 29. Tag des trefflichen Monats Šaʿbān, 1074 [27. März 1664].

Zeugen des Falles: Reğeb efendi Prediger *(vaʿīẓ)*, ʿAlī efendi, ʿOṣmān, gewesener Aga der Janitscharen, Ḥüsein baša diāq. Aḥmed čorbağï, Ḥasan baša, und andere von den Anwesenden.

[7] D. h. ʿahdnāme; es ist identisch mit der vorerwähnten Schrift, bezeichnet als Nr. 20.

ʿOMAR KHAYYĀM MISCELLANEA

BY

B. CSILLIK

It was in 1859 that Edward FitzGerald published at his own cost a small booklet of translations which since has, with the passing of many years, earned world fame for the name of ʿOmar Khayyām — known until then in Europe only as an astronomer, geometrician and mathematician — and also for the name of the translator. It is to this centenary occasion that I wish to contribute the following minor notes and observations.

I

A Forgotten ʿOmar Khayyām rubāʿī

Ḥāǧī Mīrzā Ḥusainḫān, who worked about 1298, A. H. = 1880—1881, A. D., at Trapezunt, as the First Secretary of the Persian Foreign Ministry and Chargé d'affaires, and devoted his free time to the study of foreign languages, was led to the conviction that, before undertaking the study of foreign languages, one must first become familiar with the basic conceptions of Persian grammar and the technical terms of the Persian language. As the result of this approach, he published a small textbook for the use of his compatriots, especially the youth (تنبیه الصبیان, with the sub-title صرف ونحو فارسی on the pinkish cover, printed by the Aḫtar Press, 1298, A. H., 2 + 138 + 3 pp.).

To illustrate his *theses* he culls examples from the entire body of modern Persian literature. On page 19, to show the meaning of the future tense (mustaqbil), he quotes an example from ʿOmar Khayyām. The rubāʿī thus cited is missing from all the copies of MSS, lithographs and printed editions, about 1800 quatrains in all, that I have at my disposal. It must exist in some MS or lithographed edition to which I have had so far no access. Since the work in question came out in a rather small edition, it seems to me necessary to publish the rubāʿī here. Somebody might identify the MS from which it was taken, and this alone might be a significant contribution to the ʿOmar Khayyām research.

The text, with the correction of the mistakes made in the grouping of the characters, is as follows:

آمد رمضان ورنك از رخها برد
وز آمدنش نه صاف دیدیم و نه درد
در خانهء ما زخوردنی چیزی نیست
ای روزه برو ورنه تورا خواهم خورد

The text fits perfectly into the literary oeuvre of ʿOmar Khayyām, into the group of poems aimed as good-humoured raillery at the Ramaḍān fast, and, with its light touch, is one of the best humorous quatrains of the poet. It poses no linguistic problems. The rhyming lacks classic perfection but no one should object to the colloquial overtones of a jocular ditty.

II

The Genesis of Variants

One of the rubāʿī-s of ʿOmar Khayyām — entry No. 550 in the Christensen List — figures in two redactions in the MSS inasmuch as the first bait has two renderings. The first variant is as follows:

از باذه شوذ تکبّر از سرها کم
وز باذه شوذ کشاذه بند محکم
ابلیس اکر زباذه خوردی یکدم
کردی دو هزار سجده پیش آدم

This is the text of the 8th quatrain in the Chester Beatty MS which is dated 658, A. H. = 1260, A. D. (I have not yet found access to MS Or. 1724, Cambridge, dated 604, A. H. = 1208, A. D., but I am satisfied that, according to the reliable metric translation of Prof. Arberry, the 24th rubai of the latter MS is identical with the 8th quatrain of the Chester Beatty MS).

The other variant, which is also published in Whinfield's edition, is the 176th quatrain of the double alphabetical MS PA (BN IV) that is based on earlier, non-alphabetical texts. It reads as follows:

بی باده مباش تا توانی یکدم
کز باده شود عقل ودل ودین خرم
ابلیس اکر باده بخوردی یك دم
کردی دوهزار سجده پیش آدم

The variants are published by A. Christensen, Critical Studies, p. 103, in the Apparatus Criticus of the CIX. Genuine Quatrain, and by Rosen, The

Quatrains of 'Omar-i Khayyām, London, 1928, p. 101, in the note to qu. 200. It is the latter variant that we find in Leningrad I. 149 — a MS written in the last quarter of the XVIIIth century but based on early and reliable sources.

But we have also a third, peculiar variant in the 540th and 541st quatrains of a 748-quatrain 'Omar Khayyām text of the lithographed mağmu'a (Tehran, 1322 = 1904, A. D., Mašhadī Ḥasan Edition, the Šarq Press, the writing of Ibn Yūsuf Ḫān 'Alī Akbar, 129 + 1 pp.[1]) marked with sigla T IX that is the 149th entry in the «Quellennachweis» of Rempis.

This latter variant is on page 76 of the collection, under No. 541, according to my numbering. I present herewith the 540th and 541st rubā'ī-s:

[540.] وله

هر روز بکاه در خرابات شدم
همراه قلندران طامات شدم
از باده شود تکبّر از سرها کم
وز باده شود کشاده بند محکم

[541.] وله

ابلیس اگر زباده خوردی یکدم
کردی دوهزار سجده پیش آدم
جون باده نخورده بود آنبد بخت
سجده برخاك آدم ننمود آندم

It is obvious that the copyist left out the second bait of the quatrain under No. 540 (= CL 549). It seems that his attention had been diverted by something, seeing that he made another mistake, too, of writing the rhyme-word in the wrong way. In other instances the substantive verb is in the present tense; he put it in the past tense — an understandable error in view of the great similarity between the two middle characters in handwriting. Here after the first bait the regular second bait is missing:

جون عالم سر والخفیات توئی
توفیقم ده‌تا بمناجات شوم

Probably, when he noticed his error in the writing of the substantive verb in the first two lines, he also realized that he cannot adhere to his error in

[1] This should probably be T X, as we have a Tehran lithographed edition of 1284= 1868, A. D. (Rubā'īyāt-i ḥakīm Ḫayyām, 43 foll, 18 × 11 cm), unless this would prove identical with the Tabrīz Edition of 1285 = 1868, A. D., in view of the question mark which the source puts after the word Tehran. This Tehran edition is not listed by Rempis.

the fourth line without destroying the sense. While he was pondering upon the possible ways of correcting his error, he absent-mindedly wrote down the first bait of the next quatrain. Here in their new places the rhyme-words of this bait are just tolerable, while in their original places these rhymes were fairly good. After the four lines the scribe mechanically wrote down the word *wa-lahu* at the head of the 541st quatrain, then he continued the text of the rubāʿī which he had already begun. But now it turned out that no second bait was left with which to finish the quatrain. This was a still worse snag. Up to this point he had managed to make his lines rhyme, at least with -am -am rhymes. But the next quatrain has -īm rhymes, and he must have realized that this would be noticed by every reader and, even before the readers, by the editor or the corrector. Our man was too comfort-loving to resort to the customary abbreviations by which scribes used to indicate that they missed a line. It would have also been too conspicuous, if he had written in the left-out lines either on the margin or underneath the make-up of the page. So he struck upon a much simpler and, as it seems, fairly successful solution: he made up the two wanting lines by an extra bait of his own composition. This is the way in which the above text No. 541 came into being. An editor or corrector of not too high literary standards would have let this pass. This is my theory about the genesis of this variant.

Of course, one could admit the natural birth of such a rubāʿī, only it is not likely that ʿOmar Khayyām himself would ever have penned a poem of this quality. The dullness of the closing bait speaks against ʿOmar Khayyām's authorship. On the other hand, the solution chosen by the copyist also proves that he was unfamiliar with the other variant; otherwise he could have written in its first bait to fill the gap. In this way the verse would not have become duller than it is now.

However, one might be justified to suppose the original existence of two quatrains with complete texts. This is indeed a possibility, but we are not in the position to supply the two missing lines. It is possible that they exist somewhere, probably attached to another quatrain, but, at present, we cannot tell to which. At any rate, we must register the above textual alteration of Ibn Yūsuf Ḫān ʿAlī Akbar as a variant which, both as to its contents and its form, essentially differs from the known texts. Even in this case, we leave open the possibility that one could make up a further variant by combining the two known beginning bait-s.

Moreover, we must also register in the catalogue of the rubāʿī-s the above variant No. 540 which evolved, by contamination, from C L 549. In this way the rubāʿī, which already exists in two variants, would have two additional variants: one with an alien beginning before the first two lines and another with an alien ending after the regular second bait.

III

A Leaf Missing between the 33rd and 34th Leaves of MS Bodl. II (Bodl. 367 = Ethé 524)?

On p. 15 of his Critical Studies Christensen writes about this MS: "...one leaf or a few leaves are wanting at the end, and between p. 33 v. and 34 r. a leaf is lost, so that the two first hemistichs of quatrain 316 are followed by two final hemistichs of another quatrain...", that is, numerically indicated, between qu. 316: 1—2 (CL 618: 1—2) and qu. 317: 3—4 (CL 620: 3—4) a leaf is wanting, and this is noted, in his Concordance, in the following manner (the data in brackets are my supplements with reference to the nearest relative of Bodl. II, the Paris MS PD = Bibl. Nat. XII):

CL	Bodl II	Calc I	Br Mus III	Br Mus II	(PD)
618	316 in part	368	331	454	(390)
619	...	369	332	436	(391)
620	317	370	333	...	(392)

From this the reader may infer that CL 618: 1—2 is followed by CL 620: 3—4, that is: Bodl. II 316: 1—2 by Bodl II 317: 3—4; Calc I 368: 1—2 by Calc I 370: 3—4; Br. Mus. III 331: 1—2 by Br. Mus. III 333: 3—4 (PD 390: 1—2 by PD 392: 3—4), or, what is more likely the case, by the second half of another undefined or undefinable rubā'ī, since the gap of a whole leaf, that is, 10 rubā'ī-s is supposed.

Right at the outset of my scrutiny, I doubted, on the basis of Christensen's List and the Hauptvergleichsliste of Rempis, that a whole leaf, that is, two pages could be actually wanting, since the MSS closely related to Bodl II, as listed above, seem to exhibit, with regard to the sequence of the quatrains, a strong consensus which is hence binding also for Bodl II. Nevertheless, one could not preclude the possibility that an alien quatrain in mutilated form, is actually inserted here, since — in the column of Bodl II, in the line after Bodl II 316 = CL 618, three dots indicate the lack of the required quatrain, while in the tabulation of Rempis in the line of the 726th entry two dots are placed in the column of Bodl II. I felt it also confusing that, in the next line of Rempis, it is Bodl II 217 that corresponds to PD = BN XII 392. Then, if one assumed the case of a copyist's mistake, it seemed hardly acceptable that only half of CL 620 should follow CL 618, for CL 620 is a quatrain of such a peculiarly felicitous rhyming technique that any error in copying it would have leaped to the eye. Then the case seemed to be, if Bodl II lacked the quatrain corresponding to CL 619, that, in this place,

a half plus a whole plus another half a quatrain, probably the half of CL 620, were wanting from Bodl II. Yet such an error would by no means have escaped the eye and ear even of the most un-poetic copyist, neither could we explain the unbroken consensus of the cognate MSS with regard to the further sequence of the quatrains. For the continuation of the above synopsis, as assembled from the further entries of CL, is as follows:

CL	Bodl II	Calc I	Br Mus III	Br Mus II	(PD)
625	318	373	334	455	...
626	319	358	335	456	394
627	320	359	336	457	395

etc. If a text of the size of two pages were actually missing from Bodl II, then this gap would show up also in the cognate MSS. In the latter, however, the quatrains run parallel to one another and no break is indicated in their texts which follow CL 620 = Bodl II 317. So it seemed obvious to me that a whole leaf could not be wanting from Bodl II.

Now we have succeeded, in the course of an exchange transaction, to obtain from the Directors of the Bodleiana the full microfilm text of Bodl I and Bodl II as well as the copies of several MS parts on photostats.

The microfilm text clearly shows that Bodl II has 5 quatrains on each page: a half rubāʿī at the top, 4 full rubāʿī-s underneath it, and a half rubāʿī at the bottom of the page.

On the bottom of p. 33 verso the first bait of Bodl II 316 = CL 618 is as follows:

آرا که وقوفست بر احوال جهان
شادی و غم ورنج برو شد آسان

At the top of p. 34 recto this is what follows, instead of Bodl II 316: 3—4:

فردا که نیامد است فریاد مکن
از آمده وگذشته تو داد مکن

These are the 2nd and 3rd lines of CL 619, that is, the second line of the first bait and the first line of the second bait. The accident here was simply this: the copyist, after he had written on the bottom of p. 33 verso the first half of Bodl II 316, looked lower, while copying, into his master copy and copied out at the top of p. 34 recto the middle part of the next quatrain. Thus Bodl II also contains the two lines of the quatrain corresponding to CL 619, and this should have been indicated by Christensen in the 619th line of CL, in the same way as in the preceding line: Bodl II 317 (in part). The peculiar quatrain of CL 620, in its completeness, is contained in Bodl II. It must be noted, however, that the rhyme of the inserted two lines is so

different from that of the preceding haf-quatrain (long *-ān* instead of short *-un)* that he, unless in great haste, should have noticed it.[2]

Nevertheless, it must be noted that the basic MS, the common master-copy of both MSS, must have had some peculiarity on this point. One might assume, e. g., the case that one line or two lines were left out and were then subsequently supplied on the margin or elsewhere in a note, or some mistaken sequence of the lines was indicated by a conventional abbreviation which later became illegible through fading. So in the Tehran IX lithograph, which we have discussed above, we have this case on p. 86:
We have the full CL 618 = Bodl II 316a = T IX 608.
We have only the first and last line of CL 619 = Bodl II 316b = T IX 609.
We have the complete CL 620 = Bodl II 317 = T IX 610, but only so that its first bait is added by the scribe to the incomplete 609, while its *wa-lahu* follows after the 3rd line. Then we have under the *wa-lahu* of 610, arranged as the second bait, the first and second bait of CL 621 = T IX 610. Then the order of the text is restored. It is curious that we have here what is wanting in Bodl II.

It is a little more difficult to answer the questions whether or not leaves are wanting, and, if so, how many of them, at the end of Bodl II. Bodl II is an incomplete MS — this is absolutely certain. At the bottom of the last existing page, p. 42 verso, we have the first half of Bodl II 406 that corresponds to CL 697. It is only by figuring out the probable length of the MS that we might make approximate estimates as to the size of the missing portion of pages or leaves. Now it is the numerical proportion of the rhyme letters that might give us a clue as regards the original size of the quatrain stock of the MS. But we must note in advance that Persian collections of poems or dīvān-s have no statutory lengths. Their size depends on several circumstances. It might depend on the order placed, on the number of poems at the disposal of the scribe, although copyists easily boost their small stock by culling and including more or less appropriate material from other works, adding, if necessary, a couple pious poems at the beginning and at the end of the collection *pro captatione benevolentiae censoris.* Then, of course, the time he may have for the work, then also his preference might also be at play: he might omit portions from lengthy MSS and interpolate parts into shorter texts from longer ones. Thus, for instance, the copyist of PF (BN XIV) first essentially compressed the copious material extant in Brit. Mus.

[2] The *-ān* : *-un* rhyme of the 316th quatrain in the contaminated text of Bodl II can only be understood, if we suppose that the copyist, writing probably after dictation, took also the *-ān* rhyme, according to his own dialect, for an *-un* rhyme. (At his 5th quatrain: Nic. 10 = Whinf. 9 already Zhukovsky noted, in connection with quatrain Whinf. 13 = CL 11, the unusual rhyming خرابات ← سود ← دود v. Омаръ Хайямъ и "странствующия" четверостишия, p. 21 = 345.)

VII (Or 9857) then he seemed to find that his MS turned out too short and so he added at the end twenty-odd quatrains which cannot be found in any of the ʿOmar Khayyām MSS, or only in very rare recensions. Therefore, even the most cautious and realistic calculation is liable to err. Nevertheless, we attempt to infer from the proportion of the other rhyme letters to what seems to be most uncertain, i. e., the last rhyme letter.

Since we do not know the original number of quatrains in Bodl II, its present — incomplete — stock does not admit a sure estimate as to the original number of quatrains with *yā* rhyme. Our guess can only be based on the probable proportion of quatrains with *yā* rhyme-letters to quatrains with other than *yā* rhymes. Let us therefore survey the related texts, while considering L II (the Lucknow litograph of 1312 = 1894, A. D., — L V in the list of Rempis) that is taken as the basis of CL.

The Texts	Number of Quatrains	Number of Quatrains with Rhyme Letters other than Yā	Number of Quatrains with Yā Rhymes	Proportion of Yā Rhymes %
CL	770	678	92	13,4
Bodl II	406	350	56	16
Calc I	438	384	54	14,6
B. M. III	400	361	39	10,85
B. M. II	545	493	52	10,5
PD	479	423	56	12,9

Thus the proportion of the quatrains with yā rhymes is about 10—13%. The proportion of Bodl II — 16% — exceeds the average.

According to Christensen, "one leaf or a few leaves are wanting at the end..." Rempis believes (*Beiträge*, p. 61, note 3) that 6 leaves = 59 rubāʿī-s are wanting at the end and the original copy could have contained about 465 quatrains. However, the extant copy of Bodl II has 56 poems with *yā* rhymes. If one would add further 59 poems even supposing the existence of several expiatory poems at the end with rhyme letters other than *yā*, this would yield the total of more than 100, circa 115 quatrains with *yā* rhymes — a disproportionately large number, especially if we consider that MS Z = H XXIII, with its stock of 935 qq. has but 138 quatrains containing *yā* rhymes. Therefore it may be assumed with a great degree of certainty that the original length of Bodl II, that is, its inscribed part, amounted to 43 leaves, and after the 406th quatrain of its extant text only a few quatrains followed. This is borne out also by the Hauptvergleichsliste (Beiträge, pp. 212—213), where, in comparison with the more copious collection of PD (BN XII), the *yā* stock of Bodl II is not disproportionately smaller than

that of the other rhyme letters. The practical probability also speaks for the assumption that, under the mishaps of time, only the last leaf of Bodl II was lost.

IV

The Original Length of MS MA of Leningrad

The great libraries of the Soviet Union are in the possession of interesting and significant 'Omar Khayyām MSS. However, the Quellennachweis of Rempis simply repeats the data of Zhukovsky (1897) and Christensen (1927). He only notes about the oldest MS: p. 39 oJ.: MA: 16. Jh, mit fehlenden Bl, jetzt noch Bl 1^b—30^b (K im Besitz von Prof. A. Christensen, Charlottenlund—Kopenhagen) Muzej Aziatsko (!), Leningrad, HS — A 294 a. On pp. 16—17 of his Critical Studies Christensen gives the following description of this MS: «A recently acquired MS in the Asiatic Museum in Leningrad, still without library mark. Undated, apparently of the sixteenth century, A. D. The arrangement is single alphabetical». (At present under library mark C (= S) 1698 in the MS Collection of the Cabinet of Iranian Researches, of the Leningrad Class of the Institute of Eastern Researches of the Academy of Sciences of the Union of Socialist Soviet Republics). In the QNW it is listed at a place which would correspond to the date of about 1560. By its handwriting it may be of even earlier origin. It has on p. 1^b $3 + \frac{1}{2}$, on each of the subsequent pages $\frac{1}{2} + 4 + \frac{1}{2}$ (10 per leaves), on p. 30^b $\frac{1}{2} + 1$ quatrains, in bait-s. At its end we have the extract of the dream-anecdote which belongs to CL 769. Christensen counts 290 quatrains in it, Rempis 294, but in his HvglL the latter also gives the number 290. Christensen continues its description as follows: "Some leaves are lost at different places, so that the first half of a quatrain written at the bottom of a verso-side does not correspond to the second half of a quatrain at the top of the next recto-side. Thus qq nos 54, 154, 204, and 264 are to outward appearance composed of disparate parts". It is only with the words "in part" that this condition is indicated by CL. Rempis does not tell us either which bait is of MA and which of CL.

The bottom of p. 6^b: MA 54: 1—2 = CL 862: 1—2. The top of p. 7^a: MA 54: 3—4 = CL 84: 3—4 = CL 812: 3—4 = Nic: 42: 3—4. CL 84 = MA 48 above the undermost bait of p. 6^a. From this place the second bait could not have got to the head of p. 7^a, except by dittography. CL 812 = MA 27, at the bottom of p. 4^a, above $1 + \frac{1}{2}$ quatrain. This could not have

slipped over either. The bait agrees best with Nic 42, the latter, however, does not have its first part in MA; yet MA 54: 3—4 is also wanting. We find the text of MA 54 in Berl I 110. The MS must have consisted of six-leaf sheets, with generally 60, here with $54 + \frac{1}{2}$ quatrains. In the related H XI we find MA 54: 1—2 under no. 99 and 3—4 under no. 41. This retrograde arrangement admits no inference as to the size of the gap.

The bottom of p. 11^b: MA 104: 1—2 = CL 208: 1—2. The top of p. 12^a: MA 104: 3—4 = CL 214: 3—4. The bottom of p. 12^a: MA 109: 1—2 = CL 89: 1—2. The top of p. 12^b: MA 109: 3—4 = CL 208: 3—4. The bottom of p. 12^b: MA 114: 1—2 = CL 214: 1—2. The top of p. 13^a: MA 114: 3—4 = CL 89: 3—4. Christensen also gives the explanation: "f 12 is put in reversely, with the verso-side in front." No gap is here; only the order is upset.

The bottom of p. 15^b: MA 144: 1—2 = CL 250: 1—2. The top of p. 16^a: MA 144: 3—4 = CL 282: 3—4. A leaf or a sheet is missing. (This gap is in the copious *dāl* rhymes).

The bottom of p. 16^b: MA 154: 1—2 = CL 298: 1 + 3. The top of p. 17a: MA 154: 3—4 = CL 253: 3—4. Also in Bodl II the text of the q. is mixed: Bodl II 167: 1—2 = CL 309: 1—2; Bodl II 167: 3—4 = CL 298: 3 + 2 (Common source?) Of the 44 entries of CL, between 253 and 298, MA has but 11, at places preceding MA 154. The contamination is of a retrograde character and thus does not show the gap. It is curious that the gap appears to be between the two leaves which now follow each other and after them, yet we do not find their respective pairs. Should we regard f 12, which is glued in reversely, as one of the missing leaves? The H XI figures CL 282 and 298 under nos. 214, resp. 292. A whole sheet or several leaves were wanting — if we had a better agreement with regard to the order of the quatrains. A cognate MS that could help us to solve the problem does not exist. Between 130 and 134 of the SV of 1472 with 336 quatrains we have 3, between 120—143 of BM I we have 22, in H XXV, Luckn II and Z, between 264 and 280 282—298, 297—313 respectively we find 15 qq, the text of which would amount to $1 + \frac{1}{2}$ leaf in MA (Nota bene: of the 15 MA has 5: MA 145, 147, 148, 151, 153 and yet one under no. 210, thus a text of a leaf would be left). However, we have 23 qq, between 274 and 298 in B II, that would add up to 2 leaves of MA, as MA has 2 of the 23.

The bottom of p. 21^b: MA 204: 1—2 = CL 374: 1—2. The top of p. 22^a: MA 204: 3—4 = CL 338: 3—4. This also has a retrograde character. Of 36 intervening qq MA has several before MA 204. Here the gap is uncertain.

The bottom of p. 27^b: MA 264: 1—2 = CL 452: 1—2. The top of p. 28^a: MA 264: 3—4 = CL 683: 3—4. The rhyme of the first bait is *sīn*, that

of the second is *yā*. According to CL, the gap, assuming the identical order of the qq, would amount to 250 qq.

According to Rempis (Beiträge, p. 63), the original stock of MA must have been 460 qq. He also mentions that MA, as compared with H XXV, also has some new quatrains, of which some have a very early authentication. CL has 14 MA uniques: MA 202, 223, 185, 208, 288, 180, 119, 121, 131, 137, 140, 146, 156, 164 (= CL 963, 1046, 1066, 1137, 1188, 1197, 1206—1213).

In assessing the lacunas we must start out from the proportion of the fully extant rhyme letters and the proportion of the other rhyme letters in MSS which, in this respect, are closely related to MA.

	MA 1570 295 qq	H XXV 1384 737 qq	PD 1602 479 qq	B II 18th cent. 693 qq	H II 1780 701 qq	Luckn II 1894 770 qq	Z 1890 ? 935 qq
alif	15	23	11	23	16	25	28
bā	8	10	1	8	3	10	11
tā	99	176	109	187	153	190	200
ǧīm	1	1	1	1	1	1	2
čīm	2	1	2	1	1	1	2
ḥā	1	2	1	2	2	2	2
ḫā	2	1	1	1	1	1	1
dāl	86	162	116	163	169	164	220
rā	27	27	21	28	38	28	34
zā	22	25	18	25	22	26	30
sīn	5	5	2	5	3	5	6
šīn	—	18	14	18	20	19	23
fā	—	1	—	1	1	1	2
qāf	—	1	—	1	1	—	1
kāf	—	8	5	8	6	9	8
lām	—	13	7	13	9	13	16
mīm	—	82	57	73	62	85	102
nūn	—	42	24	37	37	43	52
wāw	—	18	13	14	17	19	20
hā	—	35	20	20	39	36	37
yā	27	86	56	64	100	92	138

The copious stocks of *tā* and *dāl* rhymes show sizable lacunas. Missing are the medium *mīm, nūn, hā*, the still fairly large *šīn, lām, wāw* rhymes and a large part of the copious *yā* stock. As regards the quantity of the existing *alif, bā, rā, zā* and the minor rhyme letters the most closely related MSS to MA are B II, H II and H XXV. Avoiding an overstatement, yet taking the uniques of MA also into consideration, the most reliable estimate of the stock of MA seems to have been about 700 qq, or, making an allowance for the usual abridgement of the last rhyme letters, at least 650 qq. Rempis, while

making a rather low estimate of the original stock of quatrains in MA, places this MS behind the 737-quatrain main text preserved in H XXV, as back as the second group of extracts, in the class of the single alphabetical texts (= B), although, if we had its full text, it would have gotten to the top of this class, just as Christensen too (Crit. Stud., p. 38) classifies it with the main texts of Class B. In view of its stock of quatrains, and also of its readings as well as its general value of preserving texts MA would deserve this classification.

REMARKS ON A PROBLEM OF NEGATION IN MIDDLE CHINESE

BY

B. CSONGOR

Some of the Chinese texts from Tun-huang written in a foreign script offer quite a variety of forms in the transcription of the word 不. The Chinese *Vajra-prajñā-pāramitā*, written in Brāhmī script (*VPP*, edited by F. W. Thomas in *ZDMG*, vol. 91) contains forms like *pa*, *pi*, *hvi:*, *hviṛi*, *hvū:*, *ḫvū:*: the Tibetan transcription of the Chinese *Vajracchedikā* (*K*, edited by F. W. Thomas and G. L. M. Clauson in *JRAS*, vol. 1926) renders 不 as *pu* in twelve cases, but in four others as *phu*: finally, the *Ta shêng chung tsung chien chieh*, supplied with pronunciation notations in Tibetan writing (*T*, edited by F. W. Thomas — S. Miyamoto—G. L. M. Clauson in *JRAS*, vol. 1929), the last item in the sequence of my present investigations gives once *bur* and once *phu* as a sound notation for 不.

The glosses contained in *T* need still some further elucidations. The gloss *bur* in l. 57.5, although standing beside 殺, obviously refers either to the preceding, or to the subsequent 不 of the context. The *phu (kyan)* of l. 80. 8 stands beside 他, but refers without doubt to l. 79. 8 不 (見), glossed *tha*, the respective glosses, standing at the same height in the neighbouring lines, having been exchanged with one another. — The *'bu* notations for 不, besides, occurring in the edition of *T* in italics, do not exist anywhere in the original. I was able to verify these data from a microfilm of the *MSS* of *T* (and *K*), obtained by the courtesy of the India Office Library, London.

These variant glosses are far too divergent for a possible explanation from one and the same original. In the following I wish to try to explain these forms taking them one by one. In the meantime I hope to give some hints referring to the problem of negation in T'ang-time Chinese.

Roughly speaking, from the data enumerated above those with an initial *p-*, *b-* had a labial initial in Middle Chinese while those with *hv-*, *h-*, *ph-* had a labio-dental one. By examining the contexts for each of these two groups, we find:

VPP pa: l. 53. 7, 12 所謂不住色布施不住聲香……布施
55. 2 布施不住於相
56. 3, 12 不住相布施……其福德不可思量

61. 3 亦復如是不可思量
63. 8 不可以身相得見如來
91. 12 皆不可取
92. 3 不可說

pi: l. 72. 8 是人不於一佛……而種善根
82. 12 是故不應取法
83. 5 不應取非法

K pu: l. 3. 9 有人聞此經典信心不逆
5. 3, 7 不可思議不可稱量
7. 8, 11, 17 不可量不可稱無有邊不可思議功德
9. 19 於此經不能……
17. 17 百分不及一
18. 10 譬喻所不能及
20.7,17 狂亂狐疑不信……經議不可思議
31.4 不於我受記

VPP *hvū:*, *hviri*: 1.58.2,3 虛空可思量不不也世尊
hū:, *hvi*: 1.59.8,9 *id.*
hvū:, *hvi:*: 1.63.3,4 可以身相見如來不不也世尊
ẖvū:: 1.69.3 言說章句生實信不
K *phu*: 1.27.17,18 得阿耨多羅三藐三菩提不不也世尊
46.14 如來有法眼不
47.13 如來有佛眼不
T *phu*: 1.79.8 何者定禪不見他亂意不見所證理
bur: 1.57.5 何者是身三業不殺不盜不婬

In a previous paper of mine (*A Contribution to the History of the* 輕音 *ch'ing yin: Acta Orient. Hung.* IX [1959], p. 78) I attempted to explain the cases of *pa*, *pi* in *VPP* as being due to proclisis. Now, if we examine these cases, together with the *pu* cases in *K* from a grammatical point of view also it turns out that 不 serves in all these items as a negative referring to a part of a sentence. On the other hand, the cases with a labiodental initial (except the *phu* in *T*, concerning which see further down) never occur under such conditions, they can be found only in the cases when 不 serves to negative the predicate of the foregoing sentence, forming thus an interrogative sentence of the type which is well known in Chinese — and in cases when a negative answer is given to an interrogative sentence of this kind.

There is no need for much reasoning to discover that the former cases are to be put down as being the «common» 不 *pu* while the latter ones, at the end of the interrogative sentences are equal to 否 *fou*, well known generally in this part. In fact, *T* embraces a passage in which a regular 否 occurs: l. 102. 10 見此物否 with the same *phu* gloss added to as the 不 *phu* cases in *K*.

The difference of the characters 不 and 否 is maintained, although not in a consistent manner, from very old times in Classical Chinese. In the Book of Odes e. g. all the eight cases of 否 occurring in the text clearly mark a pregnant negation while the cases of 不 are clearly of a different meaning. The fact that these two characters were kept apart from one another at least in Han-time, may be verified by the examination of the Han Stone Classics, cf. e. g. 馬衡 Ma Hêng, 漢石經集存 *Han shih ching chi ts'un*, Peking 1957, Table II No. 12. The difference of these two words is then surely of an early date.

B. Schindler in his *Grammatical Notes (AM NS* III 1 [1952] p. 21) puts down the meaning of 否 in early Chinese texts as being «not to be», «not to be so». Further down, he says: «...as the graphic character and its frequent exchange with the simple 不 proves, 否 *fou* (Anc. *'peu)* belongs etymologically very closely to the pure Chinese negation (Anc. *put)* = «not» i. e., it was originally identical with it.» According to the *Grammata Serica Recensa*, these two characters were homophones both in Archaic and Ancient Chinese. Furthermore, there are plenty of cases from the time of the Book of Odes downward in which these two characters are freely interchanged. (Strictly speaking, however, in the overwhelming majority of cases it is 不 which stands for 否.) Such is the case with the Chinese original of the *Vajraprajñā-pāramitā* and of the *Vajracchedikā* also. Leaving aside now the cases with a final *-r* in *VPP* and *T*, how can this apparent confusion both in script and pronunciation be explained?

Before attempting a probable answer to this embarassing problem, it is perhaps not without use to cast a glance upon a material which is roughly contemporaneous with the dates of our *MSS* and originates also from Tun-huang. I mean the *pien-wên*. The following passages are adduced from the *Tun-huang pien wen chi* I—II, Peking 1957, a comprehensive critical edition of the texts: *Wu Tzŭ-hsü pien wên* (p. 13, l. 13): 此人向我道家中取食不多喚人來捉我以否 *Han chiang Wang Ling pien* (p. 42, l. 4): 肯修書詔兒已不 p.46,l.8: 放卿入楚救其慈母救得已否? *Li Ling pien wên* (p. 86, l. 11): 軍中有火石否? etc. Very illuminating are some passages of the *Chin kang pan jo po lo mi ching chiang wên*, a *pien wên* serving as a popular exegesis of the Chinese original of the *VPP*: p.426,l.8: 佛問須菩提寧爲多不; p.428,l.6: 乃至多不者問也; l.8—9; 言是人所得福德寧爲多不?; p.4291.2: 佛可已(以)具足色身見不問也; p.431,l.1: 生信心不; p.434,l.15: 可以三十二相觀如來不 — which reveal the fact that, all these passages being taken from the original version of Kumārajīva, the Chinese text of the *VPP*, which served as a basis for the clerk who transcribed it in Brāhmī script, was in this respect the same as that printed in the edition of the *VPP* in *ZDMG* for an identification, i. e. it did not distinguish 否 from 不 in script, it contains only 不 in all cases.

Thus we may take it for granted that the person who dictated to the clerk the text of the *VPP*, had a Chinese original before him which in all cases contained 不 only but while reading it aloud (or rather perhaps reciting it by heart), he made a clear distinction between the two negatives 不 and 否, according to their respective grammatical role. It is not uncommon e.g. in *T*, that some Chinese characters supplied with a sound notation in Tibetan were apparently mistaken for a synonymous word: *T* 1.37.14 削 is supplied with the gloss *the'i*, i. e. 剃; 1.49.16 無 *'der phan* clearly stands for 湟般; 1.82.18 怖 *''i'u* for 憂 (from Lo Ch'ang-p'ei, *The Northwestern Dialects of Tarng and Five Dynasties*, Shanghai 1933, p.213); 1.65.8 聲 *pun bu* for 吩咐 («word/command [of Buddha]»). Such cases occur also today with Chinese. I am inclined to regard these as substitutions in the reading for the less known or already obsolete literary expressions by those of the vulgar literature or even of the local dialect. To sum up: there existed in T'ang-time a difference between *pu* and *fou* in the living speech which was not reflected consistently in contemporary written usage.

Having once accepted this reasoning, we have to face, however, another problem: what is this divergency due to? In my previous paper cited above I endeavoured to prove, among others, that the *pa*, *pi* forms of 不 are unstressed ones. Now, as 否 always denotes a pregnant negation, it is but natural that its being always strong-stressed is one of its characteristic features. Both 不 and 否 being homophonous in Ancient Chinese (to say nothing of the Archaic period) perhaps it is not too hazardous to assume that the bifurcation in their modern development is due to the circumstance that, on account of their grammatical roles, 否 was always stressed while 不 never was. In my previous paper I cited a considerable number of cases from the *VPP* which showed that words without sentence stress in the T'ang-period (at least in the vernacular of the *VPP*) had slacker articulation than those under stress, and this loose articulation appeared in certain cases even in the weakened pronunciation of the initial consonant. In my opinion it was this circumstance that helped 不 to escape labio-dental development while 否, on account of its inherent stressed character inevitably had to undergo it.

There is, however, a serious objection to this argument: according to the *GSR*, although both 不 and 否 had the same ACh. form *pi̯ə̯u*, still, «all the modern dialect readings reveal an ACh. *puət* [in the case of 不]...» (*GSR*, p. 262). We may add that these southern forms with a final plosive are very probably of northern origin and not indigenous to the southern vernaculars as 不 occurs, according to my experiences in them only with expressions which clearly reveal a high-style, northern origin; instead of the northern 不, the Cantonese, the dialects of Fukien, Amoy etc. possess negative particles of their own which, from a phonological point of view have very little in common either with Anc. Ch. *pi̯ə̯u*, or with *puət*. I think, however,

that the contradiction between my argumentation above and with the modern southern forms of *pu* can be resolved by assuming that, although Cantonese *pat*, Hakka *put* etc. very certainly have a northern ancestor from a date sometime before the Sung, it cannot be denied that there is a possibility of a survival of the descendants of «orthodox» ACh. *pi̯ə̯u* in some other northern dialect(s). May it be remarked, besides, that according to the testimony of the *GSR*, 不 could be pronounced in ACh. in all the first three tones, and it is a well known fact that e. g. in modern Pekinese pronunciation the tone of this word varies in connected speech according to the tone of the subsequent word. These facts go to show that 不 had practically no tone of its own in ACh., nor has it any in modern Pekinese, i. e. in the living language it has never been stressed.

There are still some problems left concerning the forms with a labiodental initial. Those standing at the end of an interrogative sentence in the passages cited above are certainly equal to 否. As a response to these questions, however, the transcription in *VPP*, unlike *K*, shows forms like *hviri̯*, *hvi:* which are very divergent from the immediately preceding forms of *hvū:* etc. F. W. Thomas in *ZDMG* 91, p. 35, considers l. 58. 3 *hviri̯* as an error for regular *hvi:*. I think, however that there is no reason to reject this form as an aberrant one. On the contrary, I regard this as the genuine transcription of the word, since in my opinion these negative answers to the questions ending in 否 are to be explained from 弗, ACh. *pi̯uət*. May I adduce as a proof the fact that a quasi-homophone of 弗 in ACh., the word 佛 (ACh. *b'i̯uət)* is written in the *VPP* ten times as *hvi:ri̯*, *hviri̯*: furthermore there are no cases in *VPP* in which an original vocalic ending was supplied with an anorganic *-ri̯* ending, — on the contrary, there are cases in which ACh. *-t* had already been lost occasionally (e. g. in the case of 一 , ACh. *·i̯ĕt*, written once *'īri̯* but four times as *'ī*). We have further to preclude the possibility of an origination of the forms adduced above from 非, ACh. *pjwe̯i*, as this word also occurs in *VPP* in eleven items but as *ẖvī:*, *hvī:* i. e. always with a long *ī*. The difference between long *ī* and short *i* (to say nothing of the *i̯* which was very probably used to denote an akṣara without vowel only) is strictly maintained throughout the whole text.

It seems that on the basis of the reasonings and facts adduced above, the uniform 不 of the text of Kumārajīva was reflected in the living speech of the dialect of *VPP* in three ways:

1. *pa*, *pi* i. e. 不 ACh. *pi̯ə̯u* in *p'ing*, *shang* and *ch'ü shêng*, used always as a proclitic negative particle;

2. *hvū:*, *ẖvū:*, *hū:*, i. e. 否 ACh. *pi̯ə̯u* in *shang shêng*, a pregnant negative used at the end of interrogative sentences;

3. *hviri̯*, *hvi:* i. e. 弗 A. Ch. *pi̯uət*, a pregnant negative used as an answer to an interrogative sentence.

Of course, it also is possible that this triplicity is simply due to a version of the Chinese original in which these three forms of negation were duly distinguished from one another by the aid of the corresponding characters. Unfortunately I had no access to the Taishō edition to establish whether there existed a similar textual version or not. Nevertheless, if this version happens to exist in original Chinese recording, its careful triplex discrimination must also have rested on similar linguistic facts differing from those of the standard text.

The text of the *VPP* contains the negatives 非 and 無 also. These reveal no serious phonological problems. It cannot be decided whether they also formed a part of the grammatical means of the dialect on the basis of which the *VPP* was recorded, or they were transcribed simply as words known from the higher style.

The two aberrant readings of 不 found in *T*, *phu* and *bur* are peculiar cases. The continuity of the pronunciation notations parallel to the Chinese text is interrupted several times in the text, leaving sometimes long passages without any notation. Now, these two glosses are standing alone also. It seems that they were taken for single words, not parts of a coherent sentence, having thus escaped the effect of a proclitic position. At the same time, both of them stand at a logically stressed place of answers given to the questions raised in this cathechism. Being a sort of declarations of adherence to the religious doctrines of a Mahayana school, these answers must have been understood in an emphatic way. These glosses are thus, in my opinion, the pronunciation notations of single characters, i. e. with full intonation. I take thus 1.79.8 *phu* for a corresponding form of 不, A.Ch. *pi̯ə̯u*, and 1.57.5 *bur* for an equivalent of 不 A.Ch. *puət*, this text being the example of the co-existence of both the ancestor of modern Cantonese *pat* and of the successor of «orthodox» A.Ch. *pi̯ə̯u*.

The negative answers given in *K* to the questions ending in 否 are expressed apparently by 否 also. It seems then that there was a difference in the use of negatives among all the three texts *(VPP, K, P)* treated above. It would be, nevertheless, a little rash to declare all these cases to be dialectal differences in their pure forms. There existed a difference between the language of the text waiting for transcription and the living vernacular of the gloss-maker, and these differences may have given rise to mixed phenomena. With the exception of *T*, we do not know the exact recording of the Chinese originals upon which the transcriptions were made. Furthermore, *T*, on account of the exchange of the places of many of its glosses with one another may be suspected for being an imperfect copy of a lost original supplied with glosses already. We can have no sure knowledge whether the gloss-maker of the original, now lost text of *T* spoke the same Chinese dialect as the copyist of the present text or not.

KHAZAR RAIDS IN TRANSCAUCASIA IN 762—764 A. D.

BY

K. CZEGLÉDY

The victories which the two governors of the Caliphate in Armenia, Maslama ibn ʿAbd-al-Malik[1] and Marwān ibn Muḥammad,[2] achieved over the Khazars in 731 resp. 737, consolidated for a long time the Transcaucasian rule of the Arabs. Yet their reign continued to depend on their ability to hold firmly in their hands the fortifications which controlled the two great passes through the Caucasian mountains.

The fortification Bāb-al-abwāb (Derbend) which, in the course of the Arab—Khazar wars, had repeatedly changed hands, was rebuilt[3] by the Arabs

[1] We may reconstruct the sequence of events in 731 as follows. — Maslama, in the course of his invasion of Khazaria occupied first Bāb-al-abwāb and the neighbouring minor principalities (Balāḏurī, ed. de Goeje, p. 207; Yaʿqūbī, ed. Houtsma, II, p. 381), then successfully proceeded on Hun territory in northern direction to the Hun capital (Yaʿqūbī), and even beyond that, to the capital of Khazaria, Balangar (Ṭabarī II, p. 1560) and Samandar (cf. Z. V. Togan, *Ibn Faḍlān*, p. 305). There he clashed with the Turks and killed the son of the Khaqan of the Khazars (Ṭabaıī, Yaʿqūbī). Then, on learning about the big troop concentrations of the Turks, he turned back and, fleeing from the pursuing Khaqan, it was only at the cost of great hardships that he could reach Bāb-al-abwāb (Ibn al-Aṯīr, 113, A. H.). After these events came the second battle in which Maslama succeeded in putting the Khaqan to flight (Ṭabarī II, p. 1562). Most of our sources gave a strongly abbreviated account of these events. D. M. Dunlop *(The History of the Jewish Khazars.* Princeton 1954, pp. 76—80) is hardly convincing when he makes the flight-like withdrawal of Maslama coincide in time with the occupation of Bāb-al-abwāb; better documented is F. Gabrieli's reconstruction of the events, *Il califfato di Hisham*, p. 80.

[2] We usually fix the date of Marwān's campaign on the ground of Ibn al-Aṯīr's second pertinent report (119 A. H. = 737 A. D.). New details of the campaign contains Ibn Aʿṯam al-Kūfī's work, cf. Togan, *op. cit.*, pp. 80—85.

[3] The stronghold of Derbend was rebuilt by Maslama after his victory in 731 (Elias Nisibenus, Ibn Qutaiba: 113 A. H.; Ps. Dionysius: 1043 A. G. = 731—732 A. D.). The Armenian historian Moses Kałankatvacʿi also makes mention of this and remarks that this was the second reconstruction of the fortress in the name of the Arabs (*յաներկ Տաճկաց* ed. Tiflis, p. 368). By this Moses refers to a report (cf. Marquart, *Ērānšahr*, p. 105) in the work of Łevond, which is one of the main sources of his own work. The report says that Derbend was first rebuilt by Maslama in the second year of the Caliphate of Sulaimān.

after the victory of Maslama in 731. From this time onward Bāb-al-abwāb remained for centuries the most important northern border stronghold of the Islam. By virtue of its favourable location it was particularly effective in stopping the nomads trying to force their way through the narrow pass between the seashore and the Caucasus. We must note, however, that its garrison alone, especially when poorly staffed, could not prevent the nomads from negotiating the pass. This is indicated by an instructive report of Moses Kałankatvac'i about a case of Khazar assistance to the Emperor Herakleios, when a Khazar troop of 1000 men hastened to the Byzantine emperor through the Derbend pass and Transcaucasia without paying even the slightest attention to the Persian garrison of Bāb-al-abwāb.[4]

We must also note that the fortress did not lie directly on the Khazar frontier but on the southern border of the territory inhabited by the Caucasian Huns. A comparison of the Armenian sources with the Arab—Persian data clearly bears out that, at the time of the Western Turkish Empire (before 760 A. D.), the region north of Bāb-al-abwāb, as far as Tarku (on the seashore, near the present Makhach-kala), was the dwelling place of the Caucasian Huns. Khazaria proper, with Balangar as its capital, was south of the Kuma river. The capital of the Khaqan representing Western Turkish power was Ätil in the delta region of the Volga river.[5] Both the Khazars and the Caucasian Huns lived under Western Turkish supremacy. As Armenian sources inform us, the Hun ruler, like the Volga—Bulghar king, possessed the title *elt.bär*, which, also in other instances, was the customary designation of the highest dignity among the peoples living under Turkish rule.[6] Thus not only the Khazars, in the proper sense of the word, but also the Western Turks and the Caucasian Huns were involved in the battles around Bāb-al-abwāb. It is very important to note, for a proper assessment of the sources of Khazar history, that some of our sources reflect, in fact, later conditions when, after the disintegration of the Western Turkish empire, their whole one-time domain from the Volga to Bāb-al-abwāb acquired the new name *Khazaria*.[7] In this way, some of these sources use the word *Khazar* also in cases when, in terms of our other sources, not the proper Khazars but Western Turks or Caucasian Huns are meant.[8]

[4] Ed. Tiflis, p. 163.

[5] I have discussed the geographic conditions, the respective dwelling places of the Huns, Khazars and Turks in an earlier paper *(Studia Antiqua* II, 1955, pp. 124—126).

[6] Moses Kałankatvac'i, p. 263, 281; cf. Togan, *op. cit.*, pp. 105—107; V. Thomsen: *ZDMG* LXXVIII (1924), p. 130.

[7] Cf. Marquart, *Streifzüge*, pp. 46—47.

[8] Beside the inadequate treatment of certain source-groups (Armenian, Syriac) the most serious weakness of Dunlop's above-quoted work is its failure to distinguish between the Turks, Huns and Khazars.

Bāb-al-abwāb is generally mentioned in our sources in connection with the Transcaucasian incursions of nomadic peoples and the fights of the Arabs and Persians with them. The fortress rarely engaged the direct interest of the Byzantines. On the other hand, the Pass of Darial, this great gate of the middle region of the Caucasus, being much nearer to the Caucasian dependencies of the Byzantines, figured quite often in the strategic plans of Byzantium. Darial was held by the Alans who were, in part, Christians, and most often sympathized with the Byzantines. Here is the origin of the customary Arabic name of the pass: *Bāb-Al-lān* ('Alan Gate'). Since about 508 A. D., when the Alan king Ambazuk offered to the Byzantines the fortress defending the southern exit of the Darial Pass,[9] war had been raging two centuries for the possession of Darial, first between the Byzantines and Persians, then between the former and the Arabs. Later, according to recurrent reports, the pass came under the control of the Khazars. Since the Khazars were the natural allies of Byzantium against the Caliphate, the common enemy, the loss of Darial always spelt to the Arabs a serious strategic threat that the Byzantines and the Khazars establish a direct contact through the Darial Pass. This threat was one of the chief causes of the war that was waged for thirty years — from 707/8 to 737 — between the Khazars and the Arabs. At this time the Arab forces operating in Anatolia, which had forced their way as far as to Chalcedon, were defended against a potential Khazar flank attack of major dimensions, by fighting units of the Arabs placed at the Darial and Bāb-al-abwāb Passes. However, a decisive blow against Khazaria could not be contemplated by the Arabs — not even after the great victory of Marwān. Their inability had two causes. For one thing, they had repeatedly had the experience that campaigns against the nomads on their own terrain involved too many risks. On the other hand, the ascent of Marwān to the throne, then the Abbasid movement and the fall of the Umayyads had caused inner commotions of such serious nature that the Caliphate was rendered utterly impotent to launch large-scale military actions on the northern borders of the empire.

It must have been also due to these inner upheavals that the control of the Caliphate over the Darial Pass soon became quite weak. Marwān, to be sure, was yet fully aware of the strategic significance of the Darial Pass. Thus, in the course of his last Caucasian campaign, in 736 A. D., his first business was to occupy Darial and three Alanian fortifications.[10] The conclusion of his campaign was also an Iberian action: he marched with his victorious army as far as to the town of Nicopsis in Abkhazia, near the Pontus, then returned through Lazica and the province of Sper (in the valley of the Chorokh river)

[9] Procopius, ed. Haury I, pp. 46—47.
[10] Ṭabarī II, p. 1573.

to the territory of the Caliphate.[11] Also as far as the possession of the Darial Pass was concerned, this campaign was naturally very important. The pass was in the vicinity of that East-Iberian principality to which our extant sources apply the names *Kakhetʿi* and *Canarkʿ*.[12]

Whereas the vicinity of Bāb-al-abwāb continued to be, even after the great victory of 737, a site of certain military operations,[13] Darial, in the forties of the same century, at the time of inner disturbances on the territory of the Caliphate, came again under the control of the Tsanarian-Kakhetian principality. The renewal of Alanian — Byzantine ties is indicated by the fact that, following the Arab counter-thrust to rebuff the Western Armenian incursion of the Byzantine emperor Constantine (V Copronymus), in 751, the prisoners taken by the Arabs were not only Byzantines and Armenians but there were also some Alanian auxiliary troops among them.[14]

A year before the Armenian campaign of Emperor Constantine V Copronymus, the Whitsuntide of 750 was the time[15] of the coronation of the heir apparent, Leo the "Khazar". It was in 733 that Constantine had married the daughter of the Khaqan of the Khazars who at her baptism received the name Irene.[16] This dynastic marriage was a new confirmation of the good relations which had existed for more than twenty years between the Byzantines and the Khazars. It is to be remembered that it had been in an alliance with the Chersonesian rebels that the Khazars, in 711, had become involved in the events the outcome of which was that the former overthrew the reign of Justinian II and helped Vardan Philippicus to the Byzantine throne.[17]

It was by no means an easy task for the Caliphate — then troubled by inner strifes — to counterbalance the military and diplomatic achievements of Byzantium in the Caucasus region. There were, however, counter-actions by the Arabs, as recounted in the reports by the Arab historian Balāḏurī[18] in connection with the events following the ascent of Manṣūr to the throne in 754: "When Manṣūr succeeded to the rule, he appointed Yazīd ibn Usaid al-Sulamī governor of Armenia. He (Yazīd) occupied the Alanian Gate (Darial) and staffed it with a garrison of mercenaries. He then subjugated the Ṣanārs, so that they undertook to pay the *kharāj*. At this time Manṣūr wrote a letter

[11] On the relevant Georgian sources *vide* Gabrieli, *op. cit.*, p. 83; C. Toumanoff: *Le Muséon* LXV (1952), p. 210, n. 42.

[12] Cf. Toumanoff: *loc. cit.*, p. 220.

[13] Ibn al-Aṯīr, 121, A. H.

[14] Agapios, ed. Vasiliev, p. 538.

[15] A. Lombard, *Constantin V, Empereur des Romains*. Paris 1902, p. 35, n. 3.

[16] Michael Syrus, *Chron. Syr.*, ed. Bedjan, p. 119; Theophanes, 6224, A. M.; Agapius, p. 507. The death of the empress of Khazarian origin is mentioned by Michael Syrus under the year of 1063 A. G. = 752 A. D.

[17] Cf. A. A. Vasiliev, *The Goths in the Crimea* (Cambridge, Mass., 1936), pp. 81—87.

[18] Ed. de Goeje, pp. 209—210.

to him in which he gave the command that he may establish a covenant by marriage with the family of the Khazar king. (Yazīd) did this. Then the daughter of the Khaqan bore a boy for him who, however, died, and she herself also died".

It is quite conspicuous that Balāḏurī does not speak of the Khaqan of the Turks but of the king of the Khazars. Yet in view of his failure to make a distinction anywhere in his work between the Khazars and the Turkish and Hun population groups of Khazaria, it would be a mistake to attach, on this point, a decisive importance to his words. The most important source about this matter, that is, Ṭabarī's report with which we shall deal below, (p. 81) makes it quite apparent that it was at a time of a separate existence of the Khazars and the Turks, that is, in the period of the Turkish rule, that these events took place. Thus there can be no doubt that, also in the present case, the expression "King of the Khazars" refers to the Turkish Khaqan of Ätil, the supreme ruler of Khazaria. Neither is it mentioned by Balāḏurī that the subjugation of the Tsanars took place in connection with the occupation of the Darial Pass. However, in view of the geographical position of Khaketʿia-Tsanaria, we must make this inference.

The report about the Khazarian marriage of Yazīd is also confirmed by other sources. So, in the first place, Ibn Aʿṯam al-Kūfī gives a verbatim quotation of a letter which allegedly was written by Manṣūr to Yazīd about this matter.[19] In this letter Manṣūr plainly gives his reasons for the necessity of the proposed marriage covenant: "Armenia cannot continue to exist and prosper unless a marriage league is established with the Khazars. It is, therefore, my opinion that a covenant by marriage must be established in order that the country may prosper. Otherwise, I have fears, because of the Khazars, regarding the safety of you and all your officials. They come together, whenever they will, — and prevail." These quoted words of Mansure indicate, in a very significant way, the weakness of the Caliphate: the Caliph is fully aware of the Khazarian danger, yet he is unable to take any military measures against them. Incidentally, the work of Ibn Aʿṯam, like some other sources, fails to distinguish between the Turks and the Khazars. Thus we cannot make out from his report either whether it was the daughter of the Turkish Khaqan or of the Khazar ruler that Yazīd married. The same may be said also of a pertinent report by Łevond,[20] the Armenian historian of the Caliphate: "At the time of his government Yazīd sent a delegation to the king of the North who is called the Xakʿan with the aim of preserving, by the establishment of family relationship, the peace with him and the Khazar troops. The Xakʿan was willing to give to him his daughter, the Xatʿun."

[19] The text in question was published by Akdes N. Kurat: *Ankara Dil ve Tarih-Coğrafya Fakültesi Dergisi* VII (1949), p. 272.

[20] Ed. Ezeancʿ, pp. 131—132.

The details of the wedding are but briefly mentioned by Łevond: "(the Xakʿan) sent with her a great number of servants, serving maids and slave girls". There are much more details in the pertinent report by Ibn Aʿṯam:[21] „When the letter of Manṣūr arrived, Yazīd sent a word to the Khaqan of the Khazars who was called Baġatur and sued him for the hand of his daughter called Khatun. The Khaqan replied favourably, whereupon Yazīd married her for a dowry of 100000 dirhem. Then Khatun was taken from Khazaria to the land of the Islam. She was escorted by 10000 Khazars of good families. They took with them 4000 mares with their colts, 1000 mules, stallions and mares, 1000 men, 10000 Khazarian camels of the small breed, 1000 Turkish camels of the Bactrian type (with two humps), 10000 sheep and 10 covered wagons the doors of which were covered with silver and golden plates, with sable furs spread out inside, covered with brocade. They also took with them another 20 wagons in which the various utensils, golden and silver vessels and other things were carried. When the daughter of the Khazarian king with all these goods arrived in the land of the Islam, she pitched camp at a place called Qubab ('Tents'), at the gate of Barḏaʿa. Having settled down here, (she) sent a message to Yazīd: 'Send me some of the Muhammadan women that they teach me the Islam and teach me the Koran. When I shall have learned that, you do with me as you pleaseʿ. Thereupon Yazīd sent thither some Muhammadan women of Barḏaʿa who taught her the Islam and the reading of the Koran. And all the chieftains of Yazīd, one after another, gave her gifts according to their means. After having learned the Koran and having acquired the knowledge of the Islam, Khatun threw away from herself the sword and the dagger. By this Yazīd learned that he is henceforth permitted to approach her. He, in fact, with her permission, went in to her. She had previously put on paint and made up herself. Then Yazīd ibn Usaid went home with her. Khatun lived for two years and four months with him and bore two children to him, but then she and also her two children with her died in Barḏaʿa. Yazīd was greatly grieved because of this."

This story, apart from its edifying embellishments, contains no improbabilities. Its authenticity is enhanced by some further remarks by Łevond: "However, the Xatʿun soon died. By this event the ties of concord between them (Yazīd and the Khazars) were broken. They (the Khazars) attributed the death of the Xatʿun to some dark machination." These words of Łevond are very important, especially in view of the silence of both Balāḏurī and Ibn Aʿṯam about the connection which may have existed between the death of the Turkish princess and the subsequent Turkish incursions.[22] However, the longer

[21] Ed. Akdes N. Kurat, *loc. cit.*, pp. 272—273.

[22] The Moslem sources connect the Khazarian raid made at the time of the Armenian governorship of Faḍl ibn Yaḥyā al-Barmakī, in 183 A. H. = 799—800 A. D., with the alleged Khazarian wedlock of Faḍl and the death of the Khazarian wife. How-

report of Balāḏurī and the shorter account of Ibn Aʿṯam have so much in common in their contents that the two, with all probability, must be traced back to a common source.

There is a further agreement between the Moslem sources and Łevond inasmuch as they, by referring to the Caliphate of Manṣūr and the governorship of Yazīd, give only a general cue as to the date of the wedding which, as we may infer from the two accounts, must have taken place at some time after 754 A. D. But Ibn Aʿṯam is quite precise about the duration of the marriage: two years and four months.

The large-scale Khazar incursions following the death of Khatun are recorded in numerous sources. Yet no satisfactory interpretation of the chronology and geography of these sources has so far been given. The most important of them are the reports of Ṭabarī which were then taken over with various abbreviations by Ibn al-Aṯīr. The first pertinent report of Ṭabarī is among his accounts of the events in the 145th year of the Hejira (1. IV. 762—20. III. 763 A. D.):[23] "In this year the Turks and the Khazars moved into Bāb-al-abwāb and killed many Moslems in Armenia." In view of the fact that the Khazar campaigns, as a rule, were not conducted in winter time, the above raid must very probably have taken place at some time between the spring and autumn of 762. Then two years and four months, as the duration of the marriage in Ibn Aʿṯam's account, yield 759 as the year of the wedding. Also from the geographical point of view, the account is quite clear: the Khazars marched through the Derbend Pass and moved towards Armenia, thus their march must have proceeded through Albania and across the Kur river. Since, however, the account does not speak about the occupation of Bāb-al-abwāb, we must assume that the Khazars simply passed the fortress without attempting to beleaguer it. It is very noteworthy that Ṭabarī's record makes a clear distinction between the Turks and the Khazars. The importance of this distinction, in our case, lies in the evidence that the full intermixing of Turks and Khazars — a process in the decades following 760 A. D. — had not at the time of the narration been completed. Thus we cannot doubt that the "Khazar" Khaqan here mentioned was identical with the Turkish Khaqan of Ätil.

ever, already Marquart *(Streifzüge*, pp. 416—417) pointed out that this motivation of the raid is hardly authentic; it is in all probability the case of inserting the motifs of Yazīd's marriage in the biography of Faḍl. On these grounds Dunlop *(op. cit.*, pp. 179—181), disregarding the fact that Marquart speaks of the motivation of the two raids only, presents, in connection with the history of Yazīd, in the form of a more or less chaotic unit, the events of the Khazarian raid in 762—764 and 799—800. The cause of the Khazarian raid under the governorship of Faḍl, as we may safely suppose, was that Faḍl, at the beginning of his governorship, had launched an attack against the territories north of Bāb-al-abwāb (Yaʿqūbī II, p. 516). We have, therefore, no compelling reason to link the two Khazarian raids.

[23] Ṭabarī's account is taken over by Ibn al-Aṯīr, 145 A. H.

Of our other sources it is the *Chronicle* of Theophanes that corroborates the evidence of Ṭabarī's account. The *Chronicle* treats these events in its record of 6255 *Anno Mundi* (762—763 A. D.):[24] *Τῷ δ' αὐτῷ ἔτει ἐξῆλθον Τοῦρκοι ἐκ τῶν Κασπίων πυλῶν καὶ ἀνεῖλον πολλοὺς εἰς Ἀρμενίαν καὶ ἔλαβον αἰχμαλωσίαν πολλὴν καὶ ὑπέστρεψαν.* In connection with the history of the Khazars, this datum of Theophanes has, of course, often been referred to, yet the philological problems attending it have not so far been solved. The most important of these concern the sources of Theophanes. As it is known, Theophanes took his data concerning the Caliphate from an eastern source, in all probability from a lost chronicle which was compiled in Palestine about 780 A. D. by a Melchite monk who wrote in Syriac.[25] Fragments of the lost original can also be found in other eastern sources. Certain portions of the Syrian *Chronicle* by Dionysius Tellmahrensis, — as preserved in the work of Michael Syrus — as well as certain accounts in the work of the Christian Arab author Agapius often display a *verbatim* agreement with the corresponding portions of Theophanes' work. Hence it has been suggested that these portions must be traced back to a common original source, the Syrian *Chronicle* of Jôḥannàn bar Šᵉmûêl. On the other hand, a less probable solution has also been offered: it is not the *Chronicle* of Jôḥannàn, but the historical work of Theophilos of Edessa, who died in 785, that must be identified as the common source.[26] Later a more definite form of the second assumption has also been offered, yet without detailed evidence.[27] The only comment we wish to make now on this question is that, as far as the periods prior to 746 are concerned, we have indeed textual agreements to prove the common origin of the accounts of Dionysius Tellmahrensis and Theophanes, resp. the Melchite ecclesiastic. But, as regards the periods after 746, notwithstanding the statement of C. A. Becker, we have not been able to find such *verbatim* agreements. Hence we do not have the conclusive evidence that the source used by the Melchite monk was the work of Theophilus of Edessa. Different sources are indicated also by the accounts which, in our case, deal with the Turkish raid in 762—764. We note a divergence indicated by the fact that, while Theophanes, resp. the Melchite monk publish two accounts in connection with these events, Agapius and Dionysius Tellmahrensis — both following Theophilus of Edessa — each give a single account the contents of which in neither case agree with the record of Theophanes.

At any rate, it can be reasonably assumed that the relevant text of Theophanes quoted above was made on the basis of a Syriac original. This is indicated at the very beginning of the account by the expression *ἐξῆλθον*

[24] Ed. de Boor, p. 433.
[25] A. Baumstark, *Geschichte der Syr. Lit.*, p. 273.
[26] E. W. Brooks: *Byzant. Zeitschr.* XV (1906), p. 587.
[27] C. H. Becker: *Der Islam* III (1912), pp. 295—296.

which obviously reflects a Syriac ܢܦܩܘ. The use of a foreign source is further indicated by the way quite unparalleled in earlier Graeco—Latin literature[28] in which Theophanes makes the name *Κάσπιαι πύλαι* refer to the Derbend Pass. Also in another instance we note the same usage of the name *Κάσπιαι πύλαι:* according to Theophanes, also the Khazars, hastening to the Emperor Heraclius, passed through the Caspian Gate.[29] The explanation of this transference of the name is that the Byzantines used the name *Caspian* also to denote the Caspian Sea. When, therefore, the Khazars, on their arrival at the Emperor's court, told that their way had led them through a pass beside the sea, it was but natural for some Byzantine hearers to suppose that the pass mentioned was the same as the one known under the name *Caspian Gates* in Byzantine literature. We have a parallel case in a passage[30] of the Syrian Church History of Pseudo Zacharias the Rhetor where the strange phrase "ܥܕܡܐ ܕܬܪܥܐ ܘܝܡܐ ܕܩܣܦܝܘܢ: unto the Caspian Gates and the Sea" also indicates the transference of the name Caspian Gates to the Derbend Pass.

As to the date in the account of Theophanes, 6255 A. M.-1. IX. 762—31. VIII. 763) is more likely to correspond to 763 than to 762 A. D. Since, however, the date is that of an event in A r a b history, we must by all means prefer the evidence of Ṭabarī. Theophanes must have arrived at his figure after a double computation: it was first a datum in an Arabic source that the Melchite monk must have converted to fit it into his chronological system. Then Theophanes repeated the process. These operations could have easily caused a difference of one year or even two years as against the original date. One should hardly be advised, at any rate, to apply, in a rigid manner, G. Ostrogorsky's rule[31] and thus to add one year to the date of Theophanes which then would mean the year 764 A. D. — At last, it is curious in Theophanes' account that it speaks of Turks only and not of the Khazars.

According to Ṭabarī, two years after the incursion of 762, in 147 A. H. (10. III. 764—29. II. 765), another Turkish attack of major dimensions was made against Transcaucasia:[32] "It belongs to the events of this year that the Khwarezmian *'starḫān* with Turkish troops attacked the Moslems in Armenia and took a great number of prisoners of the Moslem and the men under their tutelage *(ahl al-ḏimma)*. Taflis (Tiflis) was also invaded by them. It was Ḥarb ibn 'Abd-Allāh al-Rāwandī that clashed with them whose name is borne

[28] A. R. Anderson: *Transactions of the American Philological Association* LIX (1928), pp. 131—163.

[29] 6117 A. M.; ed. de Boor, pp. 315—316; cf. Sebēos, ed. Tiflis, p. 109: „*ընդ պահակն ճորայ:* through the Čor Gate".

[30] Ed. Brooks II, p. 214_{18}. The word *qaspiyôn* (plur. gen.) betrays that it is a borrowing from the Greek original.

[31] *Byz.-Neugr. Jahrb.* V (1930), pp. 45, 51.

[32] Ibn al-Aṯīr has the same report under 147 A. H.

by the regiment called Ḥarbīya in Bagdad. This Ḥarb, as it is told, had been in Mosul with 2 000 troops because of the rebels *(ḫawārij)* of Jazīra, when Abū Jaʿfar (Manṣūr) learned that the Turks uniting in bands were making attacks in those parts. Then (Manṣūr) sent Jibrīl ibn Yaḥyā against them and, at the same time, he sent a message to Ḥarb also to march with him thither. Ḥarb indeed went with him, but Jibrīl was put to flight and the calamity befell the Moslems which I mentioned above."

It is already among the events of the following year (148 A. H. = 27. II. 765—18. II. 766 A. D.) that the last event of the Turkish raid is mentioned by Ṭabarī: "It also happened in this year that Manṣūr dispatched Ḥumaid ibn Qaḥṭaba to take up the fight against the Turks in Armenia who had killed Ḥarb ibn ʿAbd-Allāh and were then plundering in Tiflis. Ḥumaid went to Armenia, but did not find them as they had already departed. Thereupon Ḥumaid too withdrew and did not meet even one of them."

We may note, first of all, in this account of Ṭabarī, that, as compared with the record of 762 A. D., only Turks are mentioned and not the Khazars. In this account Ṭabarī does not indicate the direction of the Turkish attack, neither can we make out through which pass did the Turks make their attack upon Armenian and Georgian territories. But, on this point, we again have a valuable complementary datum in Theophanes' account:[33] *Τουτῷ τῷ ἔτει ἐξῆλθον πάλιν οἱ Τοῦρκοι εἰς τὰς Κασπίας πύλας καὶ εἰς Ἰβηρίαν, καὶ πολεμήσαντες μετὰ τῶν Ἀράβων, ἐξ ἀμφοτέρων ἀπώλοντο πολλοί.* Thus, also in this case, the raid was made through the Derbend Pass. But we note the characteristic difference between the two accounts. According to Theophanes, not only of the Arab troops, but also of the Turks, many fell in the battle. As to the date of the event, this account of Theophanes is ascribed to 6256 A. M. (1. IX. 763.—31. VIII. 764 A. D.). This date is precisely the same as the one given by Ṭabarī. But we cannot bar here the possibility of a mere coincidence, for, according to Ostrogorsky's rule, we should add one year to the date of Theophanes in order to have the figure of the right date.

Łevond, who does not mention the Turkish-Khazar raid of 762, gives a detailed account of the Turkish incursion in 764. He relates the events following the death of the Xatʿun as follows:[34] "After this (the Xakʿan) assembled a great army and appointed Ṙaž-tʿarχan, of the army of Xatʿirlitber to lead it and sent it against our country which was under the rule of Ezit (Yazīd). Dispersing on the northern banks of the great Kur river, the Khazars occupied[35]

[33] Ed. de Boor, p. 435.

[34] Ed. Ezeancʿ, p. 132.

[35] The enumerated Albanian names, with the exception of the first, occur in the *Geography* of Ps. Moses Xorenacʿi, in the longer variant: ed. Soukry, pp. 28—29, in the shorter: Saint-Martin, *Mémoires* II, p. 358; the works of Anania Širakacʿi, ed. Erevan, 1940, p. 350.

Hejar, K'ała, Ostan-i Marzpanean,[36] Haband,[37] Gelavu, Šake, Beχ, Xeni, Kambečan and Xołmał; all these territories belong to Albania. They also occupied the lovely Plain of Balasakan,[38] driving away innumerable flocks and herds of horses. They also subjugated seven provinces of the Georgian principality:[39] Šučk, K'ueskap'or, C'elt'd, Cuket',[40] Welisc'χe,[41] T'ianet',[42] and Erk,[43] then with a vast booty and many prisoners of war returned home". After this Łevond also tells us that Yazīd, during the whole Khazar incursion, was passively watching the destruction of Armenia.

The account of Łevond, as we must necessarily infer from the name of the commander-in-chief and the geographic circumstances of the Khazarian raid, deals with the second great incursion of the Turks in 764 as mentioned in Ṭabarī's record. What we must note first is that Łevond, as it appears curiously, speaks of Khazars, and not of Turks. Łevond, who habitually distinguishes the Khazars from the Caucasian Huns, does not distinguish the Turks from the Khazars. Also in this account Łevond makes an indirect reference to the Caucasian Huns, when he says that the Xak'an ordered the commander of the "Khazar" troops, the Khwarezmian Ṙaž-t'arχan, from the army of Xat'irlitber to head the attacking forces. The name *Xat'irlitber (*Qadirilt.bär)* plainly indicates that this passage of the account refers to the Chief dignitary of the Caucasian Huns (cf. above, p. 76). So it was the commander of the Hun prince that the Khaqan charged with the Armenian raid in which, according to Ṭabarī, Turks and Khazars took part. This commission, in view of the nearness of the Hun region to Derbend, is easily understandable. It is also an instructive note of the account, that, according to it, Khwarezmian mercenaries[44] in the service of the Turkish Khaqan were being stationed on Hun territory.

A comparison of the accounts of Ṭabarī and Łevond also clears up the geographic circumstances of the raid: it was first in the provinces of Albania

[36] Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen*, p. 461.

[37] Ibid., pp. 348—349.

[38] Hübschmann, op. cit., p. 412; the combinations of A. Maricq *(Res Gestae Divi Saporis*, pp. 80—85), about a *Balasakan* north of the Kur and the connection of this name with the Huns are not, in every respect, convincing; cf. already A. Adonc: Армения в эпоху Юстинияна, p. 220, n. 1.

[39] The Eastern Georgian place names here mentioned are also enumerated by Ps. Moses, loc. cit. The lists of Łevond and Ps. Moses display an agreement so far-reaching that we might even be led to the assumption that Ps. Moses, at this place, actually used the work of Łevond.

[40] Brosset, *Wakhoucht*, pp. 305, 307.

[41] Brosset, *op. cit.*, p. 315.

[42] Brosset, *Hist. de la Géorgie* I/1, pp. 127, n. 153.

[43] Toumanoff: *loc. cit.*, p. 218, n. 2.: *Xerk*.

[44] Mention is made, also later, of the Khwarezmian mercenaries of the Khazars: Mas'ūdī, *Murūj* II, p. 12, where their name can also be read **erasīya*.

north of the Kur river that the Turks, having passed through the Derbend Pass, dispersed. The mention of Haband shows that, in its later phase, the devastation also spread to the Albanian provinces which lay south of the Kur river. After these events the Turks moved onward against Khaketia-Tsanaria. Here they first pillaged the provinces along the Iori, later those at the Kur and Aragvi rivers. Then came the occupation of Tiflis. It is curious, however, that Łevond who gives a detailed enumeration of the devastated provinces, fails to mention the city of Tiflis. Ṭabarī's account also makes clear the role of the commanders sent against the Turks, the war-lords Ḥarb and Jibrīl, while the words of Łevond plainly indicate that Yazīd himself undertook no action of any consequence against the Turks.

There are yet several Arab sources to complement our two main sources, the accounts of Ṭabarī and Łevond. The most important of the former is the record of Yaʿqūbī:[45] "The Khazars gathered in the region of Armenia to undertake an offensive, then they attacked Yazīd ibn Usaid al-Sulamī. (Yazīd) then wrote a letter to Abū Jaʿfar (Manṣūr) and informed him that Rās-ṭarχān, King of the Khazars, at the head of a big army was marching against him and that his deputy had already taken to flight from them. Thereupon Abū Jaʿfar dispatched Jibrīl ibn Yaḥyā al-Baġalī with 20 000 men from Syria, Mosul and Jazīra thither. The Khazar offensive began and (the Khazars) killed a great number of Moslems. Jibrīl and Yazīd ibn Usaid kept on running until they arrived at Khirš." In a sequel to this account Yaʿqūbī tells us that Manṣūr, on learning of the calamity caused by the Khazars, let out 7 000 men from the prisons and fortified the towns of Kamakh, Muḥammadīya and Bāb.[46] In all probability, it is to the release of prisoners and the measures to fortify the towns in question that the account of the *Derbend-nāme*, under 146 A. H. (763—764 A. D.), refers. According to this report Yazīd gave advice to Yazīd how to stop the Khazar incursions.[47]

Particular importance attaches in this note to the name *Rās-ṭarχān*.[48] It shows that the Armenian recording of the name in Łevond's account: *Ṙaž-*

[45] Ed. Houtsma II, pp. 446—447.

[46] E. Honigmann, *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches*, p. 57. n. 2, gives a geographical treatment to this passage of Yaʿqūbī.

[47] J. Klaproth, *Journal. Asiat.* II. Sér. III, p. 464.

[48] Dunlop, op. cit. p. 180, n. 43, is right in pointing out that it is a mistake to replace the reading *Ras-tarχān* with the reading *Ḫalis-Tarχān*, the latter being based on a misunderstanding. In all probability, we are justified in connecting the name of the Khwarezmian *Rās-Ṭarχān* with the name **erasiya* mentioned by Masʿūdī. But it remains a problem why Ṭabarī writes the same name in the form '. *s-tarχan*. Minorsky *(Oriens* XI, 1958, p. 127) links the name (which he reads *Ās-tarχān)* with the name of the city *Astrachan* — a conjecture not at all improbable (cf. Marquart: *Ungarische Jahrb.* IV, p. 271) — but, at the same time, also with the name of the *Ās* and even with the ethnic name *aors*. The latter assumptions, however, are still in need of confirmation.

ṭarχan, is very probably correct. We have, however, already seen above that Rās-ṭarχān was not the king of the Khazars, as Yaʿqūbī tells us, but one of the commanders of the army of the Caucasian Huns. According to J. Marquart,[49] Rās-ṭarχān figures again in the work of Yaqūbʿī (162 A. H. 788—789 A. D.), yet, on this second occasion, under the name "Ṭarχān, the King of the Turks". However, even without considering the very frequent use of the title *ṭarχān* among the Khazars, we must recognize that the above-quoted report of Łevond speaks against Marquart's assumption. It is to be noted here that Łevond, at the end of the account of the Khazar invasion, says: *„Իսկ ապա յետ սակաւ. ինչ ժամանակի հատուածեալ նոյն վիրապն, որ էած սատերասն ի վերայ երկիրն Աղուանից գայր միաբանել ընդ իշխանին Իսմայելի. և յղեալ յաշխարհն Ասորւոց պատանդ զորդի իւր՝ ինքն վաղվաղակի վախճանէր որով մերձ ի դրունս Աղուանից*: After a short time, however, this malefactor (Ŗaž-tʿarχan),[50] who had brought ruin upon the Albanian earth, allied himself with the ruler of the Ismaelites and also sent his son as a hostage to Syria. But he himself suddenly fell by sword, not far from the Albanian Gates". These notes reveal that Ŗaž-tʿarχan, soon after the raid in Armenia, ran over to the Arabs. This he could easily do, since his post, the territory of the Huns, was near Bāb-al-abwāb. It was here, near the Derbend pass, that death overtook him, very probably in the course of a Turkish—Khazar punitive expedition. — As to the role of Jibrīl, the account of Yaʿqūbī agrees with that of Ṭabarī. On the other hand, of all our extant sources, it is only the work of Yaʿqūbī that refers to the flight of Yazīd.

We have also sources which draw on the work of Theophilus of Edessa with their reports about the Turkish incursion in 764.

Michael Syrus, quoting Dionysius Tellmahrensis, under 1074, A. G. (762—763 A. D.) writes :"In the same year the Khazars marched out and took 50000 men of the Gûrzâyê (Grusians) into captivity." This report has no details going beyond the other known sources, yet it is still important inasmuch as it renders possible a more precise interpretation of the account of Agapius, — the other author who also draws on the work of Theophilus. Agapius fixes the date of the same event in the 9th year of Manṣūr (762—763), thus in agreement with Dionysius:[51] "After this the Khazars made marauding expeditions in *Ḥ.rūn* and *Lāḏiqa* and in all the Alanian Gates. Of the Arabs they took into captivity about 50000 men with cattle and much money. Musā ibn Kaʿb challenged them, but he was put to flight and many of his companions were killed." The name *H. rūn* — wholly unknown from other sources — is obviously corrupt, although the editor of the report, Vasiliev, prints it without comment in his text. It was this corrupt word that misled also M. Kmoskó who ventured

[49] *Ungarische Jahrbücher* IV (1924), p. 271.

[50] Cf. E. Filler, *Quaestiones de Leontii Armenii Historia: Commentationes Philologae Ienenses* VII/1, p. 55. n. 6.

[51] Ed. Vasiliev, p. 543.

here the opinion that *Ḥ.rūn* denotes certain parts of the Derbend fortifications.[52] However, in view of what has been said above, we may be reasonably sure that Agapius, just as Dionysius, took this report from the work of Theophilus, only he quotes it more fully. Taking this into consideration, we shall also find it obvious that instead of حرون we must read on the basis of the text of Dionysius جرزن, furthermore, that the names *Jurz and Lāḏiqa* actually denote Iberia and Lazica resp. Of our sources Agapius is alone in mentioning the name Musā ibn Kaʿb. However, as we have seen above, Yaʿqūbī too tells us that the viceregent of Yazīd ran away from the Turkish attack.

Thus from all these data, both geographical and chronological, the events of one of the greatest raids of the Turks in Transcaucasia emerge before us. The Caliphate, because of the inner disturbances in the years following 740, had been pushed into a defensive position. After an unsuccessful diplomatic manoeuvre of the Arabs the Turks made an onslaught upon Transcaucasia. The first attack was launched in 762 and it struck mainly Armenia. Then the second, still greater raid in 764 caused immense destruction in Albania, Armenia and Eastern Grusia. The invading nomads were led by one of the Khwarezmian commanders of the Caucasian Hun prince, himself a vassal of the Turkish Chief Khaqan. But Turks and Khazars also took part in the raid.

[52] *Kőrösi Csoma Archivum* I, p. 147.

[53] As to the phrase "all the Alanian Gates", we may hardly doubt that it is a matter of a misunderstanding. At any rate, parallel phrases have not so far been found either in Arabic, or in Syriac or in Armenian sources. According to Theophanes, the invasion was made through the Caspian Gates, that is, the Derbend Pass. So it may be assumed that it was the name *Bāb-al-abwāb* or a similar Arabic name that was erroneously translated, probably by Theophilus himself into Syriac. The confusion could also have been caused by the graphic similarity which exists in the Arabic writing between the names *Bāb-Allān* and *Bāb-al-abwāb*.

SCHAMANENLIEDER DER MANDSCHU

VON

V. DIÓSZEGI

Über den Schamanismus bei den Mandschu haben wir bedauerlicherweise nur unzulängliche Kenntnisse. Nach der Eroberung Chinas erfuhren die Mandschu das Schicksal aller Eroberer, verloren alsbald ihre nationale Kultur, ihre Sprache und gingen gänzlich im Volk der Unterworfenen auf. Als mit den modernen sprachwissenschaftlichen und volkskundlichen Forschungen begonnen wurde, gab es nur noch vereinzelte Mandschugruppen, die ihre Nationalität bewahrt hatten; zu diesen Splittergruppen fanden jedoch die Forscher, die die Denkmäler des althergebrachten Glaubens der Mandschu hätten sammeln können, keinen Weg.

Mit dem Sammeln des Brauchtums und der Überlieferungen wurde bei den Mandschu selbst auffallend früh, in der Ersthälfte des 18. Jahrhunderts begonnen. Sie selbst wurden sich nämlich dessen bewusst, dass ihre nationalen Güter in immer bedrohlicherem Maße in Verlust gerieten. Sie waren aber vergeblich bemüht, alles aus ihrer althergebrachten Glaubenswelt noch Erhaltene in verhältnismässig frühen Jahrhunderten zu sammeln, denn sie hatten mit dieser Arbeit trotz allem zu spät begonnen. Die von Kaiser K'ien-lung 1747[1] veröffentlichte Arbeit *xesei toqtobuχa manǰusai wečere metere qooli bitxe*, d. h. »Das auf Grund kaiserlichen Erlasses gesammelte Opfer- und Zeremonienbuch der Mandschu« kann leider — obwohl es von mehreren Fachleuten[2] dafür gehalten wurde — nicht als beglaubigter Kodex[3] des alther gebrachten mandschurischen Glaubens betrachtet werden. Zu dieser Zeit war nämlich der Schamanismus nur noch fragmentarisch erhalten, und die Schamanen übten die Traditionen ohne ihr tieferes Verständnis aus.[4]

[1] Möllendorf datiert es unbegründet aus dem Jahre 1765, vgl. »Essay on Manchu Literature«: Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society XXIV (1889), S. 27.

[2] Langlès, Ritual des Tartars — Mantchoux (Paris 1804); Ch. Harlez, La religion nationale des tartares orientaux, mandchous et mongols (Bruxelles 1887).

[3] Laufer, B., Skizze der manjurischen Literatur: KSz IX (1908), S. 40.

[4] Vgl. das Vorwort von K'ien-lung zu *xesei toqtobuχa*.

Über den Schamanenglauben der Mandschu berichtet nur RUDNEWS Veröffentlichung,[5] die Erklärungen zu einer Folge von schamanistischen Zeichnungen der Mandschu, sowie mandschurische Schamanenlieder enthält. Der Verfasser sammelte das Material im J. 1907 im damaligen St. Petersburg von einem zweiundzwanzigjährigen mandschurischen Schamanen, namens Tunde,[6] der aus dem Dorfe Bu-diŋ-tuen stammte. Diese Ortschaft liegt 80 Werst weit von Blagoweschtschensk und 60 Werst von Chabarowsk.

RUDNEW veröffentlicht fünf Schamanenlieder mit insgesamt 32 Zeilen.[7] Von diesem an sich schon fragmentarischen Material konnte er leider nur 10 Zeilen übersetzen. Die Schwierigkeit der Interpretation beruht auf dem Charakter des Textes; sie besteht teils in der Sprache, denn die nicht improvisierten, also von Schamanen auf Schamanen überlieferten, häufig nur noch mechanisch wiederholten Wörter werden entstellt, bzw. in der heutigen Sprache als unverständliche Archaismen bewahrt; teils ergeben sich aber die Schwierigkeiten aus dem Inhalt, insofern keine Anhaltspunkte über die Eigenschaften des mandschurischen Schamanismus zur Verfügung stehen.

Trotz dieser Schwierigkeiten müssen wir versuchen, diese Fragmente zu interpretieren, stellen sie doch nahezu die einzige Quelle zum Verständnis des Schamanenglaubens der Mandschu dar.

Der fragmentarische Text dieser Schamanenlieder lautet folgendermassen:

I. Lied

1. *kȯ xȯ i ke xȯ — oi̯ kä^{i} ko^{u}*
2. *kọ̇ xọ̇ i ɢ(ę̆)ré nei wei̯čeŋ*
3. *mini ʙȯje ʙai̯γa bade*
4. *oi̯ kä^{i} koŭ*
5. *ǰarái̯ sini ʙęje dónʒi*
6. *tetxa ʙi ʙɷori jabmi*
7. *šn̥ t'aŋ šn̥ t'aŋ*
8. *mini bęje jimčeŋ taŋtam juki ʒimbi*
9. *uri wei̯čeŋ bai̯mi juki.*

II. Lied

1. *kọ̇ xọ̇ kọ̇ γȯ i oi̯kei̯ ko*
2. *ȯre wei̯čeŋ*
3. *ɷrí wei̯čeŋ ʒa min bęje bai̯m juki ke.*

[5] А. Руднев, Новыя данныя по живой манджурской речи и шаманству (Спб. 1912).

[6] А. Руднев, a. a. O. S. 28–29.

[7] А. Руднев, a. a. O. S. 18–19.

4. *daxalori ǰari.*
5. *min bẹje baịm juki.*

III. Lied

1. *keị kwa keị kwa ʿixe laŏ-ni*
2. *keị kwa ni ʿixe laŏ-ni*
3. *mini bẹje baiγa bade.*
4. *suni bẹje oŋoga*
5. *ǰiǰir weịčeŋ — min aịsila*
6. *mini bẹje ɢida ǰawki*

IV. Lied

1. *mini bȯje arxi omki*
2. *nịje-naja*
3. *jawoki mina bȯje.*
4. *ijaš najaš najaš*
5. *mini bọ̇je oŋoga mini bọ̇je*
6. *ala olombiś.*

V. Lied

1. *daxaịlori ǰari.*
2. *ǰarim awa dońjim juki.*
3. *daxaịlori ǰari ...*

. . . . . .

4. *ere ǰaịlimbi ...*
5. *ere kizunbi kizurke ...*
6. *ere kizurk ...*

Rudnew gab zu den folgenden Zeilen dieser Lieder Anmerkungen, bzw. eine Übersetzung: **I. Lied,** *1. Zeile:* »Refrain«. *2. Zeile:* erste Hälfte «Refrain», die zweite Hälfte bedeutet sinngemäss »Opfer«. *3. Zeile:* »Ich bat (es)«. *4. Zeile:* »Refrain«. *5. Zeile:* »Du höre mich an!« *8. Zeile:* «Ich schlage auf die Trommel». **II. Lied,** *1. Zeile:* »Refrain«. **III. Lied,** *3. Zeile:* »Ich bat (es)». *4. Zeile:* »Du vergassest (es) ~ ihr vergasset (es)«. *5. Zeile:* »Hilf ~ helft mir«. *6. Zeile:* »Ich halte die Lanze«. **IV. Lied,** *1. Zeile:* »Ich werde Wein trinken«. *5. Zeile:* »Ich vergass (es)«.

Im Folgenden wollen wir versuchen, eine neue, den gesamten Text erfassende Interpretation der fünf Schamanenlieder zu geben.

I. Lied

Zeile 1: Der Text ist nicht mandschurisch, kommt auch in den übrigen Fragmenten vor, u. zw. vollständig (II. Lied, Zeile 1), oder fragmentarisch (I. Lied, Zeile 2 und 4; III. Lied, Zeile 1 und 2). Der Text ist in dieser Transkription unverständlich. Wir müssen ihn mit RUDNEW für einen Refrain halten, den schon der Schamane, der RUDNEWS Gewährsmann war, nicht verstand. *Zeile 2—5:* Nach der ersten Hälfte des Refrains folgt der erste Satz auf mandschurisch: *ɢ(ę̆)ré nei̯ wei̯čeŋ mini ʙȯje ʙai̯ya bade oi̯ kä^{i} koŭ ǰarái̯ sini ʙęje dónʒi.* — *ɢ(ę̆)ré (= ɢę̆ré ~ ɢré)* entspricht dem Wort *geren* 'viel, zahlreich' des Schriftmandschurischen, das auch zur Bezeichnung des Plurals gebraucht wird; *nei̯* ist (nach Weglassung der Genitivendung *-i* : *ne)* mit dem Wort *né* des Nanaischen (Goldischen) und *ne* des Oltschaischen (die beide 'Mensch' bedeuten) identisch,[8] *wei̯čeŋ* entspricht schriftmand. *weče-ku* und bedeutet 'die Geister der verstorbenen Vorfahren'. *mini ʙȯje* bedeutet 'ich' (vgl. RUD. 14 *min bęje)*, eigentlich 'mein Leib' *(mini* 'mein', *bęje* 'Leib, Körper, Person'), *bai̯ya* ist das Präteritum des Verbs *bai-* 'bitten' (RUD. 2), *bade* bedeutet 'wenn' (vgl. RUD. 2, schriftmand. *bade* 'id.'). Das Wort *ǰarái̯* gehört zum selben mandschu-tungusischen Stamm wie das schriftmand. Verb *ǰari-* 'singend zaubern', bedeutet also 'das Zeubern durch Gesang, Liedzauber'; *sini ʙęje* ist eine Analogie zu *mini ʙȯje* und bedeutet 'du' (schriftmand. *sini* 'dein'); *dónʒi* ist der Imperativ von *dońʒ́-* 'anhören, erhören' (schriftmand. *donǰi-* 'hören'). Der angeführte Textteil liesse sich also folgendermassen übersetzen: »Aller verstorbenen Menschen Geister, wenn ich euch bat, *oi kä^{i} kou*, erhört meinen Zauber mit der Trommel!« *Zeile 6—9: tetxa ʙi ʙɷori jabmi šn̥ t'aŋ šn̥ t'aŋ mini bęje jimčen taŋtam juki ʒimbi uri wei̯čeŋ bai̯mi juki. tetxa* ist eine Ableitung von *tetai̯* 'jetzt, nun' (RUD. 10) mit dem Diminutivsuffix *-xa*, vor dem der Vokal im allgemeinen wegfällt; *ʙi* 'ich' (schriftmand. *bi* 'id.'), *ʙɷori* 'nach Hause, heim', vgl. *pŭoŕ* (RUD. 2) 'id.'; *jambi* ist das Präparativadverb von *jab-* (schriftmand. *yabu-)* 'gehen' *(-mi*, schriftmand. *me* 'Suffix des Präparativadverbs'). *šn̥ t'aŋ* schallnachahmendes Wort für den Trommellaut (vgl. *tang tang* 'Laut der angeschlagenen Glocke, eines Eisenstückes usw.'); *jimčeŋ* 'Schamanentrommel' (vgl. RUD. 5 *jimčeŋ* 'id.', schriftmand. *imčin* 'id.', nanaisch[9] *uŋčuxun* 'id.'); *taŋtam* ist das Modaladverb des Verbs *taŋta-* (RUD. 10 *tant-*, schriftmand. *tanta-)* 'schlagen' (vgl. schriftmand. *-me* 'Suffix des Modaladverbs'); *juki* ist das Präteritum von *ju-* (RUD. 5 *ju-*, schriftmand. *yabu-)* 'gehen' (vgl. schriftmand. *-ke* 'Suffix des Präteritums'); *ʒimbi* ist das Präsens von *ʒi-* (RUD. 4) 'gehen' (schriftmand. *ǰi-* 'kommen'; schriftmand. *-mbi* 'Suffix des Präsens'). *uri* entspricht

[8] GRUBE, W., Goldisch-deutsches Wörterverzeichnis (Spb. 1900), S. 67.
[9] С. Н. Оненко, Русско-нанайский словарь (Ленинград 1959), S. 22.

schriftmand. *oren* ~*ôren* 'Geister der Verstorbenen, Bild des Verstorbenen, Bild des Gottes; Götzenbild, Götzenpfahl'; *baịmi* ist das Präparativadverb von *baị-* (Rud. 2, schriftmand. *bayi-)* 'bitten'. Der angeführte Text liesse sich also folgenderweise interpretieren: »Ich gehe jetzt heim, *šn̥ t'aŋ šn̥ t'aŋ*, ich selbst ging die Schamanentrommel schlagend, die Geister der Verstorbenen (die *uri* und *weịčeŋ)* bitten ging ich.«

II. Lied

Zeile 1—3: Die erste Zeile ist ein Refrain, bestehend aus den bereits erwähnten unverständlichen Wörtern. Danach folgt ein Satz auf mandschurisch: *o̊re weịčeŋ ɷrí weịčeŋ ʒa min bɐje baịm juki ke.* Dieses *o̊re* und *ɷri* sind Varianten des bereits interpretierten *uri*, *ʒa* bedeutet 'ja' (vgl. Rud. 14 *ǰaǰa* 'ja, ja'), *min bɐje* ist eine Variante zu dem schon bekannten *mini bɐje*, *ke* ist die Interjektion 'wohl, ja wohl' (schriftmand. *ke* 'Interjektion des Staunens, der Verwunderung'). Der Text liesse sich also folgenderweise übersetzen: »*o̊re* Geister, *weịčeŋ* Geister, *ɷrí* Geister, *weịčeŋ* Geister! Ja, ich selbst ging wohl bitten!« *Zeile 4—5: daxalori ǰari. min bɐje baịm juki. daxalori* bedeutet 'dienend, Dienende(r)', denn dieses Wort ist eine Ableitung mit dem Suffix des Nomen futuri vom schriftmand. Verb *daxala-* 'dienen' (vgl. Schriftmandschu *-ra, -re, -ro* als Suffix des Nomen futuri);[10] in diesem Textzusammenhang bedeutet also *daxalori* 'dem Schamanen Dienende(r), Gehilfe des Schamanen'; *ǰari* ist der Imperativ des bereits erörterten Verbs *ǰari-*. Die Bedeutung von *min bɐje* ist bereits bekannt, desgleichen die der Wörter *baịm* und *juki*. Die Übersetzung des angeführten Textes wäre demnach: »Des Schamanen Gehilfe, zaubere mit Gesang (Lied)! Bittend ging ich selbst.«

III. Lied

Zeile 1—2: Ein Refrain, bestehend aus unverständlichen Wörtern, wobei *laŏ-ni* wahrscheinlich mit dem Wort 老爺 *lao-ye* 'Herr' identisch ist. *Zeile 3—4: mini bɐje baịya bade suni bɐje oŋoga.* Die ersten vier Wörter sind (abgesehen von dem Unterschied in der Aussprache der beiden Explosivlaute) mit der dritten Zeile des I. Liedes identisch. *suni bɐje* ist seiner Konstruktion nach mit *mini bɐje, sini bɐje* identisch und bedeutet 'ihr' *(suni* 'euer', vgl. schriftmand. *suweni* 'id.'); *oŋoga* ist mutmasslich eine entstellte Form, wahrscheinlich unter dem Einfluss der Präteritumform des Verbs

[10] Vom Stammwort des schriftmand. Verbums *daχala-*, vom Verb *daχa-* 'gehorchen', finden wir auch im Schriftmandschurischen diese Art der Ableitung: *daχara niyalma* 'Diener' (Ši King).

oŋo- entstanden, sie dürfte im Schamanenlied ursprünglich *oŋogaγo (< oŋoga oγo)* gelautet haben; *oŋoga* ist das Präteritum von *oŋo-* 'vergessen' (RUD. 8), das *oγo* aber eine Verneinungspartikel (vgl. RUD. 8). Die Interpretierung dieser Zeilen wäre demnach: «Wenn ich euch bat, vergasset ihr (es) nicht. *Zeile 4—5: ǰiǰir wei̯čeŋ min ai̯sila mini bẹje ɢida ǰawki. ǰiǰir wei̯čeŋ* ist eine ähnliche Wendung wie *jarγa wei̯čeŋ* (RUD. 26) 'Panthergeist' (RUD. 5 *jarγa* 'Panther'), *kaska wei̯čeŋ* (RUD. 24) 'Vogelgeist' (schriftmand. *γasχa* 'Vogel'), *tasxa wei̯čeŋ* (RUD. 2) 'Tigergeist' (schriftmand. *tasχa* 'Tiger'), also dürfte auch *ǰiǰir wei̯čeŋ* irgendeinen Tiergeist bedeuten; wahrscheinlich liegt hier eine mit dem schriftmand. Stammwort *ǰiǰirγan* 'Gänseart' verwandte Bildung vor. *min* ist eine abgeschliffene Form von schriftmand. *minde* 'mir', oder *mimbe* 'mich' (vgl. RUD. 7), *ai̯sila* ist der Imperativ von *ai̯sila-* (schriftmand. *ayisila-)* 'helfen'. *ɢida* bedeutet 'Lanze' (RUD. 3 *ɢida* ~ *kida*, schriftmand. *gida* 'id.'), *ǰawki* ist das Präteritum von *ǰaw-* (RUD. 3, schriftmand. *ǰafa-)* 'ergreifen'. Die beiden Zeilen liessen sich also folgendermassen übersetzen: »*ǰiǰir* (? Gans) Geist, hilf mir! Ich ergriff (schon) die Lanze.«

IV. Lied

Zeile 1—2: mini bȯje arxi omki ni̯je-naja. Die Fügung *mini bȯje* ist bereits bekannt; *arxi* bedeutet 'gebrannter Wein, Schnaps' (RUD. 1 *arki*, schriftmand. *arki* 'id.'), *omki* ist das Präteritum von *om-* (RUD. 8 *om-*, schriftmand. *omi-)* 'trinken', *nije-naja* ist ein lautnachahmendes Wort und dürfte die Schlucklaute beim Trinken andeuten. Die Zeilen bedeuten demnach: »Ich trank Schnaps, *ni̯je-naja*«. *Zeile 3—4: jawoki mina bȯje ijaš najaš najaš. jawoki* ist das Präteritum zu *jawo-* (schriftmand. *yabu-)* 'gehen'; im Falle von *mina bȯje* dürfte eine Textenstellung vorliegen; ursprünglich mag hier *mini bȯje* gestanden haben, wahrscheinlich folgte aber nach *mini* ein — heute nicht mehr erschliessbares — Wort, und aus diesen beiden Wörtern entstand durch Zusammenziehung die Form *mina. ijaš najaš najaš* soll als schallnachahmendes Wort offenbar das Geräusch des Gehens andeuten. Diese Zeilen könnten also folgendermassen übersetzt werden: »Ich ging fort, *ijaš najaš najaš*«. *Zeile 5—6: mini bȯje oŋoga mini bȯje ala olombiś.* Die Bedeutung der ersten fünf Wörter ist bereits bekannt. *ala* ist das Präsens von *ala-* (RUD. 1) 'sagen', schriftmand. 'erzählen, erklären'; *olombiś* ist eine falsche Niederschrift, weil es sich um zwei verschiedene Wörter handelt: u. zw. liegt hier das Modaladverb von *olo-* (schriftmand. *ula-)* 'überliefern, erzählen', sowie in *bis* das Präsens von 'sein' (schriftmand. *bi-*, Imperativ *bisu!)* vor. Die Übersetzung dieser beiden Zeilen lautet demnach: »Ich selbst vergass (es) nicht, ich selbst erzähle (es), ich bin ein Erzählender.«

V. Lied

Zeile 1—3: daxai̯lori ǰari ǰarim awa dońjim juki daxalori ǰari. Die Bedeutung von *daxalori* ~ *daxai̯lori* ist bereits geklärt.[11] Desgleichen ist *ǰarim* als Modaladverb des bereits erschlossenen *ǰari* verständlich; *awa* bedeutet 'oh' (vgl. schriftmand. *aba* 'oh, weh'); *dońjim* ist mit dem Verb *dońʒi-* identisch (Rud. 3 *dońʒ́i-* '[an]hören', Schriftmandschu *donǰi-* 'hören'), wobei das *ǰ* an Stelle von *j* eine Lautvariante, oder einfach ein Druckfehler sein mag; *dońjim* ist also das Modaladverb zu *dońʒ́i-*. Diese Zeilen bedeuten: »Des Schamanen Gehilfe, zaubere mit Gesang (Lied)! Mit Gesang zaubernd, oh! (euch) anhörend kam ich, des Schamanen Gehilfe, zaubere mit Gesang (Lied)«! *Zeile 4:* In Rudnews Aufzeichnung fehlen nach der dritten Zeile eine oder mehrere Zeilen, die folgende (von uns als vierte bezeichnete) Zeile ist ein Fragment: *ere ǰai̯limbi; ere* bedeutet 'der, dieser, er' (Rud. 4 *erĕ, erem* 'id.', schriftmand. *ere* 'id.'); *ǰai̯limbi* ist das Präsens einer Variante des schriftmand. Verbs *ǰala-* 'unterbrechen', *ǰalu-* 'mit etwas aufhören'. Die Zeile bedeutet demnach: »Er hört (damit) auf.« *Zeile 5—6: ere kizumbi kizurke ... ere kizurk.* Die Bedeutung von *ere* ist bereits bekannt; *kizumbi* ist der Akkusativ von *kizum* 'Wort, Rede' (vgl. schriftmand. *gisun)*, wobei im *-bi* die Akkusativendung vorliegt, schriftman. *-be* 'id.'. *kizurke* und *kizurk* ist das Imperfekt von *kizur-* (Rud. 6 *kízer-*, schriftmand. *gisure-)* 'sprechen, reden'. Diesen fragmentarischen Textteil könnten wir demnach folgenderweise interpretieren: »Er sprach die Worte (den Vers), er sprach (sie, bzw. ihn)...«

Obwohl diese Schamanenlieder nur fragmentarisch erhalten sind, lassen sie nicht nur auf den Inhalt der mandschurischen Schamanenlieder, sondern auch auf ihre Versbildung wichtige Schlüsse zu.[12] Vor allem überrascht die konsequent beachtete Silbenzahl der Zeilen. In bestimmten Fällen zeigt sich zwar eine Abweichung von der anscheinend ständigen Silbenzahl dieser Verse, doch handelt es sich in diesen Fällen gewöhnlich um eine fälschliche Zeilenunterbrechung, oder um eine ohne Schwierigkeit nachweisbare Textentstellung.

Die Silbenzahl des ersten Schamanenliedes beträgt auf Grund der Textveröffentlichung von Rudnew 8, 8, 8, 3, 8, 8, 4, 12, 8. Von den im allge-

[11] *daxai̯lori* ist eine Variante zu *daxalori*, denn im Mandschurischen kann der Formenwechsel mit *a* ~ *ai̯* nachgewiesen werden, z. B. *ǰa-* ~ *ǰai̯-* 'senden', 'schicken', *sa-* ~ *sai̯-* 'beissen' usw.

[12] Wir möchten hier nicht eingehender das Problem des Rhythmus untersuchen, denn wir werfen die Frage nur mit Hinblick auf die richtige Interpretierung auf; wir können nämlich unsere Übersetzung nur dann richtig nach Zeilen unterteilen, wenn wir die tatsächliche Zeilenverteilung des mandschurischen Textes kennen.

meinen vorliegenden 8 Silben[13] weicht die vierte, siebente und achte Zeile ab. Die vierte Zeile enthält den unverständlichen Refrain, wobei es sich offensichtlich um einen entstellten Text handelt, der schwerlich die ursprüngliche Silbenzahl widerspiegelt. Die 4 und 12 Silben in der siebenten und achten Zeile sind einfach die Folge von RUDNEWS falscher Zeileneinteilung: die Wendung *mini bẹje* gehört noch zu Zeile 7, so dass auch diese beiden Zeilen je 8 Silben zählen.

Das zweite Schamanenlied scheint gänzlich ohne Regel und Mass zu sein, weil die Silbenzahl der Zeilen 8, 4, 12, 6, 6 ergibt. Aber hier liegt es auf der Hand, dass die zweite und dritte Zeile von RUDNEW falsch unterteilt wurde, denn die ersten beiden Wörter der dritten Zeile, nämlich *ɷrí weịčeŋ* gehören zu der Wendung *ɷre weịčeŋ*, die die vorhergehende Zeile bilden. Dieses Schamanenlied zeigt also die Silbenzahl 8, 8, 8, 6, 6.

Das dritte Lied besteht, ausgenommen die zweite und vierte Zeile, aus achtsilbigen Zeilen: 8, 7, 8, 7, 8, 8. Die beiden siebensilbigen Zeilen dürften auch hier nicht die ursprüngliche Silbenzahl aufweisen. Die zweite Zeile ist nämlich ein Refrain, und es ist keineswegs ausgeschlossen, dass hier die Abweichung von der achtsilbigen Zeile die Folge einer sekundären Entstellung ist; wir dürfen annehmen, dass an Stelle von *ni* auch hier das *kei kwa* des Zeilenanfangs wiederholt wurde, so wie dies in der vorhergehenden Zeile der Fall ist. Dass die Silbenzahl der vierten Zeile ursprünglich nicht 7 sein mochte, haben wir schon im Zusammenhang mit der Interpretierung des Textes gesehen, insofern *oŋoga* ursprünglich *oŋogaɣo* gewesen sein dürfte. Bevor also der Text entstellt wurde, dürfte auch hier eine achtsilbige Zeile gestanden haben, so dass auch dieses Schamanenlied durchwegs Zeilen mit 8 Silben hatte.

Das vierte Lied zeigt in RUDNEWS Niederschrift ein bunt durcheinander gewürfeltes Bild, insofern wir hier Zeilen mit 8, 4, 7, 6, 11 und schliesslich 5 Silben vorfinden; d. h. nur die erste Zeile weist 8 Silben auf, die — wie es scheint — für die mandschurischen Schamanenlieder charakteristisch sind. Aber von dem viersilbigen schallnachahmenden Wort der zweiten Zeile dürfen wir annehmen, dass es ursprünglich redupliziert wurde, und in diesem Falle zählte auch diese Zeile 8 Silben. Die Wendung *mina bọje* der dritten Zeile ist, wie wir darauf schon bei der Interpretation des Textes hingewiesen haben, ein entstellter Text. Mit Rücksicht auf die Versform kann man annehmen, dass auch hier ursprünglich eine achtsilbige Zeile vorlag. Die vierte Zeile enthält einen stimmungsmalenden Ausdruck: *ijaš najaš*, dessen zweite Hälfte wiederholt wird. Ursprünglich dürfte nicht nur ein Teil, sondern der ganze Ausdruck wiederholt worden sein, so dass mit der Reduplikation

[13] *ka*^{i} und *ko*^{u} in der 1. Zeile sind je eine Silbe, denn hier handelt es sich um Diphthonge, wobei ^{i} und ^{u} Semivokale sind. Vgl. Руднев, a. a. O. S. 18, Anm. 3.

von *ijaš najaš* auch diese Zeile 8 Silben hatte. Die fünfte Zeile besteht in RUDNEWS Niederschrift aus 11 Silben. Da jedoch *oŋoga* ursprünglich *oŋogaγo* lauten mochte, betrug die Silbenzahl 12. Diese zwölfsilbige Zeile ergibt sich jedoch nur infolge der falschen Zeilenunterteilung RUDNEWS, denn die Fügung *mini bȯje* am Zeilenende gehört bereits zur nächsten Zeile. Also dürfte auch dieses Schamanenlied achtsilbige Zeilen gehabt haben (mit Ausnahme der letzten Zeile, die neunsilbig ist).

Das fünfte Lied ist nur derart fragmentarisch erhalten, dass wir schwerlich an eine Versform mit achtsilbigen Zeilen denken können. Doch die Unvollständigkeit dieses Schamanenliedes darf nicht unbedingt auf die unzulängliche Erinnerung des Gewährsmannes zurückgeführt werden: es ist sehr wohl möglich, dass dieses Lied die in der Ekstase abgerissenen Worte des Schamanen getreu widerspiegelt. Der Inhalt lässt jedenfalls darauf schliessen, dass dieses letzte Lied von dem Schamanen bereits in der Ekstase gesungen wurde.

Die fünf mandschurischen Schamanenlieder können unter Beachtung unserer Bemerkungen zur Zeileneinteilung folgendermassen übersetzt werden:

I. Lied

1. *kȯ xȯ i ke xo — oi̯ kä^{i} ko^{u}*
2. *kȯ xȯ i* aller verstorbenen Menschen Geister
3. wenn ich euch bitte
4. *oi̯ kä^{i} koŭ*
5. meinen Zauber mit der Trommel erhöret!
6. ich gehe jetzt heim
7. *šn̥ t'aŋ šn̥ t'aŋ* ich selbst
8. ging die Schamanentrommel schlagend
9. der verstorbenen Geister (die *uri* und *wei̯čeŋ)* bitten ging ich.

II. Lied

1. *kȯ xȯ kȯ γȯ i oi̯kei̯ ko*
2. *ȯre* Geister, *wei̯čeŋ* Geister, *ɷri* Geister, *wei̯čeŋ* Geister!
3. ja, ich selbst ging wohl bitten!
4. des Schamanen Gehilfe, zaubere mit Gesang!
5. ich selbst ging bitten!

III. Lied

1. *kei̯ kwa kei̯ kwa ʿixe laŏ-ni*
2. *kei̯ kwa ni ʿixe laŏ-ni*
3. wenn ich euch bat,

4. vergasset ihr (es) nicht.
5. *ǰiǰir* (? Gans) Geist hilf mir!
6. ich ergriff (schon) die Lanze.

IV. Lied

1. ich trank Schnaps
2. *nịje-naja [nịje-naja]*
3. ich selbst ging fort
4. *ijaš najaš [ijaš] najaš*
5. ich selbst vergass (es) nicht,
6. ich selbst erzähle (es), ich bin ein Erzählender.

V. Lied

1. des Schamanen Gehilfe, zaubere mit Gesang!
2. mit Gesang zaubernd, oh! hörend (eure Rede) kam ich,
3. des Schamanen Gehilfe zaubere mit Gesang!
4. er hört (damit) auf...
5. er sprach die Worte (den Vers)...
6. er sprach (sie bzw. ihn)...

Aus diesen Schamanenliedern erhellen nicht nur die Versform, sondern auch andere Eigenschaften des Schamanenliedes, sowie verschiedene Merkmale des nahezu völlig unbekannten Schamanismus bei den Mandschu.

Von den Problemen der mandschurischen Schamanenlieder möchten wir hier zwei Momente hervorheben, u. zw. die Problematik des Refrains und die der Invokation.

Drei von den fünf Schamanenliedern beginnen mit einem unverständlichen »Refrain«, den RUDNEW für chinesisch hält: I. Lied: 1. *kȯ xȯ i ke xȯ — oi̯ käⁱ koᵘ* II. Lied: 1. *kȯ xȯ kȯ γǫ̣ i oi̯kei̯ ko* III. Lied: 1. *kei̯ kwa kei̯ kwa ʿixe* (das nun folgende *laŏ-ni* ist vielleicht — wie bereits erwähnt — ein chinesisches Wort).

Diese Wörter kommen mitunter auch ausser den Anfangszeilen der Lieder vor: I. Lied: Anfang der 2. Zeile: *kȯ xȯ i*, 4. Zeile: *oi̯ käⁱ koŭ*, III. Lied: 2. Zeile: *kei̯ kwa ni ʿixe*

Diese Eigenschaft der mandschurischen Schamanenlieder ist keineswegs eine vereinzelte Erscheinung. Für die Schamanenlieder der Nanaien, der nächsten Verwandten der Mandschu sind ähnliche Wörter charakteristisch. Der Ungar BARÁTHOSI hat mehrere nanaische Schamanenlieder aufgezeichnet, von denen hier ein Lied, das der Schamane bei der Heilung eines

Kranken sang, angeführt sei (die senkrechten Striche geben die Zahl der Trommelschläge an):

|| || || ||
gja, gja,
gja, gja,
|| ||
uli meńa ||
xauli doma ||
|| ||
gje, gje,
gje, gje,
|| ||

Ein nanaisches Schamanenlied, das an der Bahre eines Toten gesungen wurde, beginnt mit folgenden Zeilen:

koo — ko
jaŋė ƀaldų śùldù
gę — gę

Die Schamanen der mit den Nanaien benachbarten Giljaken (Niwchen) beginnen ihre Lieder mit ähnlichen Worten:

kua, kua, kua!
Auf jenem Berge hausen die grossen Wölfe,
zwei von ihnen mögen zu mir herabsteigen,
ein weisser und ein schwarzer![14]
Ein anderer Schamane der Giljaken begann sein Lied folgendermassen:
ka... a... a!
der eine Gott ist nicht bei mir!
des Berges Geist steige zu mir herab![15]

Ähnlich Züge weisen auch die Schamanenlieder anderer, von den Mandschu weit entfernt siedelnder Völker auf. So z. B. begann ein Schamane der Karagassensippe *qara čoγdu* sein Lied — wie der Verfasser es im Sommer 1958 aufzeichnen konnte — folgendermassen:

oja xajaj xaj ojaj xajaj
ēj xejej ēxej

[14] Л. Я. Штернберг, Материалы по изучению гиляцкого языка и фольклора I (Спб. 1908), S. 104.
[15] Л. Я., Штернберг, a. a. O. S. 82.

Der Schamane der Sippe *sarïγ χaš* verwendete folgenden Refrain:

ojo ojo ojo ojo
ojo ojo ojo ojo

Ein Schamane der Sippe *čäptäj* schloss sein Lied mit folgender Zeile:

xo jä jä jo, xo jä jä jo

Ähnliche Refrains kennzeichnen auch die sojotischen Schamanenlieder. Hier sei aus der Sammlung des Verfassers die einschlägige Zeile aus dem Lied des Schamenen Sandi̯q der rentierzüchtenden Sojoten angeführt:

ooj — ooj, ooj — ooj

Und das Lied des Schamanen Taqpaži̯q der Rentierzüchter-Sojoten schloss mit folgender Zeile:

aaj — aaj, aaj — aaj.

Es kann hier nicht unsere Aufgabe sein, den Refrain der Schamanenlieder zu analysieren. Es möge hier genügen, wenn wir erwähnen, dass diese Eigenschaft auch für die Schamanenlieder der uralischen Völker charakteristisch ist, wobei wir auf die Meinung M. ELIADE verweisen: »tels langages se sont constituées peu à peu durant les séances extatiques de type chamanique, et qu'ils sont le résultat de l'imitation des cris des animaux et des chants d'oiseaux.«[16]

Der andere hier zu erörternde Zug der interpretierten mandschurischen Schamanenlieder ist die Invokation. In drei der fünf Lieder fällt das Anrufen der Geister auf:

I. Lied: 2. aller verstorbenen Menschen Geister
II. Lied: 2. *ȯre* Geister, *we̯i̯čeŋ* Geister, *ɷri* Geister, *we̯i̯čeŋ* Geister!
III. Lied: 5. *ǰiǰir* (? Gans) Geist hilf mir!

Auch der nanaische Schamane wendet sich in einem der von BARÁTHOSI gesammelten Schamanenlieder an die übernatürlichen Mächte:

»Von Gott wird Gnade erfleht,
wir verbeugen uns gen Himmel,
von den Sternen wird Gnade erfleht.«

[16] ELIADE, M., Techniques de l'extase et langages secrets. Estratto dal II. Volume »Conferenze« (Roma 1953), S. 4.

Auch in den vom Verfasser aufgezeichneten karagassischen Schamanenliedern finden wir eine ausgesprochene Invokation. Zum Beispiel begann ein Schamane der Sippe *čäptäj* sein Lied folgendermassen:

»Friede sei mit dir, sei gesund, mein gelbes Kind!
Sei gesund, sei gesund, mein gelbes Kind!
Sei gesund, sei gesund, Grauköpfiger!
Gütiges Grossväterchen, ich grüsse dich!«

Ähnliche Zeilen finden wir auch in den Schamanenliedern der uralischen Völker. Ein nenzischer (jurak-samojedischer) Schamane sang z. B. folgenderweise:

»ō, ōu! (Fürst, mein Grossvater,) ich will dich bitten:
verlasse mich nicht!«[17]

Auch der wogulische Schamane wandte sich an höhere Mächte:

»In der Bergen der sieben Götter hausender Gott,
grauköpfiger Alter!
Mann mit Ohren gleich der Wasserrose des Sees,
Mann mit Ohren gleich dem Blatt der Wasserrose des Ob,
Mann mit Ohren wie die der ängstliche schwarzen Ente,
lass deine wie die der ängstlichen schwarzen Ente (empfindlichen)
lauschenden Ohren
herabhängen (d. h. neige deine Ohren, erhöre mich).«[18]

Wie ersichtlich, ist die Invokation der mandschurischen Schamanenlieder, sowie der aus unverständlichen Worten bestehende Refrain ein allgemeines Merkmal der Schamanenlieder.

Die hier interpretierten Texte ermöglichen jedoch nicht nur hinsichtlich der Schamanenlieder, sondern auch bezüglich anderer Eigenschaften des Schamanismus bei den Mandschu verschiedene Folgerungen.

Zeile 5 und 8 des I. Liedes (»meinen Zauber mit der Trommel erhöret!« und »ging die Schamanentrommel schlagend«), sowie Zeile 6 des III. Liedes (»ich ergriff [schon] die Lanze«) machen mit zwei Geräten des mandschurischen Schamanen, mit der Trommel und der Lanze bekannt.

Auf die Schamanentrommel bei den Mandschu weist auch L. Schrenck hin: »Im Dorfe Torell vernahmen wir die wohlbekannten, lange nicht gehörten

[17] Lehtisalo, T., Beobachtungen über die Jodler: JSFOu XLVIII (1947), S. 20.
[18] Munkácsi, B., Vogul népköltési gyűjtemény (Sammlung wogulischer Volksdichtung) II/1, S. 324.

Töne einer Schamanentrommel, die uns hier ziemlich unerwartet kamen, da Torell von Mandschu bewohnt ist, die wir für Buddhisten zu halten geneigt waren. Hier lag aber der Beweis vor, dass Schamanenglaube, wenn nicht ausschliesslich, so doch mit dem Buddhismus untermischt bei den Mandschu im Gange ist.«[19]

Die Trommel ist für den Schamanen unentbehrlich und wird bei allen Mandschutungusen, sowie bei allen schamanistischen Völkern Sibiriens vorgefunden.[20] Ungleich seltener ist die Schamanenlanze, die keineswegs eine so grosse Verbreitung gefunden hat wie die Schamanentrommel.

Die Schamanen der Nanaien schamanisieren bei den Gedächtnisfeiern für die Toten mit einem ganz besonderen Gerät: »es ist dies ein Stab, *bolo nirka mafa* genannt, der mit der Darstellung eines Doppelgesichtes das Allwissen symbolisiert; dieser Stab wird von den Schamanen bei den Gedächtnisfeiern zu Ehren der Toten benützt; eine andere Form dieses Stabes zeigt am Griff die Darstellung von Tieren des Schamanenkultes, wie die eines *doonta, ambanso* u. a. Diese letzteren werden von den Schamanen ausschliesslich bei Anlass des kleinen oder ersten Totenfestes verwendet.«[21] Ausser den von Schimkewitsch erwähnten nanaischen Schamanenstäben sind aber auch andere Typen bekannt: »ein Typ des Schamanenstabes verjüngt sich immer zu einer lanzenartigen Spitze. Die drei Bilder veranschaulichen verschiedene Varianten dieses Stabes. Der erste Typus hat die Form eines geradrückigen Messers, der zweite ist eine regelrechte Lanzenspitze, der dritte zeigt die Form eines krummrückigen Messers.«[22]

Auch die Schamanen der Udiheer gebrauchten einen lanzenförmigen Stab. Im Fotoarchiv des Staatlichen Ethnographischen Museums zu Leningrad sind auf Fotos aus der Gegend des Flusses Chor (Inv. Nr. 5654—201, 5654.202) solche Lanzen zu sehen. Ihre Beschreibung besagt; „*tuzu* — Schamanenstäbe, Waffen zur Bekämpfung feindlich gesinnter Geister." Im selben Museum sind auch mehrere Schamanenlanzen aufbewahrt (Inv. Nr. 4988—157, 4988—158, 4988—159, 4988—160, 4988—161). Ihre Beschreibung lautet: »*tuzu* — Holzlanze der Schamanen, am einen Ende irgendein Tier, auf dessen Brust die Darstellung eines Frosches, am anderen Ende lanzenförmig zugespitzt. An die Lanze wurden Lappen von verschiedener

[19] Schrenck, L., Reisen und Forschungen im Amur-Lande III/3 (Spb. 1895), S. 761.

[20] Nioradze, G.: Der Schamanismus bei den sibirischen Völkern. Stuttgart 1935, S. 79—83; Harva, U.: Die religiösen Vorstellungen der altaischen Völker. Porvoo—Helsinki 1948, S. 536—49.

[21] П. П., Шимкевич, Материалы для изучения шаманства у гольдов. Хабаровск 1896, S. 14.

[22] B. B. Baráthosis Skizze und Beschreibung im Ethnologischen Archiv des Ethnographischen Museums zu Budapest. Nr. 975: 362—364.

Farbe gebunden. Diese Waffe diente zur Vertreibung böser Geister. Sie wurde bei der Zeremonie *pudəsiuji* d. h. bei der Vertreibung des Krankheitsgeistes benützt. Die Lanze war das Gerät des Schamanen *Kufiəsə Kimonko.*«

Aus den hier erörterten mandschurischen Schamanenliedern geht hervor, dass an den Zeremonien ausser dem Schamanen eine weitere Person beteiligt war. Zeile 4 des II. Liedes, sowie Zeile 1 des V. Liedes lautet nämlich: »des Schamanen Gehilfe, zaubere mit Gesang!«

Die Schamanengehilfen finden sich nicht nur bei den Mandschu, sondern z. B. auch bei den Nanaien: »jedem Schamanen der Golden stehen ein oder mehrere Helfer zu; das sind junge Burschen, die den Schamanen ständig begleiten und an jeder Zeremonie teilnehmen.«[23] Über die Tätigkeit des nanaischen Schamanengehilfen schreibt Lopatin folgendes: »er muss für den Schamanen die Trommel erwärmen, so dass beim Schamanisieren gewöhnlich zwei Trommeln nötig sind; die eine hält der Schamane in der Hand, unterdessen die andere von den Gehilfen des Schamanen übers Feuer gehalten wird. Nachdem die Trommel erwärmt ist, überreicht sie der Gehilfe dem Schamanen und nimmt ihm die andere Trommel aus der Hand, die er dann ebenfalls erwärmt.«[24]

Den Schamanengehilfen finden wir auch bei den übrigen mandschutungusischen Völkern. Über den Schamanengehilfen bei den Orotschen berichtet z. B. Lopatin: »Der Schamane sprang von seinem Sitz auf und begann um das Feuer herum zu tanzen, indessen er mit grosser Kraft seine Trommel schlug. Wassilijs Frau schlug die andere Trommel und tanzte und trommelte gemeinsam mit dem Schamanen.«[25]

Auch bei den uralischen Völkern ist der Schamanengehilfe bekannt. So schreibt K. Donner über die Nenzen: »Die Vorführung geht immer abends bei Anbruch der Dunkelheit vor sich und kann die ganze Nacht hindurch dauern. Wenn sie stattfinden soll, ruft der Schamane seine Gehilfen zu sich, die die Trommel hervorholen und sie langsam am Feuer wärmen, damit das Fell möglichst straff gespannt wird.[26]

Aus dem Text der hier analysierten mandschurischen Schamanenlieder erfahren wir auch, wie die Ekstase hervorgerufen wird. Zeile 1 des IV. Liedes lautet nämlich: »ich trank Schnaps.« Es ist bei den Schamanen allgemein üblich, während des Schamanisierens Branntwein zu trinken.

Bei den Schamanen der Nanaien dienen die Trommel, Rasseln und Schellen, der Tanz, das Rauchen und das Räuchern mit aromatischen Stoffen

[23] П. П. Шимкевич a. a. O. S. 8.

[24] И. А. Лопатин, Гольды амурские, уссурийские, сунгарийские (Владивосток 1922), S. 246.

[25] I. A. Lopatin, A shamanistic performance for a sick boy: Anthropos XLI—XLIV (1946—1949), S. 366.

[26] K. Donner, Bei den Samojeden in Sibirien (Stuttgart 1936), S. 110.

dazu, den Schamanen in Ekstase zu versetzen. »Wenn all dies den Schamanen nicht in Ekstase zu bringen vermag, dann bittet er um Branntwein, den er gierig in grossen Schlucken trinkt.«[27]

Diese Verwendung des Alkohols ist bei den sibirischen Schamanen allgemein üblich. Statt der Aufzählung einer grossen Menge von Belegen möge es hier genügen, dass wir auf die Arbeit von Ohlmarks verweisen, der diese Frage in einem besonderen Kapitel behandelt.[28]

Auf Grund der fünf fragmentarischen Schamanenlieder, dieses wertvollen Denkmals des mandschurischen Schamanenglaubens, können die Umrisse dieser Glaubenswelt selbstverständlich nicht gezogen werden. Doch die Eigenschaften, die aus diesen Liedern erhellen, sind für den Schamanismus im allgemeinen kennzeichnend. Daraus darf man unbedingt soviel folgern, dass der Schamanismus der ursprüngliche Glaube der Mandschu war.

[27] И. А. Лопатин, a. a. O. S. 247.

[28] Å. Ohlmarks, Studien zum Problem des Schamanismus (Lund—Kopenhagen 1939), S. 109—113.

ENIGMES POPULAIRES TURQUES DE CHYPRE

PAR

HASAN EREN (Ankara)

Pendant la première moitié de l'année 1959, j'ai poursuivi dans l'île de Chypre des recherches de linguistique turque.

Le dialecte turc de Chypre est fort intéressant du point de vue linguistique et pourtant, à ma connaissance, personne ne s'en est encore occupé.

Dans son étude consacrée à l'azeri, Karl Foy fait quelques remarques à propos du dialecte turc de Crète, mais il ne mentionne même pas le dialecte turc de Chypre ; il est plus que vraisemblable qu'il ne disposait d'aucune information concernant ce dialecte.

Ainsi mes recherches sur le turc cypriote sont susceptibles de mettre à la disposition des turcologues des matériaux d'un intérêt certain.

On sait que l'île de Chypre fut conquise par les Turcs au cours de la deuxième moitié du XVIe siècle (1571), c'est par conséquent à cette date qu'il faut ramener l'apparition de la langue turque dans cette île.

La formation du dialecte turc de Chypre est en étroite liaison avec l'histoire du peuplement de l'île; or, à ce point de vue, nous avons la chance de pouvoir nous appuyer sur des documents précieux. Nous possédons en effet un édit qui contient des dispositions concernant la colonisation de l'île, édit qui date de 1572, c'est-à-dire de l'année qui suivit la conquête. Le texte de cet édit, dont les rédacteurs paraissent avoir mis à profit les expériences et les connaissances acquises au cours des colonisations antérieures, contient l'éloge du climat de l'île, de la fertilité de son sol, il proclame une exemption d'impôts pour une durée de deux ans, de même que «d'autres mesures de faveur».

Il semble que cet édit n'ait pas eu les résultats attendus, aussi publia-t-on, au sujet de la colonisation de l'île, un deuxième édit qui, dans certains districts administratifs nommément énumérés, obligeait les 10% des familles portées sur les listes d'impôt à changer de domicile et à se fixer à Chypre.

Par conséquent, les premiers colons turcs de l'île de Chypre provenaient de diverses régions de la métropole, aussi n'avons-nous aucune raison de supposer qu'ils parlaient tous le même dialecte. Cependant, ces premiers colons turcs, arrachés à la communauté de la mère patrie, commencèrent bien-

tôt à vivre leur vie à eux et à s'engager dans la voie d'une évolution commune. Le turc cypriote actuel est le résultat de cette longue évolution indépendante.

Il faut souligner que la colonie turque de Chypre a entretenu, dès le début, des rapports constants avec la métropole. Ce sont surtout les régions méridionales de l'Asie Mineure qui entrent ici en ligne de compte. Il est clair que les dialectes du littoral sud ont joué un rôle important dans la formation du dialecte turc de Chypre.

Les matériaux dialectaux turcs que j'ai réunis à Chypre proviennent surtout des centres où la population de langue turque constitue une majorité. Ce sont de toute évidence les parlers de ces centres qui peuvent fournir les faits les plus intéressants pour le dialectologue. Néanmoins, je n'ai pas limité mes recherches à ces centres, et j'ai aussi tenu compte des faits provenant des localités à population mixte.

Pour le linguiste, le dialecte turc de Chypre est remarquable à plusieurs points de vue. Lors de mes recherches, j'ai observé des particularités grammaticales fort intéressantes ; par ailleurs, le lexique lui-même offre des faits dignes d'attention. Nous y trouvons en effet une grande abondance de mots vieux turcs, mots qui rappellent de près les dialectes d'Anatolie. Cependant, le lexique du turc cypriote contient également des éléments qui se sont constitués au cours de la vie autonome du dialecte ; on y relève aussi des éléments qui ne sont pas d'origine turque. Parmi ces derniers, il se trouve des mots empruntés aux autres langues de l'île, en premier lieu au grec, et plusieurs de ces emprunts grecs s'annoncent très clairement comme fort récents. Il y a par contre des mots d'emprunt grecs qui ressemblent beaucoup aux éléments grecs du turc d'Asie Mineure. Enfin, il se trouve dans le dialecte turc de Chypre des mots — en petit nombre, il est vrai — dont il serait difficile de déterminer, pour le moment, l'origine ou la parenté précises.

Au cours de mes recherches sur le dialecte turc de Chypre, j'ai réuni des matériaux folkloriques de la valeur d'un volume à peu près ; en même temps, j'ai attribué une grande importance aux recherches sur le vocabulaire, grâce à quoi j'ai pu réunir, en dehors des textes en vers et en prose, une liste de plusieurs milliers d'éléments lexicaux.

J'ai l'intention de publier et de commenter les matériaux réunis à Chypre dans un volume à part, volume qui verra le jour dans quelques années — si d'autres tâches ne viennent pas gêner le cours de ce travail.

Aussi, pour exprimer mes félicitations et mes voeux les meilleurs pour le 70e anniversaire de Monsieur le Professeur J. Németh, me suis-je décidé à publier ici les énigmes populaires que j'ai notés à Chypre. Je crois que ces énigmes populaires — malgré leur forme fixée d'avance et malgré leur caractère laconique — seront susceptibles de fournir certaines indications concernant les caractéristiques du dialecte turc de Chypre.

1

sende da var,
bende da var,
bir guri tikende da var.
at

Tu en as également,
j'en ai également,
chardon sec en a également.
Solution: un nom.

(Chatos)

2

a·lčaǰïk dandan gar yaγar.
un elek

D'un toit très bas tombe la neige.
S.: le tamis.

(Chatos, Photta, Sinda, Platani)

3

ben giderim, o gider,
arkamda tiŋ tiŋ eder.

gölge

Je m'en vais et, elle aussi, s'en va,
elle me suit, par derrière, à petits pas.
S.: l'ombre.

(Chatos)

4

dāda takïrdar.
palta

Dans la montagne elle claquette.
S.: la hache.

(Photta)

5

ben dururum, o gider.
ses

Je m'arrête, elle s'en va.
S.: la voix.

(Chatos)

6

yer altïnda gelin gider.
su

Sous la terre s'en va la mariée.
S.: l'eau.

(Platani)

7

geǰe dolu, gündüz boš.

Plein la nuit,
vide le jour.
S.: le lit.

(Psilatos)

8

allah yaptï yapïsïnï, Dieu a fait, sa maison.
bičak aštï kapïsïnï. Le couteau en a ouvert la porte.
karpïz S.: le melon d'eau.
(Photta)

9

biri ener, L'un descend,
biri gakar. l'autre monte.
terazi S.: la balance.
(Sinda)

10

dādan ener ok gibi, Comme flèche, elle descend de la montagne.
ayaklarï yok gibi, Elle descend, mais elle n'a pas de pieds.
eyilir bir su ičsin, Elle se penche lorsqu'elle veut se désaltérer.
bayïrïr ōlak gibi. Et bêle comme un chevreau.
dolap S.: la roue hydraulique.
(Photta)

11

čat dedi, Et voilà ici,
pat dedi, et voilà là,
kapïnïn arkasïna derrière la porte
yat dedi. couche-toi là.
süpürge S.: le balai.
(Chatos)

12

dam üstünde yarïm ekmek. Sur le toit la moitié d'un pain.
ay S.: la lune.
(Chatos)

13

gündüz bütün gün gezer, Sans cesse elle se promène le jour,
geǰe boynunu eyer. la nuit, elle courbe le cou.
čizme S.: la botte.

(Photta)

14

altï taχta, üstü taχta, Dessous en bois, dessus en bois,
ičinde bir gara softa. dedans un prêtre noir.
tosbayï S.: la tortue.

(Photta)

15

yer altïnda gelin gider. Sous la terre s'en va la mariée.
saban demiri S.: le soc.

(Kornokipos, Chatos)

16

iki taχta, iki baš, Deux planches en bois et deux têtes,
üstü taχta, altï daš. dessus en bois, dessous en pierre.
düven S.: la batteuse.

(Kornokipos)

17

her šeyde var. Chaque chose en a une.
gölge S.: l'ombre.

(Photta)

18

dört l'ap, Quatre pieds,
bir küp, une jarre,
eyri gïlïnč, un sabre recourbé
diŋgil top. et un ventre rebondi.
deve S.: le chameau.

(Chatos)

19

iki dike dike, Deux oreilles,
iki baka baka, deux yeux,
dört taka taka, quatre pieds

bir sallamu·ra. Et une queue.
ešek S.: l'âne.
(Le mot *sallamu·ra* 'queue' est une formation plaisante du verbe *salla-* 'laisser pendre'.)
(Photta)

20

attïm daš̈ï, J'ai jeté une pierre,
vurdum gušu, tué un oiseau.
ne attïγïm daš čiktï, Ni la pierre n'est venue,
ne vurduγum guš čiktï, ni l'oiseau revenu.
ne attïγïm daš ïdï, C'est n'était pas une pierre que j'ai
ne vurduγum guš udu. jetée,
balïk ni un oiseau que j'ai tué.
S.: le poisson.
(Kornokipos)

21

dādan attïm hï·zïnan, De la montagne j'en ai tiré vite,
yedi biŋ yïldï·zïnan. avec sept milles étoiles.
tüfek S.: le fusil de chasse.
(Chatos)

22

yem yer, Il mange des aliments.
su ičmez. (Mais) ne boit pas d'eau.
ipek böǰeyi S.: le ver à soie.
(Chatos)

23

benim bir kutum‿mar, J'ai une boîte,
ičinde biŋ bir türlü otum‿mar. dedans j'ai mille sortes d'herbes.
sahat S.: la montre.
(Photta)

24

benim evde bir gušum‿mar, A la maison j'ai un oiseau.
o guš o il'anï yer, Cet oiseau mange ce serpent.
o il'an da o gušu yer. Et ce serpent mange cet oiseau.
l'a·mba S.: la lampe.
(Chatos)

25

sarï gïz sarkar,
düšeǰek deye gorkar.
ekši leymon

Une fille jaune pend,
elle a peur de tomber.
S.: le citron.

(Knodhara)

26

daγdan gelir fï·zïnan,
yedi biŋ yïldï·zïnan.
sačma

De la montagne elle vient vite,
avec sept mille étoiles.
S.: La grenaille de plomb.

(Kornokipos)

27

illim a·bbara,
illim ga·bbara,
illim iliksiz,
illim kemiksiz.
gara böγü

Illim a·bbara,
Illim ga·bbara,
Illim sans moelle,
Illim sans os.
S.: Une sorte d'insecte noir, le scarabée.

(Photta)

28

yumruγum gadar yuvasï,
ičinde biŋ bir tane yumurtasï.
nar

Son nid est comme mon poing,
dedans mille et un oeufs.
S.: la grenade.

(Chatos)

29

biŋ midiriz gözlü.
tüprük

Ayant mille yeux midiriz.
S.: la salive.
(La signification du mot *midiriz* est inconnue. J'ai également fait note de cette devinette en Anatolie où ce mot revêt la forme de *bitiriz*.

(Chatos)

30

bir kutum‿mar,
ičinde iki türlü otum‿mar.
yumurta

J'ai une boîte,
dedans j'ai deux sortes d'herbes.
S.: l'oeuf.

(Chatos)

31

ben dururum, o gider, — Je m'arrête, il s'en va,
altïn gibi iz eder. — (et) laisse une trace pareille à l'or.
garavu·lli — S.: le limaçor.

(Chatos)

32

ma·ndïra, ma·ndïra, — La bergerie, la bergerie,
ičinde gava·ndïra. — (un) *gava·ndïra* là-dedans.
garavo·lli — S.: le limaçon.
(L'informateur ne connaissait pas le sens du mot *gava·ndïra.)*

(Photta)

33

yer altïnda küflü popaz. — Prêtre moisi sous la terre.
kolakas — S.: la colocase.

(Sinda)

34

suya batar, — Elle s'immerge dans l'eau,
su ičmez. — (mais) ne boit pas d'eau.
čaŋ — S.: la cloche.

(Chatos)

35

aršïn ayaklï, — (Il a des) pieds d'archine,
furma bïyïklï. — (et la) moustache tortillée.
tavušan — S.: le lièvre.

(Photta, Chatos)

36

gündüz dolu, — Vide le jour,
geǰe boš. — pleine la nuit.
čizme — S.: la botte.

(Chatos, Platani)

37

gündüz et yer, — Le jour il mange de la viande,
geǰe yïldïzlarï sayar. — la nuit il compte les étoiles.
čif deyneyi — S.: l'aiguillon.

(Chatos, Photta, Sinda)

38

to·paǰïk götü var,
güčük čanayï var,
bir gulač ipi var.
nargile

Il a une fesse rondelette,
il a un petit récipient,
il a une corde (longue d' une brasse.
S.: le narguilé.

(Kornokipos)

39

böyük beleŋk ɒen ener,
güčük beleŋge varïr.
tavušan

Il descend la grande côte,
il monte la petite côte.
S.: le lièvre.

(Photta)

40

gulaǰïγïndan duttum,
dibine gadar soktum.
čizme

J'ai pris sa petite oreille,
j'ai poussé jusqu'au fond.
S.: la botte.

(Psilatos, Chatos)

41

yer altïnda bubam bïyïγï.
pïra·tsa

Sous la terre la moustache de mon père.
S.: le poireau.

(Photta, Chytos)

42

sïra sïra develer,
birbirini geveler.
kiremit

Des chameaux rangés en ligne
se mordillent les uns les autres.
S.: les tuiles.

(Sinda)

43

gara tavïk,
garnï yarïk.
oǰak

Poule noire,
son ventre est fendu
S.: le fourneau.

(Chatos)

44

don ičinde dik durur.
fener

Il se tient droit dans les caleçons.
S.: la lanterne.

(Chatos)

45

ben yörürüm, o yörür, Je m'en vais et elle s'en va.
ben dururum, o da durur. je m'arrête, elle s'arrête aussi.
gölge S.: l'ombre.

(Kornokipos, Platani)

46

goǰa garïlar Vieilles femmes,
eyrim büyrüm butlarï var. (elles) ont des cuisses tordues.
gel gidelim gèresiŋ, Viens, allons (les) voir,
güle güle ölesiŋ. (et) mourir de rire.
asma S.: la vigne.

(Psilatos, Chatos)

47

dedemin donu gïǰïr gïǰïr eder. Les caleçons de mon grand-père font *gïǰïr gïǰir*, c'est-à-dire bruissent comme les feuilles de chou.
l'a·hana S.: le chou.

(Chatos)

48

yerde yörür, izi yok, Il marche par terre sans (laisser) de trace.
havada učar, sesi yok, Il vole dans l'air sans (rendre) un son.
ǰanï var, ganï yok, Il a une âme, n'a pas sang.
yaγï var, sütü yok. Il a du beurre, n'a pas de lait.
arï S.: l'abeille.

(Kornokipos)

49

gara tavïk dalda yatïr, Une poule noire est couchée sur la branche.
dal gïrïlïr, yere yatïr. La branche cède (ou: se détache), elle se couche par terre.
harïp S.: la caroube

(Photta)

50

geǰe biŋer, La nuit elle monte
gündüz ener. le jour elle descend.
peki S.: la bâcle.

(Photta, Sinda)

EINE KONSKRIPTION VON DEN JASSEN IN UNGARN AUS DEM JAHRE 1550

VON

L. FEKETE

Bekanntlich hatte sich ein großer Teil der in Ungarn lebenden Jassen in einem zusammenhängenden gemeinsamen Gebiet niedergelassen, und bildete eine selbständige Verwaltungs- und Besteuerungseinheit, die bis zum Jahre 1876 bestand, und den Namen »districtus yazigum« od. »Jasygia« trug.

Die Grenzen und die Ortschaften des jassischen Distrikts kennen wir im großen und ganzen aus dem Mittelalter, über die Zahl und die Sprache der Jasygen haben wir aber kaum einige Nachrichten.

Das erste Verzeichnis, das über die Zahl der Einwohner des jassischen Distrikts und zugleich über ihre Namen ausführlich berichtet, ist aus der Türkenzeit, durch die schriftliche Arbeit der türkischen Amtsorgane auf uns geblieben.

Türkische amtliche Organe pflegten nach der Eroberung eines Gebietes Konskriptionen von dem betreffenden Gebiet zu machen. Im Verfolg solcher Arbeiten besuchten sie die Dörfer des Distrikts der Reihe nach, legten Verzeichnisse über die Bauern der Dörfer an, über ihre Produktion, über den Ertrag der einzelnen Produktionszweige und über die übrigen Einkommenobjekte, die als Steuerquellen betrachtet werden konnten. Sie legten also Ausweise, wirtschaftliche Inventare über die Steuerquellen der Provinz an, und die Finanzorgane des Distrikts benützten diese Ausweise zur Grundlage bei der Festsetzung und der Einnahme der Steuern bis zur nächsten ähnlichen Konskription.

Nachdem die Türken die Festung Hatvan 1544 erobert und zum Zentrum des aus ihrer Umgebung neu organisierten Sandschaks gemacht hatten, machten türkische Amtsorgane einen solchen Ausweis auch über den Sandschak Hatvan, und da die Dörfer des jassischen Distrikts an den Sandschak Hatvan angegliedert wurden, wurden auch die Dörfer des jassischen Distrikts in die Konskription des Sandschaks Hatvan mit aufgenommen.

Die einzige, heute bekannte Konskription der Art stammt aus dem Jahre 1550, und ist im Besitz der Bibliothèque Nationale von Paris; ihre Signatur ist Mss. Turc. Suppl. 76, ihre erste richtige Bestimmung stammt

von Reinaud. Vor längerer Zeit wurde sie uns zur wissenschaftlichen Benützung von der Bibl. Nat. überlassen, und wir sprechen der Bibliothek bei dieser Gelegenheit erneut unseren aufrichtigen Dank für diese Freundlichkeit aus.* Es ist uns bekannt, daß das türkische Staatsarchiv (İstanbul, Başvekalet arşivi) mehrere ähnliche Verzeichnisse aufbewahrt; zur wissenschaftlichen Benützung dieser Schriften konnten wir zwar bis jetzt keine Gelegenheit oder Erlaubnis erhalten, doch sprechen wir auch hier unseren Wunsch aus, daß diese für die Wissenschaft zugänglich gemacht werden sollten.

Die angeführte Konskription wurde nach dem bei ähnlichen Konskriptionen normalerweise gebrauchten Schema in folgender Zusammenstellung angefertigt:

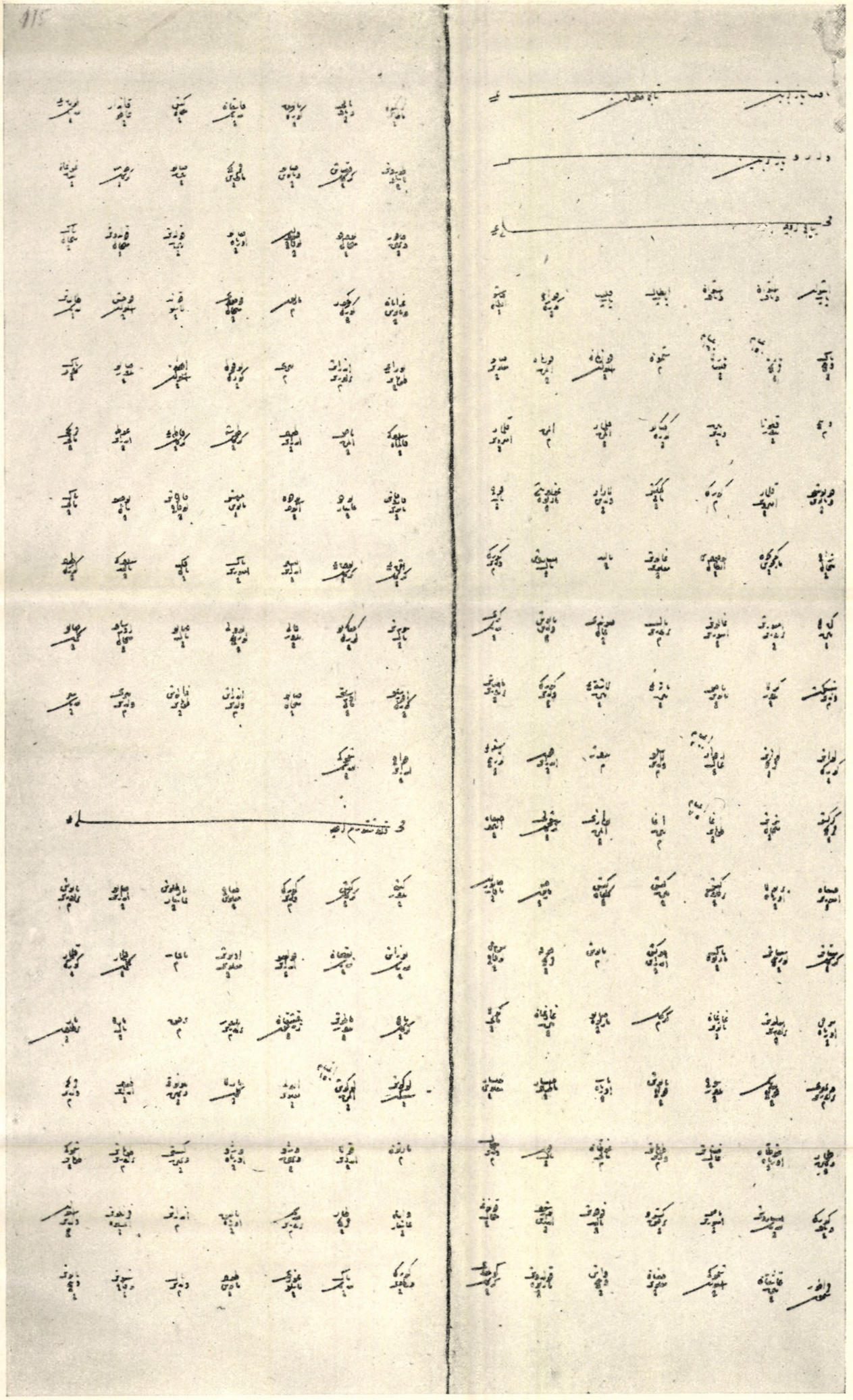
Die Konskription nennt sich im Titel des Bandes: Defter-i mufaṣṣal-i livā-i Segedīn maʿ Ḥaṭvān ve Novīġrād (»Ausführliche Beschreibung der Liwās Segedin [Szeged], Novigrad [Nógrád] und Hatvan«). Innerhalb des Bandes haben die einzelnen Kapitel besondere Überschriften: auf S. 5 der Handschrift »Ausführliche Beschreibung des Liwa Segedin«, auf S. 75 »Ausführliche Beschreibung des Liwa Hatvan«, auf S. 125 »Ausführliche Beschreibung des Liwa Novigrad«.

Nach der Überschrift folgt die Konskription. Diese beginnt in jedem Sandschak im zentralen Ort des Sandschaks. Sie zählt die Familienhäupter der Ortschaft auf, zuerst den Priester, den Richter (diese genossen Steuerermäßigung), dann die anderen Familienhäupter, d. h. die Verheirateten *(müzevveğ)*, und nennt neben den verheirateten Familienhäuptern die zur Familie gehörenden jugendlichen unverheirateten *(müğerred)* Kinder, wenn es solche gibt; zum Schluß erwähnt sie eventuell einige Witwen und Bettler. In größeren Gemeinden wurde die Konskription je nach Straßen vorgenommen. Nach der Aufzählung der Familienhäupter gibt die Konskription an, wieviel die Gemeinde von landwirtschaftlichen Produkten, d. h. von Weizen, Gerste als Zehenten abzuliefern hat, was der Einheitspreis der Produkte ist, was sie als Schweinesteuer, Bienenkorbsteuer usw. zahlt, und wieviel die Abgabe der Ortschaft in türkischem Geld zusammen ausmacht.

Nach solcher Konskription der ersten Ortschaft folgt die der zweiten, und so geht es weiter von Dorf zu Dorf im Gebiete des ganzen Sandschaks.

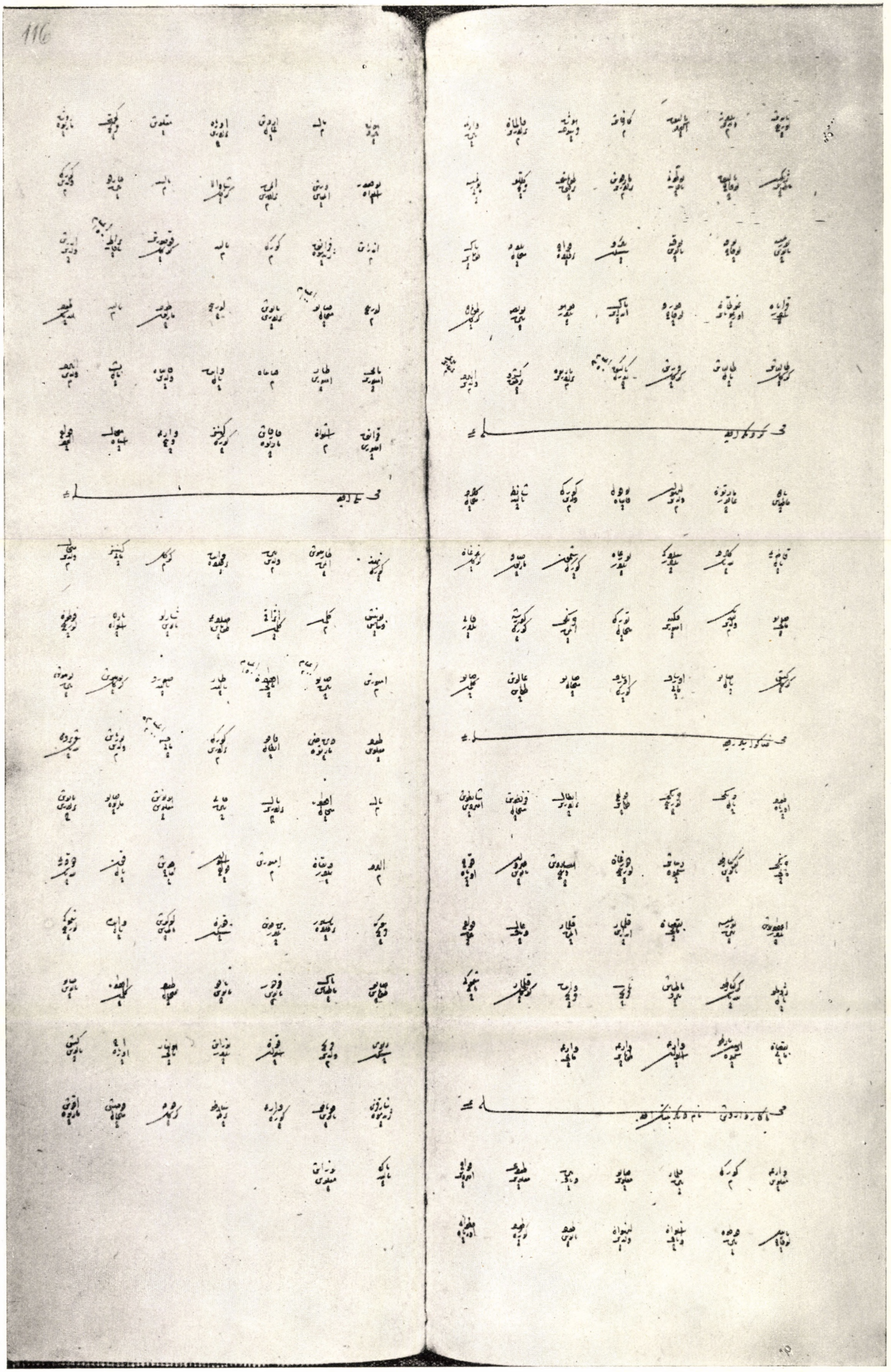
In der Konskription des Sandschaks Hatvan finden wir die Ortschaften des jassischen Distrikts auf S. 115—122 der Handschrift. Als erste steht die Konskription von Yāzberīn (Jászberény), von Straße zu Straße, dieser folgen die der übrigen 12 jassischen Ortschaften, ohne Einteilung nach Straßen.

* Eine Probe von zwei Tafeln publizierte ich in der Arbeit: Die Siyāqat-Schrift in der türkischen Finanzverwaltung, Budapest 1955, I, 214—223, bzw. II, Tafeln XVII—XVIII.



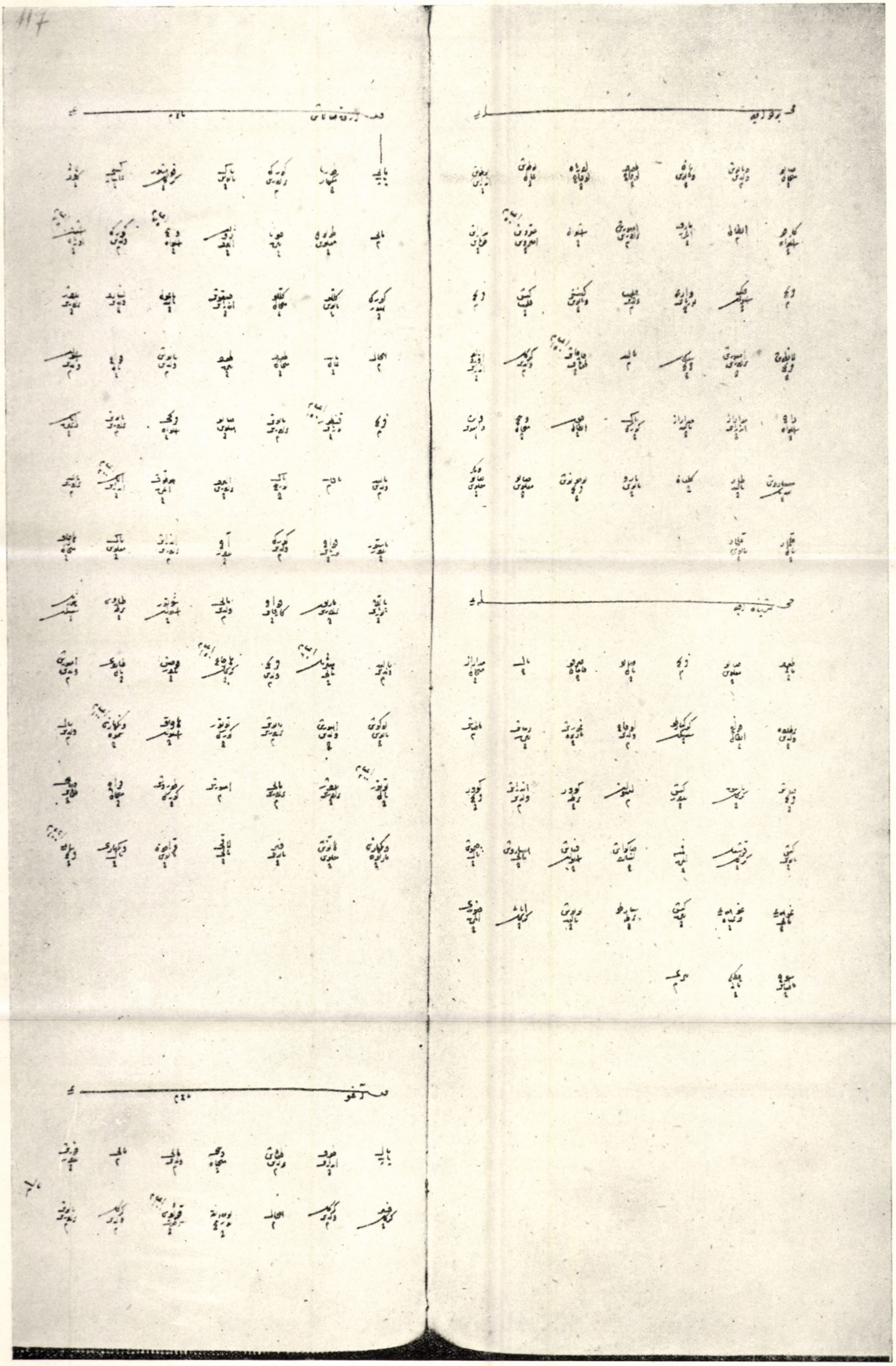
Tafel 1

Paris, Bibliothèque Nationale, Mss. Turc. Suppl. 76



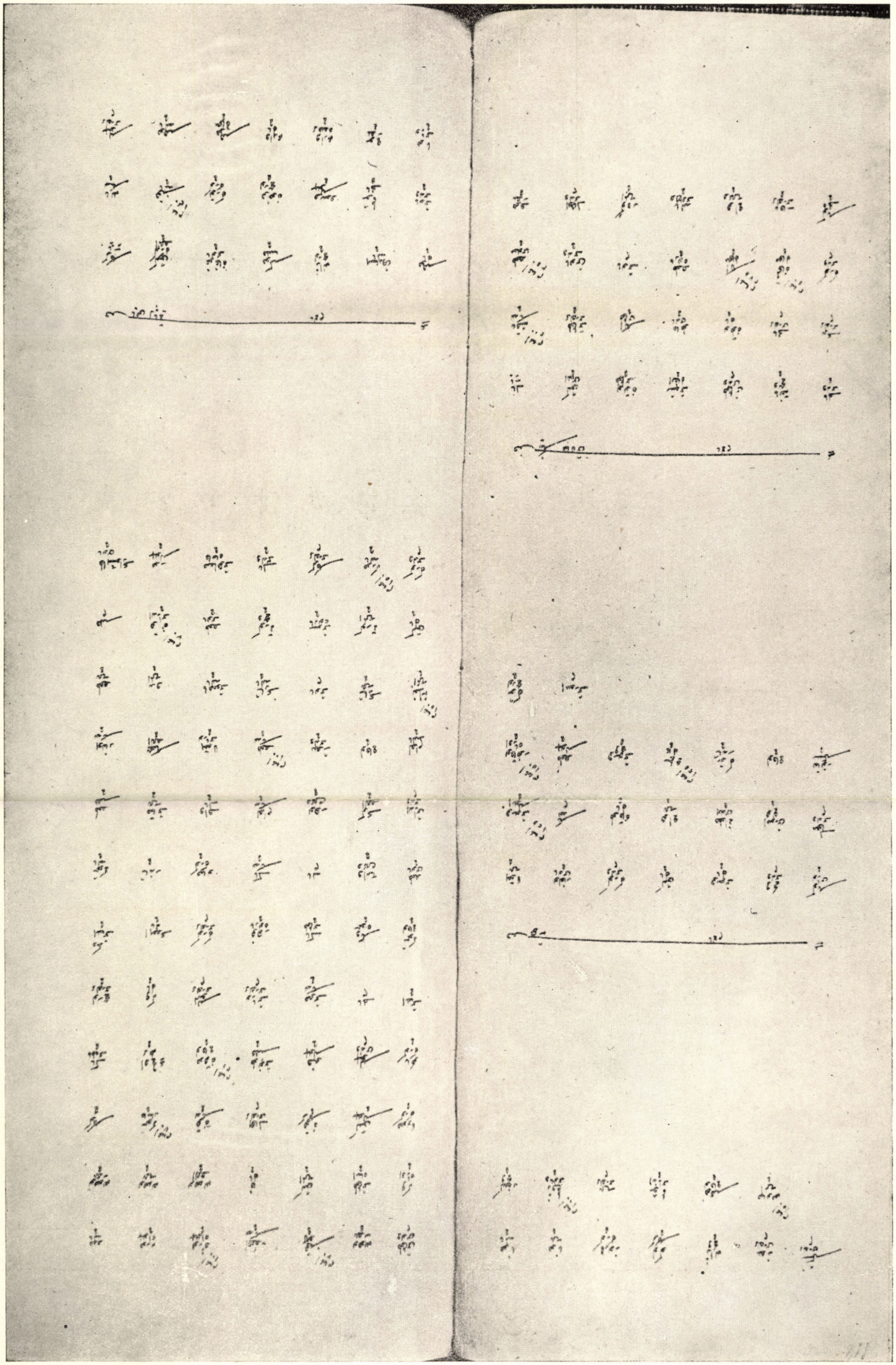
Tafel 2

Paris, Bibliothèque Nationale, Mss. Turc. Suppl. 76



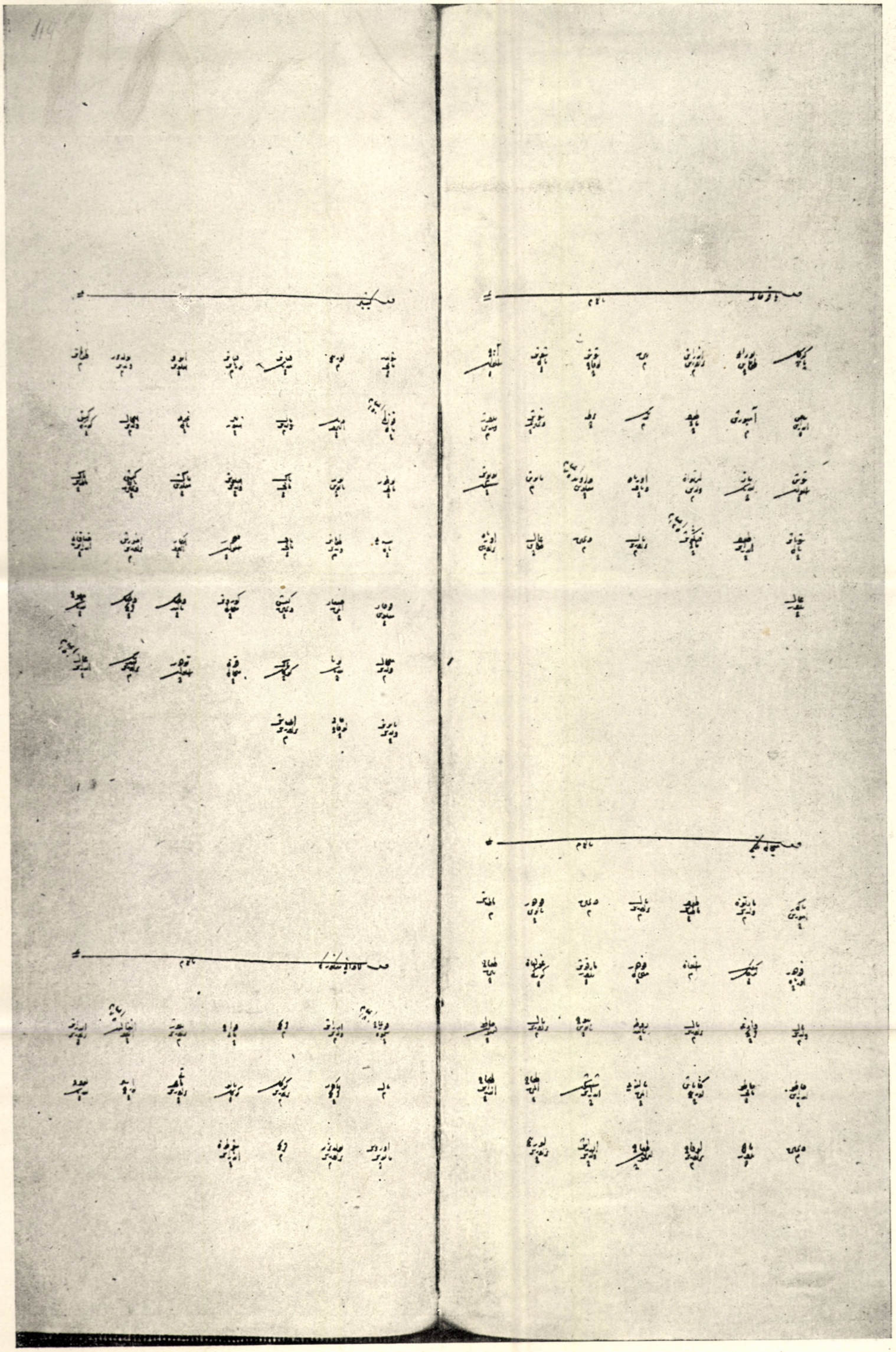
Tafel 3

Paris, Bibliothèque Nationale, Mss. Turc. Suppl. 76



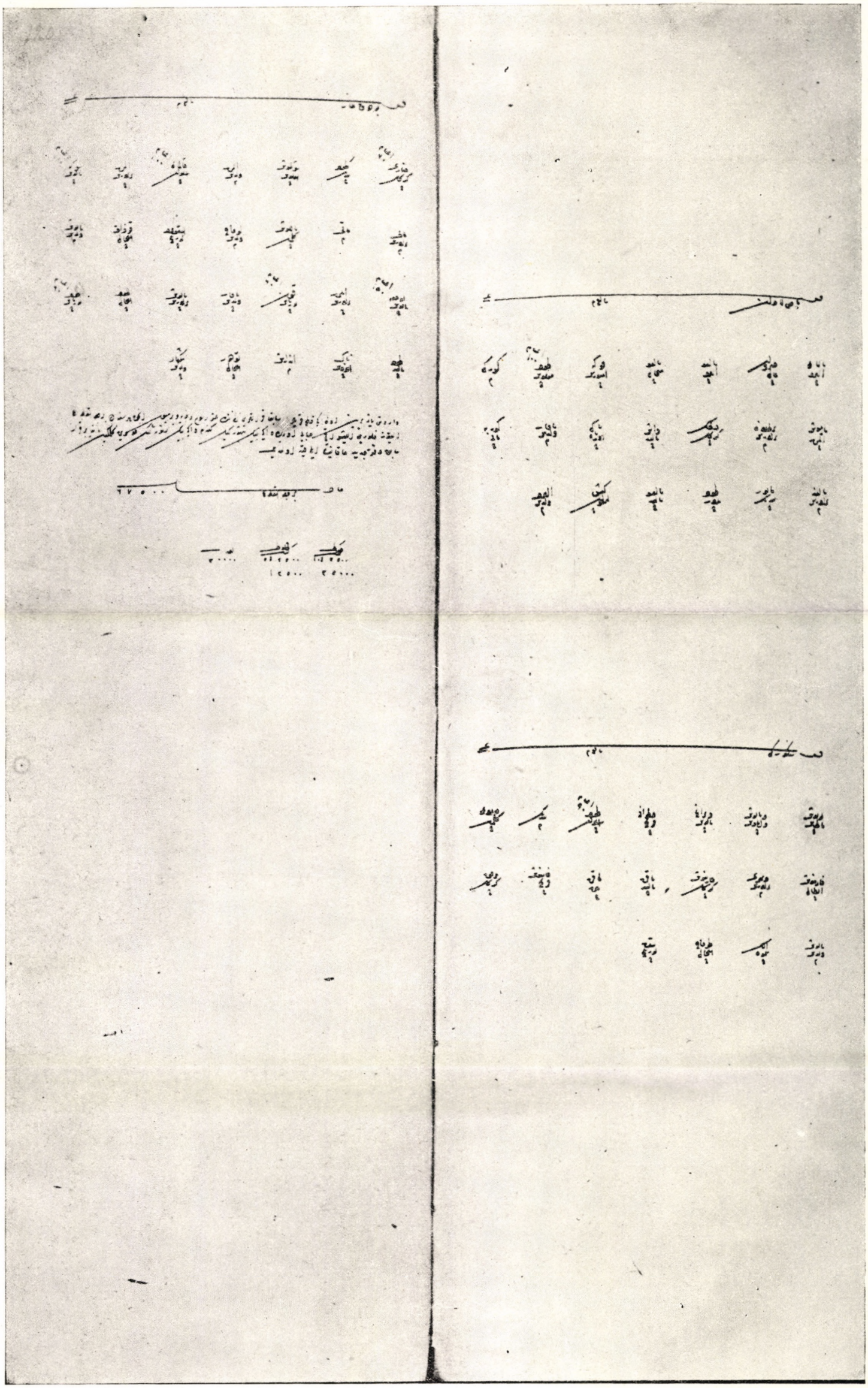
Tafel 4

Paris, Bibliothèque Nationale, Mss. Turc. Suppl. 76



Tafel 5

Paris, Bibliothèque Nationale, Mss. Turc. Suppl. 76



Tafel 6

Paris, Bibliothèque Nationale, Mss. Turc. Suppl. 76

Der einstige jassische Distrikt wurde dadurch, daß er ein Teil des Sandschaks Hatvan wurde, als Verwaltungseinheit aufgehoben, doch blieb er als Besteuerungseinheit bestehen. Die Sonderstellung der 13 jassischen Ortschaften ließ sich dadurch erkennen, daß in den Ortschaften nur die Personennamen angegeben sind, aber der Ernteertrag und die Summe der Steuer nicht erwähnt werden; zur Konskription der 13 jassischen Ortschaften ist aber eine Klausel hinzugefügt, laut deren diese Ortschaften ihre Steuern auch unter türkischer Herrschaft als éine Steiergemeinde zahlen sollen.

Die Konskription wurde mit sehr sorgfältiger Schrift angefertigt, und ist, obwohl die diakritischen Punkte an vielen Stellen nicht aufgesetzt sind, im allgemeinen gut lesbar. Die Namen sind nicht in besonderen Zeilen untereinander geschrieben, sondern in der Zeile von rechts nach links gehend, fleckenweise nacheinander, aber in regelmäßigen Abständen so, daß jede Zeile gleich viele Namen enthält, und die Namen auf der vollgeschriebenen Seite symmetrisch angeordnet sind.

In den 13 jassischen Ortschaften sind 998 Personen genannt; der Familienname ist in 700 Fällen angegeben, bei den anderen nur der Taufname ohne Familiennamen. Viele Familiennamen kommen wiederholt vor.

Der überwiegende Teil der Familiennamen ist ähnlich, wie sie unter den damaligen und heutigen Familiennamen zu finden sind, bzw. in die bekannten Kategorien dieser Namen hineinpassen. Ein Teil der Familiennamen ist diesen gegenüber fremd.

In den Jassen ist das »jassische Bewußtsein«, das Bewußtsein der jassischen Abstammung auch heute noch sehr lebendig, und dieses Bewußtsein kam bis auf die jüngste Zeit auch in amtlichen Schriften zum Ausdruck.* In jassischer Sprache kennen wir aber kein zusammenhängendes Sprachdenkmal, daher konnte die Frage der sprachlichen und ethnischen Zugehörigkeit der Jassen nur auf Grund einiger bekannter Personennamen untersucht werden. Auf Grund der Analyse dieser Personennamen hat sich die Meinung herausgebildet, daß die Jassen alanischer Herkunft seien.

Eine festere wissenschaftliche Grundlage und zugleich Bestätigung gewann diese Meinung durch eine kürzlich veröffentlichte Studie von Julius Németh: Egy szász szójegyzék az Országos Levéltárban (»Ein jassische[s]

* »Die dem ungarischen Geschlecht immer treue jassygisch-kumanische Nation«, »die unwandelbare Treue der Jasygen und Kumanen der ungarischen Sprache und Nationalität gegenüber«, »die Ungarn haben zugleich für das Schicksal der jasygisch-kumanischen Nation als ihrer treuen Verwandten Sorge getragen« sind wortgetreue Zitate aus der Publikation: A jász-kun kerületek kettős örömünnepe május 20. 1845 (»Das zweifache Freudenfest der jasygisch-kumanischen Distrikte den 20. Mai 1845«), Budapest, s. a.

Wörterverzeichnis im Staatsarchiv«)*, weiters: Eine Wörterliste der Jaßen der ungarländischen Alanen (ABAW Jg. 1958, Nr. 4). Dieses Wörterverzeichnis enthält etwa 40 jassische Wörter, die von einem unbekannten Kanzellisten 1422 aufgezeichnet worden sind. Die Studie analysiert die Wörter des Verzeichnisses, stellt fest, daß sie alanischer Herkunft sind, und erstreckt sich auch über die Deutung der schon früher bekannten jassischen Personennamen.

Die obenerwähnte Konskription der Jassen im Jahre 1550 wurde mit diesen Studie deshalb in Zusammenhang gebracht, weil die ungarländischen Jassen mit den iranischen Völkern zweifellos genetisch verbunden sind. Hieraus ergibt sich, daß diese Konskription zur Weiterentwicklung der Ergebnisse der angeführten Studie geeignet sein kann, deshalb teilen wir sie im nachstehenden mit.

ناحیهٔ یازبرین تابع حطوان

واروش یازبرین

محلهٔ پیاچ اوچه

قلمار امبروش ج	فوزمان اشتوان ج	① اشتوان پاپ
کورك م	قوزمان ایمره ج	اشتوان دیاق
کچکش ماتی ج	صابو مقلوش ج	اشتوان دیاق
لازار ولدش ج	③ وینچه م	انطال پاپ
غوردیشه مارتون ج	قطونا بلاژ ج	فلیب پاپ
قوچ بالند ج	پتره ولدش ج	قواچ کورك ج
⑤ قواچ میحال ج	صابو کورك ج	طاشو انطال ج
کونچول مارقوش ج	قلمار ایمره ج	② ناك وینچه ج
لوچودی انطال ج	ایمره م	بارلا فرنچ ج اغنام ۱۵۰
غالوش مقلوش ج	قلمار امبروش ج	بارلا فلیب ج اغنام ۱۶۰
بالند ج	④ دوبوشی دیانوش ج	شیمون م

* A Magyar Tudományos Akadémia nyelv- és irodalomtudományi osztályának közleményei (»Mitteilungen der I. Klasse der Ungarischen Akademie der Wissenschaften«) XII, 233—259, Budapest 1958. — Da die bibliographischen Angaben über die Frage dort angeführt sind, scheint es mir nicht nötig, sie zu wiederholen.

بندیك قواچ ج
سوچ بلاژ ج
یانوش قواچ ج
پاپ اوربان ج
چیسار ماطیاش ج
چیسار مقلوش ج
(14) قلمار دیمتره ج
غوطّان اوربان ج
ضناش غال ج
طوماش ولدش م
غوطّان ماتی م
قون پال ج
میحال ولدش م
(15) کورك دیاق ج
میساروش بندیك ج
یاص امبورش ج
کشرو برچق ج
فودوش بالند ج
بورشود اندراش ج
قونوغه میحال ج
(16) فراطور شیمون
قاشقان پتره ج
شیموکی اشتوان ج
چغان مقلوش ج
واش وینچه ج
قولدوش مارتون ج

اغا پتره م
پومازی ایمره ج
شولی کرکل ج
چیغان البرد ج
(10) چیغان امبورش ج
پربولا اوربان ج
کیش برطلان ج
کیش پتره ج
کیش کلیان ج
چه مارتون ج
صابوران یاقب ج
(11) سیتاش کرکل ج
سیتاش لورینچ ج
ناك مارتون ج
هوکش اندراش ج
یانوش م
چوقه فرنچ ج
شره‌غی لوقاچ ج
(12) شرغی اوربان ج
مقلوش برادرش م
غارغان یانوش ج
کرکل م
صابو مارتون ج
غارغان پتره ج
کولا ماتی ج
(13) دیمتری برادرش م

میساروش پال ج
کورك ولدش م
(6) کره‌چی پتره ج
امبورش برادرش ج
غالوش امبورش ج
پال برادرش م
صوندی غال ج
یانوش ولدش ج
کری بندیك ج
(7) شبشکن ولدش م
کرلا بلاژ ج
یاص یانوش ج
پاتهء پتره ج
لاشقهء پتره ج
کورك ولدش ج
ماطیاش برادرش ج
(8) لواش کورك ج
لواش فرنچ ج
روار* غال ج اغنام ۲۰۰
لاسلو ولدش م
بلاژ م
قون اندراش ج
لاشقهء لورینچ ج
(9) کرکش فرنچ ج
شرش میحال ج
اغا طوماش ج اغنام ۷۵

* Stellen, an denen auch eine andere Lesart annehmbar wäre, werden mit einem Stern (*) versehen.

ناك ماتى ج
(8) مقرهء كركل ج
بودهء كركل ج
پيستر اندراش ج
ناك امبورش ج
فكته پال ج
سيلاكى بالند ج
طود كورك ج
(9) سورش پال ج
صابو كورك ج
قالى بلاژ ج
اردلى لورينچ ج
صابو پال ج
اورساق ميحال ج
صابو كلمن ج
(10) اورساق كورك ج
اورساق ماتى ج
صابو ميحال ج
اندراش ولدش م
غالوش طوماش ج
پترى ولدش م
پنتر بنديك ج
(11) قواچ اندراش ج
شيموكى بنديك ج

مارتون م
قوحودى* ميحال ج
قوند لاسلو ج
قوچيش اشتوان ج
طالغاش بنديك ج
(5) توراءِ طوماش ج
اندراش برادرش م
پترى م
پوقول كورك ج
اولان اشتون ج
صابو بلاژ ج
ناك كليرد ج
(6) سيلاكى قالمان ج
ياص ايمره ج
طود اندراش ج
طوشه كركل ج
قاطهء كركل ج
غوطه اندراش ج
فرنچى ماتى ج
(7) فازوقاش يانوش ج
بودو غاشيار ج
بودون اكود ج
مهشر يانوش ج
فارقاش لوقاچ ج
بوچقو بال ج

كوملودى كركل ج
(1) [*linke Spalte*]
ژنكول ماطياش ج
ماتى دياق ج
باليق كورك ج
قاشقان بنديك ج
كيش ميحال ج
قاندار قاطو ج
طورهء بنديك ج
(2) طوروش لاسلو ج
قصاش كركل ج
صابو دينوش ج
فرنچ ماطياش ج
صابو پتره ج
طومپه كركل ج
غوغان پتره ج
(3) چاقور* ديمتره ج
بودقو ميحال ج
قپودان لوقاچ ج
صابو اوربان ج
فولدش پتره ج
قولدوش ميحال ج
ناك ميحال ج
(4) غرابان دينوش ج
كچور كورك ج

Nāḥiye Yāzberīn.[1] gehörig zu Ḥaṭvān, Vārōš Yāzberī

Maḥalle genannt Piyāč uča[2]

① Ištvān pāp,[3] Ištvān diyāq,[4] Ištvān diyāq, Anṭāl pāp, Filīp pāp, Qovāč G'ōrg' verh.,[5] Ṭāšō Anṭāl verh., ② Nāg' Vinče verh., Bārlā Ferenč verh., besitzt 150 Schafe, Bārlā Filīp verh., besitzt 160 Schafe, Šīmōn 1., Qōzmān Ištvān verh., Qōzmān Imre verh., Ṣābō Miqlōš verh., ③ Vīnče 1., Qaṭōnā Balāž verh., sein Sohn Petre verh., Ṣābō G'ōrg' verh., Qalmār Imre verh., Imre 1., Qalmār Ambrūš verh., ④ Dōbōši Diyānōš verh., Qalmār Ambrūš verh., G'ōrg' 1., Kečkeš Mātī verh., sein Sohn Lāzār verh., Ġōrdīša Mārtōn verh., Qūč Bālind verh., ⑤ Qovāč Mīḥāl verh., Gönčöl Mārqūš verh., Lōčōdi Anṭāl verh., Ġālōš Miqlōš verh., Bālind verh., Mīsārōš Pāl verh., sein Sohn G'ōrg' 1., ⑥ Kereči Petre verh., sein Bruder Ambūrš verh., Ġālōš Ambūrš verh., sein Bruder Pāl 1., Ṣōndi Ġāl verh., sein Sohn Yānōš verh., Keri Benedīk verh., ⑦ sein Sohn Sebešk'en 1., Gerlā Balāž verh., Yāṣ Yānōš verh., Pāta'i Petre verh., Lāšqa'i Petre verh., sein Sohn G'ōrg' verh., sein Bruder Māṭyāš verh., ⑧ Lovāš G'ōrg' verh., Lovāš Ferenč verh., Revār*[6] Gāl verh., besitzt 200 Schafe, sein Sohn Lāslō 1., Balāž 1., Qūn Andrāš verh., Lāšqa'i Lōrīnč verh., ⑨ Kerekeš Ferenč verh., Šereš Mīḥāl verh., Aġa Ṭōmāš verh., besitzt 75 Schafe, Aġa Petre 1., Pōmāzi Imre verh., Šūli Gergel verh., Čīġān Alberd verh., ⑩ Čīġān Ambūrš verh., Per.ōlā Orbān verh., Kīš Berṭalān verh., Kīš Petre verh., Kīš Kiliyān verh., Če Mārtōn verh., Ṣābūrān Yāqāb verh., ⑪ Sītāš Gergel verh., Sītāš Lōrīnč verh., Nāg' Mārtōn verh., Hōgeš Andrāš verh., Yānōš 1., Čōqa Ferenč verh., Šereġi Lūqāč verh., ⑫ Šer[e]ġi* Orbān verh., sein Bruder Miqlōš 1., Ġārġān Yānōš verh., Gergel 1., Ṣābō Mārtōn verh., Ġārgān Petre verh., K'ūlā Mātī verh., ⑬ sein Bruder Dīmitri verh., Benedīk qovāč[7] verh., Süč Balāž verh., Yānōš qovāč verh., Pāp Orbān verh., Čīsār Māṭyāš verh., Čīsār Miqlōš verh., ⑭ Qalmār Dīmitre verh., Ġōṭṭān Orbān verh., Ẓanāš Ġāl verh., sein Sohn Ṭōmāš 1., Ġōṭṭān Mātī 1., Qūn Pāl verh., sein Sohn Mīḥāl 1., ⑮ G'ōrg' diyāq verh., Mīsārōš Benedīk verh., Yāṣ Ambūrš verh., Kešerü Berčiq verh., Fōdōš Bālint verh., Bōršōd Andrāš verh., Qōnūġa Mīḥāl verh., ⑯ Frāṭōr Šimōn, Qāšqān Petre verh., Šimōn'i [Šomōg'i ?] Ištvān verh., Čaġān Miqlōš verh., Vās Vīnče verh., Qōldūš Mārtōn

[1] Heute: *Jászberény*, ehemals Mittelpunkt der 13 jasygischen Ortschaften.

[2] Ungarisch heute: *Piac utca*, etwa: »Marktgasse«.

[3] Ung. *pap:* »Priester, Pfarrer«.

[4] Ung. *diák* (aus dem lat. diaconus): »Schreibkundiger, scriba; Krämer« (vergl. türk. *ḫoǧa*).

[5] *verh.* ist Abkürzung für »verheiratet«, *l.* für »ledig«.

[6] Stellen, an denen auch eine andere Lesart annehmbar wäre, werden auch hier mit einem Stern (*) versehen. Irrelevante Varianten wurden aber unberücksicht gelassen.

[7] Ung. *kovács:* »Schmied«.

verh., Kōmlödi Gergel verh., [*linke Spalte*] ① Žinkōl Mātyāš verh., Mātī diyāq verh., Bālīq G'ōrg' verh., Qāšqān Benedīk verh., Kīš Mīḥāl verh., Qāndār Qāṭō verh., Ṭūra'i Benedīk verh., ② Ṭūrōš Lāslō verh., Qasāš Gergel verh., Ṣābō Diyānōš verh., Ferenč Mātyāš verh., Ṣābō Petre verh., Ṭōmpa Gergel verh., Ġōġān Petre verh., ③ Čāqūr* Dīmitre verh., Bōdqo Mīḥāl verh., Qapūdān Lūqāč verh., Ṣābō Orbān verh., Fōldeš Petre verh., Qōldūš Mīḥāl verh., Nāg' Mīḥāl verh., ④ Ġrābān Diyānōš verh., Kečūr* G'ōrg' verh., Mārtōn 1., Qōḥōdi* Mīḥāl verh., Qūnd Lāslō verh., Qōčiš Ištvān verh., Ṭālġāš Benedīk verh., ⑤ Tūra'i Ṭōmāš verh., sein Bruder Andrāš verh., Petri 1., Pōqōl G'örg' verh., Ulān Ištvān verh., Ṣābō Balāž verh., Nāg' Gelīrd verh., ⑥ Sīlāg'i Qālmān verh, Yāṣ Imre verh., Ṭōd Andrāš verh., Ṭōša Gergel verh., Qāṭa'i Gergel verh., Ġūṭa Andrāš verh., Ferenči Mātī verh., ⑦ Fāzōqāš Yānōš verh., Bōdō Ġāšpār verh., Bōdōn Eg'üd verh., Mehšer Yānōš verh., Fārqāš Lūqāč verh., Būčqo Pāl verh., Nāg' Mātī verh., ⑧ Maqra'i Gergel verh., Būda'i Gergel verh., Pīster Andrāš verh., Nāg' Ambūrš verh., Fekete Pāl verh., Sīlāg'i Bālind verh., Ṭōd G'örg' verh., ⑨ Sōröš Pāl verh., Ṣābō G'ōrg' verh., Qāli Balāž verh., Erdeli Lōrīnč verh., Ṣābō Pāl verh., Orsāq Mīḥāl verh., Ṣābō Kelemen verh., ⑩ Orsāq G'örg' verh., Orsāq Mātī verh., Ṣābō Mīḥāl verh., sein Sohn Andrāš 1., Ġālōš Ṭōmāš verh., sein Sohn Petri 1., Penter* Benedīk verh., ⑪ Qovāč Andrāš verh., Šīmōn'i Benedīk verh.

محلهء قلاشتورم اوچه

لوكوش ايمره ج اغنام ۱۵۰	ياقاب م	① كيش بلاژ ج
اردلى مقلوش ج	قلمار كلمن ج	كيش كركل ج
بارلا كلمن ج	قلمار كورك ج	كورك ولدش م
هونوقه ديمتره ج	③ باچى كركل ج	طقاچ مقلوش ج
طود اندراش ج	ماطوش بلاژ ج	بارطلوش غاشپار ج
فرنچ ولدش م	قشقان ژيدمون ج	صابو اندراش ج
⑤ مارتون م	بلاژ برادرش م	يانوش برادرش م
قولا اندراش ج	برچق م	② بوزاش بنديك ج
دژو ديمتره ج	بارلا پال ج	بقصان بنديك ج
دژو اروبان ج	تار برطلان ج	قوليقو* اندراش ج
كستى ديمتره ج	④ لوكوش شبشكن ج	اوتوش مقلوش ج

بلاقه میحال ج
ناك طوماش ج
(11) قرامان بلاژ ج
غوطّان اورغوباش ج
چورقه* لوقاچ ج
ناڭ اندراش ج
چومو* بلاژ ج
بویصه پتره ج
طوماجی کرکل ج
(12) طالغاش کرکل ج
طالغاش پال ج
ورش کرکل ج
بالیق کورك ج اغنام ۳۵۰
مارتون برادرش م
کشرو برچق ج
البرد ولدش م
پتری برادرش م

بلاژ ولدش م
بالیق اکود ج
کارفاش م
موژه قرشتوف ج
قالمان برادرش م
وارغه پتره ج
(9) ژیکیت* ماطیاش ج
بالیق لوقاچ ج
بوطّونی یاقاب ج
مارقوش برادرش م
طوماشی برچق ج
کلّلو فرنچ ج
بورنمیسه ماتی ج
(10) بورنمیسه یانوش ج
بوقه لوقاچ ج
بوقه یانوش ج
بیرو شبشکن ج
قواج برطلان ج

طوماش برادرش م
شموکی طوماش ج
(6) وارغه غاشپار ج
طار فرنچ ج
بندیك برادرش م
بالیق اوربان ج
اندراش م
فرنطوش اغشتون ج
اشتوان ولدش ج
(7) کورك دامادش ج
ناك بندیك ج
غوری لاسلو ج
طود یانوش ج
پال ولدش م
شیپوش لوقاچ ج
یانوش وینچه ج
Tafel 2
(8) یانوش لورینچ ج

Maḥalle genannt Qlāštōrom uča[8]

(1) Kīš Balāž verh., Kīš Gergel verh., sein Sohn G′ōrg′ l., Ṭaqāč Miqlōš verh., Bārṭalōš Gāšpār verh., Ṣābō Andrāš verh., sein Bruder Yānōš l., (2) Būzāš Benedīk verh., Baqṣān Benedīk verh., Qōlīqo* Andrāš verh., Ötveš Miqlōš verh., Yāqāb l., Qalmār Kelemen verh., Qalmār G′ōrg′ verh. (3) Bāči Gergel verh., Māṭūš Balāž verh., Qašqān Zīdmōn verh., sein Bruder Balāž l., Berčiq l., Bārlā Pāl verh., Tār Berṭalān verh., (4) Lōkōš Sebešk′en verh., Lōkōš Imre verh., besitzt 150 Schafe, Erdeli Miqlōš verh., Bārlā Kelemen verh., Hōnōqa Dīmitre verh., Ṭōd Andrāš verh., sein Sohn Ferenč l., (5) Mārtōn l., Qūlā Andrāš verh., Dežō Dīmitre verh., Dežō Orbān verh., Gesti

[8] Ungarisch heute: *Klastrom utca*, etwa: »Klostergasse«.

Dīmitre verh., sein Bruder Ṭōmāš l., Šīmōn'i Tōmāš verh., ⑥ Vārġa Ġāšpār verh., Ṭār Ferenč verh., sein Bruder Benedīk l., Bālīq Orbān verh., Andrāš l., Forinṭōš Aġoštōn verh., sein Sohn Ištvān verh., ⑦ sein Eidam G'ōrg' verh., Nāg' Benedīk verh., Ġōri Lāslō verh., Ṭōd Yānōš verh., sein Sohn Pāl l., Šīpōš Lūqāč verh., Yānōš Vīnče verh., ⑧ Yānōš Lōrīnč verh., sein Sohn Balāž l., Bālīq Eg'ūd verh., G'ārfāš l., Mūža Qrištōf verh., sein Bruder Qālmān verh., Vārġa Petre verh., ⑨ Žīgīt* Māṭyāš verh., Bālīq Lūqāč verh., Bōṭṭōni Yāqāb verh., sein Bruder Mārqūš l., Ṭōmāši Berčiq verh., Kellō Ferenč verh., Bōrnemīsa Mātī verh., ⑩ Bōrnemīsa Yānōš verh., Bōqa Lūqāč verh., Bōqa Yānōš verh., Bīrō Šebešk'en verh., Qovāč Berṭalān verh., .elāqa Mīḥāl verh., Nāg' Ṭōmāš verh., ⑪ Qarāmān Balāž verh., Ġōṭṭān Orġōbāš verh., Čūrqa* Lūqāč verh., Nāg' Andrāš verh., Čōmō* Balāž verh., Bōyṣa Petre verh., Ṭōmāği Gergel verh., ⑫ Ṭālġāš Gergel verh., Ṭālġāš Pāl verh., Vereš Gergel verh., Bālīq G'ōrg' verh., besitzt 350 Schafe, sein Bruder Mārtōn l., Kešerü Berčiq verh., sein Sohn Alberd l., sein Bruder Petri l.

محلهٔ کردمکه اوچه

کورشه کورك ج	سیلاکی بلاژ ج	① باچی ماطیاش ج
چاتی بلاژ ج	بوزغان بلاژ ج	مارتون غابور ج
④ کیش کرکل ج	شیمون کورك ج	اشتوان ولدش م
صابو پال ج	صاقه مارتون ج	پوقول فابیان ج
اورساق ماتی ج	غرغان کرکل ج	کورك ولدش م
اورساق کورك ج	③ صابو ماتی ج	شانطه بالند ج
صابو میحال ج	بندیك ولدش م	کلیرد میحال ج
غالوش طوماش ج	فکته امبورش ج	② قاطهٔ پال ج
صابو کلمن ج	تورك میحال ج	کلیرد بندیك ج
	حرنکی* ایمره ج	

Maḥalle genannt Kerdmege uča[9]

① Bāči Māṭyāš verh., Mārtōn Ġābōr verh., sein Sohn Ištvān l., Pōqōl Fābiyān verh., sein Sohn G'ōrg' l., Šānṭa Bālind verh., Gelīrd Mīḥāl verh., ② Qāṭa'i Pāl verh., Gelīrd Benedīk verh., Sīlāg'i Balāž verh., Buzgān* Balāž

[9] Ungarisch heute: *Kert möge utca*, etwa: »Gasse hinter den Gärten«.

verh., Šīmōn G′ōrg′ verh., Ṣāqa Mārtōn verh., Ġarġān Gergel verh., ③ Ṣābō Mātī verh., sein Sohn Benedīk l., Fekete Ambrūš verb., Tūrk Mīḥāl verh., Ḥarangi Imre verh., Kōrše G′ōrg′ verh., Čāti Balāž verh., ④ Kīš Gergel verh., Ṣābō Pāl verh., Orsāq Mātī verh., Orsāq G′ōrg′ verh., Ṣābō Mīḥāl verh., Ġālōš Ṭōmāš verh., Ṣābō Kelemen verh.

محلهٔ ضاکواسیر اوچه

کرکیارطو بندیك ج	میساروش وینچه ج	① طود اوربان ج
ماطیاش بیرو ج	حیروات یانوش ج	دنکی* پال ج
پاپ فرنچ ج	قوچ اوربان ج	حرنکی* لورینچ ج
وایده فرنچ ج	③ اولاٰیوش بلاژ ج	قواچ طوماش ج
قلمار کرکل ج	بورنمیسه پتره ج	انطال برادرش ج
شیموکی ماتی ج	بقصان ماتی ج	فرنطوش میحال ج
⑤ بقصان ماتی ج	قلمار اندراش ج	شایطوش امبروش ج
ارسین‌یارطو شیمون ج	قلمار ایمره ج	② حرنکی* ماتی ج
وارغه اشتوان ج	غال دیاق ج	کرکیارطو یانوش ج
وارغه طوماش ج	قواچ پتره ج	ریپاش شیمون ج
وارغه ماتی ج	④ ژوملو پال ج	دورغان لورینچ ج

Maḥalle genannt Ẓag′vasīr uča[10]

① Ṭōd Orbān verh., Denki* Pāl verh., Ḥarangi* Lōrīnč verh., Qovāč Ṭōmāš verh., sein Bruder Anṭāl verh., Forinṭōš Mīḥāl verh., Šāyṭōš Ambrūš verh., ② Ḥarangi* Mātī verh., Kerekyārṭō Yānōš verh., Rīpāš Šīmōn verh., Dōrġān Lōrīnč verh., Mīsārōš Vīnče verh., Ḥīrvāt Yānōš verh., Qūč Orbān verh., ③ Olāyōš Balāž verh., Bōrnemīsa Petre verh., Baqṣān Mātī verh., Qalmār Andrāš verh., Qalmār Imre verh., Ġāl diyāq verh., Qovāč Petre verh., ④ Žōmlō Pāl verh., Kerekyārṭō Benedīk verh., Māṭyāš bīrō[11] verh., Pāp Ferenč verh., Vāyda Ferenč verh., Qalmār Gergel verh., Šīmōn′i Mātī verh., ⑤ Baqṣān Mātī verh., Ersīnyārṭō Šīmōn verh., Vārġa Ištvān verh., Vārga Ṭōmāš verh., Vārġa Mātī verh.

[10] Ungarisch heute: *Zagyvaszer utca*, etwa: »Gasse am Zagyva-Ufer«.
[11] Ung. *bíró:* »Richter, Dorfrichter«.

محلهء ماكار واروش نام ديكر پنتك اوچه

لورينچ ج
طود مارتون ج
بالند م
طود بنديك ج
⑦ ماتى امبورش ج
طار امبورش ج
قپايتان* م
وايده پال ج
فابيان ولدش ج
بشه پال ج
البرد ولدش م
⑧ فرانق امبورش ج
اشتوان م
فارقاش مارتون ج
كنز كورك ج
وارغه وينچه ج
ميحال اشپان ج
قواچ البرد ج

كچمتى* فرنچ ج
اوژه مارتون ج
④ بوچقور اشيوان ج
ورش ايلياش ج
ايمره برادرش م
شاوالا كركل ج
پال م
چارقو پتره ج
كورك ولدش م
⑤ اندراش م
فرانق ژيدمون ج
كورك م
بالند م
قوصورش كركل ج
براط ياقاب ج اغنام ۱۵۰
اندراش ولدش ج
⑥ لورينچ م
صابو ميحال ج اغنام ۱۰۰
يانوش برادرش ج

① وارغه مقلوش ج
كورك م
قلمار پتره ج
صابو مقلوش ج
پتره دياق ج
طودى مقلوش ج
قواچ امبروش ج
② باربيل لوقاچ ج
فوطون پتره ج
اشتوان دياق ج
اشتوان ولدش ج
طود يانوش ج
طود كورك ج
حطوانى اوربان ج
③ موژه پيرو ج
پال م
اروش غال ج
اوربان برادرش ج
مقلوش ج

Mahalle genannt Māg'ār vārōš[12] *oder Pentek uča*[13]

① Vārġa Miqlōš verh., G'ōrg' l., Qalmār Petre verh., Ṣābō Miqlōš verh., Petre diyāq verh., Ṭōdi Miqlōš verh., Qovāč Ambrūš verh., ② Bārbīl Lūqāč verh., Fōṭōn Petre verh., Ištvān diyāq verh., sein Sohn Ištvān verh., Ṭōd Yānōš verh., Tōd G'ōrg' verh., Ḥaṭvāni Orbān verh., ③ Mūža bīrō

[12] D. h. *Magyar város:* »Ungarische Stadt, Ungarische Gasse«.
[13] D. h. *Péntek utca*, etwa: »Freitaggasse«.

verh., Pāl l., Ĕrōš Gāl verh., sein Bruder Orbān verh., Miqlōš verh., Kečmeti* Ferenč verh., Öže Mārtōn verh., ④ Bōčqōr Ištvān verh., Vereš Ilyāš verh., sein Bruder Imre l., Šāvālā Gergel verh., Pāl l., Čārqo* Petre verh., sein Sohn G′ōrg′ l., ⑤ Andrāš l., Frānq Žīdmōn verh., G′ōrg′ l., Bālind l., Qōṣōruš Gergel verh., Barāṭ Yāqāb verh., besitzt 150 Schafe, sein Sohn Andrāš verh., ⑥ Ḷōrīnč l., Ṣābō Mīḥāl verh., besitzt 100 Schafe, sein Bruder Yānōš verh., Lōrīnč verh., Ṭōd Mārtōn verh., Bālind l., Ṭōd Benedīk verh., ⑦ Mātī Ambūrš verh., Ṭār Ambūrš verh., Qapāytān* l., Vāyda Pāl verh., sein Sohn Fābiyān verh., Beše Pāl verh., sein Sohn Alberd l., ⑧ Frānq Ambūrš verh., Ištvān l., Fārqāš Mārtōn verh., Kenez G′ōrg′ verh., Vārga Vīnče verh., Mīḥāl išpān verh., Qovāč Alberd verh.

محلهٔ سلی اوچه

⑥ البرد م
دیقان بلاژ ج
امبورش م
اشتوان قواچ ج
حوش لقاچ ج
قون پال ج
دوقهٔ بندیك ج
⑦ سوکه فرنچ ج
پاستور برطلان ج
پرهدوش بلاژ ج
قون شبشکن ج
لوکوش ماطیاش ج
وایده پال ج
شیموکی لورینچ ج
⑧ صابو طوماش ج
ناك ماطیاش ج
فودور یانوش ج
تاقو* یانوش ج

طار بالند ج
صورو بالند ج
بوهوش کرکل ج
بوهوش پتره ج
④ طود مقلوش ج
دبرهچنی مارتون ج
قاقو* انطال ج
کورك برادرش م
چه ماتی ج اغنام ۲۰۰
بورباش ولدش م
شوپرون بندیك ج
⑤ پال م
اولان میحال ج
پال برادرش ج
چاتی پتره ج
مونوش مقلوش ج
صابو مارتون ج
یانوش برادرش ج

① نهز کورك ج
طارصوش [طارهوش؟]
ایمره ج
پتره ولدش م
وایده برطلان ج
کرکل م
کنز ماتی ج
میحال ولدش م
② بونیش ویتالیش ج
کلمن م
ایژاقی کلمن ج
صلاءِ طوماش ج
شارلو یانوش ج
بارلا اشتوان ج
فوطون لورینچ ج
③ امبورش م
صابو پتره ج اغنام ۲۰۰
اولان ماتی ج اغنام ۱۵۰

سیارطو برطه ج	بوزاش بلاژ ج	طود میحال ج
قوچه کرکل ج	مولنار ماتی ج	اولان کلمن ج
قوچیش میحال ج	اچ اوربان ج	صابو یانوش ج
اقوش مارتون ج	کیش یانوش ج	⑨ ریوی شبشکن ج
⑪ ناك بالند ج	⑩ شارقزی ژیدمون ج	فرنچ ولدش م
بوزاش مقلوش ج	قوپاص یانوش ج	قون اشتوان ج
	وارغه کورك ج	

Maḥalle genannt Seli uča[14]

① Nehez G′ōrg′ verh., Ṭārṣōš Imre verh., sein Sohn Petre l., Vāyda Berṭalān verh., Gergel l., Kenez Mātī verh., sein Sohn Mīḥāl l., ② Bōniš Vītālīš verh., Kelemen l., Ižāqi Kelemen verh., Ṣalā'i Ṭōmāš verh., Šārlō Yānōš verh., Bārlā Ištvān verh., Fōṭōn Lōrīnč verh., ③ Ambūrš l., Ṣābō Petre verh., besitzt 200 Schafe, Ulān Mātī verh., besitzt 150 Schafe, Ṭār Bālind verh., Ṣōrō Bālind verh., Bōhūš Gergel verh., Bōhūš Petre verh., ④ Ṭōd Miqlōš verh., Debrečeni Mārtōn verh., Qāqō* Anṭāl verh., sein Bruder G′ōrg′ verh., Če Mātī verh., besitzt 200 Schafe, sein Sohn Bōrbāš l., Šōprōn Benedīk verh., ⑤ Pāl l., Ulān Miḥāl verh., sein Bruder Pāl verh., Čāti Petre verh., Mōnūš Miqlōš verh., Ṣābō Mārtōn verh., sein Bruder Yānōš verh., ⑥ Alberd l., Dīqān Balāž verh., Ambūrš l., Ištvān qovāč verh., Ḥūš Luqāč verh., Qūn Pāl verh., Dūqa'i Benedīk verh., ⑦ Sōke Ferenč verh., Pāstōr Berṭalān verh., Peredūš Balāž verh., Qūn Šebešk′en verh., Lōkōš Māṭyāš verh., Vāyda Pāl verh., Šīmōn′i Lōrīnč verh., ⑧ Ṣābō Ṭōmāš verh., Nāg′ Māṭyāš verh., Fodor Yānōš verh., Tāqō* Yānōš verh., Ṭōd Mīḥāl verh., Ulān Kelemen verh., Ṣābō Yānōš verh., ⑨ Rīvi Šebešk′en verh., sein Sohn Ferenč l., Qūn Ištvān verh., Būzāš Balāž verh., Mōlnār Mātī verh., Ač Orbān verh., Kīš Yānōš verh., ⑩ Šārqozi Žīdmōn verh., Qōpāṣ Yānōš verh., Vārġa G′ōrg′ verh., Siyārṭō Berṭa verh., Qūča Gergel verh., Qōčīš Mīḥāl verh., Aqōš Mārtōn verh., ⑪ Nāg′ Bālind verh., Būzāš Miqlōš verh.

[14] Ungarisch heute: *Szeli utca*, etwa: »Szeligasse, Gasse nach Szeli«. *(Szeli* ist ein angrenzendes Dorf.)

محلهٔ بودو اوچه

مداراز اندراش ج
مداراز بالند ج
ناك كورك ج
چون* انطال ج
وينچه ميحال ج
وايده دامقوش ج
⑥ ميساروش بنديك ج
طار بالند ج
كليان ج
بارو يانوش ج
پوطونوش فرنچ ج
صابو مقلوش ج
ديكر صابو مقلوش ج
⑦ قلمار پال ج
قلمار يانوش ج

③ فرنچ م
فكته اشتوان ج
وارغه بورباش ج
فليب ولدش م
كنز ديانوش ج
كيش فليب ج
فرنچ م
④ لانطوش فرنچ ج
امبورش برادرش ج
سيكل فرنچ ج
بالند م
فارقاش طوماش ج
اغنام ١٥٠
كركل ولدش م
اوژواد اندراش ج
⑤ راچ اشتوان ج

① صابو ميحال ج
ديانوش ولدش م
بان ديانوش ج
طود لوقاچ ج
ادريان لوقاچ ج
بوطوش غال ج
بوطوش اندراش ج
② كاقو اشتوان ج
انطال م
مارق ايمره ج
امبورش برادرش م
اشتوان ج
چتروش* امبروش ج
اغنام ٥٠
مداراش طوماش ج

Maḥalle genannt Bōdō uča[15]

① Ṣābō Mīḥāl verh., sein Sohn Diyānōš l., Bān Diyānōš verh., Ṭōd Lūqāč verh., Adriyān Lūqāč verh., Bōṭ̄ōš Ġāl verh., Bōṭ̄ōš Andrāš verh., ② G′āqō Ištvān verh., Anṭāl l., Mārq Imre verh., sein Bruder Ambūrš l., Ištvān verh., Četrūš* Ambrūš verh., besitzt 50 Schafe, Madārāš Ṭōmāš verh., ③ Ferenč l., Fekete Ištvān verh., Vārġa Bōrbāš verh., sein Sohn Filīp l., Kenez Diyānōš verh., Kīš Filīp verh., Ferenč l., ④ Lānṭ̄ōš Ferenč verh., sein Bruder Ambūrš verh., Sīkel Ferenč verh., Bālind l., Fārqāš Ṭōmāš verh., besitzt 150 Schafe, sein Sohn Gergel l., Ožvād Andrāš verh., ⑤ Rāč Ištvān verh., Madārāz Andrāš verh., Madārāz Bālind verh., Nāg′ G′ōrg′

[15] Ungarisch heute: *Bodó utca*, etwa: «Bodógasse». (Bodó ist ein ungarischer Personenname.)

verh., Čūn* Anṭāl verh., Vīnče Mīḥāl verh., Vāyda Dāmoqōs verh., ⑥ Mīsārōš Benedīk verh., Ṭār Bālind verh., Kilyān verh., Bārō Yānōš verh., Pūṭōnōš Ferenč verh., Ṣābō Miqlōš verh., ein anderer Ṣābō Miqlōš verh., ⑦ Qalmār Pāl verh., Qalmār Yānōš verh.

محلهٔ اشپان اوچه

فیاش اشتوان ج
میساروش ماتی ج
چیموش پال ج
⑤ غومبهٔ ماتی ج
غومبهٔ دیمیان ج
کیش پتره ج
سیارطو برطه ج
بوتوش بالند ج
اپاتی کرکل ج
صوندی ایمره ج
⑥ سوچ ماطیاش ج
هکلی* ماتی ج
پتری م

ماطیاش م
③ فیاش فرنچ ج
بالیق کرکل ج
کیش بلاژ ج
اشتوان م
کوور برطه ج
اندراش ولدش م
کوور فرنچ ج
④ کیش یانوش ج
قرشتل کرکل ج
فمیسه* ایمره ج
ضاکواش لینارد ج

① طود ماتی ج
صابو مقلوش ج
فرنچ م
صابو پال ج
حیرقو* فابیان ج
پال ج
مداراز میحال ج
② برطلان ولدش ج
قواچ انطال ج
کرکیارطو شبشکن ج
لوقاچ ولدش م
غورش مارتون ج
ریپاش پتره ج

Maḥalle genannt Išpān uca[16]

① Ṭōd Mātī verh., Ṣābō Miqlōš verh., Ferenč l., Ṣābō Pāl verh., Ḥīrqo* Fābiyān verh., Pāl verh., Madārāz Mīḥāl verh., ② sein Sohn Berṭalān verh., Qovāč Anṭāl verh., Kerekyārṭō Šebešk'en verh., sein Sohn Lūqāč l., Ǧōrš Mārtōn verh., Rīpāš Petre verh., Mātyāš l., ③ Fiyāš Ferenč verh., Bālīq Gergel verh., Kīš Balāž verh., Ištvān l., Kōver Berṭa verh., sein Sohn Andrāš l., Kōver Ferenč verh., ④ Kīš Yānōš verh., Qrištal Gergel verh., Femise* Imre verh., Ẓāg'vāš Līnārd verh., Fiyāš Ištvān verh., Mīsārōš Mātī verh., Čīmōš Pāl verh., ⑤ Ġōmba'i Mātī verh., Ġōmba'i Dīmyān verh., Kīš Petre verh., Siyārṭō Berṭa verh., Bōtōš Bālind verh., Apāti Gergel verh., Ṣōndi Imre verh., ⑥ Sūč Māṭyāš verh., Hekli* Mātī verh., Petri l.

[16] Ungarisch heute: *Ispán utca*, etwa: »Ispángasse« (*ispán* = Gespan).

قریهٔ ارقه‌صالاش تابع م

هارحاق میحال ج
⑧ پالّلا بورباش ج
مارتون برادرش ج
قواچ کارفاش ج
ماتی ولدش م
شوتور اشتوان ج
طاردی برطه ج
هوژیل شبشکن ج
⑨ بالند ولدش م
هیژیل ماتی ج اغنام ٦٠
فرنچ ولدش م
هارحاغ کرکل ج
اغنام ١٥٠
قوچیش بلاژ ج
طاردی پال ج
امبورش ولدش م
⑩ لوکوش یانوش ج
امبورش ولدش ج
یانوش برادرش م
توتور کورك ج
هارحاق اشتوان ج
ویکهازی شیمون ج
اغنام ١٠٠
پال ولدش م
⑪ توتور پال ج اغنام ٢٠٠
بلاژ برادرش ج

طود پتره ج
یانوش ولدش م
قواچ پال ج
اشتوان ولدش م
⑤ فرنچ م
قنطور بورباش ج
اغنام ١٥٠
یانوش برادرش م
صابو مقلوش ج
فرنچی اشتوان ج
یانوش برادرش م
الك دیمتره ج
⑥ بالند ولدش م
یاقاب م
ناك لورینچ ج
البرد برادرش ج
هوطّوق ایمره ج
الك اندراش ج
اغنام ٢٠٠
بالند برادرش م
⑦ پاستور بلاژ ج
قواچ بورباش ج
کورك ولدش م
آچ بلاژ ج
اندراش برادرش م
ناك مقلوش ج

① ماتی پاپ
طوربا مکهار ج
کورك برادرش م
ناك یانوش ج
قوشتور کرکل ج
کسی غاشپار ج
لاقی کلیرد ج
② ماتی م
طوبوچی مقلوش ج
حونا پتره ج
ژوان البرد ج
وینچه اشتوان ج
اغنام ٧٥
کورك ولدش م
اشقت اوربان ج
اغنام ٧٥
③ کورك مشتور[؟] ج
کّللو یانوش ج
کّللو میحال ج
چیقوش اندراش ج
باغول بالند ج
لینارد ولدش ج
بلاژ برادرش ج
④ میحال م
پاپ غال ج
طود میحال ج

لاق ماتی ج	صاغی* طوماش ج	ماتی برادرش م
قراچون یانوش ج	⑫ ویکهازی مارتون ج	امبورش م
ویکهازی پال ج	هاتوش مقلوش ج	طوروش کورك ج
پتاء فرنچ ج اغنام ۱۰۰	فیر یانوش ج	قواچ میحال ج

Dorf Arqa ṣālās,[17] *gehörig zu dem genannten Kreis*

① Mātī pāp, Ṭōrba Men'hār verh., sein Bruder G'ōrg' l., Nāg' Yānōš verh., Qōštōr Gergel verh., Kesi Ġāšpār verh., Lāqi Gelīrd verh., ② Mātī l., Ṭōbōči Miqlōš verh., Ḥūnā Petre verh., Živān Alberd verh., Vīnče Ištvān verh., besitzt 75 Schafe, sein Sohn G'ōrg' l., Ešqüt Orbān verh., besitzt 75 Schafe, ③ G'ōrg' [meštōr ?][18] verh., Kellō Yānōš verh., Kellō Mīḥāl verh., Čīqōš Andrāš verh., Bāġōl Bālind verh., sein Sohn Līnārd verh., sein Bruder Balāž verh., ④ Mīḥāl l., Pāp Ġāl verh., Ṭōd Mīḥāl verh., Ṭōd Petre verh., sein Sohn Yānōš l., Qovāč Pāl verh., sein Sohn Ištvān l., ⑤ Ferenč l., Qanṭōr Bōrbāš verh., besitzt 150 Schafe, sein Bruder Yānōš l., Ṣābō Miqlōš verh., Ferenči Ištvān verh., sein Bruder Yānōš l., Elek Dīmitre verh., ⑥ sein Sohn Bālind l., Yāqāb l., Nāg' Lōrīnč verh., sein Bruder Alberd verh., Hōṭṭōq Imre verh., Elek Andrāš verh., besitzt 200 Schafe, sein Bruder Bālind l., ⑦ Pāstōr Balāž verh., Qovāč Bōrbāš verh., sein Sohn G'ōrg' l., Āč Balāž verh., sein Bruder Andrāš l., Nāg' Miqlōš verh., Hārḥāq Mīḥāl verh., ⑧ Pāllā Bōrbāš verh., sein Bruder Mārtōn verh., Qovāč G'ārfāš verh., sein Sohn Mātī l., Šōtōr Ištvān verh., Ṭārdi Berṭa verh., Hōžīl Šebešk'en verh., ⑨ sein Sohn Bālind l., Hežīl Mātī verh., besitzt 60 Schafe, sein Sohn Ferenč l., Hārḥāġ Gergel verh., besitzt 150 Schafe, Qōčīš Balāž verh., Ṭārdi Pāl verh., sein Sohn Ambūrš l., ⑩ Lōkōš Yānōš verh., sein Sohn Ambūrš verh., sein Bruder Yānōš l., Tūtōr G'ōrg' verh., Hārḥāq Ištvān verh., Vīghāzi Šīmōn verh., besitzt 100 Schafe, sein Sohn Pāl l., ⑪ Tūtōr Pāl verh., besitzt 200 Schafe, sein Bruder Balāž verh., sein Bruder Mātī l., Ambūrš l., Ṭūrōš G'ōrg' verh., Qovāč Mīḥāl verh., Ṣāġi* Ṭōmāš verh., ⑫ Vīghāzi Mārtōn verh., Hānnūš Miqlōš verh., Fīr Yānōš verh., Lāqi Mātī verh., Qarāčōn Yānōš verh., Vīghāzi Pāl verh., Patā'i Ferenč verh., besitzt 100 Schafe.

[17] Heute: *Jászárokszállás,* Ortschaft nördlich von Jászberény.
[18] Ung. *mester,* mundartlich *mestör:* »Meister, Schulmeister«.

قريهء آغو تابع م

ايلياش ج
(8) ديكر ايلياش ج
امودى ماتى ج
كورك برادرش م
فودور مارتون ج
ناك طوماش ج
ويك شيمون ج
شيموكى لوقاچ ج
(9) شيموكى بالند ج
شاندر ج
صابو كورك ج
ناك بنديك ج
بالند م
وايده ديمتره ج
طود يانوش ج
(10) طود فليب ج
حتاش* پتره ج
واق پال ج
ادام بنديك ج
بودور* ديمتره ج
كرى البرد ج
اندراش ولدش م
(11) مولنار بنديك ج
بنجيك البرد ج
مقولا بورباش ج
طود بنديك ج اغنام ۱۰۰

بوصونقه البرد ج
قا پال ج
كيش ايمره ج
طوماش اشپان ج
چركه اوربان ج
(5) كركل ج
شموكى غاشپار ج اغنام ۷۰
قون بنديك ج
ميحال برادرش م
قون كركل ج
كيش اشتوان ج
صوبولا* كورك ج
(6) ناك ماطياش ج
اولچهء برطه ج
چوقون* لوقاچ ج
اغنام ۲۵
طورنوش فليب ج
فير اشتوان ج
اشتوان ولدش م
يانچو كورك ج
(7) لورينچ برادرش ج
چركه پال ج
اشتوان برادرش م
بورباش برادرش م
چبرش* بنديك ج
ماتى م

(1) پال پاپ
طود اندراش ج
طوماش ولدش م
وينچه ميحال ج
ماتى ولدش م
ماتى م
فورش بلاژ ج
(2) فير كركل ج
كركل ولدش م
ميحال م
بوصونقه لورينچ ج
قوژدى برطوق ج
اغنام ۱۰۰
كركل ولدش م
يانوش برادرش م
پال م
(3) طود بالند ج
چوربه اشتوان ج
بوژو اشتوان ج
اغنام ۱۰۰
اولان بنديك ج
قون لاسلو ج اغنام ۷۰
بوصونقه بلاژ ج
طوماش ولدش م
(4) بوصونقه بلاژ ج
بوصونقه پتره ج

كيش پال ج	بغداشه ايمره ج	بلاژ ولدش ج
⑭ طامشوارى يانوش ج	اغنام ١٥٠	لوقاچ ج
حور* اشتوان ج	⑬ فليب م	ادام بالند ج
صقادوش فابيان ج	قون اندراش ج اغنام ٧٠	⑫ طود پتره ج
پال ولدش ج	طود يانوش ج	بدو ايمره ج
كركل برادرش م	كورتى وينچه ج	ماچقوش* بالند ج
چوركه* بالند ج	شيپوش مارتون ج	شارى بالند ج
اغنام ١٥٠	كورتى ايمره ج	يانوش م
كورك ولدش م		شارى پتره ج

Dorf Āgō,[19] *gehörig zu dem genannten Kreis*

① Pāl pāp, Ṭōd Andrāš verh., sein Sohn Ṭōmāš l., Vīnče Mīḥāl verh., sein Sohn Mātī l., Mātī l., Fōriš Balāž verh., ② Fīr Gergel verh., sein Sohn Gergel l., Mīḥāl l., Bōṣōnqa Lō̄rīnč verh., Qōždi Berṭōq verh., besitzt 100 Schafe, sein Sohn Gergel l., sein Bruder Yānōš l., Pāl l., ③ Ṭōd Bālind verh., Čōrba Ištvān verh., Bōžō Ištvān verh., besitzt 100 Schafe, Ulān Benedīk verh., Qūn Lāslō verh., besitzt 70 Schafe, Bōṣōnqa Balāž verh., sein Sohn Ṭōmāš l., ④ Bōṣōnqa Balāž verh., Bōṣōnqa Petre verh., Bōṣōnqa Alberd verh., Qā Pāl verh., Kīš Imre verh., Ṭōmāš išpān verh., Čerge Orbān verh., ⑤ Gergel verh., Šīmōn'i Ġāšpār verh., besitzt 70 Schafe, Qūn Benedīk verh., sein Bruder Mīḥāl l., Qūn Gergel verh., Kīš Ištvān verh., Ṣōbōlā* G'ō̄rg' verh., ⑥ Nāg' Māṭyāš verh., Olča'i Berṭa verh., Čōqōn* Lūqāč verh., besitzt 25 Schafe, Ṭōrnōš Filīp verh., Fīr Ištvān verh., sein Sohn Ištvān l., Yānčo G'ō̄rg' verh., ⑦ sein Bruder Lō̄rīnč verh., Čerge Pāl verh., sein Bruder Ištvān l., sein Bruder Bōrbāš l., Čebreš* Benedīk verh., Mātī l., Ilyāš verh., ⑧ ein anderer Ilyāš verh., Emō̄di Mātī verh., sein Bruder G'ō̄rg' l., Fōdōr Mārtōn verh., Nāg' Ṭōmāš verh., Vīg Šīmōn verh., Šīmōn'i Lūqāč verh., ⑨ Šīmon'i Bālind verh., Šānder verh., Ṣābō Gō̄'rg' verh., Nāg' Benedīk verh., Bālind l., Vāyda Dīmitre verh., Ṭōd Yānōš verh., ⑩ Ṭōd Filīp verh., ..tāš* Petre verh., Vāq Pāl verh., Adām Benedīk verh., Bōdōr* Dīmitre verh., Keri Alberd verh., sein Sohn Andrāš l., ⑪ Mōlnār Benedīk verh., Benčīk Albert verh., Miqōlā Bōrbāš verh., Ṭōd Benedīk verh., besitzt 100 Schafe, sein Sohn Balāž verh., Lūqāč verh., Adām Bālind verh., ⑫ Ṭōd Petre verh., Bedō̄ Imre verh., Māčqōš* Bālind verh., Šāri Bālind verh., Yānōš l., Šāri Petre verh.,

[19] Heute: *Ágó,* Puszta nordwestlich von Jászberény.

Baġdāša Imre verh., besitzt 150 Schafe, ⑬ Filīp l., Qūn Andrāš verh., besitzt 70 Schafe, Ṭōd Yānōš verh., Kürti Vīnče verh., Šīpōš Mārtōn verh., Kürti Imre verh., Kīš Pāl verh., ⑭ Ṭāmašvāri Yānōš verh., Hōr* Ištvān verh., Ṣaqādūš Fābiyān verh., sein Sohn Pāl verh., sein Bruder Gergel l., Čürke* Bālind verh., besitzt 150 Schafe, sein Sohn G′örg′ l.

قريهء ياص اپاتی تابع م

لوكو كركل ج	شوها ماتی ج	① كركل پاپ
ژاليه فرنچ ج	يانوش ولدش ج	كيش كورك البرد ج
بلاژ برادرش م	③ اشتوان برادرش م	غوغان يانوش ج
شبشكن برادرش م	حوقيت* بالند ج	حوكيت* فليب ج
⑤ كنفور* فرنچ ج	حوقيت* ميحال ج	ژاليه لورينچ ج
ژوها ديانوش ج	وارغه پال ج	مساروش پال ج
اغنام ١٠٠	وارغه برطلان ج	حوقيت* پال ج
پتره برادرش م	سوچ بلاژ ج	② بالله بنديك ج
شوها اندراش ج	حونا بورباش ج	قون بالند ج اغنام ١٤٠
حوقيت* لوقاچ ج	④ حونا پال ج	تورك كورك ج
صابوچقه ايمره ج	حونا پتره ج	قراچون لورينچ ج
اغنام ١٥٠	هارپوز كورك ج	دسنود اشتوان ج

Dorf Yāṣ Apāti,[20] *gehörig zu dem genannten Kreis*

① Gergel pāp, Kīš G′örg′ Alberd verh., Ġōġān Yānōš verh., Ḥūkīt* Filīp verh., Žāl.a Lőrīnč verh., Masārōš Pāl verh., Ḥūqīt* Pāl verh., ② Bālla Benedīk verh., Qūn Bālind verh., besitzt 140 Schafe, Türk G′örg′ verh., Qarāčōn Lörīnč verh., Disnōd Ištvān verh., Šūhā Mātī verh., sein Sohn Yānōš verh., ③ sein Bruder Ištvān l., Ḥūqīt* Bālind verh., Ḥūqīt* Mīḥāl verh., Vārġa Pāl verh., Vārġa Berṭalān verh., Süč Balāž verh., Ḥūnā Bōrbāš verh., ④ Ḥūnā Pāl verh., Ḥūnā Petre verh., Hārpūz G′örg′ verh., Lükő Gergel verh., Žāl.a Ferenč verh., sein Bruder Balāž l., sein Bruder Šebešk′en l., ⑤ Kenfūr* Ferenč verh., Žūhā Diyānōš verh., besitzt 100 Schafe, sein Bruder Petre l., Šūhā Andrāš verh., Ḥūqīt* Lūqāč verh., Ṣābōčqa Imre verh., besitzt 150 Schafe.

[20] Heute: *Jászapáti*, Ortschaft östlich von Jászberény.

قریهٔ دوشه تابع م

طود اشتوان ج	اغنام ۱۲۵	① مقولا پتره ج
قرستوش فرنچ ج	بندیك م	بولغار یانوش ج
سلهٔ غال ج اغنام ۱۲۵	طوقان پال ج	کورك ولدش م
شرك شاندر ج	قواچ پتره ج	کیش پال ج
لوقاچ ج	حطوانی مقلوش ج	قرستوش پال ج
بقاتور شبشکن ج	امبورش قواچ ج	فرنچ ولدش م
④ شرك لورینچ ج	میحال ولدش م	کوتل بورباش ج
امبورش م	③ بوقاطور اوربان ج	② قرستوش اشتوان ج
	اغنام ۱۵۰	

Dorf Dōša,[21] *gehörig zu dem genannten Kreis*

① Miqōlā Petre verh., Bōlǵār Yānōš verh., sein Sohn G′ōrg′ l., Kīš Pāl verh., Qarastōš Pāl verh., sein Sohn Ferenč l., Kōtel Bōrbāš verh., ② Qarastōš Ištvān verh., besitzt 125 Schafe, Benedīk l., Ṭōqān Pāl verh., Qovāč Petre verh., Ḥaṭvāni Miqlōš verh., Ambūrš qovāč verh., sein Sohn Mīḥāl l., ③ Bōqāṭōr Orbān verh., besitzt 150 Schafe, Ṭōd Ištvān verh., Qarastōš Ferenč verh., Sele'i Ǵāl verh., besitzt 125 Schafe, Šereg Šānder verh., Lūqāč verh., Baqātōr Šebešk′en verh., ⑥ Šereg Lōrīnč verh., Ambūrš l.

قریهٔ نیك صالاش تابع م

③ طود مقلوش ج	② باقشه بندیك ج اغنام ۲۰۰	① پال پاپ
اغنام ۲۵۰	طوماش برادرش ج	کیش ایلیاش ج
یانوش ولدش ج	الك طوماش ج	بوتون طوماش ج
یانوش م	چاطو یانوش ج	شیپوش انطال ج
طود مارتون ج	بوطّون پال ج	طوماش ولدش م
الك میحال ج اغنام ۲۷۵	ماتی برادرش م	مانقه وینچه ج
قحان میحال ج اغنام ۵۰	پتری برادرش م	ماتی ولدش ج

[21] Heute: *Jászdózsa,* Ortschaft nordöstlich von Jászberény.

قواچ دیمتره ج	کوور ایمره ج	کورك ولدش م
یاقاب برادرش ج	بالند دامادش ج	④ چوق [چوقه؟] بلاژ ج
کوتل ماتی ج		انطال ولدش م

Dorf Níg' ṣālāš,[22] *gehörig zu dem genannten Kreis*

① Pāl pāp, Kīš Ilyāš verh., Bōtōn Ṭōmāš verh., Šīpōš Antāl verh., sein Sohn Ṭōmāš l., Mānqa Vīnče verh., sein Sohn Mātī verh., ② Bāqša Benedīk verh., besitzt 200 Schafe, sein Bruder Ṭōmāš verh., Elek Ṭōmāš verh., Čātō Yānōš verh., Būṭṭōn Pāl verh., sein Bruder Mātī l., sein Bruder Petri l., ③ Ṭōd Miqlōš verh., besitzt 250 Schafe, sein Sohn Yānōš verh., Yānōš l., Ṭōd Mārtōn verh., Elek Mīḥāl verh., besitzt 275 Schafe, Qamḥān Mīhāl verh., besitzt 50 Schafe, Sein Sohn G'ōrg' l., ④ Čōq Balāž verh., sein Sohn Anṭāl l., Kōver Imre verh., sein Eidam Bālind verh., Qovāč Dīmitre verh., sein Bruder Yāqāb verh., Kötel Mātī verh.

قریهٔ یاقو حلمه تابع م

بوتوش شبشکن ج	بندیك م	① کرکل پاپ
④ شوباش پال ج	برطه ج	توراء طوماش ج
طود اندراش ج	شوش دیمتری ج	اندراش برادرش م
فیکوش ماتی ج	بلاژ ولدش م	پتره م
اغنام ۱۲۵	③ شوش اشتوان ج	شوش لوقاچ ج
پال برادرش م	یاز* بندیك ج	شوش پال ج
دیمتره م	اشتوان ولدش م	آچ اشتوان
غال طوماش ج	اوربان دیاق ج	② یاص اندراش ج
اوربان برادرش م	داوید مقلوش ج	آمبورش م
⑤ غال بلاژ ج	اغنام ۷۵	طود ماتی ج
	یانوش م	

[22] Heute: *Négyszállás,* Puszta nordöstlich von Jászberény, unweit der früher erwähnten Jászdózsa.

Dorf Yāqō ḥālma,[23] *gehörig zu dem genannten Kreis*

① Gergel pāp, Tūrā'i Ṭōmāš verh., sein Bruder Andrāš l., Petre l., Šōš Lūqāč verh., Šōš Pāl verh., Āč Ištvān verh., ② Yāṣ Andrāš verh., Āmbūrš l., Ṭōd Mātī verh., Benedīk l., Berṭa verh., Sōš Dīmitri verh., sein Sohn Balāž l., ③ Šōš Ištvān verh., Yāz* Benedīk verh., sein Sohn Ištvān l., Orbān diyāq verh., Dāvīd Miqlōš verh., besitzt 75 Schafe, Yānōš l., Bōtōš Šebešk'en verh., ④ Šūbāš Pāl verh., Ṭōd Andrāš verh., Fīn'ōš Pāl verh., besitzt 125 Schafe, sein Bruder Pāl l., Dīmitre l., Ġāl Ṭōmāš verh., Sein Bruder Orbān l., ⑤ Ġāl Balāž verh.

قريهء ميحال تلكي تابع م

كاناش لورينچ ج	مارقوش بلاژ ج	① ناك امبورش ج
مالنهء ايمره ج	غولبان كورك ج	مارتون ولدش م
شبشكن اندراش ج	طقاچ پتره ج	طود ماطياش ج
طقاچ ايمره ج	③ پال ولدش م	پال برادرش م
طقاچ اندراش ج	وارغه فرنچ ج	ديمتره م
ديمتره م	پال برادرش م	فودور يانوش ج
باچى بلاژ ج	روطه بالند ج	ماطياش م
لوقاچ برادرش م	پتوچ يانوش ج	② فودور اوربان ج
طقاچ اشتوان ج	پال برادرش م	سيپ كركل ج
اندراش ولدش ج	چاطو اشتوان ج	اشتوان م
لورينچ برادرش ج	④ چاطو اندراش ج	فودور ميحال ج
	چاطو ماتى ج	

Dorf Mīḥāl telki,[24] *gehörig zu dem genannten Kreis*

① Nāg' Ambūrš verh., sein Sohn Mārtōn l., Ṭōd Māṭyāš verh., sein Bruder Pāl l., Dīmitre l., Fōdōr Yānōš verh., Māṭyāš l., ② Fōdōr Orbān verh., Sīp Gergel verh., Ištvān l., Fōdōr Mīḥāl verh., Mārqūš Balāž verh., Ġōlbān G'ōrg' verh., Ṭaqāč Petre verh., ③ sein Sohn Pāl l., Vārġa Ferenč

[23] Heute: *Jászjákóhalma,* Ortschaft östlich von Jászberény.
[24] Heute: *Jászmihálytelek,* Ortschaft östlich von Jászberény.

verh., sein Bruder Pāl l., Rōṭa Bālind verh., Petőč Yānōš verh., sein Bruder Pāl l., Čāṭō Ištvān verh., ④ Čāṭō Andrāš verh., Čātō Mātī verh., G'ānāš Lőrīnč verh., Mālna'i Imre verh., Šebešk'en Andrāš verh., Ṭaqāč Imre verh., Ṭaqāč Andrāš verh., ⑤ Dīmitre l., Bāči Balāž verh., sein Bruder Lūqāč l., Ṭaqāč Ištvān verh., sein Sohn Andrāš verh., sein Bruder Lőrīnč verh.

قريهء كيشير تابع م

كيش ديمتره ج	تور* يانوش ج	① شولدر ماتى ج
كوروش ميحال ج	ناك ماتى ج	لورينچ م
دلچيك بالند ج	مقلوش ولدش م	فياش بنديك ج
دلچيك فرنچ ج	ناك مقلوش ج	فياش بورباش م
مهوچ بنديك ج	كيش پال ديمتره ج	ايوو مقلوش ج
⑥ ميحال ولدش م	ناك ماطياش ج	بولديژر ولدش م
بونا* بنديك ج	④ تيسهء پال ج	طوماش‌م
ناك كركل ج	طوماش ولدش م	② قوزما پال ج اغنام ۱۵۰
قون ميحال ج	باق ماتى ج	ويك* البرد ج
تودور اشتوان ج	چيحور* اشتوان ج	پال ولدش م
بنديك برادرش م	مكار البرد ج	پتر مشتور ج
غال اندراش ج اغنام ۱۵۰	امبورش برادرش م	غوچه پال ج
يانوش ولدش ج	ضاقانى اندراش ج	ميحال ولدش م
چاتى لوقاچ ج	⑤ قوحار مقلوش ج	كيش كورك ج
ايلياش برادرش م	چيغار* ايمره ج	③ بوطور ماتى ج

Dorf Kīšīr,[25] *gehörig zu dem genannten Kreis*

① Šōlder Mātī verh., Lōrīnč l., Fiyāš Benedīk verh., Fiyāš Bōrbāš l., Ivō Miqlōš verh., sein Sohn Boldīžer l., Ṭōmāš l., ② Qōzma Pāl verh., besitzt 150 Schafe, Vīg* Alberd verh., sein Sohn Pāl l., Peter meštör verh., Ġūča Pāl verh., sein Sohn Mīḥāl l., Kīš G'ōrg' verh., ③ Bōṭōr Mātī verh., Tōr* Yānōš

[25] Heute: *Jászkisér,* Ortschaft südöstlich von Jászberény.

verh., Nāg′ Mātī verh., sein Sohn Miqlōš verh., Nāg′ Miqlōš vert., Kīš Pāl Dīmitre verh., Nāg′ Māṭyāš verh., ④ Tīsa'i Pāl verh., sein Sohn Ṭōmāš l., Bāq Mātī verh., Čīḥōr* Ištvān verh., Mag′ār Alberd verh., sein Bruder Ambūrš l., Ẓāqāni Andrāš verh., ⑤ Qōḥār Miqlōš verh., Čīġār* Imre verh., Kīš Dīmitre verh., Kōröš Mīḥāl verh., Delčīk Bālind verh., Delčīk Ferenč verh., Mihōč Benedīk verh., ⑥ sein Sohn Mīḥāl l., Bōnā* Benedīk verh., Nāg′ Gergel verh., Qūn Mīhāl verh., Tōdor Ištvān verh., sein Bruder Benedīk l., Gāl Andrāš verh., besitzt 150 Schafe, ⑦ sein Sohn Yānōš verh., Čāti Lūqāč verh., sein Bruder Ilyāš l.

قريهء لادانى سنكورك تابع م

انبر لورينچ ج	انغاليت البردج اغنام ٧٥	① فورغاچ شيمون ج
بودقه بنديك ج	اندراش برادرش ج	اغتام ١٨٠
③ اوروس يانوش ج	② پال م	اندراش ولدش م
بولديژر برادرش م	ماكار فرنچ ج	فرنچ م
فرنچ م	كركل برادرش م	قواچ ماتى ج
شوطون اندراش ج	بالو كركل ج	بلاژ برادرش م
	ماتى برادرش ج	

Dorf Lādāni Seng′örg′,[26] *gehörig zu dem genannten Kreis*

① Fōrġāč Šīmōn verh., besitzt 180 Schafe, sein Sohn Andrāš l., Ferenč l., Qovāč Mātī verh., sein Bruder Balāž l., Anġālīt Alberd verh., besitzt 75 Schafe, sein Bruder Andrāš verh., ② Pāl l., Māg′ār Ferenč verh., sein Bruder Gergel l., Bālō Gergel verh., sein Bruder Mātī verh., Enber Lörīnč verh., Bōdqa Benedīk verh., ③ Orōs Yānōš verh., sein Bruder Bōldīžer l., Ferenč l., Šōṭōn Andrāš verh.

[26] Heute: *Jászalsószentgyörgy,* Ortschaft südöstlich von Jászberény, unweit des Dorfes Jászladány (ehemals: Ladány).

قریهٔ یاص لادان تابع م

کوربه ماتی ج	② بارموش ایمره ج	① بالاء البرد ج
③ بالند برادرش م	برطلان برادرش م	حیروات غال ج
مایور بندیك ج	دلچك کرکل ج	پالقو البرد ج
طود بلاژ ج	واش بالند ج	پالقو میحال ج
پالقو بالند ج	ناك اوربان ج	قوکه امبورش ج
کیش اشتوان ج	یاقاب ولدش م	طود مقلوش ج اغنام ۱۰۰
البرد ولدش م		کورك م

Dorf Yāẓ Lādān,[27] *gehörig zu dem genannten Kreis*

① Bālā'i Alberd verh., Ḥīrvāt Ġāl verh., Pālqo Alberd verh., Pālqo Mīḥāl verh., Qōn'a Ambūrš verh., Ṭōd Miqlōš verh., besitzt 100 Schafe, G'ōrg' l., ② Bārmōš Imre verh., sein Bruder Bertalān l., Delček Gergel verh., Vās Bālind verh., Nāg' Orbān verh., sein Sohn Yāqāb l., Görbe Mātī verh., ③ sein Bruder Bālind l., Māyōr Benedīk verh., Ṭōd Balāž verh., Pālqo Bālind verh., Kīš Ištvān verh., sein Sohn Alberd l.

قریهٔ سنکورك تابع م

فاینوش فرنچ ج	صلاء کلمن ج	① بوتوش ماطیاش ج
برچق کرکل ج	② فارینوش انطال ج	دیانوش دامادش ج
③ یانوش ولدش م	دیمتری برادرش م	ویراغ یانوش ج
الك شیمون ج	فارینوش کرکل ج	حطوانی فرنچ ج
طوماچ* میحال ج	ماقره بالند ج	طود اشتوان ج اغنام ۹۰
سته لورینچ ج	ماقره پتره ج	بندیك م

[27] Heute: *Jászladány*, Ortschaft südöstlich von Jászberény, jenseits des Dorfes Jászalsószentgyörgy.

Dorf Seng'örg',[28] *gehörig zu dem genannten Kreis*

① Bötöš Māṭyāš verh., sein Eidam Diyānōš verh., Vīrāġ Yānōš verh., Ḥaṭvāni Ferenč verh., Ṭōd Ištvān verh., besitzt 90 Schafe, Benedīk l., Salā'i Kelemen verh., ② Fārīnōš Anṭāl verh., sein Bruder Dīmitri l., Fārīnōš Gergel verh., Māqra Bālind verh., Māqra Petre verh., Fāynōš Ferenč verh., Berčiq Gergel verh., ③ sein Sohn Yānōš l., Elek Šīmōn verh., Ṭōmāč* Mīḥāl verh., Sete Lörīnč verh.

قريهء بودوق حاز تابع م

ياقاب ولدش ج	ماتى م	① چتارى كركل ج اغنام ٦٠
يانوش برادرش ج	باصوش* كلمن ج	طود بنديك ج
طود ميحال ج	لوقاچ ولدش م	شولموش مقلوش ج
طود بورباش ج اغنام ٦٠	ميقولا لورينچ ج	ايمره ولدش م
④ طود بالند ج	قزداق ميحال ج	قالمان اشتوان ج
ناك انبروش ج	يانوش ولدش م	اغنام ١٠٠
اندراش م	③ بوچقه يانوش ج	ايمره برادرش ج
تودور ميحال ج	اغنام ١٥٠	سوكه يانوش ج اغنام ١٠٠
مكهار ولدش ج	ايمره برادرش ج	② ماتى برادرش م
	قون بورباش ج اغنام ٦٠	

Dorf Bōdōq ḫāz,[29] *gehörig zu dem genannten Kreis*

① Čitāri Gergel verh., besitzt 60 Schafe, Ṭōd Benedīk verh., Šōlmōš Miqlōš verh., sein Sohn Imre l., Qālmān Ištvān verh., besitzt 100 Schafe, sein Bruder Imre verh., Söke Yānōš verh., besitzt 100 Schafe, ② sein Bruder Mātī l., Mātī l., Bāṣōš* Kelemen verh., sein Sohn Lūqāč l., Miqōlā Lörīnč verh., Qazdāq Mīḥāl verh., sein Sohn Yānōš l., ③ Bōčqa Yānōš verh., besitzt 150 Schafe, sein Bruder Imre verh., Qūn Bōrbāš verh., besitzt 60 Schafe, sein Sohn Yāqāb verh., sein Bruder Yānōš verh., Ṭōd Mīḥāl verh., Ṭōd Borbāš verh., besitzt 60 Schafe, ④ Tōd Bālind verh., Nāg' Ambrūš verh., Andrāš l., Tōdōr Mīḥāl verh., sein Sohn Men'hār verh.

[28] Heute: *Jászfelsőszentgyörgy,* Ortschaft westlich von Jászberény.

[29] Heute: *Boldogháza,* kein Dorf, nur eine Puszta südöstlich von Jászberény, in der Nähe der obenerwähnten Ortschaft Jászalsószentgyörgy.

واروش يازبرين اون اكي قطعه قريلريله سابقا قرالّلري زماننده عشر رسوم و جزيه ويرميوب انجق هر سنه‌ده بروجه مقطوع التيوز فلوري الليشر اقچه حسابى اوزره واكي بيك بشيوز كيل كندم واكى بيك بشيوز كيل جو ويره كلمكين ينه بر قرار سابق دفتر جديد خاقانيده ايله قيد اولندى

حاصل بروجهء مقطوع ٦٧٥٠٠

حنطه كيل ٢٥٠٠ فى ١٠	مخلوط كيل ٢٥٠٠ فى ٥	نقديه
٢٥٠٠٠	١٢٥٠٠	٣٠٠٠٠

Die Stadt Yāzberīn samt den zwölf Dörfern hat zur Zeit der Könige weder *ʿöšür* noch *ǧizye* gezahlt; da man jährlich im festgesetzten Betrag, auf Grund von je fünfzig Aktsche gerechnet sechshundert Gulden und zweitausend fünfhundert *kile* Weizen und zweitausend fünfhundert *kile* Gerste zu geben pflegte, wurde dies der alten Gepflogenheit gemäß auch in das neue Defter so eingetragen.

Einnahme in festgesetztem Pauschale	.....	*67 500*
(und zwar) 2500 *kile* Weizen, je 10 (insgesamt)	.....	25 000
2500 *kile* Mischgetreide, je 5 (insgesamt)	..	12 500
Bargeld	.....	30 000

URSPRUNG DES OSSETISCHEN VERBALPRÄFIXES *RA-*

VON

L. GAÁL

Nach den Arbeiten von W. MILLER,[1] A. A. FREIMANN,[2] W. J. ABAJEW[3] und T. S. KOSYREWA[4] bestehen im Hinblick auf das System der ossetischen Verbalpräfixe immer noch Probleme, die einer Lösung harren. Zu ihnen gehört auch die Frage nach der Herkunft des Verbalpräfixes *ra-*.

Dieses Problem hängt einerseits mit der Semantik des Verbalpräfixes, andrerseits mit der Frage der Funktion und der Herkunft der Verbalpräfixe *œr-*, *rœ-* und *a-* aufs engste zusammen. All diese Erscheinungen müssen wir also in ihren gegenseitigen Beziehungen untersuchen, um den Ursprung des Verbalpräfixes *ra-* erhellen zu können.

Das Verbalpräfix ræ-

Das Verbalpräfix *rœ-* steht gemäß seiner Herkunft mit dem altiranischen Verbalpräfix *fra-* vermutlich im Zusammenhang. Seine Bedeutung wird im Miller—Freimannschen Wörterbuch mit »weg-, ver-, auf-, aus-« angegeben, es soll daher neben dem perfektiven Aspekt irgendeine Entfernung ausgedrückt haben. All das läßt sich aber kaum greifbar machen.

Es ging mit dem Verbum eine derart enge, durch kein Nomen zu unterbrechende Verbindung ein, daß es sogar von der Lautung des Verbalstammes beeinflußt wurde, indem der Konsonant von *rœ-* infolge einer, durch einen *r*-Laut des Verbalstammes hervorgerufenen Dissimilation als *l*-erscheinen mußte.

[1] В. Миллер, Осетинские Этюды I—III (Москва 1881, 1882, 1887). — W. MILLER, Die Sprache der Osseten, Straßburg, Trübner 1903: (WILH. GEIGER u. ERNST KUHN, Grundriß der iranischen Philologie. I. Anhang).

[2] В. Миллер — А. Фрейман, Осетинско-русско-немецкий словарь (Ленинград 1927, 1929, 1934).

[3] В. И. Абаев, Осетинский язык и фольклор I (Москва—Ленинград 1949). — Грамматический очерк осетинского языка (А. М. Касаев, Осетинско-русский словарь. Москва 1952.).

[4] Т. З. Козырева. Глагольные приставки и их основные функции в осетинском языке: Известия Северо-Осетинского Научно-Исследовательского Института, т. XVI, 1954).

Die Anzahl der mit dem Präfix *ræ-* zusammengesetzten Verba ist ziemlich gering. Um seine ursprüngliche Bedeutung und Funktion festzustellen, genügt es, wenn wir einen Fall in Betracht ziehen:

lœburyn »angreifen«. Da das entsprechende einfache Verbum fehlt, läßt sich der durch das Verbalpräfix bedingte Bedeutungswandel schwer feststellen. Augenscheinlich hat das Kompositum das Simplex aus dem Gebrauch völlig verdrängt und dessen Stelle als einfaches Verbum übernommen. Das wird auch dadurch ersichtlich, daß dem Verbum, sobald der Ausdruck einer Richtung bzw. eines Aspekts erforderlich ist, ein produktives Verbalpräfix vorangestellt wird: *alœburyn* »angreifen«; *œllœburyn* »jemand angreifen«; *balœburyn* »angreifen«; *ralœburyn* »angreifen«; *slœburyn* »angreifen«; *fœlœburyn* »angreifen«. Das Verbalpräfix *lœ- (ræ-)* hat demnach seinen ursprünglichen Bedeutungsinhalt eingebüßt. Die vorangestellten Verbalpräfixe bezeichnen verschiedene Formen und Momente des »Angreifens« und lassen sich des öfteren nicht übersetzen.

In bezug auf das Verbalpräfix *ræ-* dürfen wir daher feststellen, daß es improduktiv wurde und die mit ihm zusammengesetzten Verba im lebendigen Sprachgebrauch als einfache Verba behandelt werden.

Das Verbalpräfix a-

Das Präfix *a-* ist eines der produktivsten Verbalpräfixe des Ossetischen, obwohl seine Produktivität im westossetischen Dialekt stark eingeschränkt wurde. Es drückt im allgemeinen das Entfernen in unbestimmter Richtung aus. Dementsprechend ist es mit russisch »от« und »у«, bzw. mit deutsch »ab-, ent-, weg-« gleichbedeutend.

Zu seiner Verwendung ist anzumerken, daß es den nachfolgenden Konsonanten im Wortanlaut bisweilen lang macht: *zajyn* »bleiben«, *azzajyn* »wegbleiben, ausbleiben«. Allerdings tritt diese phonetische Erscheinung nicht in sämtlichen möglichen Fällen auf, nicht einmal bei den gleichen Konsonanten: *zaryn* »singen«, *azaryn* »absingen« (z. B. ein Lied).

Im Hinblick auf seine Herkunft wird es bei Miller [81] zu neupersisch *ā-*, awestisch und altpersisch *ā-* und altindisch *ā-* gestellt. Aus semantischen Gründen gibt diese Zusammenstellung zu bedenken, worauf wir noch zurückkommen müssen.

Das ossetische Verbalpräfix *a-* war vor allen Dingen ein Adverb zur Bestimmung einer Richtung. Es diente zur Bezeichnung gewisser Umstände der Handlung, hauptsächlich der allgemeinen Richtung einer sich von dem Sprecher entfernenden Bewegung.

Die ursprüngliche richtungangebende Funktion des Verbalpräfixes *a-* kommt heute bei Verba, die eine Bewegung bezeichnen, am deutlichsten zur

Geltung, aber keineswegs unabhängig von dem perfektiven Aspekt, welcher auch in den präfigierten Verba enthalten ist. Die einzelnen Funktionen lassen sich gegeneinander nicht genau abgrenzen und kommen gar häufig nebeneinander vor. Sie sind jedoch leicht zu erkennen. Im Bedeutungsgehalt des präfigierten Verbums schließen sie einander nicht aus, im Gegenteil, sie ergänzen sich meist gegenseitig:

cœuyn »gehen«, daraus *acœuyn* »hingehen«: *acydysty* »sie gehen weg« (buchstäblich: »sie gingen weg«, als Bühnenvorschrift: »Ab«, »Exeunt«).

lizyn »laufen«, *alizyn* »fortlaufen«. Es ist klar ersichtlich, daß in der präfigierten Form außer dem Ausdruck des Entfernens in irgendwelcher Richtung auch der Aspekt der Perfektivität enthalten ist, sowie die Bedeutung der einsetzenden Handlung. Die beiden stehen in keinem Gegensatz zueinander. Der Anfang des Fortlaufens (Fliehens) ist eine abgeschlossene Tatsache. Genauso verhält es sich mit vielen anderen Verba.

œpparyn »werfen«, *apparyn* »wegwerfen«.

Die Bedeutung des Entfernens kommt mitunter in einer sehr eigentümlichen Weise zum Vorschein:

quyzyn »sich heranschleichen«. Das einfache Verbum enthält den Sinn der Näherung zum Sprecher oder zu einem bestimmten Gegenstand (»heran«). Das Verbalpräfix *a-* drückt aber im Kompositum *aquyzyn* das Entfernen aus, bedeutet demnach: »von irgendwo« (Entfernen) »hineinschleichen« (Näherung).

Wie die Verbalpräfixe im allgemeinen, verleiht auch ossetisch *a-* dem Verbum den Aspekt der Abgeschlossenheit, der Perfektion, vgl. *abœttyn* »verbinden« aus *bœttyn* »binden«.

Die Perfektion kann gleichzeitig das Erreichen eines Zieles, die Bedeutung des ergebnisvollen Abschlusses einer Handlung enthalten. Dies würde sich so gut wie von selbst verstehen, aber es kommt manchmal dermaßen auffallend zum Ausdruck, daß es unbedingt erwähnt werden muß.

byrsyn »ringen« ergibt das Verbum *abyrsyn* »bezwingen«. Wie die präfigierte Variante zeigt, war das Ringen erfolgreich: der Ringende konnte seinen Willen dem Objekt der Handlung aufzwingen.

Über den Aspekt der Perfektivität hinausgehend drückt das mit dem Verbalpräfix *a-* zusammengesetzte Verbum bisweilen nicht nur das Erreichen eines Zieles aus, sondern außer dem Erfolg auch die Überholung des Zieles, d. h. die unmittelbare Folge der Handlung. Das Verbum *kajyn* bedeutet zum Beispiel »anrühren«, seine präfigierte Form *agajyn* »aufreizen«: diese Bedeutungen drücken lediglich die Perfektivität, oder höchstens den erfolgreichen Abschluß der Handlung aus. Wenn wir aber den Ausdruck *cœf agajyn* «раздрожать рану» ins Auge fassen, stellt es sich heraus, daß die Handlung nicht nur das

Ziel — die Berührung der Wunde bzw. ihre Reizung — erreicht, sondern darüber hinausgeht und bereits einen neuen Prozeß andeutet.

Mitunter weist das Verbalpräfix *a-* darauf hin, daß die Handlung bzw. der Zustand, die im einfachen Verbum angedeutet werden, schon begonnen oder eingestanden haben.

lizyn »laufen«, *alizyn* »fortlaufen«. Außer dem Ausdruck der einsetzenden Handlung ist darin auch ein gewisser perfektiver Aspekt sowie das Moment des Entfernens enthalten.

Der perfektive Aspekt ist manchesmal ganz schwach, insonderheit, wenn bereits selbst das Verbum aus irgendwelchem Grunde (wie z. B. seiner nicht mehr bewußten Bindung zum bereits improduktiv gewordenen Verbalpräfix) einen perfektiven Aspekt zum Ausdruck bringt. In solchen Fällen wird der perfektive Aspekt durch das Verbalpräfix *a-* mehr oder weniger verstärkt:

qaryn »anbieten, zum Kauf anbieten« wird zu *aqaryn* erweitert, was eigentlich dasselbe bedeutet, aber noch stärker hervorgehoben, etwa: »zwecks Verkauf loben«, «рекламировать».

Neben dem perfektiven Aspekt kann das Verbalpräfix *a-* auch die Wiederholung der Handlung ausdrücken (Iterativum): *ssyn* »mahlen«, *assyn* «перемолоть».

Das Verbalpräfix *a-* kann mitunter eine Modifizierung der Bedeutung herbeiführen: das Verbum *kuryn* bedeutet »bitten«; seine mit dem Verbalpräfix *a-* versehene Variante ist in zwei Formen bekannt, 1. *akuryn* »erbitten«, was einen einfachen perfektiven Aspekt bezeichnet, 2. *aguryn* zeigt jedoch eine Modifizierung der Bedeutung, z. B. *cy mæ agurys?* »was willst du von mir?«

Neben dem Aspekt der Perfektivität wurde das Verbalpräfix bisweilen zum Träger einer speziellen Bedeutung:

ruajyn »zusammentrocknen«, *aruajyn* »sich kürzen, sich setzen (vom Tuch)«.

Der Ausdruck einer raschen und oberflächlichen Handlung ist eine Funktion des Verbalpräfixes *a-*, die ebenfalls aus dem perfektiven Aspekt hervorgegangen ist:

kœsyn »suchen, lesen«, *akœsyn* »ansehen, durchlesen«, *fœstæmæ akœsyn* »zurückblicken«; *činyg akœsyn* »das Buch schnell durchlesen, überfliegen«.

Es gibt auch Fälle, wo das Verbalpräfix *a-* weder eine Richtung bezeichnet, noch einen perfektiven Aspekt widerspiegelt. Dies verweist auf die Abnahme der Produktivität des Verbalpräfixes. Soviel steht allerdings fest, daß einst entweder die Bezeichnung der Richtung oder der Aspekt der Perfektivität zu spüren gewesen sein sollen:

zmœlyn »sich bewegen«, *azmœlyn* »dass.«

Bei der Beurteilung solcher Fälle ist es angebracht, vorsichtig zu bleiben, da es sich des öfteren nachweisen läßt, daß der Aspekt der Perfektivität bereits

im einfachen Verbum enthalten ist. Diese Möglichkeit ist vor allen Dingen dort vorhanden, wo das einfache Verbum ursprünglich gar nicht einfach ist, sondern schon früher ein im späteren improduktiv gewordenes Verbalpräfix einverleibt hatte. Jener Umstand, daß das einfache Verbum mit dem präfigierten in der Bedeutung gar oft übereinstimmt, läßt mit Recht darauf schließen, daß die Produktivität des Verbalpräfixes *a-* zurückgeht.

*

In bezug auf das Verbalpräfix *a-* dürfen wir auf Grund der bisherigen Erwägungen und der angeführten und ausgewerteten Tatsachen folgendes feststellen:

1. Es ist ein Verbalpräfix, das ursprünglich die Richtung bezeichnete, und zwar von einem von dem Sprecher abgelegenen Gegenstande nach einem anderen Gegenstand, oder aber vom innen nach außen, wobei sich der Sprecher bzw. der Zuschauer drinnen befindet.

2. Aus der Richtungangabe hat sich die Bezeichnung des perfektiven Aspekts entwickelt, d. i. die allgemein gültigste Funktion des Verbalpräfixes. Die Perfektion kann auf verschiedene Art und Weise erzielt werden, durch das Erreichen des Ziels, durch die Überholung des Ziels und durch die Modifizierung der Bedeutung; sie kann den Anfang der Handlung andeuten; sie kann die Handlung einfach hervorheben bzw. die Wiederholung der Handlung ausdrücken sowie eine rasche und oberflächliche Handlung wiedergeben.

3. Es ist auch möglich, daß im Vergleich zu dem einfachen Verbum sich keine Modifikation der Bedeutung und kein perfektiver Aspekt feststellen lassen. In diesem Falle hat man mit einer Abnahme der Produktivität und einem Verblassen der Funktion zu tun.

4. Schließlich läßt sich auch feststellen, daß bei Verba, die eine Bewegung bezeichnen, das Verbalpräfix *a-* der ostossetischen (ironischen) Umgangssprache im Westossetischen (d. h. im digorischen Dialekt) durch das Verbalpräfix *ra-* ersetzt wird.

Die Funktion des Verbalpräfixes ra-

Das Verbalpräfix *ra-* ist eines der geläufigsten Verbalpräfixe der ossetischen Sprache. Dementsprechend ist es auch äußerst produktiv.

Wie die meisten Verbalpräfixe, bezeichnet es ursprünglich ebenfalls die Richtung der Handlung, und zwar bei Verba, die eine Bewegung ausdrücken, die Richtung der Bewegung von innen nach außen. Seine übliche Übersetzung ist: »aus-, heraus-«. Darin ist es bedeutungsmäßig mit dem Verbalpräfix *a-* verwandt. Eine Abweichung ergibt sich so gut wie ausschließlich im Hinblick auf den Sprecher. Denn, während das Präfix *a-* eine Bewegung von innen nach außen bezeichnet, wobei sich der Sprecher drinnen befindet, bezeichnet das Verbalpräfix *ra-* eine Bewegung von innen nach außen, wobei sich der Sprecher

draußen aufhält. Während also das Verbalpräfix *a-* ein absolutes Entfernen ausdrückt, gibt das Verbalpräfix *ra-* neben dem Entfernen vom gegebenen Gegenstand gleichzeitig eine Annäherung an den Sprecher wieder. Dieser Unterschied läßt sich im Deutschen mit dem von *hinaus-* und *heraus-* am deutlichsten veranschaulichen. Also:

acœuyn »hinausgehen«; *racœuyn* »herausgehen, herauskommen«.

Diese Definition ist aber nicht gleichmäßig gültig für die beiden Hauptdialekte der ossetischen Sprache. Es ist nähmlich bekannt, daß anstelle des im Ostossetischen mit der Bedeutung »weg-, aus-« gebrauchten Verbalpräfixes *a-* im Westossetischen in der Regel *ra-* steht:

ostoss. *avnalyn* »berühren, erreichen«, westoss. *ravnalun* »dass.«

Der perfektive Aspekt hat sich auch im Falle von *ra-* aus der Bezeichnung der Richtung entwickelt. Nachdem dieser Aspekt allgemein geworden war, wurde der Gebrauch des Präfixes auch bei Verba möglich, bei welchen eine Bezeichnung irgendeiner Richtung gar nicht in Frage kommt. In Verbindung mit solchen Verba drückt dann das Verbalpräfix lediglich den perfektiven Aspekt aus. Z. B.:

zœğyn »sagen«, *razœğyn* »aussprechen«.

Derselbe perfektive Aspekt macht sich in sämtlichen Bedeutungsvarianten der mit *kœnyn* und mit *uyn* zusammengesetzten Verba geltend:

qal kœnyn »wecken«, *rajqal kœnyn* »aufwecken«;

qal uyn «бодрствовать», *rajqal uyn* »erwachen«.

Verfolgen wir den Gebrauch des Verbalpräfixes *ra-* an einem einzigen Beispiel.

Das Verbum *badyn* »sitzen« läßt sich mit vielerlei Verbalpräfixen, darunter auch mit *a-* und *ra-* verknüpfen. *rabadyn* müßte wortwörtlich »sich hinaussetzen« bedeuten, ist jedoch in dieser Bedeutung nicht üblich. Um so mehr in der Bedeutung: »Platz nehmen, sich (bequem) setzen«, es kann also eine ihr Ziel erreichende momentane Handlung, aber gleichzeitig eine über die Erfüllung hinausgehende durative Handlung bzw. einen infolge der momentanen Handlung eingetretenen durativen Zustand bedeuten. Diese Bedeutung hat sich natürlicherweise aus der primitiven Bedeutung »sich hinaussetzen« entwickelt, indem man bei bestimmten feierlichen Gelegenheiten »sich hinaussetzte«, und zwar so, daß die dazu Eingeladenen »nebeneinander bequem Platz nahmen«: *zœrœdtœ kuyvdy rabadtysty* »die Alten setzten sich im Kuwd nebeneinander«.

Gemäß seiner ältesten, ursprünglichsten Funktion bezeichnet das Verbalpräfix *ra-* neben Verba, die eine Bewegung ausdrücken, eine Bewegung bzw. eine Handlung von innen nach außen, wobei der Sprecher sich draußen aufhält. Das Verbalpräfix gibt also die Richtung an. Daraus haben sich alle seines übrigen Funktionen und in erster Linie der perfektive Aspekt entwickelt. Daneben ist aber — wirklich oder übertragen — auch die Funktion der Bezeich-

nung der Richtung erhalten geblieben, allerdings auch heute vor allem bei Verba, die eine Bewegung ausdrücken:

tœxyn »fliegen«, *ratœxyn* »hinausfliegen«: *xœxtœj cœrgœs rataxt* »vom Gebirge ist ein Adler hinausgeflogen« usw.

In Verbindung mit Verba, die keine oder eine nur mittelbare Bewegung ausdrücken, oder im übertragenen Sinne gebraucht werden, bezeichnet das Verbalpräfix *ra-* die Richtung der Handlung, mitunter nur symbolisch wie das Präfix *aus-* beim deutschen Verbum *ausgeben :*

kœsyn »schauen«, *rakœsyn* »ausschauen, ausblicken«:

xoxy c'œx ajnœgœj
xury cœst rakœsy,
rakœsy rajsomœj ražy.
(»Von des Berges grauem Gipfel
schaut der Sonne Aug' hervor,
schaut es in der Früh' hervor.«)

Es ist auch eine Handlung möglich, die die Beseitigung eines Teiles bzw. des Inhalts des Gegenstandes bedeutet:

œvgœnyn »schöpfen, gießen«, *ravgœnyn* »ausschütten, leeren«.

kuyrojy k'tu ravgœnut »schüttet den Korb in der Mühle aus!« Eigentlich ist nicht der Korb der Gegenstand der Handlung, sondern das, was aus ihm ausgeschüttet werden soll.

Oft kommt eine übertragene Verwendung vor:

œvdisyn »zeigen«, *ravdisyn* »hinweisen, anzeigen«: *uyj axœm œvzœr zœrdœjy uag ravdysta* »er zeigte solch ein schlechtes Herz. . .«

Es kommt vor, daß die ursprüngliche Bezeichnung der Richtung mit perfektivem Aspekt erhalten bleibt, aber daneben ist auch eine übertragene Bedeutungsvariante vorhanden:

œftyn »hinzukommen«, *raftyn* »abfallen«: *fyr kuystœj raftydtœn* »vom übermäßigen Arbeiten bin ich erschöpft (= abgefallen)«.

Der Ausdruck des Aspekts der Perfektivität ist die allgemeinste Funktion des Verbalpräfixes *ra-*. Von der Bezeichnung der Richtung ausgehend kommt die Handlung bei ihrem Ziele an und hört damit gleich auf:

kœnyn »machen«, *rakœnyn* »bereiten«.

Innerhalb des perfektiven Aspekts kann das Verbalpräfix *ra-* auch eine Handlung bezeichnen, die nicht so sehr durch ihren Ablauf oder Abschluß als durch ihr Ergebnis in die Augen springt:

bijyn »winden«, *rabijyn* »dass.«: *mixtyl dyvœrccyg kau rabydtoj fijautœ* »die Hirten wanden auf den Pfählen einen doppelten Zaun«. Dem Sprecher ist das Ergebnis — der fertige Pferch — wichtig, das der abgeschlossenen Handlung zufolge entstanden ist. Außer dem Erreichen des Zieles kommt auch das Moment des Ergebnisses durch das Verbalpräfix zum Ausdruck.

Ein interessanter Fall des perfektiven Aspekts ist es, wenn die im Simplex angedeutete Handlung (oder Zustand) im präfigierten Verbum kein Ende, sondern einen Anfang genommen hatte. Das, was beendet wurde, ist etwas anderes, worüber uns das Verbum keinen Aufschluß gibt, da der Prozeß, der der Perfektion vorausgeht, unwichtig ist; wichtig ist bloß das Ergebnis, welches der vorangegangenen Handlung zufolge erzielt wurde. Das beste Beispiel dafür ist die mit *ra-* präfigierte Form des Verbums *badyn* »sitzen«. Das Verbum *badyn* drückt keine Bewegung aus, sondern lediglich eine bestimmte Form der Ruhelage. Die mit ihr bezeichnete Handlung ist weder im Gange noch abgeschlossen. Dagegen hat dieser Prozeß eine andere Handlung enthalten, die näher zu bestimmen überflüssig oder geradezu unmöglich ist. Die Perfektion jenes Prozesses wird aber durch das mit dem Verbum *badyn* zusammenhängende bzw. in Zusammenhang gebrachte Verbalpräfix *ra-* angedeutet. Die Handlung war offensichtlich irgendwo von innen nach außen gerichtet, und zwar im Hinblick auf den draußen stehenden Sprecher und die nicht unbedingt draußen stehenden Hörer. Diesen wird jedoch nicht diese vorangegangene Handlung bewußt, sondern erst der Zustand oder die Handlung, die nach Abschluß der vorangegangenen einsetzte (momentan) und sich dauerhaft fortsetzte (durativ). Somit hat sich aus dem primären perfektiv-einsetzenden Aspekt »sich setzen« die sekundäre Bedeutung »sich bequem setzen« entwickelt. Genauso: *rynčyn jœ xuyssœny rabadty* »der Kranke setzte sich im Bett«. Es ist klar, daß die im einfachen Verbum bezeichnete Handlung im präfigierten Verbum keinen Abschluß, sondern einen Anfang genommen hatte und nachher sich dauerhaft fortsetzte.

Der perfektive Aspekt wird ab und zu in die Zukunft versetzt.: *zuryn* »sprechen«, *razuryn* »erzählen«, *nana, arǧau ma nyn razur!* »Mutti, erzähl uns doch ein Märchen «

Dem Verbalpräfix *ra-* wird gewöhnlich eine iterative Bedeutung, ein frequentativer Aspekt zugeschrieben. Diese Ansicht wird nicht einmal durch die Untersuchung sämtlicher mit diesem Präfix zusammengesetzter Varianten des einfachen Verbums bestätigt. Die präfigierte Variante von *œvdulyn* »rollen« ist *ravdulyn* »rollen«. Eine derartige Bedeutungsvariante ist bereits im Verbum *œvdulyn* »dass.« enthalten, noch mehr, auch das Verbum *tulyn* weist eine solche Bedeutungsvariante auf, woraus *œvdulyn* mittels eines nunmehr veralteten und improduktiv gewordenen Verbalpräfixes gebildet wurde. Letzteres wird nun als ein einfaches Verbum aufgefaßt.

Es gibt Verba, bei welchen das Verbalpräfix *ra-* zum Ausdruck des nchoativen Aspekts dient, indem es nicht den Abschluß, sondern den Anfang der Handlung bezeichnet. Dieser Aspekt bildet keinen Gegensatz zum perfektiven Aspekt. Hierher gehört:

qazyn »spielen«, *raqazyn* »начать играть, поиграть«.

Es kommt des öfteren vor, daß die Bedeutung durch das Verbalpräfix

nicht bemerkbar modifiziert wird. Das kann auf verschiedene Ursachen zurückgehen. Die Modifikation des Aspekts war ursprünglich allem Anschein nach zu spüren:

œvzaryn »wählen«, *ravzaryn* »dass.« Das Verbalpräfix unterzieht die Bedeutung keiner bemerkbaren Änderung. Die Ursache dieses Umstands liegt wohl einfach darin, daß der perfektive Aspekt bereits im Grundverbum enthalten ist, da dieses schon mit einem nunmehr improduktiven Verbalpräfix versehen war. Ein Verbum *zaryn* mit dieser Bedeutung ist unbekannt.

qavyn »etwas vorhaben«, *raqavyn* »dass.« usw.

Es ist auch möglich, daß im einfachen Verbum die allgemeine Richtung der Bewegung irgendwie gegeben ist. Dabei kann das Verbalpräfix an der Bedeutung ändern, indem es die Richtung noch bestimmter bzw. anders aufzeigt:

ivyn »tauschen«, *raivyn* »übersetzen«: *uyryssag œvzagœj činyg raivton* »aus der russischen Sprache übersetze ich das Buch«.

Es gibt auch Fälle, wenn das einfache Verbum durch das mit dem Verbalpräfix zusammengesetzte Verbum aus dem Gebrauch verdrängt wurde, z. B. *rajdajyn* »anfangen«, *rauomyn* »sich erbrechen«. Ihre präfixlose Form wird in die neuesten Wörterbücher nicht mehr aufgenommen.

Im Hinblick auf das Verbalpräfix *ra-* dürfen wir also feststellen:

1. Ursprünglich diente es zur Bezeichnung einer von innen nach außen gerichteter Bewegung, wobei es gleichzeitig angab, daß der Sprecher, d. i. der Beobachter der Handlung sich draußen aufhält.

2. Seine Verbreitung ist im gesamtossetischen Sprachraum nicht gleichmäßig, indem das mit der Bedeutung »weg-, aus-« gebrauchte ostossetische (ironische) Verbalpräfix *a-* im westossetischen (digorischen) Dialekt bei Verba, die eine Bewegung ausdrücken, durch das Verbalpräfix *ra-* ersetzt wird. Dieser Umstand weist darauf hin, daß beide Verbalpräfiße zueinander in irgendeinem Zusammenhang stehen.

3. Das Verbalpräfix *ra-* ist wie auch die übrigen Verbalpräfixe vor allen Dingen Träger des perfektiven Aspekts. Diese Funktion hat sich aus der älteren Bezeichnung irgendeiner Richtung entwickelt.

4. Es kommt auch vor, daß der Bedeutungswandel verblaßt ist und die Bedeutung des einfachen und des präfigierten Verbums wieder zusammenfällt, obwohl beide Varianten vorhanden sind.

Die Wechselbeziehung der ossetischen Verbalpräfixe a-, ræ- und ra

Folgende einfache Tatsachen lassen sich beobachten:

1. Das Verbalpräfix *a-*, das im Ostossetischen (im ironischen Dialekt) ziemlich produktiv ist, hat seine Produktivität im Westossetischen (im digorischen Dialekt) stark eingebüßt.

2. Das Verbalpräfix *rœ-* ist improduktiv und bildet mit dem zu präfigierenden Verbum eine geschlossene Einheit, demzufolge das präfigierte Verbum als ein einfaches Verbum figuriert.

3. Das Verbalpräfix *a-* wird im westossetischen Dialekt in vielen Fällen, insbesondere bei dynamischen Verba — d. h. bei Verba, die eine Bewegung bezeichnen — durch das Verbalpräfix *ra-* ersetzt.

All diese Tatsachen sind im Zusammenhang mit dem Ursprung der Verbalpräfixe zu beurteilen.

a-

Was die Herkunft des ossetischen Verbalpräfixes *a- (= ā)* anbelangt, wird es von MILLER (81) mit neupersisch *ā-*, awestisch und altpersisch *ā-* und altindisch *ā-* zusammengestellt. Die genannten Verbalpräfixe sind auch aus anderen mittel- und neuiranischen Sprachen belegt, darunter im Pahlavi, im Afghanischen, im Balutschi, im Yidghah (Pamir) und in den zentralen Dialekten des Persischen (im Gabri und im Kaschani).

Hinsichtlich der Lautung ist die Vergleichung tadellos, in semantischer Beziehung kommen jedoch erhebliche Schwierigkeiten zum Vorschein. Nehmen wir nun zuerst diese Schwierigkeiten unter die Lupe:

altindisch *ā-*. Grundlegende Bedeutung ist »her-, hervor-« (gegen den Sprecher), nur sekundär bedeutet es auch »hin , hinzu-« (gegen einen gedachten Gegenstand). Als Präposition hebt es die lokale Bedeutung der Kasus hervor (GRASSMANN, Wb. z. Rig-Veda, s. v.); »hin-, hinzu-, vor-« (THUMB, Hb. d. Sanskrit, 443): z. B. *ā-hvā-* »hervorrufen«. Die Bedeutung betrifft also im allgemeinen eine Bewegung in der Richtung zum Sprechenden, und erst sekundär in der Richtung *von* dem Sprechenden und *nach* einem bestimmten Gegenstand.

altiranisch (awestisch und altpersisch) *ā-* »her, heran, herzu« (BARTHOLOMAE, Altiran. Wb. s. v.), in der Richtung nach dem Sprechenden: z. B. *āgam-* »herkommen, hervorkommen«; nur sekundär auch in der Richtung nach einem gedachten Gegenstand.

mittelpersisch (Pahlavi) *ā-* ist sehr häufig: z. B. *āžārdan* »beleidigen, kränken« (SALEMANN, Gr. d. iran. Phil. I. 1. 309). Die Bezeichnung der Richtung ist verkommen, das Verbalpräfix ist untrennbar geworden.

neupersisch *ā-* ist ein abgestorbenes, d. h. improduktiv gewordenes Verbalpräfix, das jedoch identisch ist mit den vorangegangenen (HORN, Gr. d. iran. Phil. I. 2. 157): z. B. *āmaδan* »kommen«. Das Verbalpräfix drückte ursprünglich die Richtung der Bewegung

nach dem Sprechenden aus. Es steht in einer festen Zusammensetzung mit dem Verbum.

afghanisch *ā-* ist ein untrennbares Verbalpräfix (W. GEIGER, Gr. d. iran. Phil. I. 2. 213) mit verblaßtem Bedeutungsgehalt.

yidghah *ā- : āwrah* »bringen« (W. GEIGER, Gr. d. iran. Phil. I. 2. 311): bezeichnet also die Annäherung an den Sprechenden.

balutschisch *ā-* ist ein veraltetes und mit dem Verbalstamm vollkommen verschmolzenes Verbalpräfix: z. B. *āyag*, zu dem Verbum *ā-i* »kommen« (W. GEIGER, Gr. d. iran. Phil. I. 2. 238). Aus seiner Bedeutung ist ersichtlich, daß es ursprünglich ebenfalls eine Annäherung an den Sprecher ausgedrückt haben soll.

gabrisch *ā-*, z. B. *āšnūftmūn* »schweigen«. Der ursprüngliche Bedeutungsgehalt des Verbalpräfixes ist vollkommen abgekommen (W. GEIGER, Gr. d. iran. Phil. I. 2. 402).

kaschanisch *hō-*, z. B. *hōbastén* »binden« (W. GEIGER, Gr. d. iran. Phil. I. 2. 402).

Das wichtigste Ergebnis der Zusammenstellung dieser Beispiele ist die Erkenntnis, daß das indoiranische Verbalpräfix *a-* im allgemeinen zum Ausdruck einer nähernden Bewegungsrichtung gedient haben soll. Somit ist seine Funktion jener von ossetisch *ā-* entgegengesetzt. Des weiteren kann es auch andere Erwägungen geben, deren Hervorhebung bei der Klärung der Frage von Belang sind.

Altindisch *ā-* hatte bereits in den Vedas eine sekundäre Bedeutungsvariante entwickelt, die nicht die Annäherung an den Sprechenden, sondern die Näherung schlechthin ausdrückte, also auch den Aspekt des Entfernens vom Sprechenden. Genauso verhält es sich im Altiranischen.

Ziemlich früh soll eine Verengung des Bedeutungsgehalts eingesetzt haben, wie dies bereits im Mittelpersischen sich feststellen läßt, wo die Bezeichnung der Richtung völlig verkommen war. Dieser Prozeß wurde im Neupersischen fortgesetzt. Dieselbe Lage kennzeichnet auch die übrigen neuiranischen Sprachen.

Setzen wir nun voraus, daß das ossetische Verbalpräfix *a-* etymologisch mit indoiranisch *a-* identisch ist, obgleich sie als richtungbezeichnende Faktoren bedeutungsmäßig einander entgegengesetzt erscheinen, muß die Lage im Ossetischen folgendermaßen beurteilt werden.

In der Bedeutung des ossetischen Verbalpräfixes *a-* soll die Vorstellung der Annäherung an einen außerhalb des Sprechenden liegenden bzw. von ihm entfernten Gegenstand äußerst früh in den Vordergrund getreten sein, woraus sich dann die Bedeutung des Entfernens vom Sprecher entwickeln konnte. Daher ist seine Bedeutung heute im allgemeinen »weg-«, und wenn sich die Bewegung von innen nach außen richtet, während sich der Sprecher *drinnen* befindet, erhält das Verbalpräfix die Bedeutung »aus-, hinaus-«.

Diese Funktion der Bezeichnung einer Richtung kommt, obschon mit abnehmender Intensität, auch heute zur Geltung im Ostossetischen (Ironischen), in geringem Maße im Westossetischen (Digorischen). Da es aber auch vorkommt, daß die Handlung eine zurückkehrende, also nähernde Richtung nimmt, läßt sich diese Bedeutung nicht anders erklären, als ein spärliches Relikt der alten, ursprünglichen Richtungsbezeichnung. Im Westossetischen sind die mit *a-* präfigierten Verba derart eng verwachsen, daß sie geradezu als einfache Verba zu betrachten sind. Diese Erscheinung hängt damit zusammen, was wir über das Verbalpräfix *ra-* zu sagen haben.

ræ-

Das Verbalpräfix *ræ-* bringt Miller (83) mit dem produktiven Verbalpräfix *ra-* in Zusammenhang, obwohl er den Zusammenhang seinerseits, wie er sagt, nicht klar sieht. Er erwägt die Möglichkeit, *ra-* ginge auf ein älteres *frā-*, *ræ* auf ein älteres *fră-* zurück. Wenn wir jedoch awestisch *frā-*, *fərā-*, awestisch und altpersisch *fră-* mit ossetisch *ra-* und *ræ* zusammenstellen, müssen wir gewisse Schwierigkeiten in Kauf nehmen. Im Altpersischen kommt nämlich *fra-* mit ausgesprochener Länge nirgends vor, während man bei dem Awesta in Betracht zu ziehen hat, ob das Verbalpräfix *frā-* vom Verbum getrennt, im Wortauslaut in den Gāthā's, oder aber in einem jüngeren awestischen Texte belegt ist. Die Belege aus den Gāthā's zeigen stets die Länge *(ā)*. In den Gāthā's wird nämlich jeder Vokal im Wortauslaut als Länge bezeichnet, unabhängig davon, ob es sich tatsächlich um eine Länge handelt oder nicht. Der Hintergrund dieser Erscheinung ist immer noch nicht hinlänglich genug erforscht. In jüngeren awestischen Texten kommt Länge bzw. Kürze promiscue vor. Der Grund dafür liegt wohl in der ungenauen Graphik des Zeitalters der Arsakiden. In einigen Handschriften wird das 𐬀 angegeben, d. h. die Schreiber des Zeitalters der Arsakiden hatten eine sog. *plene*-Schreibweise angewendet. In der awestischen Schrift des Zeitalters der Sassaniden wurde es in der Regel mit dem Buchstaben transliteriert, der unserem *ā* entspricht. In anderen Handschriften, besonders im Wortinlaut (also auch im Falle von mit dem Verbum fest zusammengesetzten, Präverbia) stand man einer sog. *defektiven* Schreibweise gegenüber, wobei man in Unkenntnis des 𐬀 das sassanidische Zeichen für *a* verwendete

Wir sind also gezwungen, die Annahme eines ähnlichen Verhältnisses zwischen den ossetischen Verbalpräfixen *ra-* und *ræ-* wie im Falle der awestischen Verbalpräfixe *frā-* und *fră-* abzulehnen.

Mit der Klärung des Wortanlauts *fr-* verhält es sich allerdings viel günstiger.

Diese Erscheinung wird bei Miller (38) nicht mehr als zweifelhaft verzeichnet. Die Unsicherheit wurde, wenn sie noch überhaupt bestand, von

W. I. Abajew endgültig beseitigt (Oc. яз. 165, 213). Auf Grund einer Analyse skythischer Eigennamen konnte er außer jedem Zweifel feststellen, daß dem altiranischen Wortanlaut *fr-* in den nordiranischen Sprachen wie im Skythischen, im Alanischen und im Ossetischen der Wortanlaut *r-* bzw. bisweilen auch *l-* entspricht.

Beispiele für den doppelten Charakter der Zeitdauer des Vokals gibt es bereits im Altindischen, indem hier neben *pra* auch die Spuren von *prā* nachweisbar sind, aber diese Doppelheit die Lage im Altiranischen keineswegs deckt. Dasselbe gilt für die Varianten πρό und πρω im Griechischen bzw. *prŏ* und *prō* im Lateinischen.

Somit wäre nun die Herkunft des Verbalpräfixes *rœ-* geklärt, nicht aber die gegenseitigen Beziehungen der Verbalpräfixe *rœ-* und *ra-*.

ra-

Läßt sich das improduktive Verbalpräfix *rœ-* auch auf das altiranische Verbalpräfix *frā-*, *fră-* zurückführen, müssen wir bei der Erforschung der Herkunft des Verbalpräfixes *ra-* andere Wege beschreiten. Die Ursache ist einfach der Umstand, daß Gebrauch und Verbreitung der Verbalpräfixe *a-* und *ra-* in den beiden Hauptdialekten der ossetischen Sprache, im Ironischen und im Digorischen nicht gleichmäßig sind. Es wirft sich die Frage auf: wie ist es möglich, daß das Verbalpräfix *a-* im digorischen Dialekt in vielen Fällen nicht denselben Aspekt bzw. dieselbe Bedeutungsvariante ausdrückt wie im ironischen Dialekt, obwohl das Verbalpräfix *a-* auch ihm mundläufig ist und seine Produktivität noch nicht völlig verloren hat?

Nach Ausweis der iranischen Sprachen hatte die primäre Bedeutung des Verbalpräfixes *a-*, die der Annäherung sehr früh, bereits im Altiranischen, ja sogar in dem verwandten Altindischen einer sekundären Bedeutung, jener des Entfernens Platz machen müssen. Auch diese Bedeutungsvariante hatte den Weg des weiteren Verblassens betreten müssen, um in den modernen iranischen Sprachen hie und da völlig oder beinahe völlig zu verschwinden.

Allem Anschein nach hatte ein ähnlicher Vorgang auch in den nordiranischen Sprachen seinen Anfang genommen, worauf wir jedoch ausschließlich aus dem Ossetischen folgern können. Diese Tendenz machte sich im Westossetischen (Digorischen), obwohl es in phonetischer Hinsicht konservativer ist, stärker geltend; schwächer hingegen im Ostossetischen (Ironischen), das in phonetischer Hinsicht eine fortgeschrittenere Sprachstufe aufweist.

Die ursprüngliche Bezeichnung der Richtung, die Bedeutung der Annäherung von *a-* ist im Ossetischen rudimentär erhalten geblieben. Die Bedeutung des Entfernens (russisch »от, у«, deutsch »von, ab, weg«) wurde allgemein. Im Ossetischen jedoch kam eigentümlicherweise auch der Anspruch auf, daß der Aspekt dabei nicht bloß im allgemeinen, sondern auch im Hinblick auf den

Sprecher bzw. Beobachter bezeichnet werde. In erster Linie durch diesen Umstand wurde der Gebrauch der zweifachen Verbalpräfixe bedingt. Drückte also das Verbalpräfix *a-* im allgemeinen das Entfernen bzw. die von innen nach außen gerichtete Bewegung aus, vgl. *acyd* »ging weg, ging hinaus«, so enthielt es zugleich die Bedingung, daß der Sprecher sich drinnen aufhielt und den Prozeß der Handlung von dort beobachtete. Sollte es aber zum Ausdruck bringen, daß der Sprecher den Prozeß aus der Ferne bzw. von außen betrachtete, und besaß die Sprache keine lexikalischen Mittel dafür (wie im Deutschen z. B. *gehen* und *kommen* usw.), sondern bloß ein und dasselbe Verbum, gegebenenfalls *cœuyn* »gehen«, so mußte ein anderes Verbalpräfix herangezogen werden, wie *œr-*, das »an-, zu-, her-« bedeutet. Somit konnte dann **œracyd* > *racyd* die Bedeutung erhalten: »kam heraus, kam hervor, kam (hier)her«, d. h. dorthin, wo sich der Sprecher befand. Da der Wortanlaut mit kurzem Vokal im allgemeinen nicht betont wird, konnte der Schwund des Vokals *œ-* leicht eintreten.

Auf diese Rolle des Verbalpräfixes *œr-* verweist hypothetisch bereits das Miller—Freimannsche Wörterbuch (920), aber nur in bezug auf das im digorischen Dialekt anstatt von ironisch *a-* gebrauchte Verbalpräfix *ra-*. Dabei sind aber folgende Tatsachen vor Augen zu halten. Das Verbalpräfix *œr-* drückt sowohl im Hinblick auf den Sprecher als auch überhaupt stets eine Annäherung aus, während ironisch *a-* durch *ra-* gar häufig auch in Fällen ersetzt wird, wo eine Annäherung gar nicht in Frage kommen kann. Vgl. z. B. ir. *akaxyn* »ausgraben, ausbohren, untersuchen, prüfen« = dig. *rakaxun;* ir. *akuryn* »erbetteln, erbeten« = dig. *rakorun;* ir. *akunœg kœnyn* »herabsetzen, vermindern« = dig. *rakunœg kœnun* usw. MILLER (83) behauptet jedoch, westossetisch *ra-* entspräche dem *a-* des Ostossetischen in der Bedeutung »von, ab, weg, vorwärts«. Verhält es sich so, dann kann das Verbalpräfix *œr-* zu der Entstehung dieser Bedeutungsvariante kaum beigetragen haben.

Die indoiranischen Belege beweisen, daß das indoiranische Verbalpräfix *a-* mit dem Verbalstamm im Laufe der Sprachgeschichte so eng verwuchs, daß es in manchen neuiranischen Sprachen nicht mehr als Verbalpräfix aufgefaßt werden darf. Anderswo ist es dagegen produktiv geblieben. Dieser Umstand läßt sich damit erklären, daß die lokative Bedeutung mehr und mehr verblaßte und später völlig verschwand. Dort hingegen, wo es möglich war, hatte sich die Funktion des perfektiven Aspekts entwickelt und verstärkt, um zu einem Ausgangspunkt einer neuen Entwicklung zu werden. So geschah das im Ossetischen, vor allem im westlichen Dialekt des Ossetischen. Im Westossetischen kommt das Verbalpräfix *a-* nunmehr ausschließlich in fester Zusammensetzung vor (MILLER, 81) und seine lokative Bedeutung ist entweder stark eingeschrumpft oder völlig geschwunden. Geblieben sind dagegen die mit dem Verbalpräfix *a-* zusammengesetzten Verba, bei welchen die Bezeichnung des Entfernens trotzdem vonnöten war. Dazu war das Verbalpräfix *œr-*, wie

ich darauf hingewiesen habe, ungeeignet, im Gegensatz zum damals noch möglicherweise produktiven Verbalpräfix *rœ-*, das sich zu diesem Zwecke in der Bedeutung »vorwärts, weg-« noch eignen durfte. Im Ergebnis der Zusammensetzung von *rœ-* und *a-* ist auf diese Weise das westossetische Verbalpräfix *ra-* entstanden, das seiner Form nach mit dem mit *œr-* zusammengesetzten Verbalpräfix *a-* zusammenfiel.

Der Ursprung des Verbalpräfixes *ra-* ist demnach von einem zweifachen Charakter: *œr* + *a*, bzw. *rœ* + *a* = *ra-*. Durch den im westossetischen aufgekommenen Bedarf wurde die Weiterentwicklung gesichert, die das zusammengesetzte Verbalpräfix nach der Herausbildung des perfektiven Aspekts wieder produktiv machte. Damit wird zugleich die von MILLER offen gelassene Frage (83) nach der Beziehung zwischen den Verbalpräfixen *rœ-* und *ra-* beantwortet.

Es ist aber anzumerken, daß in dem Falle, wenn dem ostossetischen Verbalpräfix *a-* westossetisch *ra-* entspricht, sich die Bedeutung keineswegs auf die bloße Funktion der Bezeichnung einer Bewegung bzw. des Entfernens (wenn auch im übertragenen Sinne) beschränkt. Sie umfaßt also einen weiteren Bereich, als man darauf aus MILLERS Feststellungen schließen dürfte.

Dieses dem ostossetischen *a-* entsprechende westossetische *ra-* ist imstande, Aspekte auszudrücken, die sonst in der Regel vom Verbalpräfix *a-* getragen werden: es kann eine rasche und oberflächliche Handlung, den Anfang der Handlung oder des Zustandes, eine sich an ein und derselben Stelle bewegende oder rückwärts gerichtete, in mehreren Richtungen vor sich gehende Handlung, des weiteren eine sich nur symbolisch entfernende bzw. eine in ihrem Geltungsbereich weitgehend eingeschränkte und spezialisierte Handlung ausdrücken.

Alles in allem ist das dem Verbalpräfix *a-* des östlichen (ironischen) Dialektes entsprechende Verbalpräfix *ra-* des westlichen (digorischen) Dialektes geeignet, all die Aspekte und Bedeutungsvarianten auszudrücken, die das Verbalpräfix *a-* im allgemeinen zum Ausdruck bringt. Dies ist auch verständlich, da dieses Verbalpräfix gemäß seiner Herkunft eine Verstärkung des in seiner Bedeutung verblaßten Verbalpräfixes *a-* durch das Verbalpräfix *rœ-* darstellt, wodurch die ursprüngliche Bedeutung — sozusagen — wiederhergestellt wurde.

Außerdem ist im westlichen Dialekt das Verbalpräfix *ra-*, dessen Entstehung wir aus *œr* + *a* ableiten, in derselben Funktion vorhanden wie im östlichen Dialekt.

*

Das Verbalpräfix *ra-* läßt sich mit dem altiranischen Verbalpräfix *fra-* erst mittelbar in Zusammenhang bringen. Es ist viel eher möglich anzunehmen, daß wir dabei mit einem zusammengesetzten Verbalpräfix zu tun haben, das

zum Teil auf *œr* + *a*, zum Teil auf *rœ* + *a* zurückgeht. Es handelt sich hier um eine zufällige Übereinstimmung, die infolge der regelrechten lautgeschichtlichen Entwicklung entstanden ist. Die Tatsache, daß der Gebrauch der Verbalpräfixe *a-* und *ra-* in den beiden Hauptdialekten quantitativ unterschiedlich, ist, ist darauf zurückzuführen, daß die Produktivität des Verbalpräfixes *a-* in den beiden Dialekträumen nicht in dem gleichen Maße verengt wurde. Ansonsten hängt mit seiner Entstehung auch der Umstand zusammen, daß es geeignet is, neben dem perfektiven Aspekt beinahe sämtliche Bedeutungsvarianten zu tragen, die wir beim Gebrauch des Verbalpräfixes *a-* abgesondert hatten. Bei Verba, die eine Bewegung ausdrücken, besteht der größte Unterschied darin, daß während das Verbalpräfix *a-* die von innen nach außen gerichtete Bewegung im Blickfeld des sich drinnen befindenden Sprechers oder Beobachters bezeichnet, das Verbalpräfix *ra-* dieselbe Bewegung im Blickfeld des sich draußen aufhaltenden Sprechers oder Beobachters aufzeigt.

KASAKENTUM, EINE SOZIOLOGISCH-PHILOLOGISCHE STUDIE

VON

ANNEMARIE v. GABAIN (Hamburg)

Ein europäischer Reisender, Á. VÁMBÉRY, beobachtete vor etwa hundert Jahren im türkisch—iranischen Grenzgebiet von Süd-Türkmenistan ein Ereignis, das sich, seinen einheimischen Mitreisenden zufolge, leider häufig zu wiederholen pflegte: Neun berittene und bewaffnete Türkmenen überfielen den Hof eines Tadschiken, überwältigten und fesselten fünf der Männer; eine Frau und drei weitere Bewohner des Gehöfts blieben tot oder schwerverwundet liegen; und nachdem die Türkmenen die Gefangenen hinter sich aufs Pferd gebunden und eine beträchtliche Beute aufgeladen hatten, zogen sie in Eile wieder ab. Die Gefangenen kamen, infolge dieses rauhen Transports, im Türkmenenlager mehr tot als lebendig an. Nach ein paar Tagen wagte einer der Türkmenen einen Ritt ins Dorf und nannte die Höhe des erwarteten Lösegeldes. Da die Dorfgemeinschaft aus früheren, ähnlichen Erfahrungen wußte, welcher brutalen Behandlung ihre Angehörigen ausgesetzt waren, beeilten sie sich, die geforderte Summe aufzubringen und damit die Gefangenen auszulösen. »Geldgierige Räuber!«, »Sinnlose Grausamkeiten!« ist das begreifliche Urteil seitens der Tadschiken. Die Türkmenen dagegen beurteilten das Ereignis ganz anders, sie definierten es wahrscheinlich als Kasakentum.

Unter dem Stichwort *qazaq* hat W. BARTHOLD in der Encyklopädie des Islam eine soziologische Institution erwähnt, die Z. V. TOGAN in seinem Buch »Bugünki Türkili (Türkistan) ve yakın tarihi« (Istanbul 1942—47, S. 37) näher erklärt. Es ist ein Begriff, der noch bis vor Kurzem zu epischer Verherrlichung begeisterte: Seit dem 15. Jahrhundert bezeichneten Türken und Mongolen als *qazaq* eine fürstliche Persönlichkeit, die sich mit politischem Ziel von ihrem Staatswesen trennte und allein oder mitsamt der Familie, ohne den üblichen Schutz des Stammes durch die Steppe schweifte und Eroberungen zu machen suchte. Auch Fürsten, die noch nicht ihre Herrschaft antreten konnten und daher ohne festes Ziel durch das Land ziehen mußten, nannte man *qazaq*. Diese Bezeichnung wurde später auch ganzen Stämmen oder Verbänden beigelegt, die sich aus ihrem angestammten Staatswesen lösten, um sich einem Kasaken zu unterstellen. Schließlich ist es

bis in die Gegenwart hinein bei manchen Nomadenstämmen üblich gewesen, einen waffenfähig gewordenen jungen Mann in die Steppe zu schicken, damit er für die Härte des Lebens erstarke. Er mußte sich allein von der Jagd ernähen und lernen, sich gegenüber den Unbilden der Natur und den Angriffen der Feinde durchzusetzen. Während dieser Zeit stand et außerhalb des üblichen Gewohnheitsrechts *(törä)* und er trug jedes Risiko allein die Verantwortung. Solch Kasakentum übte ein junger Held nur eine begrenzte Zeit aus. Wenn er dabei nicht umkam, kehrte er schließlich heim und fügte sich dann erneut in das bestehende Recht und damit in die beschränkende Ordnung der Gemeinschaft, die durch ein baschkirisches Sprichwort gekennzeichnet wird: *čoq bilsä, asïlïr; yuvaš bulsa, tapïlïr.* »Wer zu viel weiß, wird erhängt; wer zu weich ist, wird getreten.«

Zu den berühmtesten Kasaken der Vergangenheit rechnet man Timürbek, seine Nachkommen Abū Saʿīd Mīrzā, Husain Bayqara, Bābur Mīrzā und den Özbeken Šaybaq-ḫan samt dessen Gefährten. Ihr politisches Ziel war eine Veränderung der Staatsordnung, d. h. sie anerkannten die bestehenden Verhältnisse nicht als eine Rechtsordnung. Das war zumal die Tendenz von Ǧānī-beg und den Nachkommen der Girāy-Sultane, wie etwa Qāsim-ḫan und sein Sohn Ḥaqq Nazar-ḫan. Rašīd ed-dīn nennt diejenigen Özbeken, die ihren Herrscher Abu 'l-Ḫair-ḫan verlassen hatten, *Özbäk-qazaq*. Ein politisches Ziel, nämlich eine Verbesserung der Verhältnisse des eigenen Volkes, sei es durch eine veränderte Regierung oder sei es auch durch Bereicherung des Stammes auf Kosten der Feinde ist der Anlaß zu langanhaltendem Ruhm, der den für persönliche Heldentaten weit übertrifft. Wenn es in der schweren Notzeit des 17. Jahrhunderts zu privatem Beutemachen *(yaγmačïlïq)* kam, war das eine Entartung des Kasakentums. Ursprünglich will der Kasake seinem Stamm nützen oder er will seine Herrscherfähigkeiten beweisen, indem er seinen Stamm in irgendwelcher Weise bereichert und indem er die für das Volk günstigen Entscheidungen findet. Das Volk bewundert den Kasaken um seiner tollkühnen, todesverachtenden Unternehmungen, seiner listigen Klugheit und seines Glücks willen. Viele von ihnen jedoch bezahlen ihren Auszug mit Tod oder Siechtum. Timür-beg selbst zog sich in seiner Kasakenzeit eine Beinverletzung zu, die ihm, trotz seiner stattlichen Erscheinung, den Beinamen *leng* »der Lahme« eintrug. Den Städtern und Bauern als den Hauptleidtragenden dieser Institution, ebenso wie den ja stets aus den Städten stammenden Historikern des Mittelalters kann natürlich das Heldentum und die Staatsgesinnung des Kasakentums nicht verständlich werden.

Wenngleich auch Kasakentum als eine Institution nicht in sehr alter Zeit nachweisbar ist, ist sie doch schon im Altertum durch eine entsprechende Gesinnung vorbereitet. In der Tonyuquq-Inschrift wird es lobend erwähnt, daß das Türk-Volk das Risiko einer eigenen Regierung auf sich nehmen

wollte und des bequemen Lebens unter chinesischer Oberhoheit überdrüssig war: (Z. 2) *türk budun qanin bulmayin, tabyačda adrïltï, qanlanti* »Das Türk-Volk, da es keinen (eigenen) König erlangte, trennte sich von China und gab sich einen König«. Der Erwerb als Daseinsgrundlage wird sehr wichtig genommen: (Z. 59) *elteriš qayan qazyanmasar, yoq ärti ärsär; bän özüm bilgä tonyuquq qazanmasar, bän yoq ärtim ärsär* ... »wenn Kaiser El-teriš nicht Habe erworben hätte, wenn er nicht gewesen wäre; wenn ich selbst, der weise Tonyuquq, nicht Habe erworben hätte, wenn ich nicht gewesen wäre ...«, wäre die Existenz des ganzen Volkes fraglich gewesen. Die gleiche Gesinnung bezeugen die wahrscheinlich von Kirgizen stammenden alttürkischen Inschriften aus Süd-Sibirien (W. RADLOFF, Die alttürkischen Inschriften der Mongolei; Petersburg 1895, S. 329, Z. 4): *eliŋiz üčün qazyanu* »im Interesse Eures Stammes Habe erwerbend«. (ibd. S. 331, Z. 4.) ... *kiši qazyandım* »ich habe (so und so viele) Menschen (als Dienstleute) erworben«. (ibd. S. 339 ,Z. 4) *eliŋä qazyandım* »für deinen Stamm habe ich Besitz erworben«.

Wir sehen also, dasjenige, was auf den Grabsteinen verzeichnet wird, nämlich was einem verstorbenen Helden in den Mund gelegt wird, wessen er sich rühmen darf, das ist sein Wirken für Stamm und Herrn, nämlich für deren Bereicherung an Habe und Dienstleuten.

Deutlicher noch können wir diese soziologische Institution und die ihr zugrunde liegende Gesinnung aus der jüngeren Literatur nachweisen, etwa aus dem Kitāb-i Dede Qorqut (ed. MUHARREM ERGIN, Ankara 1958, S. 155, 18; Faks., S. 64 rechts 12):

Ṣayum ala baqduqumda
qarṭašum Qara Gönäyi gördüm.
Baš käsübdür.
Qan döküpdür.
Čundı alubdur.
ad qazanubdur.

Ṣolum ala baqduyumda
ṭayım Aruzı gördüm.
Baš käsüpdür.
Qan döküpdür.
čuldı alupdur.
ad qazanubdur.

Qaršum ala baqduyumda
säni gördüm.
On altı yaš yašladuŋ.
Bir gün ola düšäm öläm

sän qalasın(.)
Yay čäkmädüŋ.
Oḫ atmaduŋ.
Baš käsmädüŋ.
Qan dökmädüŋ.
Qanlu Oγuz ičindä.
čuldı almaduŋ.

Yarınki gün zaman dönüp bän ölüp sän qalıčaq tağum taḫtum saŋa vermäyälär diyü soŋumı aŋdum ayladum oγul, dedi (die Verseinteilung bei M. ERGIN habe ich, auf Grund der meist vorhandenen Interpunktion, verändert; Übersetzung bei E. ROSSI, Il »Kitāb-i Dede Qorqut«, Citta del Vaticano 1952, S. 147 und J. HEIN, Das Buch des Dede Korkut, Zürich 1958, S. 135):

»Als ich zur Rechten blickte, sah ich meinen Bruder Kara Günä (oder Gönä?). Er hat Köpfe abgeschlagen und Blut vergossen, hat Beute gewonnen und sich einen Namen erworben *(čundï*, var. für *čuldï; ǧuldı, ǧulda,* ROSSI verweist auf Z. V. TOGAN, Umumî türk tarihine giriş, Istanbul 1946, S. 279; *ǧüldük* 'Tribut, der dem Fürstenhaus zusteht').

Als ich zur Linken blickte, sah ich meinen Oheim Urus *(Uruz,* ERGIN zieht die graphisch mögliche Lesung *Aruz* vor); er hat Köpfe abgeschlagen, und Blut vergossen, hat Beute gewonnen und sich einen Namen erworben.

Als ich vor mich blickte, sah ich dich. Du bist sechzehn Jahre alt (Variante bei ROSSI). Ein Tag wird sein, (da) werde ich fallen, werde ich sterben, du wirst zurückbleiben. Du hast noch keinen Bogen gespannt, keinen Pfeil abgeschossen, keine Köpfe abgeschlagen, kein Blut vergossen und unter den blutigen Ogusen noch keine Beute erworben.

Wenn am morgigen Tag die Zeit sich wendet und ich sterbe und du allein zurückbleibst, dann könnte man dir vielleicht Thron und Krone versagen. Weil ich an dieses Ende dachte, deshalb weinte ich, mein Sohn.«

(M. ERGIN, S. 186, 11, Faksimile S. 89 rechts, 7):

Baba,
yälisi qara qaẓılıq atuma äyär ṣalayım.
Qanlu kāfir elinä aqın čapayım.
Baš käsäyim,
qan dökäyim
kāfirä qan quṣdurayım.
Qul qaravaš gätüräyim.
Hünär göstäräyim.

(Fehlt bei ROSSI, J. HEIN, S. 187, leicht verändert:) »Vater, ich will mein schwarzmähniges Kasi-Roß (ROSSI, Index: Nach einem Berg in Zentralasien benannte Pferdeart) satteln und einen Streifzug in das Land der blutigen Ungläubigen unternehmen.

Köpfe will ich abschlagen, Blut vergießen und die Ungläubigen Blut spucken lassen.

Dientsleute und Knechte will ich heimbringen und so meine Fähigkeit beweisen.«

(M. Ergin, S. 216, 16, Faksimile S. 120, rechts, Z. 7):

Dädäm Qorqud
himmät qılığın belinä bayladı.
Čomayı omuzına bıraqdı.
Yayı qarusına kičürdi.
Šahbāz ayyırlı čäkdürdi
buda bindi.
Ḫışımını qavumını ayırdı.
Evini čözdi.
Oyuzdan köč äylädi.
Bärdäyä Gänǧäyä varup vaḫan ṭutdı.
Ṭoquz tümän Gürǧistān ayzına varup qondı.
Qaravullıq äylädi.
Yad kāfir gälsä.
Bašın Oyuza armayan göndärdi.

(Fehlt bei Rossi, J. Hein, S. 254):

»Unser Dädä Korkut kam, umgürtete ihm die Hüfte mit dem Ehrensäbel (Rossi, Glossar: *himmet* 'Gunst, Gnade', arabisch, mit mystisch-religiöser Bedeutung), legte ihm die Keule auf die Schulter und hängte ihm den Bogen über seinen Arm. (Hiernach) ließ (Begil) sein 'Falkenroß' vorführen und saß auf.

Er trennte sich von seiner Verwandtschaft und seinem Volk, er löste sein Haus auf, fort zog er von den Oguzen.

Er ging nach Barḏa'a und nach Gendschä (H.: = arm. Partav, ein unbedeutendes Dorf am Terter kurz vor seiner Einmündung in die Kura, ehemals die bedeutendste Stadt im Kaukasus; Stadt an der Gandscha in Georgien, das heutige Jelisawetpol) und sicherte die Heimat. Er ging weiter nach der Einfallsstelle der Neun Bezirke Georgiens und schlug da sein Standquartier auf und übernahm den Wachtdienst.

Wenn fremde Ungläubige kamen, sandte er ihre Köpfe als Geschenk zu den Oguzen.«

Wir erwägen, ob ein Teil dieser blutrünstigen Worte rein rhetorisch ist: Köpfe abschlagen, d. h. Fremde umbringen nur um des Ruhmes willen, erscheint barbarisch und mit der kultivierten Form und den ritterlichen Ideen dieses Epos unvereinbar. Dieser abschwächenden Theorie steht allerdings die Tatsache entgegen, daß noch Timür-beg Pyramiden von den Schädeln der Gefallenen des feindlichen Heeres errichten ließ, daß also noch um 1400 n. Chr. dieser Brauch bestand. Er beruht auf einer archaischen

Anschauung, nach der die Schädel und die Langknochen eines Verstorbenen noch immer die Kräfte des ehemals Lebenden beherbergen. Wer sich ihrer bemächtigt, sollte selbst einen Verstorbenen zwingen können, im Jenseits — etwa den Gefallenen des eigenen Stammes Dienste zu leisten. Hinter dieser gräßlichen Maßnahme von Timür-beg stand aber kein entsprechender Glaube mehr, denn er und die Mehrzahl seiner Truppen waren ja Muslim: es war nur noch ein alter Brauch, der wohl abschreckend wirken sollte. Die angeführten Beispiele aus Dede Korkut lassen das 'Kopfabschlagen' als stereotype Formel erkennen, der zur Abfassungszeit des Werks keine Realität mehr entsprach. Wie jedes Volksepos, ist auch der »Dede Korkut« aus vielen älteren Einzelepisoden höheren Alters künstlerisch zusammengefügt worden, man vermutet: um 1400 n. Chr. Die zitierten Beispiele zeigen kasakischen Geist: Derjenige ist in den Augen des Volks ein Held und Führer, der einmal vom Stamm getrennt, auf eigene Verantwortung und gemäß eigener Entscheidung in den Kampf gezogen ist und dadurch den Seinen Vorteil gebracht hat. Ich vermute, daß die einzelnen, älteren Episoden, die dem heute vorliegenden Werk zugrunde liegen, sekundär mit Äußerungen kasakischer Gesinnung ausgeschmückt worden sind.

Schließlich wird die Institution des Kasakentums auch durch die Philologie bemerkbar. Es gibt einige Gruppen von wurzelverwandten Wörtern mit einer ungewöhnlichen Bedeutungsbreite, ja sogar mit einander entgegengesetztem Sinn. Dieser Umstand wird nur verständlich, wenn man bedenkt, daß sie zum Kasakentum eine Beziehung haben und den entgegengesetzten Standpunkt von Nomaden und von Seßhaften zu dieser Institution widerspiegeln.

1) ***ala+:** *ala+q bulaq* (tschag.) = *alaq ǧulaq* (krim.) 'hin und her'; *alaq malaq* (tschag.) 'unordentlich'; *alaq* (tschag.) 'Plünderung'; *ala+q-* (tschag.) 'in Verwirrung bringen, ... gebracht werden'; *ala+man* (otü.) 'Räuber'. Diesen negativen Bedeutungen gegenüber gibt es noch folgende Werte: Das gleiche Wort *alaman* bedeutet auch (kir.) 'ungeordneter Angriff, Volkshaufe', (trkm.) 'Kriegsschaar', es enthält also einen Hinweis auf die Kampfart mit Scheinflucht, die den nomadischen Kriegern oft eine Überlegenheit über die der Seßhaften verleiht. *ala+q+man* (kir.) hat ebenfalls die Bedeutung 'Kriegsschar'. Darüber hinaus ist *alaman* in der Verderbnis zu *Eleman, Iläman* (Epos 'Ertöštük', ed. von S. Karalajev, Frunze 1956; ferner bei W. Radloff, Proben, Band V, 526, 1) der Name eines Heldenvaters. Wir sehen: Verwirrung, ungeordneter Angriff, Räuber, Plünderung einerseits, und: normale, nomadische Kriegsschaar anderseits werden von der gleichen Wortwurzel abgeleitet. Positive oder negative Bedeutung entwickelt sich je nach der Vertrautheit mit nomadischem Wesen oder aber mit der Angst vor ihm.

2) **keğir** (kir.) 'eigenwillig, gewalttätig', aber auch 'kühn'. Dazu das

schrift-mong. *kečegü* 'schwierig, stark, kühn', kalm. *ketsü* < ***keče-** = türk. **keč-** 'außerordentlich, tüchtig sein'. — Dagegen bedeutet bei den seßhaften Tschagataiern *käğürlik:* 'Ungemach'.

3) **ten-** (kalm.) 'ohne Ziel gehen', *tenäg* (kalm.) 'blödsinnig; irrend, Wanderer, Reisender ohne bekanntes Ziel'; *teni-* = *tenti-* (kir.) 'vom eigenen Volk getrennt herumschweifen'. Das Wörterbuch von RADLOFF gibt dagegen für *tent-* (kir.) bezeichnender Weise nur 'entfliehen', also eine Interpretation von Seiten der Seßhaften her. *tän-* (alt.) 'herumschweifen', *tänä-* (tar.) ebenso. *tänäk* (alt.) = *tentek* (tschag., otü., kar.) 'verrückt', (krim.) 'Dieb', aber auch: 'schlau, gewandt', (kasak.) 'verdreht; schuldig'; *täntäklä-* (tschag.) 'Streit erregen', *tentek* (kir.) 'etwas verrückt, tückisch, extravagant'.

4) **qaz-** (Kāš.) 'den Boden stampfen (Pferd)'; *qaz-a+la-* (tel.) 'kurz galoppieren', *qaz-* (tschag.) 'herumirren'. *qaz-aq* (kir., kasak.) 'freier Mensch, kühner Reiter, Abenteurer'. Dies Wort hat eine amüsante Bedeutungsentwicklung bei Seßhaften genommen: (türkm.) 'Haustyrann', *qazaq kiši* (tat.) 'Junggeselle'. *qazaq+anä* (tschag.) 'wie ein freier Steppenbewohner', neben *qazaq+čı* (tschag.) 'Räuber'. Positiv ist wieder: *qazaq+lıq* (tschag.) 'Abenteuer, Herumirren', dagegen: *qazaq+luq* (tschag.) 'Anführer einer Räuberbande'. *qaz-aq-* (tschag.) 'raubend umherziehen'. — **qazaq+a-n-* > *qazyan* (atü.) 'erobern', (Kāš.) 'erwerben', *qazyanč* (atü., Kāš.) 'Erwerb, Habe', (tschag.) 'Erwerb, Gewinn'; *qaz-u* (tschag.) 'Erwerb, Gewinn', *qazā* (sag.) 'Vorratshaus bei der Jurte, Hof', *qazyan-* > *qazan-* (osm., az., krim.) 'erwerben', *qazyanğ* (osm.) 'Erwerb', *qazyančaq* (tat.) 'sich abmühend'. Ferner: *qaz-ın-* (kar. T.) 'in Häuser einbrechen', *qaz-ıt-* (Qutadγu bilig) 'besiegt werden', *qaz-ıq-čı* (osm.) 'betrügerisch, hinterlistig', *qaz-r-a* (tel.) 'Pferdediebstahl, Viehdiebstahl', *qazra+čı* (tel.) 'Viehdieb'.

An Beispielen vom Altertum bis in die Gegenwart erkennen wir die Institution einer nomadischen und halbnomadischen Gesellschaft. Ihr Herrscher war, bekanntlich, kein Autokrat, sondern er wurde als Mitglied einer Herrscherfamilie aus einem bestimmten Stamm gewählt. Seine Entscheidungen blieben stets vom Rat von Männern abhängig, die durch ihre Abstammung und ihre Leistungen das Vertrauen der Gemeinschaft besassen. In kritischer Lage wirkte die Schwere der Verantwortung wahrscheinlich auf Herrscher und Rat zuweilen hemmend. Spontane, gewagte Unternehmungen, die zuweilen allein Erfolg versprechen, würden daher stets unterblieben sein, wenn es nicht zuweilen einen Kasaken gegeben hätte, der sich aus der Gehorsamsverpflichtung löste und ohne die Billigung der anderen zu besitzen, aus eigener Verantwortung handelte. Hatte er Mißgeschick, dann trat keiner für ihn ein. Bewährte sich aber sein Entschluß, dann war er beim ganzen Volk der Held des Tages und bekam höchstes Ansehen im Regierungsrat. So diente das Kasakentum als ein individualistisch regelnder Faktor in einer Welt mit Kollektivbewußtsein-und Gemeinschaftsregierung.

DIE ROLLE DES *BUYRUQ* IN DER ALTTÜRKISCHEN GESELLSCHAFT

VON

G. GYÖRFFY

In den Inschriften vom Orchon kommt der Würdenname *buyruq* oder *buyuruq* sechsmal vor; viermal in der einfachen Form *buyruq*, einmal als *buyruq bäg* und einmal in der Zusammensetzung *ič buyruq*.

Die Vorkommen sind folgende:

1. Über den Ruhm der ersten Kagane sagt der Text: »*Bilgä qaγan ärmis, alp qaγan ärmis, buyuruqï yimä bilgä ärmis ärinč, alp ärmis ärinč, bägläri yimä budunï yimä tüz ärmis*« (I. E. 3, II. E. 4,[1] wo nach dem Wort *bujuruqï* das Wort *jimä* fehlt. V. Thomsen, Inscriptions de l'Orkhon déchiffré. Helsingfors 1896: MSFOu. V, 98; vgl. C. E. Малов, Памятники древнетюркской письменности. Ак. Наук. СССР. 1951, 29).

»Es waren weise Kagane, es waren tapfere Kagane; auch ihre buiruq sind weise gewesen, sind tapfer gewesen. Sowohl ihre Bäge wie Volk waren einrächtig.« (V. Thomsen, Alttürkische Inschriften aus der Mongolei: ZDMG. Bd. 78 (N. F. Bd. 3.) 1924, 145; vgl. Малов, op. cit., 34).

2. In der Charakterisierung der Verfallszeit: »*Biligsiz qaγan olurmïs ärinč, jablaq qaγan olurmïs ärinč, buyuruqï yimä biligsiz ärinč, yablaq ärmis ärinč, bägläri budunï tüzsiz üčün . . .*« (I. E. 5—6; II. E. 6. Thomsen: MSFOu. V, 99; vgl. Малов, 29).

»Es sind unweise Kagane gewesen, die den Thron bestiegen, es sind schlechte Kagane gewesen; ihre buiruq sind desgleichen unweise gewesen und sind schlecht gewesen. Wegen der Zwietracht zwischen den Bägen und dem Volk . . .« (ZDMG. 1924, 145 und Малов, op. cit., 36).

3. In der Beschreibung des Sturzes vom Türgiš qaγan: »*Türgäs qaγan türk[im] budunïm ärti, bilmädükin üčün biziŋä jaŋïlduqïn yazïnduqïn üčün*

[1] Der Thomsenschen Bezeichnung entsprechend bezeichne ich mit I die Inschrift des Kül tegin, mit II die des Bilgä qaγan; nach diesen folgen die Seiten der Inschrift mit den Buchstaben E 'Ost', N 'Nord', S 'Süd', und zuletzt die Zahl der Zeile.

qaγanï ölti, buyuruqï bägläri yimä ölti, unuq budun ämgäk körti.« (II. E. 16; I. E. 19 lückenhaft; THOMSEN: MSFOu. V, 104; vgl. Малов, 30.)

»Der Türgiš-Kagan gehörte zu meinen Türken, meinem Volk. Wegen seiner Torheit und weil er gegen uns verräterisch war, wurde er getötet und wurden seine buiruq und Bäge getötet. Das Volk der zehn Pfeile litt übel.« (THOMSEN: ZDMG. 1924, 148; vgl. Малов, 38.)

4. In der Beschreibung des Kampfes gegen den Türgiš qaγan: »...*türgäs qaγan buyuruqï az tutuquγ äligin tutdï.*« (I. E. 38; THOMSEN: MSFOu. V, 110; vgl. Малов, 32.)

Dieser diskutierbare Textteil lautet in THOMSENS erster Übersetzung: »...les officiers du kagan des Turghès fire là un petit nombre de prisonniers« (MSFOu. V, 110), was er 1924 folgenderweise abänderte: »...nahmen die buiruq den Türgiš-Kagan des Az-(Volkes) gefangen« (ZDMG. 1924, 153). Eine neuere Übersetzung wurde von MALOW versucht: »он схватил собственноручно каганского приказного тюргешей, Тутука азов (!)« — und im wesentlichen auf ihn stützt sich SUSANNA KAKUK in ihrer ungarischen Übersetzung (a. a. O. 41): «fogságba ejtette a türgis kagán parancsnokát, az áz nép tutukját (er nahm den Befehlshaber des Türgiš-qaγan, den Tutuk des Az-Volkes gefangen)«.[2] Was die Zugehörigkeit des mit dem possessiven Personalsuffix versehenen Wortes *buyruqï* betrifft, kann dies am meisten auf das vor demselben stehende *türgiš qaγan* bezogen werden, und dies wird sinngemäß auch durch den Umstand unterstützt, daß auch bei der dritten Erwähnung die *buyruq* des Türgiš-qaγan genannt sind. Bei Thomsen ist das Wort *äligin* unübersetzt geblieben, bzw. in dem Ausdruck »gefangen« mit inbegriffen; MALOW gab es als 'eigenhändig' wieder. Meines Erachtens darf hier auch an den Instrumental des Wortes *älig* 'fünfzig' gedacht werden, vgl. das Wort *ikidin* 'paarweise' (aus *iki* 'zwei', vgl. GABAIN, Alttürk. Gramm. 1941, § 207), und demnach würde die Übersetzung folgendermaßen lauten: »die *buyruq* des Türgiš-qaγan nahmen den Az-tutuq selbfünfzigst gefangen.«

5. Bei seiner Thronbesteigung sagt Bilgä qaγan von seinen Untertanen: »*biriyä sad[a]pït bäglär, yiriyä tarqat buyuruq bäglär, otuz [tatar .....] toquz oγuz bägläri budunï*« (I. S. 1—2, II. N. 1; THOMSEN: MSFOu. V, 115; MALOW, 27).

»Ihr šadapït-bäge zur Rechten, ihr tarqane und buiruq-bäge zur Linken, Otuz- (= »dreissig«) (Tatar? — — — —) der Toquz- (= »neun«)-Oγuz Bäge und Volk!« (THOMSEN: ZDMG. 1924, 140; vgl. Малов, a. a. O. **33**, der das Wort *šadapït* in zwei Würdennamen: *šad* und *apa* aufgelöst wiedergibt).

[2] A magyarok elődeiről és a honfoglalásról. Kortársak és krónikások híradásai. Szerk. GYÖRFFY GYÖRGY [Von den Vorfahren und der Landnahme der Ungarn. Red. v. GY. GYÖRFFY] Budapest. 1958, 35.

6. In der Beschreibung des Aufzugs der Würdenträger vor dem Bilgä qaγan: »*türk amatï bäglär, kisrä tarduš bäglär kül čur bašlayu ulayu šad[a]pït bäglär, öŋrä töläs bäglär apa tarqa[n] bašlayu ulayu šada[pït] bäglär bu[. . . . .] taman tarqan tonyuquq buylabaγa tarqan ulayu buyuruq [. . . . .] ič buyuruq säbäg kül irkiz bašlayu ulayu buyuruq . . .*« (II. S. 13—14: THOMSEN: MSFOu. V, 130—131).

In THOMSENS Übersetzung: ». . . Les illustres nobles des Turcs, en arrière (de l'ouest) les nobles des Tardouch, précédés par Kul-tschour, suivi des nobles chadapits, en avant (de l'est) les nobles des Teulès, précédés par Apatarkan, suivi des nobles chadapit [. . . . .] Taman-tarkan et Tonyoukouk Bouilabaga-tarkan, suivis des officiers [. . . .] officiers précédés par Sèbègkul-irkiz, suivi des officiers . . .« (ebd.).

Diese Aufzählung wurde von den späteren Übersetzern außer acht gelassen. Den ersten Teil gibt Gabain folgendermaßen wieder: »im Westen die Tarduš-Herren, an der Spitze Kül der Čur, samt den Šadapit-Herren; im Osten die Tölis Herren, an der Spitze Apa, der Tarqan, samt den Šadapit-Herren.« (Alttürkische Grammatik. 1941, § 275). Die Übersetzung der weiteren Aufzählung wird lauten: »— — — Taman Tarqan (,) Tonyuquq Buyla Baγa Tarqan samt den Buyruq — — — die inneren Buyruq an der Spitze Säbäg (,) Kül Irkiz samt den Buyruq. . .«

Das Wort *buy(u)ruq* stammt aus dem türkischen Zeitwort *buyur-* 'befehlen', es ist dessen Ableitung mit dem Suffix *-°γ* ∼ *-°q*. Mit diesem Bildungs-element werden meist Resultate des Tuns gebildet.[3] Dem entsprechend ist die Bedeutung des Wortes *buyuruq* ∼ *buyruq* in den alten wie in den heutigen türkischen Dialekten: 'Befehl': osm., kir. *bujuruq*, tar. *būriq*, O. T. *būruq* 'Befehl' (RADLOFF, Wb. IV. 1811, 1821); čagataj *buyruγ* 'Befehl, Erlass, Diplom' (Šejχ Sulejman); komanisch *bujuruq*, *bujruχ* 'Befehl, Vorschrift, Gebot', 'preceptun' (GRÖNBECH); kipčak *bujuruk* 'Befehl' (HOUTSMA), *buyruq* 'parancs, ordre' (TELEGDI: KCsA. I. Erg. Bd., 307); kumük. *buyruk*, *buyuruk* (NÉMETH); karakalpak. *bujrïk* 'приказ' (Баскаков 1951, 330).

Das in den Inschriften vom Orchon vorkommende Wort *buyuruq* gab RADLOFF bei dem 1. und 2. Vorkommen in der Bedeutung 'der Befehl, die Verordnung' wieder; die Bedeutung der übrigen Vorkommen ist nach ihm 'der Beamte, Befehlshaber (Ausführer der Befehle)' (Die alttürkischen Inschriften aus der Mongolei 1895. 143).

Auf Grund des textlichen Zusammenhanges deutete THOMSEN diesen Ausdruck in allen sechs Fällen für eine gesellschaftliche Schicht und übersetzte das Wort im Jahre 1896 mit dem Plural 'officiers' (a. a. O.); in der

[3] S. GABAIN, Alttürk. Gramm. 1941, 109, 127 §, z. B. *tapïγ* 'Verehrung' aus *tap-* verehren'; *anuq* 'Bereitschaft' aus *anun-* 'sich bereit machen'.

Anmerkung zu seiner späteren Übersetzung gab er das Wort *buyruq* mit der Bedeutung 'Bezeichnung für hohe Beamte' wieder (ZDMG. 1924, 130, 171).

Ihm folgten im wesentlichen GABAIN, mit der Bedeutungsangabe 'Befehlshaber, Minister' (Alttürk. Gramm. 1941, 306), BERNŠTAM, der es als Beamten mit richterlicher Funktion deutete (Социально-экономический строй орхоно-енисейских тюрок VI—VIII. веков. Ак. Наук СССР. 1946, 112—3) und MALOW, der es in allen Fällen mit der Bedeutung 'приказный (Beamter)' übersetzte (a. a. O. 1951. 374).

Die Unrichtigkeit der Übersetzung als 'Befehlshaber' hatte bereits MELIORANSKI festgestellt, mit dem Hinweis, daß das Wort etymologisch nicht die Person bedeutet, die befiehlt, sondern jene, der man Befehl erteilt: »тот, кому приказываетъ (ханъ), ... приказчикъ« (Памятникъ въ честь Кюль Тегина. 1899. 99).

Die Deutung des Wortes als 'Beamter' hat BARTHOLD in seiner Untersuchung über »Die historische Bedeutung der alttürkischen Inschriften« widerlegt. Zugleich konnte er die wirkliche Rolle der in Rede stehenden gesellschaftlichen Schicht bis auf heute am treffendsten charakterisieren: »In den glücklichen Tagen der Vorzeit waren die Chane, wie die Helden Homers, tapfer (im Felde) und klug (im Rat). Dieselben Eigenschaften werden ihren nächsten Gehülfen, den Buiruk, zugeschrieben. Dieser Umstand beweist, daß die Buiruk durchaus keine Civilbeamten waren, wie die früheren Übersetzer ... angenommen haben. Das Wort bezeichnet gewiß die nächten Vollstrecker der Befehle des Herrschers, wie im Felde so in Regierungsangelegenheiten. Der in den Inschriften vorkommende Ausdruck »die inneren Buiruk« zeigt, daß einige von diesen Würdenträgern unmittelbar die Person des Herrschers umgaben, andere konnten im Namen des Chans kleinere Stämme beherrschen ... Die Buiruk werden nicht nur dem Volke, sondern auch dem Adel, den Begen gegenübergestellt; während die Buiruk, wie die Chane, tapfer und klug sein müssen, wird vom Adel und vom Volke nur Rechtschaffenheit (Treue) verlangt.« (RADLOFF, Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. 1897, Anhang 6.)

Dieses Bild, das BARTHOLD von der gesellschaftlichen Rolle der *buyruq* gibt, erinnert überraschend an die nomadische Vasallenschicht der mongolischen Gesellschaft, an das *nökör* (Pl. *nököt)* genannte militärische Gefolge. Die Institution *nökör* hat B. JA. WLADIMIRZOW in seinem »Общественный строй Монголов (Монгольский кочевой феодализм)« im Jahre 1934 ins rechte Licht gestellt; das Werk ist später auch in französischer Übersetzung erschienen (Le régime social des mongols — le féodalisme nomade. Paris 1948).

Die Verbreitung des Wortes und der Institution *nökör* in Persien und unter den europäischen Kumanen hat J. NÉMETH in seinen »Wanderungen des mongolischen Wortes *nökür* 'Genosse'« (Acta Orientalia III [1953] 10—11)

klargelegt, wo er in Anlehnung auf Wladimirzow diese gesellschaftliche Schicht mit folgenden plastischen Zügen kennzeichnet:

»Sie sind freie Leute, ja eine Art Aristokratie, die im Dienste der Staats- und Stammeshäupter stehen. Frei verpflichten sie sich für ihre Dienstpflichten, und frei gehen sie von einem Herrn zum andern über. Wesentlich ist dabei, daß sie einem andern, ev. verwandten Stamme entsprossen sind.

Sie bilden die militärische Garde des Fürsten, obwohl sie frei, außerhalb der militärischen Organisation des Stammes stehen. Sie sind die Befehlshaber der Truppen, und ein anderer Teil von ihnen bildet eine Art Elitegarde. Sie waren der Kern des Heeres, sozusagen die Leiter der Militärschule des Heeres.

Diese Einrichtung war eines der wichtigsten Mittel zur Ausübung der Herrschaft: sobald Dschingis zum Khan gewählt worden war, ging er sofort daran, seine Nökör zu organisieren.

In Friedenszeiten bildeten sie die Umgebung des Fürsten, sie erledigten und beaufsichtigten die verschiedensten Haus- und anderen Angelegenheiten. Häufig unterschieden sie sich nur wenig von den einfachen Dienern. Sie lebten mit ihren Herrn in Lebensgemeinschaft, seine Freuden und Leiden teilend, sie waren seine intimsten Freunde und Ratgeber. Der mongolische Fürst ist von seinen Nökör untrennbar, sie sind immer um ihn und bilden sein Gefolge.

Sie lenkten seine Taten. Bald galt es Raubüberfälle mit ihnen auf die Nachbarn zu machen, bald schöne Frauen und Mädchen und gute Pferde zu gewinnen, oder Jagdzüge mußten unternommen werden. Häufig erhielt der Fürst das Beste der Beute. Ein Fürst mit seinen Nökör bildete eine ständige Gefahr für die Nachbarn, war das Haupt einer plündernden Bande.«

Durch die Kumanen, die nach Ungarn eingewandert waren, erscheint auch im Gefolge des sich mit Kumanen umgebenden ungarischen Königs Ladislaus IV. (1272—1290) das militärische Gefolge *neuger*,[4] es kam ihm aber in Ungarn keine gesellschaftsgestaltende Rolle zu.

[4] Die Angaben von J. Németh können wir mit folgendem ergänzen: Von den Angaben über die Einäscherung des Zipser Domkapitels ist die Urkunde vom Jahre 1287 hervorzuheben, die auch die Tötung eines *neuger* in Zipserhaus erwähnt: »quodam *Neugario* ~ *Neugerio* de castro interficiente« (Privatarchiv des Zipser Domkapitels 11. 2. 12 in zwei Exemplaren); 1290: »insultus Cumanorum et Neugariorum.«! (Pröpstliches Archiv des Zipser Domkapitels 5. 361! abweichend vom Text des zitierten Codex Diplomaticus von Fejér, VI/1. 54); 1292: »in spoliacione ecclesie nostre per regem Ladislaum et suos *Neugaros*« (Ungarisches Landesarchiv Dl. 26733); 1302: ~ »et suos *Neugarios*« (Dl. 39630). Aus dem Jahre 1291 wird die Einäscherung einer Mühle des Dorfes Szöllős, südlich von Großwardein, durch die *neugar* des Königs Ladislaus IV. erwähnt: »idem molendinum eo tempore, quo Rex Ladizlaus in villa Zeleus residenciam fecit per *nevgaros* penitus fuit conbustum« (Hazai oklevéltár. 124—5, Dl. 1594); im Jahre 1406 wird eine kumanische Siedlung in Ungarn erwähnt, mit dem Namen *Newgerzallasa* (Archiv

In der frühmittelalterlichen ungarischen Gesellschaft tritt der Nachkomme des nomadischen Vasallen unter dem Namen *jobbágy* (1111: *ioubagio)* auf, welchem im lateinischen Wortgebrauch 'miles' entspricht; im 11—12. Jahrhundert wurden die Hochadeligen so genannt, die das Gefolge des Herrschers bildeten, zugleich auch die 'milites', die den Hochadeligen und den Hohenpriestern unterstanden. Das Wort war in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts im Wert gesunken und nahm die Bedeutung 'Hörige; Leibeigene' an.[5]

Mit der Frage des nomadischen Feudalismus befaßte sich unlängst L. KRADER, hauptsächlich in Anlehnung an die grundlegenden Werke von RADLOFF, BARTHOLD und WLADIMIRZOW, unter Benützung der Ergebnisse von J. NÉMETH.[6]

Die Bedeutung des Wortes *buyruq* 'militärisches Gefolge' läßt sich mit folgendem erweisen.

Einige Jahrzehnte nach seiner Entstehung erstreckte sich das Türkenreich vom Stillen Ozeen bis zum Schwarzen Meer, im großen und ganzen in demselben Gebiet wie das Mongolenreich 700 Jahre später. Es ist gewiß, daß die Entstehung eines so großen Reiches durch die gleiche gesellschaftliche Konstruktion möglich wurde; die schaffende und zusammenhaltende Macht dieser nomadischen Gesellschaften können wir im nomadischen Feudalismus, in der Institution des militärischen Gefolges erkennen. Ohne Belege anzuführen, bloß auf Grund der Analogie kann es glaubhaft gemacht werden, daß die nomadische Vasallität und die Institution des militärischen Gefolges auch bei den Türken bestanden haben mußten.

Auf die Institution des militärischen Gefolges, bzw. der Leibgarde der türkischen Kagane weisen auch die chinesischen Quellen hin,[7] aus diesen

des Weßprimer Bistums, Miscellanea 149). Dieser Name ist wohl im Namen des Dorfes *Nyégerfalva* im Komitat Bihar erhalten geblieben (1422: *Negerfalwa:* JAKÓ, Bihar megye a török pusztítás előtt [Das Komitat Bihar vor der türkischen Verwüstung 306]; vgl. STEFAN GYÖRFFY, Das Ungartum im Tale des Schwarzen Körös. Budapest 1914. 28). C. REUTER machte mich darauf aufmerksam, daß 1406 im von Kumanen bewohnten Gebiet, in Bátmonostora ein Leibeigener mit dem Namen »Johannes *Leukur*« erscheint (A Zichy-család okmánytára [Urkundensammlung der Familie Zichy] IV, 596), was in Anbetracht des Wechsels *n-* ~ *l-* im Ungarischen vielleicht auf einen Namen *Neukur* zurückzuführen ist.

[5] GYÖRGY GYÖRFFY, A magyar nemzetségtől a vármegyéig, a törzstől az országig [Von der ungarischen Sippe bis zum Komitat, vom Stamme bis zum Lande]: Századok. 1958. 40 ff.

[6] Feudalism and the Tatar Polity of the Middle Ages. Comparative Studies in Society and History I, 1958, 76—99.

[7] Les *Tou-kiue* ornaient d'une tête de loup en or le sommet de leurs étandars et de leurs guidons; les gardes du corps s'appelaient *fou-li* (= *büri* en turc), ce qui signifie aussi loup en chinois; ainsi le souvenir qu'ils sont a l'origine issus d'une louve ne se perd pas (E. CHAVANNES, Documents sur les Tou-kiue [Turcs] occidentaux. St. Péters-

herausgegriffenen Beispielen können wir aber auf die allgemeine Verbreitung und Funktion dieser Institution keine Schlüsse ziehen.

Auf Grund der Inschriften vom Orchon können wir in der türkischen Gesellschaft vier Gesellschaftsschichten unterscheiden: 1. den Kagan und seine Familie; 2. den *buyruq;* 3. die Begs *(bäglär);* 4. das Volk *(budun).* Diese vier Schichten treten nebeneinander im 1., 2. und 3. Fall vor, wo die Quelle den Querschnitt des ganzen türkischen Volkes darstellt.

Es ist klar, daß die grundlegende gesellschaftliche Schicht, das Volk *(budun)* die in Stämme, Sippen und Auls gegliederte Masse bedeutete.

Die Schicht der *bägs* tritt in den Inschriften im allgemeinen in Verbindung mit dem *budun,* ihm gegenübergestellt auf, und so ist es kaum zu bestreiten, daß *bäglär* eine Schicht von Stammes- und Sippenhäuptern bedeutet, die über den Stämmen und Sippen stand, in dem Sinne wie Radloff in der Besprechung der türkischen nomadischen Gesellschaften das Haupt der Sippen-Untergruppe, den *bī* charakterisiert hat.[8] Meiner Ansicht nach ist es nicht richtig, das Wort *bäg* als 'Fürst' zu übersetzen, wie es manche getan haben. Der *bäg* ist ursprünglich ein aus dem Geschlecht emporgekommener Führer; es ist eine erbliche Würde an der Spitze der Sippen und Stämme, und die Bedeutung des Wortes 'Herr, Adeliger' ist eine sekundäre.[9]

Das *budun* und die *bäglär* geben das Bild von einer politisch nicht organisierten, in Sippenverbänden lebenden türkischen Gesellschaft, die erst dadurch zu einem Reich *(el)* wird, daß ein *qaγan* sich über sie erhebt, zusammen mit der *buyruq*-Schicht, die seine Befehle ausführt. Der *buyruq* ist also das Werkzeug der politischen und zugleich militärischen Organisation, der auf dem gegebenen wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Niveau im militärischen Gefolge des Kagans bzw. der hohen Würdenträger seinen Platz einnimmt.

Unzweifelhaft wird dies durch das 6. Vorkommen, wo der oberste Feldherr: *Tonyuquq buyla baya tarqan* und *Sebeg kül irkiz* von ihren *buyruq* begleitet vor dem Kagan vorbeiziehen.

Der Name des *buyruq* in der unmittelbaren Begleitung des Herrschers war *ič-buyruq* 'innerer buyruq' — wie BARTHOLD darauf hingewiesen hat.

Ein Gefolge von *buyruq* hatten auch die Feldherren *tarqan* wie auch andere Hauptleute, die den Titel *buyruq bäg* führten. Dies bezeugt die 5. Aufzählung, wo zur Rechten des auf dem Thron sitzenden Kagans die *šadapït*

bourg, 1903. 220; vgl. S. JULIEN: Journ. As. 1864, 331; R. GROUSSET, L'empire des steppes. Paris 1948, 132).

Hiuen-tsang schreibt hierüber: »Le Khan ... était entouré d'environ deux cents officiers, vétus de manteaux de brocart, et ayant tous les cheveux nattés« (CHAVANNES op. cit., 194).

[8] Das Kudatku Bilik Bd. I. S. LII ff.

[9] Vgl. GYÖRFFY, a. a. O., 36ff.

bäglär sind; zur Linken sind die *tarqat* (mongolischer Plural von *tarqan)* und die *buyruq bäglär.*

Die Etymologie des Namens *šadapït* ist noch nicht endgültig gelöst, es kann aber für wahrscheinlich gehalten werden, daß der Würdenname *šad* in ihm steckt.[10] Über den Würdennamen *šad* kann auf Grund der Inschriften und der chinesischen und arabischen Quellen über die Türken und die Chasaren festgestellt werden, daß er ein männliches Mitglied der Familie des Kagans bedeutet, der über irgendeinen Stamm selbständig regiert: in manchen Fällen den Thronfolger selbst.[11] Demnach können wir an der rechten Seite des Throns die regierenden Fürsten erblicken.

Von den *tarqat* an der linken Seite des Throns können wir in kurzen Worten soviel sagen: die ursprüngliche Bedeutung des türkischen *tarqan* ~ mongolisch *darchan* (Plur. *darchat)* ist 'Schmied'. Aus den alten iranischen und altaischen Quellen kann der Zusammenhang zwischen dem Schmiedehandwerk und dem sakralen Königtum erwiesen werden.[12] Nach einer chinesischen Aufzeichnung waren die Türken ursprünglich die Schmiede der žuan-žuan.[13] Im alttürkischen Reich sind die *tarqan* militärische Großwürdenträger, und die *tarqat* sind wahrscheinlich deren Gruppe im unmittelbaren Gefolge des Herrschers.[14] Die anfangs geringe Zahl der Großwürdenträger mit sakralem Charakter wuchs mit der Zeit an; der Titel sank allmählich im Wert, und *tarqan* ist zu einer zahlreichen gesellschaftlichen Schicht geworden. In der Inschrift handelt es sich um die ursprünglichen hohen Würdenträger, die selbst von *buyruq* umgeben waren. Auf gleicher Stufe mit den *tarqan* sind die *buyruq bägler*, die 'Ober-buyruq' erwähnt.

Für die ursprüngliche Bedeutung 'Gefolge' des Wortes *buyruq* sprechen auch die späteren uigurischen Texte, wenn im Werte des Titels auch eine gewisse Verschiebung zu beobachten ist.

[10] RADLOFF: Alttürkische Inschriften 1895. 216; THOMSEN: MSFOu. V, 166; GABAIN, op. cit., 336; Малов, op. cit., 424.

[11] Nach dem *T'ang-chou:* »Ceux, qui dans des tribus détachées ont le commandement militaire sont appelé *chad*« (CHAVANNES, op. cit. 164); vgl. THOMSEN: MSFOu. V, 146—7; in der Inschrift Tonjuquq s. ZDMG. 1924, 162; im Namen *Τούρξαδος* MORAVCSIK: Byzantinoturcica II, 1943, 276; bei den Chasaren: NÉMETH GYULA, A honfoglaló magyarság kialakulása [Die Herausbildung des landnehmenden Ungartums]. 1930, 213; vgl. noch F. LÁSZLÓ, A kagán és családja [Der Kagan und seine Familie]: KCsA. III, 31ff.

[12] A. ALFÖLDI, A *tarchan* méltóságnév eredete [Ursprung des Würdennamens *tarchan*]. MNy. 1932, 205—30.

[13] JULIEN: Journ. As. VI. série III (1864), 321, 329, 349ff.

[14] THOMSEN: MSFOu. V, 185; PELLIOT: T'oung Pao, 1921, 323; 1929, 250; MALOW, op. cit., 427; J. NÉMETH, a. a. O., 256; MORAVCSIK, Byzantinoturcica II, 250—253.

Bei Sūdži ist der Grabstein eines *buyruq* mit türkischer Kerbinschrift gefunden worden: »*Uyγur yirintä yaγlaqar qan ata käl[tim] qïrqïz oγlï män, buyla qutluγ yaγan män, qutluγ baγa tarqan ügä buyruqï män.*« In Ramsteds Übersetzung: »Im lande der Uiguren war ich Jaglakar-Kan-Ata, ein ankömmling. Eines Kirgisen sohn bin ich, Bujla-Kutlug-Jargan bin ich, des Kutlug-Baga-Tarkan-Ügä's bujuruk bin ich« (Zwei uigurische Runeninschriften: JSFOu. XXX/3, 5).[15] Der *ügä* bedeutet in manchen Fällen den Gouverneur neben dem *qan*, und hier tritt der *buyruq* des Gouverneurs, ein Ankömmling von Herkunft, vor uns. Der charakteristische Zug des *nökör* und im allgemeinen eines Mitglieds des militärischen Gefolges ist seine fremde Herkunft, seine Herkunft aus einem fremden Stamme, einem fremden Volk.[16] Die Ankömmlinge führen die Befehle des Herrschers hemmungsloser aus als solche, die der eigenen Sippe, dem eigenen Stamm angehören, und sind deshalb geeigneter für die mit der Staatsorganisation verbundene Unterdrückung.

Auch der uigurische Herrscher ist von *buyruq* umgeben, wie es buddhistische Texte bezeugen. In der uigurischen Variante der Geschichte der Prinzen Kalyāṇamkara und Pāpaṃkara machen die *inanč*, intime Berater und die *buyruq* den Herrscher auf die Befolgung des Gesetzes aufmerksam (Pelliot: T'oung Pao XV, 1914, 231).

In einer lehrhaften Erzählung vom großen Affen klärt der buddhistische Priester den Herrscher *(ilig bäg)* bei der Leiche eines Affen auf, daß das segensvolle Wesen des Lebens, der *dharma*, auch in einem Affen wiedergeboren werden kann, worauf der Herrscher seine *buyruq* kommen läßt und den Befehl erläßt, fortan nicht mehr auf Affenjagd zu gehen (Gabain: F. W. K. Müllers Uigurica IV, 28, 24).

In einer Erzählung geben der *qan* und seine Gemahlin, angesichts des Kummers des Prinzen Bodhisattva, ihren *buyruq* den strengen Befehl, nach allen Ländern zu reisen und alle Kostbarkeiten herzubringen (Radloff, Uigurische Sprachdenkmäler. Leningrad 1928, 168).

In den uigurischen Texten finden wir auch die Zusammensetzungen der Inschriften vom Orchon *ič buyruq* und *buyruq bäg* wieder.

In einer Pfahlinschrift wird neben *inanč tarχan* auch *buyruq ičräki* erwähnt, was den 'inneren buyruq' in dem unmittelbaren Gefolge des Herrschers bedeutet (F. W. K. Müller, Zwei Pfahlinschriften aus den Turfanfunden. 1915, 23, 23).

[15] Der Text wurde wieder herausgegeben von Malow (Енисейская письменность Тюрков. Ак. Наук СССР. 1952, 84ff.), wo er das Wort *bujruqï* als einen Teil des Würdennamens deutete, was wir aber wegen des Vorhandenseins des possessiven Personalsuffixes ablehnen müssen. Im übrigen widerlegt Malow treffend die unrichtigen historischen Schlußfolgerungen, die an diese Inschrift geknüpft wurden.

[16] Wladimirzow, a. a. O., 111; Györffy, a. a. O., 41.

Daß der *buyruq*, bzw. der *buyruq bäg* auch der Befehlshaber einer unterworfenen Gebietseinheit sein mochte, zeigt die erwähnte Pfahlinschrift, nach der der Befehlshaber der Stadt Khočo (Turfan) ein *buyruq* war (ebd. 23, 21). In diesem Ort wird die Zeit in Handelsaufzeichnungen auch Jahrhunderte später nach der Regierung der *buyruq bäg* gerechnet (RADLOFF, Uigurische Sprachdenkmäler, 154).

Eine genaue Analogie hierfür ist die Rolle der Waräger im Kiewer Staat. Die Waräger bildeten nicht nur das Gefolge des Herrschers, sondern erhielten auch einzelne Städte vom Herrscher zur Verwaltung und Einnahmequelle. In den russischen Jahrbüchern lesen wir: 980. »... Volodimer ... wählte aus ihrer Mitte gute und verständige und tapfere Männer aus und verteilte unter sie Städte.« (TRAUTMANN, Die altrussische Nestorchronik Povest' Vremennych Let. 1931, 54).

Der Titel buyruq war im Wert nicht gesunken, wie es im allgemeinen mit den Titeln zu geschehen pflegt, im Gegenteil, er ist gestiegen.

Diese Erscheinung steht nicht einzig da, und kommt in Fällen vor, wo das Militär eines Volkes in die führende Schicht unterjochter Völker gelangt.

Eine solche zweifache Entwicklung zeigt z. B. der Würdenname *alpayut*. In den Inschriften vom Orchon werden bei den Kämpfen der Türken gegen die verwandten Ogusen die aus einem Geschlecht stammenden »Krieger« aus dem ogusischen Toŋra-Stamm erwähnt: in der Inschrift des Kül tegin mit dem Wort *alpayu*, in der des Bilgä qayan als *yülpayu* (THOMSEN: MSFOu. V, 112, 125, 163; ZDMG. 1924, 155; МАЛОВ, a. a. O., 33, 42, 357). Im Kumanischen kommt *alpavut* 'Soldat', 'miles' (GRÖNBECH) in gleicher Bedeutung vor. Im innerasiatischen Gebiet war das Wort *alpayut* im Laufe der Jahrhunderte im Werte gesunken und nahm die Bedeutung 'Steuerzahler' an; bei den von den Mongolen unterjochten türkischen Völkern bürgerte sich das mit mongolischem Pluralsuffix versehene Wort in der Bedeutung 'Edelmann, Gutsbesitzer' ein. Vgl. tob. *alpayït* 'der Tributzahlende'; kaz., kar. *alpayït* 'Edelmann, Gutsbesitzer, Gutsherr (dem Leibeigenen gegenüber)', 'Name vieler Tatarendörfer in Aserbaidšan'; (RADLOFF, Wb. I, 430, 431); tschuwasch. *ɣlвɣt* 'Herr' (PAASONEN, Tschuwaschisches Wörterverzeichnis 192; vgl. NÉMETH, A honfoglaló magyarság kialakulása [Die Herausbildung des landnehmenden Ungartums], 259). Wir gehen wohl nicht fehl, wenn wir den gesellschaftlichen Aufstieg des Wortes zur mongolischen Regierung in Beziehung bringen.

Bei Kāšγarī erscheint das Wort *buyruq* als *bīruq* mit der Bedeutung 'Oberhofmeister' (BROCKELMANN); dies zeigt anschaulich, wie der Titel in Gebieten, die von den Uiguren bewohnt waren, von einem Hofgefolgsmann zum Hofwürdenträger geworden ist.

Im chasarischen Reich, das von den Orchon-Türken gegründet wurde,

machte der Titel, wie es scheint, eine der Turfaner ähnliche Entwicklung durch. Obwohl wir aus der chasarischen Geschichte keinen Beleg für sein Vorhandensein besitzen, so kann es doch nur mit chasarischem Einfluß erklärt werden, daß der Titel im Jahre 922 als der Titel eines der Herrscher der Suwar-Bulgaren erscheint, in der Form *W.yr.ġ* (ورع ɔ: وبرغ) (ZEKI VALIDI TOGAN, Ibn Faḍlān's Reisebericht. 1939, 74). Auf Grund der oben besprochenen Beispiele ist es wahrscheinlich, daß das Gefolge des chasarischen Kagans auch aus *buyruq* bestand und daß das Andenken des Befehlshabers, der über die beherrschten Völker, in unserem Fall die Suwaren, gesetzt wurde, in diesem Würdennamen fortlebt.[17]

[17] Über die Entwicklung bulg. *w.yr.ġ (wujruγ)* > ung. **u u̯ r u u̯* (1158/XV: *vrw* (Privatarchiv des Domkapitels von Gran 45. 7. 12) > *úr* 'Herr' s. GYÖRFFY: Századok 1958, 590ff.

ZUR CHRONOLOGIE DER QUMRAN-SCHRIFTEN

VON

S. HAHN

1. Die ziemlich geheimnisvollen chronologischen Angaben der sogenannten Damaskusschrift (des weiteren: CDC) beschäftigten seit langem die wissenschaftliche Forschung, und wenn ich in diesem kurzen Beitrag eine neue Lösung des vielumstrittenen Problems vorschlage, tue ich es in der Hoffnung, mit Hilfe bisher unbeachteter Zusammenhänge eine beruhigendere Antwort auf die einschlägigen Fragen erhalten zu können. Wie bekannt, gibt CDC für die nachexilische Geschichte zwei chronologische Daten: vom Anfang des babylonischen Exils bis zum Beginn der Reue der Juden 390 Jahre[1] und von da an bis zum Auftritt des Moreh Çedeq weitere 20 Jahre — wiederum vom Tode des Moreh Çedeq bis zum Beginn der Endzeit 40 Jahre.[2] Die Tätigkeit des »Lehrers der Gerechtigkeit« nimmt zwischen den Perioden der 390 + 20 bzw. 40 Jahren einen unbestimmten Zeitraum ein. Diese 390 + 20 + x + 40 Jahre umfassen daher die gesamte Geschichte vom babylonischen Exil (587/586 v. u. Z.) bis zu den »Tagen des Messias«.

Die modernen Deutungsversuche dieses chronologischen Systems teilen sich in drei Typen:

[1] Die Damaskusschrift ed. ROST (Berlin 1933), zitiert nach der Stichenzählung CHARLES '1,4 ff: [5] ובקץ חרון שנים שלוש מאות ותשעים לתיתו אותם ביד נבוכדנאצר מלך בבל פקדם ויצמח מישראל ומאהרן שורש מטעת לירוש את ארצו ולדשן בטוב אדמתו [6] ויבינו בעונם וידעו כי אנשים אשמים הם ויהיו כעורים וכימנששים דרך שנים עשרים [7] ויבן אל אל מעשיהם כי בלב שלם דרשוהו ויקם להם מורה צדק להדריכם בדרך לבו.

[2] Ebd. 9, 39: ומיום האסף יחיד היחיד עד תם כל אנשי המלחמה אשר הלכו עם איש הכזב כשנים אבעים

Der Text sagt also nicht unumwunden aus, daß das messianische Zeitalter unmittelbar nach der vierzigjährigen Periode beginnen sollte. 40 Jahre nach dem Tode des M. C. beginnt eine »Endzeit«, die im Erscheinen des Messias (oder der zwei »Messiase« aus Israel und Aharon cf. 9, 29) gipfeln wird. Dem zufolge kann m. E. nicht entschieden werden, ob die 40-jährige Periode der CDC mit der ebenfalls 40 Jahre dauernden Kampfperiode des Milchamoth-Buches (1QM) ed. SUKENIK Col. 17, 6—14 identisch ist. Wahrscheinlich wurden diese auf Zahlenmystik begründeten, verschiedenen »Perioden« in verschiedenen Zeitaltern den aktuellen Hoffnungen und Möglichkeiten gemäß immer anders gedeutet. Gewiß ist jedoch, dass die 40 Jahre des CDC identisch sind mit denen des Kommentars zu Ps. 37, cf. Dûpont-Sommer: Les écrits esséniens Paris 1959, p. 283

a) SCHONFIELD und andere erklären sie historisch:[3] demnach begann die »Reue« 196 v. u. Z., und der »Lehrer der Gerechtigkeit« trat 176 v. u. Z. auf.

b) Eine andere Gruppe der Forscher, so DEL MEDICO, GASTER u. WALKER[4] sehen in diesen Daten lediglich retrospektive Angaben und beziehen sie auf den Auftritt Nehemia's bzw. Esra's.

c) Wiederum andere Forscher (so z. B. FRITSCH)[5] sehen in den Jahreszahlen konventionelle, mystisch-symbolische Zahlen, die unter Einfluß gewisser alttestamentlichen Angaben[6] entstanden sind, und daher keine Handhabe für eine chronologische Rechnung geben.

In Anbetracht des Kontextes und des Charakters unserer Schrift kann keine der angeführten Interpretationen als befriedigend betrachtet werden. CDC gab die genannten Jahreszahlen nicht »l'art pour l'art« an, auch nicht aus purem historischem Interesse, sondern im Dienste eines bestimmten Zweckes: um die Berechnung der Endzeit zu ermöglichen. Daß eschatologische Spekulationen im Vordergrund des Interesses der Gemeinde der Damaskusschrift standen, ist bekannt, und geht aus zahlreichen Partien der genannten Schrift hervor.[7] Daraus folgt *erstens*, daß diese Schrift in einer eschatologisch erregten Zeit entstanden sein muß, *zweitens*, daß die chronologischen Angaben, wenigstens subjektiv, für historisch wahrheitstreue Daten empfunden wurden, *drittens*, daß das Gesamt der Teilangaben der Damaskusschrift ein einheitliches und umfassendes chronologisch-eschatologisches System ergibt, in dessen Rahmen das unbestimmte »*x*« — die Wirkungszeit des Lehrers der Gerechtigkeit — eine, den Lesern selbstverständliche Größe ausmachen mußte. Das alles spricht sowohl gegen die retrospektive Wertung der Angaben, als auch gegen jene Theorien, die den subjektiven Wahrheitsgehalt dieser Daten in Abrede stellen. Zu beachten ist ferner, daß Moreh Çedeq als terminus technicus immer den mysteriösen großen Lehrer der Sekte,[8] nicht jedoch andere historische Personen der Vorzeit bedeutet.

[3] SCHONFIELD, Secrets of the Dead Sea Scrolls (London 1956).

[4] DEL MEDICO, L'énigme des manuscrits de la Mer Morte (Paris 1957); WALKER, Concerning the 390 years and the 20 years of the Damascus Document: JBL 1957, 57f.; BURROWS, More Light on the Dead Sea Scrolls (N. Y. 1958), 191 ff. (dessen reichhaltigem bibliographischem Apparat ich auch die Kenntnis der mir unzugänglichen Arbeiten verdanke).

[5] FRITSCH, The Qumran Community. Its History and Scrolls (N. Y. 1956).

[6] So Hes. 4, 5 dessen 390 Jahre rein retrospektiv sind (vom Anfang des Abfalls bis zur Sühne durch das Exil). Wenn CDC sich auch an diese Zahl anlehnt, so kann seine Jahresangabe sich dennoch auf die Zukunft beziehen.

[7] So z. B. 2, 8 ff: ... מה יבוא בקציהם לכל שני עולם ... 6, 2—9: ובני צדוק הם בחירי ישראל קריאי השם העמדים באחרית הימים [5] הנה פרוש שמותיהם לתולדותם וקץ מעמדם ומספר צרותיהם ושני התגוררם ...

[8] FRITSCH, op. c. 76 ff, 111 ff.; VERMÉS, Les Manuscrits du Désert de Judah, 90 ff.; BURROWS, More Light... 204 ff., 324 ff. über die verschiedenen Theorien bzw. Person und Zeit des M. C.

In Anbetracht all dessen ist eine Annahme F. F. BRUCE's[9] sehr einleuchtend. Er nimmt für die Tätigkeit des großen Lehrers 40 Jahre, die stereotype Generationszeit der altjüdischen Literatur an, und erhält dadurch die folgende, nunmehr lückenlose Chronologie der nachexilischen Zeit: 390 + 20 + 40 + 40 = 490 Jahre »bis zu den Tagen des Messias« — entsprechend der bekannten Prophetie Dan. 9, 24 über die siebzig Wochen.

2. Auf Grund der Ergebnisse von BRUCE können wir einen Schritt weiter gehen. Die mir bekannten Erläuterungen brachten die Chronologie der CDC in keinen Zusammenhang mit dem einzigen, uns in seiner Gesamtheit bekannten chronologischen System des rabbinischen Judentums, dem Seder ʿOlam Rabba (im folgenden: SOR.),[10] das den Zeitraum seit dem ersten Exil folgendermaßen einteilt:

Exil	70	Jahre
Persische Herrschaft	34	,,
Griechische Herrschaft	180	,,
Hasmonäerkönige	103	,,
Haus des Herodes	103	,,
[Zusammen	490	Jahre]

(diese Addition wird vom SOR. unterlassen).

Daß diese rabbinische Chronik keine *wissenschaftliche* Chronologie gibt, ist selbstverständlich. Der gesamte Zeitraum von 586 v. u. Z. bis 70 n. u. Z. (= 656 Jahre) wird auf 490 Jahre berechnet. Die persische Herrschaft (539, 538 bzw. 516—332 v. u. Z.) fällt besonders kurz aus. Die übrigen Perioden sind nicht so genau zu erfassen, da die Stichjahre der einzelnen Ereignisse nicht bezeichnet werden. Die »griechische Periode« dauert etwa 332—140 v. u. Z., die hasmonäische 140—37 v. u. Z. (bis zum Todesjahr des Antigonos), die »herodeische« 37 v. u. Z. bis 68 n. u. Z., dem konventionell angenommenen Jahre der Zerstörung des II. Tempels. Bezüglich dieser drei letzteren Perioden ist also die rabbinische Berechnung relativ pünktlich, der Unterschied umfaßt kaum mehr als ein Jahrzehnt.

[9] BRUCE, The Teacher of Righteousness in the Qumran Texts (London 1957). Cf. auch DUPONT-SOMMER: Les écrits esséniens... p. 137 n. 1.

[10] Diese Chronik (vgl. Enc. Jud. s. v. »Aggadische Literatur«) entstand im 2—3. Jh. n. u. Z. und wird dem R. Jose ha-Gelili zugeschrieben. Ed. B. RATNER, Wilna 1897 mit ausführlichem Kommentar. Die Chronologie der nachexilischen Zeit s. in Cap. 30, p. 71 a—b (141—142). Der hebräische Text lautet: ר׳ יוסי אומר מלכות פרס בפני הבית שלשים וארבעה שנה מלכות יון מאה ושמונים מלכית בית חשמונאי ק״נ מלכות הרודום ק״נ מכאן ואילך צא וחשוב לחרבן הבית

Von unserem Standpunkt aus ist nur jener Umstand wichtig, daß diese Pseudo-Chronologie das allgemein angenommene System der rabbinischen Chronographen darstellte.[11]

Die Gleichsetzung zwischen den 490 Jahren der CDC (auf Grund der Ergänzung von BRUCE) und des SOR. läßt einen organischen Zusammenhang zwischen diesen zwei Systemen annehmen, deren gemeinsamen Hintergrund die schon angeführte Prophetie des Buches Daniel bildet. Neben der zahlengemässen Gleichheit beider Systeme gibt es jedoch auch wichtige Unterschiede. CDC gibt eine, wenigstens teilweise »ante eventum« formulierte, in ihrer letzten Periode auf die Zukunft zugespitzte Chronologie, während SOR. ein ganz »post eventum« konstruiertes retrospektives System bietet. Endpunkt des ersteren ist die Erlösung — Endpunkt des letzteren der Untergang des Heiligtums.

Der unterschiedliche Charakter beider Systeme sichert gewisse Anhaltspunkte für ihre Entstehung. Unter Einfluß der als 490 Jahre aufgefaßten »siebzig Wochen« entstand ein eschatologisches System, das die »Endzeit« auf 490 Jahre nach Beginn des Exils berechnete. Infolge der Unkenntnis der Chronologie des achaimenidischen Zeitalters erwartete man den Ablauf dieses Zeitraumes 68 n. u. Z. Da die Berechnung der letzten zwei Perioden im SOR. relativ pünktlich ist — von 37 v. u. Z. bis zum Untergang des zweiten Tempels, der auf 68 gesetzt wurde, insgesamt nur 2 Jahre Differenz — konnte diese Vorstellung voraussetzungsmäßig im 1. Jh. vor oder nach u. Z. in solchen, mystisch-eschatologisch orientierten Kreisen des Judentums entstehen, deren Gedankengut in unseren Qumran-Schriften und in der pseudo-epigraphischen Literatur bewahrt ist.[12]

Dadurch wird auch der eschatologische Hintergrund des jüdischen Aufstandes gegen Rom besser beleuchtet. *Josephus* (B. J. VI. 5, 4), *Tacitus* (Hist. V. 13) und *Suetonius* (Vespasianus c. 4) bezeugen einstimmig, daß zur Zeit des jüdischen Aufstandes eine »zweideutige Offenbarung« herum-

[11] Das rabbinische Judentum hatte überhaupt keine eigene historische Überlieferung über das Achaimenidische Zeitalter (wie auch die frühmittelalterlichen arabischen Chronisten, so Tabari und Dinawari keinen der achaimenidischen Könige dem Namen nach kannten, außer dem in verstümmelter Form genannten »Dara ibn Dara« (Dareios). Der Talmud identifiziert Kyros, Dareios und Artaxerxes (cf. Roš Haššana per. I. הוא כיש הוא דריוש הוא אחשורוש).

[12] Bezüglich der nachexilischen Zeit entstanden augenscheinlich im Judentum zwei chronologische Systeme: ein »langes« und ein »kurzes«. Das erstere ist bei Josephus bewahrt, der BJ. I, 3, 1, §70 die Tronbesteigung Aristobulos' I. (a. 105 v. u. Z.) 417 Jahre und 3 Monate nach der Rückkehr aus dem bab. Exil setzt, diesen Zeitraum also um etwa 40 Jahre zu lang berechnet.) Zu den damit zusammenhängenden Fragen vgl. G. AMADON, Ancient Jewish Calendation: JBL 1942, 227 ff. Die »kurze« Chronologie wird durch das SOR. repräsentiert. Es wäre möglich, daß diese »kurze« Chronologie in solchen Kreisen des Judentums entstand, die den Hasmonäern feindlich gesinnt die messianische Zukunft in ein späteres Zeitalter setzen wollten.

ging, nach der eben diese Zeit einen Weltherrscher aus Judäa hervorbringen sollte — der »Irrtum« der Juden bestand nur darin, daß sie diese Prophetie auf sich selbst bezogen, und nicht auf Vespasian, der »aus Judäa ausgehend« Kaiser, d. h. »Weltherrscher« wurde. Soweit die bisherigen Ausführungen richtig sind, haben wir in der Chronologie der CDC die präzise zahlenmäßige Unterlage dieser messianistischen Rechnung gefunden. Durch den alttestamentlichen Hintergrund dieser Rechnung wird die Aussage des Josephus, diese »Prophetie« sei in den Heiligen Schriften *(ἐν τοῖς ἱεροῖς γράμμασι)* aufgefunden worden, zufriedenstellend erklärt.

Die Aufständischen waren also der Überzeugung, daß sie in den messianischen Tagen leben, und daß ihr Kampf den Untergrund Roms herbeiführt. Infolge ihrer Niederlage wurde das berechnete Endjahr, statt Erlösung zu bringen, zum Jahre des Untergangs, und die 490-jährige Periode, die ursprünglich — und noch für den Autor der Damaskusschrift — bis zu den Tagen des Messias reichen sollte, wurde für den Autor des SOR. — der die traditionelle Rechnung, ihren ursprünglich eschatologischen Charakter ignorierend, rationell auswertete — zur Zeitspanne zwischen den zwei Exilien.

3. Ausgehend aus der Identität der Chronologie der CDC und SOR. erhalten wir folgende Daten: 390 + 20 Jahre bis zum Auftritt des Moreh Çedeq geben — das Ende der hasmonäischen Dynastie auf das J. 37 v. u. Z. gesetzt — 70 + 34 + 180 + 103 + 3 + 20 Jahre, d. h. 14 v. u. Z. als Beginn der Tätigkeit *des* (oder *eines)* Moreh Çedeq.[13] Wenn wir die möglichen kleineren Verschiebungen in der jeweiligen Verwendung des gegebenen chronologischen Systems in Rechnung nehmen, erhalten wir folgendes Ergebnis: die dem Auftritt des »Lehrers« unmittelbar vorausgegangenen Ereignisse fallen in die Jahre nach dem endgültigen Untergang der hasmonäischen Dynastie — das sind die 20 »Sühnejahre« der CDC — d. h. ungefähr 37—14 v. u. Z., der Anfang seiner Tätigkeit in die Jahre um 14 v. u. Z., das heißt, in die Jahre, wo die Gemeinde von Qumran ihren Siedlungsort infolge des Erdbebens im Frühjahr 31 v. u. Z. zeitweilig verlassen mußte.[14]

Inwiefern entspricht diese Voraussetzung unseren historischen Kenntnissen über die Geschichte der Sekte und die Persönlichkeit des Moreh Çedeq?

[13] Burrows (More light, 228) registriert die Tendenz der neueren Forschung, die verschiedenen Angaben der einzelnen Qumran-Schriften über den »Moreh Çedeq« (oder ähnlich genannte Personen) auf verschiedene Personen zu beziehen. Schonfield meint (op. c. p. 331), daß der »Lehrer« des Habbaquq-kommentars mit jenem der Damaskusschrift nicht identisch ist. Rabinowitz meint sogar drei verschiedene »Lehrer der Gerechtigkeit« aus den Quellen herausschälen zu können. Diese Hypothesen sind im Stande der jetzigen Forschung nicht exakt beweisbar, haben aber eine gewisse Wahrscheinlichkeit.

[14] cf. Bardtke, Der Handschriftenfund am Toten Meer II (1958), 65 ff.

Wie bekannt, datieren die bisherigen Versuche die auf den »Lehrer der Gerechtigkeit« bezüglichen Ereignisse auf die verschiedensten Perioden zwischen den Jahren um 170 v. u. Z. und 66/67 n. u. Z.[15] Ohne auf die Kritik dieser Lösungsversuche eingehen zu wollen, möchte ich des weiteren nachweisen, daß die historisch auswertbaren Daten des Habaquq-kommentars (in folgenden: 1QpHab) — der ausführlichsten Darstellung der Tätigkeit des Lehrers und seiner Zeit — eben auf den im oben postulierten Zeitraum (die eins-zwei Jahrzehnte vor und nach Anfang u. Z.) verweisen.

Als Ausgang diene Col. XII. Z. 3 ff: [zu Hab. 2, 17] [3] כי הלבנון הוא [4] עצת היחד והבהמות המה פתאי יהודה עושה התורה אשר ישופטנו [5] אל לכלה באשר זמם לכלות אביונים In meiner Übersetzung: »Der *Libanon* — das ist der Rat der Gemeinde, die *Tiere* — das sind die Betörten Juda's, des Wahrers der Gesetze, denn auch ihn verurteilt Gott zur Vernichtung, wie er wissentlich die Armen der Vernichtung preisgab.«

Diese Übersetzung weicht in mehreren Punkten von der allgemein angenommenen ab, und zwar aus folgenden Gründen:

ad 1.: Das Part. עושה kann m. E. — wenn wir dem überlieferten Text keine Gewalt antun wollen — nur als Sing. erklärt werden. Wo es in unserer Handschrift im Plur. vorkommt (עושי התורה: Col. VII. Z. 11 und VIII. Z. 1), ist es beidemal in korrekter Orthographie geschrieben. Als Sing. kann es sich nur auf יהודה beziehen. Das ist also ein Personenname.

ad 2.: פתאים muß hier in pejorativem Sinne aufgefaßt werden, ebenso, wie im Fragment des Micha-Kommentars.[16] Zu dieser Auffassung des Wortes cf. Hes. 45, 20: מאיש שוגה ופתי (»der unwissentlich sündigt«), und in den Proverbien passim.

Judah עושה התורה, »der Wahrer des Gesetzes«, ist demnach ein Pharisäer, der die »einfältige Masse« betört, und dadurch in Unglück und Untergang gestürzt hat. Diese Andeutung kann auf zwei geschichtliche Ereignisse des Jahrzehntes zwischen 4 v. u. Z. und 6 n. u. Z. bezogen werden. Josephus (Ant. XVII. 6 und B. J. I. 33, 2) erzählt, daß in den letzten Tagen des Herodes Judah (Sohn des Sariphaios oder Seppheraios) und Matthias (Sohn des Margalot) »hervorragende Redner und weise Deuter der Schrift« (cf. עושה התורה) die Jugend gegen die Regierung aufgewiegelt haben. Das Volk fürchtete einen allgemeinen Rachenakt.[17] Der Aufstand hörte selbst nach der Hinrichtung der Anführer und dem Tode des Herodes nicht auf (Ant. XVII. 9—10). Am Passah-Fest mußte das Militär eingreifen und die

[15] Diskussion der verschiedenen Ansichten bei Burrows, op. c. 204—250 und 324—341.

[16] Barthélemy—Milik, Discoveries in the Judah Desert I, p. 78: zu Mi. 1, 6. ושמתי שומרון לעי השדה למטעי כרם פשרו על מטיף הכזב אשר הואה יתעה את הפתאים ומה במות יהודה הלא ירושלים פשרו על מורי הצדק אשר הואה יורה התורה לעצתו

[17] BJ. I, 33, 4 §615: *ὁ δὲ δῆμος δείσας μὴ διὰ πολλῶν ὁ ἔλεγχος ἔλθῃ.*

Ordnung wurde engdültig nur durch die Truppen, des syrischen Statthalters Varus und seines Bevollmächtigten Sabinus, d. h. mit römischer Hilfe hergestellt.

Unmittelbar nach der Organisation der römischen Provinzialordnung und dem ersten Provinzialzensus des Quirinius[18] entfachte ein gewisser Judas aus Gaulanitis (oder aus Gamala), zusammen mit dem Pharisäer Çadoq einen neuen, weit verzweigten Aufstand, der dem Volk ungeheuere Verluste verursachte (Jos. Ant. XVIII. 1, 1).

Wir haben also zwei Möglichkeiten für die historische Deutung der unklaren Angaben unseres Kommentars. Das wichtigste Moment ist in beiden Ereignissen das gleiche: die Initiative einer gescheiterten und dem Volk schweren Blutverlust bringenden Volksbewegung ging in beiden Fällen von den Pharisäern aus, und beide Erhebungen wurden von den Römern unterdrückt. Ich wäre aber eher geneigt, von den zwei analogen Ereignissen das frühere (4 v. u. Z.) mit den Andeutungen des 1QpHab XII. 3 ff. in Zusammenhang zu bringen. Daß sich die römische Armee — unmittelbar nach dem Tode des Herodes nunmehr bewaffnet in die inneren Auseinandersetzungen der jüdischen Parteien hineinmischen konnte, durfte in aller Augen als Vorzeichen der römischen Machtergreifung gelten, entspricht also vollkommen der in 1QpHab vorausgesetzten politischen Situation.[19]

4. Im Lichte des bisher ausgeführten möchte ich auch den Zusammenstoß des Moreh Çedeq mit dem »bösen Kohen« erklären. Bekanntlich, verließ die Sekte von Qumran ihren Wohnort in den Jahren 31—4 v. u. Z. Wohin flüchteten sie? Diesbezüglich schweigen unsere Quellen. Aus Josephus (Ant. XV. 10) ist es bekannt, daß Herodes die Essener begünstigte,[20] offenbar als Gegengewicht gegen die Pharisäer, die seine Gegner waren. Die Essener standen seinem despotischen Regiment naturgemäß fern, mißbilligten aber — ihrer kontemplativen Weltanschauung entsprechend — jeden aktiven und blutigen Widerstand. Das konnte dem Despotenkönig in der gegebenen politischen Lage genügen. Die Mitglieder der Sekte — oder ein Teil derselben, so auch ihr geistiges Haupt, der Moreh Çedeq, konnten daher ganz wohl auch in Jerusalem Zuflucht finden, obwohl sie ihren hiesigen Aufenthalt als Zwangslage empfinden mußten.[21] Da die Essener von Qumran ihre gewohnte Lebensweise auch in der Hauptstadt fortsetzten, mußte das zwangsweise

[18] S. darüber neuestens H. Braunert in Historia 1957, 192 ff.

[19] Seit Y. Yadin's Kommentar zu 1QM werden die »Kittim« des Kampfbuches und des Habbaquq-Kommentars allgemein auf die Römer bezogen.

[20] Der von Josephus a. a. O. angeführte Grund dazu (eine Prophetie des Esseners Manasses zugunsten des Königs) kann legendär sein, die Tatsache selbst ist aber nicht zu bestreiten.

[21] In diesem Sinne interpretiere ich 1QpHab XI 6: בבית גלותו auf Grund der Emendation des offenbaren Schreibfehlers: אבית st. גלות בבית bedeutete jeden Wohnort außerhalb der Siedlung in Qumran.

zu einem Zusammenstoß mit den Priestern und den Pharisäern führen, — worin die Sektierer seitens Herodes unterstützt wurden. In diesem Zusammenhang scheint es erklärlich zu sein, warum der Zusammenstoß in der heiligen Stadt stattfand[22] und warum der »böse Priester« am Versöhnungsfeste, in vollem priesterlichem Ornat vor dem Lehrer erschien.[23] Die Ursachen des Zusammenstoßes konnten mannigfach sein, und die Lage wurde noch dadurch verschärft, daß der Moreh Çedeq — laut Col. II, 8 — selbst auch Kohen war. Die Mitglieder der Sekte kannten nur die Söhne des Çadoq als legitime Priester an, während unter Herodes »Sprősse namenloser und niedriger Familien« das Hohepriesteramt bekleideten (Jos. Ant. XX, 10). Der Standpunkt der Sekte war auch dem Kultus des Heiligtums gegenüber durchaus negativ. Selbst bezüglich der kalendarischen Bestimmung des Versöhnungstages konnten zwischen den Essenern von Qumran — die, wie allgemein vorausgesetzt wird,[24] einen eigenen Sonnenkalender benützten — und den Priestern des Heiligtums Gegensätze entstehen, und 1QpHab enthält darüber offene Andeutungen genug.[25] Weitere Erörterungen über den konkreten Anlaß und Ablauf dieses Zusammenstoßes sowie über die Identifizierung der nur anspielungsweise genannten Personen würden zu verwickelten und schon bisher oft diskutierten Problemen führen, die den Rahmen dieser kurzen Untersuchung sprengen würden.

Mir genügte in diesem Aufsatz beweisen zu können, daß

1) die Damaskusschrift und der Seder ʿOlam Rabba ein- und dasselbe eschatologisch gefärbte pseudochronologische System benützten;

2) daß diese chronologische Konstruktion im Hintergrund der messianischen Hoffnungen der sechziger Jahre stand;

3) daß diesem chronologischen System gemäß das Wirken des Moreh Çedeq in die Jahrzehnte um Anfang unserer Zeitrechnung fällt;

4) daß die Angaben des Habaquq-Kommentars, sowohl bezüglich der inneren Zwistigkeiten, als auch der römischen Intervention ebenfalls den Umständen und Problemen des genannten Zeitraums entsprechen.

In diesen bewegten Jahren nach dem Tode des Herodes, als zufolge der sich wild überstürzenden Aufstände die römische Einmischung und bewaffnete Intervention zu einer akuten Gefahr wurde — die 6. n. u. Z.

[22] 1QpHab XII 7—9.

[23] a. a. O. XI. 4—7: פשרו על הכוהן הרשע אשר רדף אחר מורה הצדק [zu Hab. 2, 15]: לבלעו בכעם חמתו אבית גליתו ובקץ מועד מנוחת יום הכפורים הופיע אליהם לבלעם ולכשילם ביום צום שבת מנוחתם

[24] Über den eigenen Sonnenkalender der Sekte (der vom offiziellen lunisolaren Kalender abweichte), cf. Fritsch, The Qumran Community p. 69 f. Übersicht der diesbezüglichen Diskussionen bei Burrows, The Dead Sea Scrolls 238 ff. und More Light... 373 ff.

[25] XI. 6—7 (s. o.) spricht über *den* Festtag als »*ihren*« Festtag [ביום צום שבת מנוחתם] — d. h. der Versöhnungstag der Sekte und des Hohenpriesters fielen nicht zusammen.

zur offenen Machtergreifung und Organisation der Provinz Judäa führte — lösten sich die Qumraner Essener von der Masse des Volkes ab. Sie standen sowohl den Pharisäern, den eigentlichen Urhebern der Aufstände, als auch der breiten Masse der »פתאים« gegenüber. Diese Gemeinde betrachtete die römische Machtergreifung als eine gerechte Strafe der Sünden des Priestertums, der Könige und der »betörten« Massen. Die inneren Kämpfe, auf die der Habaquq-Kommentar einen Lichtstreifen wirft, beleuchten auch die innerjüdischen Gegensätze in den Jahrzehnten der Entstehung des Christentums.

CUSANICA

BY

J. HARMATTA

I

The Délégation Archéologique Française en Afghanistan has succeeded, during the past years in excavating a temple dating from the Kushan period.[1] Its site is north of Kabul in the valley of the Kundûz âb on the top of a hill connected by the mountain pass Surkh Kotal to the range lying to the west of the plain. The part of the architectural complex that has been unearthed so far consists essentially of two sanctuaries which, according to the excavator D. Schlumberger's assumption, were once fire temples. The larger sanctuary (A) is situated on a terrace and surrounded by a fence forming a rectangle of some 100 by 60 m. In the wall of the fence there are niches opening from the inner court, protruding outward and decorated with wall paintings. According to the likely opinion of Schlumberger, these niches once housed the statues of deities known from the coins of the Kushans. A peristyle ran along the wall, around the court. This part of the building, as here described, represents the first period in the history of the Surkh Kotal temple.

Later, in the second period, a minor sanctuary (B) was added to the outer wall of the southern part of the fence surrounding sanctuary A. Its use for fire worshipping is evinced by the fire altar found in it and by the large amount of ashes preserved in the adjacent premises. When sanctuary B was built, a new building was erected between sanctuary A and the southern wall of the fence. This — second — period represents the heyday of the temple which ended in the buildings being destroyed by a great fire. This, however, did not put an end to the cult. After the fire the temple was reconstructed, though not in its original splendour, and the rites continued to be celebrated for some time. This is the third period in the history of the temple as revealed by the excavations so far.

The coins found on the site determine the absolute chronology of the three periods. Seven of the coins could be determined as having belonged to Kaniṣka and two to Huviṣka. Thus it seems certain that the first and the second

[1] D. Schlumberger, *Le temple de Surkh Kotal en Bactriane I*: *JA* 240 (1952) pp. 433—453, II *JA* 242 (1954) pp. 161—187.

period coincide with the reign of the Great Kushans. The temple was erected probably during the reign of Kaniṣka himself or of one of his predecessors. The beginning of the third period can be easily dated on the basis of a Kushano-Sassanian coin found in sanctuary B above the burnt layer. Though the exact chronology of the Kushano-Sassanian coins is not yet settled beyond doubt, it is highly probable that they were issued at the beginning of the Sassanian period. Thus the third period of the temple of Surkh Kotal can be considered contemporary with the early Sassanian period. According to Schlumberger's conclusion, a very likely one, the temple was set on fire in connection with the fall of the empire of the Great Kushans and the conquest of Bactria by Ardašīr.

In the course of the excavations at Surkh Kotal several inscriptions in Greek letters were found. They were published by R. Curiel[2] who identified their language as Iranian. Of the three inscriptions found here one is very fragmentary and its reconstruction seems to be hopeless. Another inscription is also incomplete: only the first line was setched on the stone, and only the first seven letters were engraved definitely. The third inscription is also a fragment, yet three of its lines have been preserved to an extent that does not exclude the possibility of an interpretation.

Curiel reads this inscription as follows:

]ΒΙΔΟΙΣΗΝΟΒΙΔΟΙΑΡΙΟ[
]ΚΙΡΔΟΜΙΒΑΓΟΛΑΓΓΟΜ[
ΔΙΑΠΑΛΑΜΗΔΟΥ

The reading of the character Σ is somewhat uncertain in this inscription for only its lower part had been preserved. The fragment can, no doubt, be completed to form a sigma, yet its shape permits also the reconstruction into a zeta. The choice between these two alternatives can be decided by studying the inscriptions of the Kushan coins in the light of palaeography. J. H. van Lohuizen-de Leeuw's compilation concerning the development of the sigma on the Indo-Scythian, Indo-Parthian and Kushan coins shows that the four-stroke shape of the sigma that could be reconstructed from the fragment on our inscription had been used only prior to Kujūla Kadphises.[3] Since the Surkh Kotal inscription dates most probably from the time of Kaniṣka, what we may expect on the basis of coin inscriptions is the semioval sigma, and less likely the quadrangular sigma consisting of three strokes. At any rate the occurrence of the four-stroke sigma in this inscription is the least probable and we can hardly doubt that Curiel's sigma in the first line should be replaced by a zeta.

[2] *Inscriptions de Surkh Kotal : JA* 242 (1954) pp. 189—205.
[3] *The "Scythian" Period*, Leiden 1949, p. 378.

As to the linguistic interpretation of the inscription, Curiel's approach ot the content of the second line is obviously a correct one: he dissected it into *KIPΔOMI BAΓOΛAIΓO* ascribing to it the meaning "*BAΓOΛAIΓO* was made by me". Though the morphological analysis of the word *KIPΔOMI* is, for the time being, uncertain, the element *KIPΔO* seems to be obviously the continuation of the Old-Iranian **kṛta-* (cf. Middle-Persian *qyrd*, Parthian *kyrd)*. As to the language of the inscription, Curiel considered it the Middle-Iranian dialect of Bactria.

Henning added an important comment to Curiel's conclusions.[4] He has shown that the word *BAΓOΛAIΓO* occurs in mediaeval Arabic and Persian geographical literature and has been preserved up to the present. Its equivalent in Sogdian is *βγδ'n'k*, and both words go back to the Old-Iranian form **bagadānaka-* which may have meant 'temple, altar, shrine'. At the same time the Armenian place name *Bagaran* suggests a Middle Iranian form **bagaδān*.[5] Though accordingly we must reckon in Old Iranian with two such parallel forms as **bagadānaka-* and **bagadāna-*, Henning believes that the form *Baγlān* occurring in mediaeval geographical literature is an immediate development from the place name *BAΓOΛAIΓO* of our inscription through the stages **Baγlāηg* > **Baγlāη*. In the last analysis, he gives two alternatives for the translation of the second line, depending on the interpretation of *BAΓOΛAIΓO* as a place name or a common noun: "I made Bagolango. . ." or „I made (this) sanctuary. . .".

Altheim and Stiehl endeavoured to develop further Curiel's and Henning's suggestions. Accepting the interpretation of the second line as advanced by Curiel and Henning, the former authors believe that we have here the language of the nomadic conquerors of Bactria (in this connection, they mention on the authority of O. Hansen that *KIPΔOMI* can be regarded as a form preceding the Saka *yiḍami*). Since, however, the third line is written in Greek, they allow of the assumption that the first line is again in another language, possibly in Avestan. Relying on this assumption they try to interpret the first line, not only presuming it to be written in the Avestan language but even believing it to be a Greek transliteration of an Avestan text written in an alphabet of the Arsacid period. According to them, the first line is the transliteration of the following Avestan text, i. e. of its preceding form written in the alphabet of the Arsacid period:

vidavi.saēnō vidavi.ašyō

"der vor Trug sichere Saēna, der vor Trug sichere (und) es mit Aša haltende"

[4] W. B. Henning, "*Surkh Kotal*" : *BSOAS* 18 (1956) pp. 366—367.

[5] Considered from the angle of phonemic history, the form **bagaδan* as quoted by Henning contains a contradiction and should therefore be regarded probably as a misspelling for **baγaδān*.

The preceding form from the Arsacid period:

wytwy.syynw wytwy.'hryw

Nor is it incidental, they believe, that this line has eight (according to another pronounciation) ten syllables. They consider it a regular verse which, although has no equivalent in the extant parts of the Avesta, yet could easily occur in it.[6]

In the second alternative suggested by Altheim and Stiehl they refer to the opinion of an Iranist of England remaining incognito who, on the one hand, considers it improbable that the Avestan word *vidavi- (*vidaβi-)* should appear in a transcription like *BIΔOI* and, on the other, mentions the possibility of reading the line as *-BIΔOIΣ HNOBIΔOI AÞIO...* in which case *HNOBIΔ-* could be **ēnōbid* < **hainākpati-* (Old Indian *senā-pati-*).[7]

II

The above suggestions have obviously fallen short of interpreting the inscription, though the initiative of Curiel and Henning has thrown satisfactory light upon the character of its content. The phrase *KIPΔOMI BAΓO-ΛAΓΓO* "I made the sanctuary" = "I had the sanctuary built" leaves no doubt as to the fact that it refers to the foundation of the sanctuary and this determines the content of the inscription to a certain extent. Proceeding from the last line the reconstruction of its content could be outlined as follows. The last line in Greek „by Palamedes" obviously depends on the preceding line in semantic respect, for it would convey no meaning without it. Of the possible interpretations of the penultimate line (see above) the most probable is the one in which the word *BAΓOΛAΓΓO* is considered not a proper noun but a common noun since the place name must be of later provenance than the building of the sanctuary underlying its origin. Accordingly, the second line could read as follows: "...I had the shrine built ... by Palamedes". This interpretation makes it probable that Palamedes was an architect, a contractor supervising the construction of the sanctuary.

[6] Fr. Altheim and R. Stiehl, *Alexander the Great and the Avesta* : *EaW* 8 (1957) pp. 127—128 and *Philologia sacra*, Tübingen 1958, pp. 29—34. These authors do not make it quite clear why they suppose that the first line of the inscription, as it is, is written in another language than the second. The Greek phrase at the end of the inscription furnishes not sufficient reason for such an assumption. Nor is it quite clear why an Avestan quotation should figure in this inscription. And it is of interest in this respect that they fail to take into account the fragmentary character of the inscription. We are unable to account for the fluctuations in the reconstruction of the Avestan orthography of the Arsacid period *(syynhy* and *šyynhy* : what is the reason for assuming the latter form? — how can *'hrw* underlie the transliteration *AÞIO*?).

[7] Fr. Altheim and R. Stiehl, *op. cit.* p. 33.

The predicate *KIPΔOMI* in the penultimate line obviously requires the designation of the subject, i. e. of the person who ordered the erection of the shrine. Hence the third line must have contained the name and the titles of the builder. We do not known, of course, the number of the titles which may have run into several lines so that in the name of the builder came in the fourth or fifth line from below. All this may have been preceded by the date, possibly the enumeration of the reasons and circumstances that had prompted the building of the shrine. The structure of the content of this inscription, like that of the deeds of foundation in general, must have been something like this:

In the year so and so, month so and so,
by order of king X (+ titles)
(or for his welfare etc.),
I, N. N. (+ titles)
had the sanctuary built
by Palamedes.

Relying on these considerations it may be presumed as fairly probable that the inscription originally consisted of more than the three lines preserved. On examining the photograph of the inscription one can indeed discern two fragments of letters above line 1. The first of them has a rather uncertain shape yet may be regarded, at best, as part of an *O*. The second fragment is somewhat more suggestive allowing of but two possibilities: either a quadrangular *Σ* or a *B*. Hence, there is no doubt that the inscription originally consisted of at least four lines, and probably of even more.

Another thing that should be considered in reconstructing the original form and extent of the inscription is the length of the lines. In this respect some information can be gained from the last line which is likely to have been engraved symmetrically in the middle beneath the preceding complete lines. It follows from these considerations that the lines contained at least 24 letters each, though if the lines are assumed to have extended further, the number of characters in each line may be set between 26 and 32. It should be remembered that in the penultimate line a fragmentary letter can be discerned before the word *KIPΔOMI*, most probably an *O*. Hence the original form and the extent parts of the inscription could be reconstructed as follows:

	[. . . . . .]
line x + 1	*[. . . . .]⌜OB⌝[. . . . . .]*
line x + 2	*[. . . . .] BIΔO⌜IZH⌝NO⌜B⌝IΔOIAP⌜IO⌝[. . . .]*
line x + 3	*[. . . . .] ⌜O⌝KIPΔOMIBA⌜Γ⌝OΛAIΓOM [. . . .]*
line x + 4	*ΛIAΠAΛAMHΔOY*

A methodological approach to the linguistic interpretation of the inscription first requires the determination of the character of its language. In th-

respect, as we have seen, two opposite views have been proposed. Curiel refers its language to the Middle Iranian dialect of Bactria while Altheim and Stiehl to the language of the Tochari, the nomadic conquerors of Bactria. It is difficult to say which of the two alternatives is correct because no data are available for the time being concerning the Middle Iranian language of Bactria, and the conditions of the present day dialects that are available for comparison with the language of the inscription cannot be projected into ancient times without further considerations. As to the other alternative, its examination seems more promising since we have certain amount of information as to the language of the Kushans in the inscriptions of Kushan coins, on the one hand, and in the form of Kushan (or "Tokharian") loan words occurring in contemporary Prakrit inscriptions of India and in the language of the Kroraina Prakrit documents.

III

The inscriptions on the obverse of the Kushan coins contain the name and titles of the ruling king, these on the reverse, the names of several divinities. From the texts on the obverse the title *ÞAONANO ÞAO* suits best for our purposes. This has long been recognized as being the equivalent of the Persian title *šāhān šāh*[8] and had been considered a long time linguistically of the same provenance.[9] The assumption was based, among others, on the observation that in the Allahābād inscription of Samudragupta the phrase *ṣāhānuṣāhi* figures probably as a Kushan royal title, and that the title of the supreme Saka king in the Kālakācāryakathānaka is *sāhāṇu sāhi*.[10] There is no doubt, however, that the title cannot be traced back to the same basic form, from which the above data derive. The titles *ṣāhānuṣāhi* and *šāhān šāh* go back to Old Iranian **χšāyaθyānām χšāyaθya*, yet *ṣāhānu ṣāhi* has the singular nominative ending *-i* characteristic of the Saka and the plural genitive ending *-ānu*[11], which make the phrase a typically Saka form. This tallies with the tradition preserved in the Kālakācāryakathānaka according to which this title pertained originally to the supreme Saka king. Hence the forms *ṣāhi* and *ṣāhānuṣāni* were originally Saka royal titles borrowed by the Kushans or used only in India to designate them on the model of the Saka kings. It is interesting that the equivalent of the title *ÞAO* also occurs in the Saka. St. Konow

[8] See, for instance, A. Stein, *Zoroastrian Deities on Indo-Scythian Coins*: reprinted from *Oriental and Babylonian Record*, London 1887, pp. 9 et seq.

[9] Lately, O. Hansen, *Ein neues Hephthalitenfragment* : *La Parola del Passato* 20 (1951) p. 363.

[10] H. Lüders; *Philologica Indica*, Göttingen 1940, p. 254; St. Konow, *Indoskythische Beiträge* : *SPAW* 35 (1916) p. 812.

[11] See Lüders, *loc. cit.*

was the first to point out that the exact counterpart of the Kushan title *ÞAO* is the Saka word *ṣṣau* 'king' and that the form *ÞAONANO* also corresponds exactly to the plural genitive **ṣṣaunānu* that can be expected in Saka.[12] Later H. W. Bailey outlined the phonemic history of the Saka and the Kushan word tracing back *ṣṣau* to the root **χšāvan-* and the plural genitive *ÞAONANO* = **šāunānŏ* to the root **χšāvana-*.[12a] Hence the two elements of the Kushan title *ÞAONANO ÞAO* would derive from two different but otherwise identical roots. This assumption in this form does not seem convincing, yet it clearly shows the principal difficulty in the interpretation of the Kushan title, an obstacle noticed by scholars as early as the last century, namely that the form *ÞAONANO* seems to reflect another stem form than *ÞAO*.[13] It is in fact not necessary to assume two different radicals **χšāvan-* and **χšāvana-*. The original ending of the plural genitive in Indo-Iranian was *-ām* which, starting from the stems in *-n-*, became *-nām* in Avestan and Old Persian for such roots as *-a-*, *-ā-*, *-i-*, *-ī-*, *-u-*, *-ū-*.[14] This process of analogy was further extended in Saka where the plural genitive was added even to the consonantal roots.[15] This development accounts for the form *ÞAONANO*. The further development of the original plural genitive of **χsāvan-* would have yielded **šāunu* which was, however, discarded from the system of inflexion of the other stems having for the plural genitive ending *-ānu* throughout. This ending, which had originally developed from the *-n-* stems, reacted secondarily upon these stems on the strength of analogy and caused the **šāunu* type of plural genitive to be replaced by *šāunānu*. This phenomenon can be observed in the Saka as well where the plural genitive of *śve* 'dog' is *śvānānu* and of *rrāyse* 'king' it is *rāysanāṃ* (a late form) < **rrāysanānu*.[16] Thus the title *ÞAONANO ÞAO* can be regarded as the earliest example reflecting the outcome of a lengthy process of analogy during which the plural genitive ending *-(ā)nām* having detached itself from the *-n-* stems finally came to be added again to these stems. Though the linguistic history of the title *ÞAONANO ÞAO* is thus explained, its development cannot be regarded as satisfactorily elucidated from the angle of our problem. The Saka word *ṣṣau* raises the question whether the title *ÞAONANO ÞAO* is not a Kushan loan word from the Saka. Phonemic history sheds no light on this question because we do not know if the form *ÞAONANO ÞAO* can be a regular phonemic development within the Kushan language. At any rate, to the Indo-Scythians and Indo-Parthians this title is

[12] St. Konow, *Saka Studies* : *Oslo Etnografiske Museum Bulletin* 5, Oslo 1932, p. 45.

[12a] H. W. Bailey, *Irano-Indica* : *BSOAS* 12 (1948) p. 327 et seq.

[13] See, e.g. A. Stein, *op. cit.* p. 10.

[14] H. Reichelt, *Awestisches Elementarbuch*, Heidelberg 1909, pp. 178 et seq.

[15] See St. Konow, *Primer of Khotanese Saka*, Oslo 1949, p. 39.

[16] Konow, *loc. cit.* Besides, Konow shares Bailey's opinion according to which the suffix *-na-* was added to the stem in the plural genitive.

unknown, though it would seem most likely a borrowing from them. Consequently, the Kushan origin of this title seems to have a certain degree of probability. Yet even in this case it remains uncertain whether the Saka word *ṣṣau* is the adoption of the Kushan title or a form developed independently of it within the Saka language.

Nor are all the inscriptions on the reverse of the coins suitable for our purpose. Such forms as *ΦΑΡΡΟ, NANAIA, NANA, CAPAΠO, BOYΔO, CKANΔO, KOMAPO MAACHNO BIZAΓO, CAKAMANO BOΔΔO,* etc. are obviously transcriptions of foreign words or possibly loan words and their phonemic form gives no information as to the language of the Kushans. There are, beside these, certain deities whose names being of local character merit our attention.[17]

Such forms as *MIIPO, MIPO, MIPPO, MEIPO, MIYPO, MIOPO* reflect the development of the name **Miθra-* into **Mihr* ~ **Mīr*. This change of the group *-θr-* is rather widespread over Iranian territory. The Yidgha-Munji words *mīra* 'sun', *pūr* 'son' testify to this development in Bactria, over the earlier Kushan territory. This name of deity can therefore be regarded as of local origin, though the possibility of its having been borrowed from West-Iranian territory cannot be excluded on phonemic grounds.

The name *OAXÞO* is generally regarded as identical with the name of the Oxus river, and as going back to the Old Iranian **Vaχšu*.[18] Since, however, the reconstruction of this name relies, in the first place, upon Old Indian sources, the form of its stem is somewhat uncertain. The Old Indian *Vakṣu* can also be an adoption of the Middle Iranian **Vaχšə* or immediately of **Vaχš* which means that the Old Iranian form of this name can even be reconstructed as the stem **Vaχša-*.[19] It is also probable that the name **Vaχša-* is not the derivative of the root *vaχš-* 'wachsen' as Markwart would have it, but is rather related to the verb *vaχš-* 'sprühen' which is more suitable semantically and is attested in the Avesta in many instances as used in connection with water.

The interpretation of the name *APΔOXÞO* is a more involved problem. Some identify this deity with *OAXÞO*.[20] Linguistically two interpretations have been arised: the name may be related either to the goodess **Rti(š) vahvī* (Avestan *Ašiš vaŋuhī*)[21] or to the goddess *Arədvī* and the name **Vaχša* of the

[17] For the list of the inscriptions on Kushan coins see R. Göbl in Fr. Altheim—R. Stiehl, *Finanzgeschichte der Spätantike*, Frankfurt am Main 1957, pp. 187, 193, 250—251.

[18] See, e.g. J. Markwart, *Wehrot und Arang*, Leiden 1938, pp. 31 et seq. and H. H. Schaeder, *Iranica*, Berlin 1934, pp. 76 et seq.

[19] Thus Fr. Altheim, *Weltgeschichte Asiens im griechischen Zeitalter*. I. Halle (Salle) 1947, p. 80.

[20] Schaeder, *loc. cit;* Altheim, *loc. cit.*

[21] G. Hoffmann, *Auszüge aus syrischen Akten persischer Märtyrer*, Leipzig 1880, *AfKM* VII/3, p. 147; A. Stein, *op. cit.* p. 11. The linguistic foundation of this theory

Oxus river.[22] All these interpretations run against considerable difficulties. As to the identification of *APΔOXÞO* and *OAXÞO*, this is obviously incorrect. The latter figures as a male deity, the former as a goddess on the coins which makes it evident that they are two different divinities. As to the first linguistic interpretation, the element *APΔ* can indeed be traced back to an Old Iranian form **Ṛti-*, yet *OXÞO* can hardly be regarded as a continuation of the Old Iranian **vahvī*. The fact that in Wakhi the Old Iranian *χš-* and *hv-* both changed into *x̌* is no proof of this phonemic change to have taken place also in the language of the Kushans or the Bactrians nor does it involve that the sound *x̌* was denoted by *XÞ*. The indian transcriptions of the Kushan names show that the phonetic value of the letter *Þ* was *ṣ́*, consequently the letters *XÞ* denoted the phoneme group *-χṣ́-*. Thus in order to substantiate the development **vahvī* > *OXÞO*, it is not sufficient to refer to the changes in Wakhi *-χš-* > *-x̌-* and *-hv-* > *-x̌-*, but also the change *-hv-* < *-χš-* ought to be demonstrated.[23] There is also an objective difficulty. In a Manichaean Persian text (M 2) we find the name *bg'rd w'χš* which the editor of the text identifies with the goddess Aši.[24] This is also a possible explanation phonologically, yet we must remember that, according to the text, Baγ Ard is named *wymndb'n ʿy ẖwr's'n* 'Xorāsān's frontier guard'. This evidence is to be interpreted, no doubt, as a decisive argument for the assumption that Baγ Ard was a local deity worshipped within the borders of North-Eastern Iran only. Its local character is supported also by the fact that its name occurs in the place name *Βαγάῤδα* mentioned by Ptolemy (VI. 18, 5) in the description of Paropanisadae. Hence the assumed identification of Baγ Ard figuring in the Manichaean Persian text and of *APΔOXÞO* represented on Kushan coins is obviously correct. If so, then *APΔOXÞO* must be a local deity and can, as such, hardly be identified with Aši who must have been generally known over Zoroastrian territory. On the other hand, the local character of Baγ Ard — *APΔOXÞO* can very well be suited to Arədvī who, as a river goddess, was necessarily connected with some place, more exactly with a particular region in Eastern Iran. Nevertheless even the identification of *APΔOXÞO* and Arədvī is not without conspicuous difficulties. One of them is that the continuation of *-rd* -is generally not *-rd-* in the Eastern Iranian languages and the other is the occurrence of the name of the Oxus River as

is from H. W. Bailey, *Zoroastrian Problems in the Ninth-Century Books*, Oxford 1943, pp. 66 et seq.

[22] Schaeder, *loc. cit.*; Altheim, *op. cit.* p. 87.

[23] Even less acceptable is J. Markwart's interpretation who tries to sustain the identification *APΔOXÞO* — *Ašiš vaŋuhi* by assuming the masculine (!) **vahuš* instead of *vaŋuhi* and thought that **voχšo* could derive from it *(Das erste Kapitel der Gāþā uštavatī*, Roma 1930, *Orientalia* 50, pp. 49 et seq.

[24] F. C. Andreas—W. Henning, *Mitteliranische Manichaica aus Chinesisch-Turkestan*. II : *SPAW Ph.-h. Kl.* 1933. Berlin 1933, p. 305.

the second member in *APΔOXÞO*.[25] These difficulties are, however, not insuperable. Though in several Eastern Iranian languages *-rd-* turned into *-ḷ/l/r-*, but in certain others as, for instance, in the Wakhi, it was preserved.[26] Though the element *OXÞO* in *APΔOXÞO* cannot be identified with the name of the Oxus River, yet we may see in it the participle **vaχša-* 'sprinkling, wetting, watering' from which the name **Vaχša-* of the Oxus must have derived. The natural connection in speech between the stem *vaχš-* 'sprinkle water, wet' and the names of rivers and creeks is revealed clearly in a passage of Yašt VIII (42): *kaδa χå... ā varəšaǰiš urvaranąm sūra vaχšyente vaχša* "when do the sources ... wet with strong moistening the roots of the plants?" This text also makes it clear why Arədvī could have the attribute *vaχšā* beside *sūrā*. Consequently, we have no linguistic difficulties in tracing back *APΔOXÞO* to an Old Iranian **Ardvī vaχšā*.

Taking into account the aspects of the history of religion, an argument in favour of these considerations is the local character of *APΔOXÞO*. On the Kushan coins this deity is represented, like the antique Tyche with the horn of plenty, which prompted scholars to identify it with Ašiš vaŋuhi. Yet Arədvī, same as Aši, is a goddess of fecundity and abundance and could therefore be suitable for the iconographical representation of Tyche. According to Nyberg, Arədvī was originally the goddess of the Iaxartes river.[27] If this assumption proved correct, then *OAXÞO* and *APΔOXÞO* should be looked upon as a pair of deities representing the Oxus and Iaxartes rivers in the Kushan Pantheon. This would involve the necessity of assuming their names to have originated in the region of these two rivers and not to have been original elements in the language of Bactria or the Kushans.

The name *MAO* reflects the form **mā* of the Old Iranian **māh-* and one is therefore tempted to assume that the final *-h* has vanished in this word. Under the reign of Huviṣka, however, the inscriptions on the coins carry also the form *MAOO*[28] and if this is not due to corrupt orthography, then we may take it that it stands for **māh* because the letter *O* also had the phonetic value of *h*, as seen from the variants *MIYPO* and *MIOPO* of the name *MIIPO*. The name *MAO* displays no linguistic paculiarities since the disappearance of the final *-h* is a rather widespread phenomenon in the Iranian languages.

The name *MANAO BAΓO* is usually considered the form variant of *MAO*

[25] See Bailey, *op. cit.* pp. 66, 68.

[26] G. Morgenstierne, *Indo-Iranian Frontier Language*. II. Oslo 1938, p. 474.

[27] H. S. Nyberg, *Die Religionen des Alten Iran*, Leipzig 1938, p. 261.

[28] See Göbl (no. 85) Fr. Altheim—R. Stiehl, *Finanzgeschichte der Spätantike*, p. 916. In Göbl's opinion the form *MAOO* should be ascribed to careless orthography. Since, however, the name *MIIPO* has simultaneously the variants **Mihr* ~ **Mīr* ~ **Mir*, in the inscriptions of the coins there is nothing to prevent us from presuming that such forms as **Māh* ~ **Mā* were also used as equivalent alternatives.

and its first part is looked upon as the singular genitive of *māh* 'moon' appearing in Avestan orthography as *må̊ŋhō*.[29] This assumption, however, comes up against serious iconographic and linguistic difficulties. On the coins carrying the name *MANAO BAΓO* we do not find the typical representation of the moon god *MAO* but a different deity. Thus for material reasons these two names cannot be identified. The linguistic objection is that the Avestan spelling *må̊ŋhō* probably stands for some form developed from an Old Iranian **māhah*. Whatever the development of this latter form may be, it contained no *n* sound, consequently the name *MANAO* can by no means correspond to the Avestan *må̊ŋhō*. This interpretation then must be discarded.

We know of another interpretation advanced by G. Hoffmann, according to which *MANAO BAΓO* corresponds to the Avestan *Vohu Manah*.[30] Two difficulties arise in connection with this interpretation. One is the absence of the attribute *Vohu* to go with the name *Manah*, the other is the phonemic development of the form *MANAO*, since *Manah* would be expected to develop into **MANO*. As to the first problem, we may refer to the Pehlevi translation of the Avesta, according to which *manah-* is in several instances interpreted in itself as *vohu-manah-* and translated *vahuman*.[31] The same assumption could be applied to *Vohu Manah*, and we may go as far as suggesting that, like *APΔOXÞO* = *Ardvī vaχšā, here too, we are faced with a usage differing from the Avestan language and not requiring the invariable use of the epithet *Vohu*. The interpretation of the phonemic history of the name *MANAO*, which has not been accounted for so far, must not leave out of consideration the fact that there was also a month called *Vohu Manah* which, as such, was used also in the genitive case and that most of its forms known from the Middle Iranian languages have developed from this case. Thus *MANAO* may be supposed to have come from an Old Iranian **Manahah* which yielded **Manāh* > **Manā*. Consequently, the final vowel of the name *MANAO* should, in all probability, be looked upon as a long one, just like the same syllable in the name *MAO*.

The Old Iranian name *OAΔO* goes back to **Vāta-*[32] showing the change of *-t-* into *-δ-*, and the name *OANINΔO* is a development of the Old Iranian **Vanantī*.[33] Here the phonemic change *a* > *i* in the second syllable is an interresting one because it cannot be ascribed to epenthesis. In case of insertion one would expect a long *ī* developed from the diphthong *ai* and reflected in spelling either by *EI* or by *II*.

[29] See Altheim, *Weltgeschichte Asiens im griechischen Zeitalter*. I. p. 84; Göbl, op. cit. p. 189.

[30] G. Hoffmann, *op. cit.* pp. 148 et seq.

[31] For the passages see Bartholomae, *AirWb.* pp. 1126 et seq.

[32] Stein, *op. cit.* p. 4; Altheim, *op. cit.* p. 85.

[33] Stein, *op. cit.* p. 6; E. Herzfeld: *AMI* 9 (1938) p. 156; Altheim, *op. cit.* p. 85.

A much-discussed name is *APOOACΠO*. Its striking resemblance to the name of the mythical king Vištāspa's father *Lōhrāsp* was early noticed. Attempts were made to trace the latter back to the Avestan *aurvaṯ.aspa-* but in fact failed on account of unsurmountable phonemic difficulties.[34] The correct explanation was found by A. Christensen who collated it with the Avestan *Drvāspā-*.[35] Thus the name *APOOACΠO* can be traced back to the Old Iranian form **Druvāspa-* taking into account the change *d-* > *l-*. Correct as this interpretation was, the Middle Persian name *Lōhrāsp* remained unexplained because it could not be traced back to the Avestan *aurvaṯ.aspa-*. Attempts have therefore been made to account for *Lōhrāsp* by the crossing of *Druvāspa-* > *APOOACΠO* and *Aurvataspa-* or by reading *APOOACΠO* for *APOOACΠO* and tracing it back to *Aurvataspa-*.[36] Nevertheless the reading *APOOACΠO* is undoubtedly correct and the name *Lōhrāsp* cannot be accounted for by the crossing of the names *APOOACΠO* and *Aurvataspa-*. Hence it is best to admit no more than a historical connection between the names *Druvāspa-*, *APOOACΠO* and *Lōhrāsp* and to exclude *Aurvataspa-* from this set. Since *Lōhrāsp* has been preserved in Late Pehlevi orthography only, its phonemic shape may be assumed to have been somewhat distorted. If we follow up the development of the written form *lwḥl'sp*, then by substituting the second *l* by the equally possible *r*/*w* we may arrive, without altering the written form, at the reading *lr'w'sp* = = *Lrāvāsp* which is quite close to **Lruvāsp* represented by *APOOACΠO*. Yet the difference of the vowels in the first syllable is not explicable in phonemic history and therefore the written form *lr'w'sp* should be considered the outcome of a certain degree of palaeographical distortion. If we proceed from *Lruvāsp*, we must assume its written form to have been **lrwb'sp* at the beginning of the Sassanian period. As is shown by the inscriptions on seals, the 3 *r*/*w* may have formed a ligature which, among others, could also be read *wḥ*. If the letter *b* was ligated to the left, a similar ligature was obtained which, among others, may have also been read *w*/*r'*. Since in Persian the borrowed form **Lruvāsp* must have developed into **Luruvāsp*, possibly **Lurāsp*, the variant, closest to the pronounciation, of the written form **lrwb'sp* written with ligatures and having several possible readings must have consolidated. This reading was obviously *lwḥr'sp* which could be pronounced not only **Lōhrasp* but also **Lūrāsp* and came thus quite close to **Lurāsp*, a development in living speech. The word *BAΓOΛAΓΓO* in the Surkh Kotal inscription testifies to the change *d* > *l* being characteristic of the language of the inscription, and therefore the name *APOOACΠO* can be associated with this language

[34] Stein, *op. cit.* p. 4.

[35] A. Christensen, *Étude sur le Zoroastrisme de la Perse antique*, København 1928 pp. 38 et seq.

[36] E. Herzfeld, *AMI* 1 (1929—30) pp. 174 et seq.; Altheim, *op. cit.* p. 85.

and considered of local, Bactrian origin.[37] Thus the Old Iranian **Druvāspa-* became **Lruvāsp* in Bactria, as is shown by the inscription *APOOACΠO* on the Kushan coins, and this passed into Persian where usage turned it into **Lurāsp* while the original written form **lrwvb'sp* became *luẖr'sp*, accordingly.

Interesting are also the problems associated with the name *AΘÞO*, *AΘOÞO*, of which the former is obviously the original one and the latter appears as late as under Huviṣka. It has been clear from the outset that this name is related to the Persian word *ātaš*, *āδur* 'fire' and seemed obvious that is closest relative is the Cappadocian month name *AΘPA* which is a genitive form.[38] The problem was to explain how the assumed genitive form **āθrō* developed into *AΘÞO*. There was a suggestion that *r* became a spirant in the neighbourhood of *θ*.[39] This assumption, however, is not justifiable because no such development can be attested though the consonant cluster *-θr-* has different equivalents in the Middle and New Iranian languages such as *-hr-*, *-ṣ̌-*, *-ř-*, *-l-*, etc. Hence *AΘÞO* can hardly be regarded as the continuation of **āθrō*. Nor can we proceed from the form **ātarš* because this would have yielded **AΔOÞO*. Since it was also used as a month name, it is probable at any rate that it would be best to select the genitive form as starting point. As the genitive **āθrō* < **āθrah* is excluded for phonological reasons, the form *AΘÞO* should beregarded as going back to the genitive of the *-r-* radicals, namely the old genitive represented by the Avestan *-ar-š* ~ *-ərəš* and the Old Indian *pitur*. In this case an Old Iranian form **āθr̥š* may be presumed which, with the disappearance of the voiced *r̥*, became **āθš*. This is the form reflected in the inscription *AΘÞO* of the Kushan coins.

The identity of the name *ÞAOPHOPO* with the Avestan *Xšaθrəm vairīm*, Middle Persian *Šahrēvar* designating a deity was recognized already by Stein.[40] This name was used also as a month name, which indicates that its Middle Persian form, too, developed from the genitive. Thus also *ÞAOPHOPO* should be traced back to an Old Iranian **χšaθrahya varyahya*. This form is at the origin of **χšaθrē varyē*, later **šahrēvar* < *šahrēor* or *šahriur* through the phonemic change *-ēva-* > *-iu-* attested in several Iranian languages (cf. Ossete *beurä*, Saka *byūrru* < Old Iranian **baivar-*). Since the immediate phonoligical antecedent of *ÞAOPHOPO* coincides with the Middle Persian form, this name may be looked upon as a borrowing and not as the local development of the Old Iranian **χšaθrahya varyahya*.

Benveniste has subjected to a thorough phonological analysis the name *OÞAAΓNO* which was early recognized as materially identical with the

[37] This justifies Herzfeld's early assumption that *APOOACΠO* is a regular phonemic development in the Bactrian from **Druvāspa-* (*AMI* I [1929—30] p. 174).

[38] Stein, *op. cit.* pp. 4 et seq.

[39] H. Junker in Altheim, *op. cit.* p. 85.

[40] Stein, *op. cit.* p. 8.

Avestan *Vərəθrayna*.[41] This name, according to him, can be derived from **v(a)rhragn* considering the phonemic change *-hr-* > *-ṛ̊-* known from Sogdian and other Eastern Iranian languages and the Saka phonemic change *-rṛ̊-* < *-lṛ̊-*, as well as the metathesis *-lṛ̊-* < *-ṛ̊l-*. The only shortcoming in this ingenious explanation is the assumed metathesis, since the consonant group *-lṛ̊-* (as well as *-rṛ̊-*) has generally yielded *-ṛ̊-*.[42] It is much more likely that the change *-rθ-* > *-ṛ̊-* has occurred in this name just as in the name *AÞAEIXÞO* to be dealt with below. In this case the phonemic development could be reconstructed as follows: **Vṛθrayna-* > **Vuṛ̊rayn* > **Uṛ̊layn*. This stage of development is reflected in the inscription *OΦΛΑΓΝΟ*.

The interpretation of our last name has come up against considerable difficulties. Stein already thought that *AÞAEIXÞO* could be identified with the Avestan deity Aša vahišta but did not succeed in accounting for the phonemic deviations.[43] The phonological difficulties prompted Bartholomae to doubt the correctness of this identification.[44] Relying on the rather obvious association of these two names, Markwart and Altheim made several attempts at overcoming the difficulties involved in their identification. Markwart interpreted *AÞAEIXÞO* as **Ašavīχšo* and suggested the following development: **Ašavahišta* < **Ašavaihišta* < **Ašavīχšto* < **Ašavīχšo*.[45] The flaw in this conception is the interpretation of *AÞAEIXÞO* as **Ašavīχšo*. Since the inscriptions use *O* for *v*, one would expect **AÞAOEIXÞO* in this case. Besides, nothing accounts for the disappearance of *t*. Altheim interpreted this name as **Ašaiχšo*, considering the first element *AÞAEI* as the oblique case of *Aša-* and the second, *XÞO* as the derivative *χša-* of the radical *χšā(y)-*, and attributed to the whole name the meaning 'durch das *Arta-* herrschend'.[46] The main trouble with Altheim's interpretation is that it separates *AÞAEIXÞO* from Aša and presumes a god name that is unknown in Zoroastrianism. Nor is it likely that an oblique case in any Middle Iranian language should have ended in *-ai-* in the 2nd century A. D. Since the element *AÞA* in *AÞAEIXÞO* is obviously identical with the Avestan *Aša*, it would be methodologically incorrect to see in the second part of the name anything else but *Aša*'s epithet *vahišta-* widely known throughout the territory of Zoroastrianism. Consequently there can be no doubt that the correct starting point for the interpretation of *AÞAEIXÞO* is the god's name *Ašəm vahištəm*. Since this is also used as a month's name, we must proceed from the genitive form **Ašahya vahištahya*.

[41] E. Benveniste—L. Renou, *Vṛtra et Vṛθragna*, Paris 1934, pp. 82 et seq.

[42] See Konow, *Premier of Khotanese Saka*, p. 29 (cf. e.g. *balysa-* < *ba'ysa-)*

[43] Stein, *op. cit.* pp. 11 et seq.

[44] Chr. Bartholomae, *Zum Altiranischen Wörterbuch*, Strassburg 1906, p. 257.

[45] Markwart, *op. cit.* p. 49.

[46] Altheim, *op. cit.* pp. 82 et seq. and *Literatur und Gesellschaft im ausgehenden Altertum*, II. Halle/Saale 1950, p. 199.

The two problems associated with the development of this form are: 1. how has the final sound become *-χš-* and 2. how has the medial group *-aī-* develop?[47] As far as the development of the word ending is concerned, the frequent disappearance of the Eastern Iranian *i* in unstressed position must have yielded **vaχštahi* > **vaχštē*. The palatalization of the consonant group *-št-* and its further development along the line **št-* > *-šk̑-* > *-šč-* is characteristic of the Yidgha-Munji.[48] Since there are several other common phonemic changes that can be observed in the inscriptions dealt with and in the Yidgha-Munji, also the consonant group *-št-* in *AÞAEIXÞO* may be assumed to have been palatalized and the form **vaχštē* to have developed like this: **vaχš̑e* > **vaχšč* > **vaχš*. Let us now examine the development of the group *-aī-*. When the case endings were dropped, the two elements of the name fused and were treated as a unit in the course of the further development. **Ašahya vahištahya* thus became **Ašahivaχštahi*. Later the final *-ahi* became *-ē*, while the group *-iva-* in medial position yielded *-ī-* as in Sogdian where we find the contraction of **ṛtivahvī* into *artiχu*.[49] Accordingly, the further development of the name *AÞAEIXÞO* may be reconstructed as follows: **Ašahivaχštahi* > **Ašahīχšč* > **Ašaīχš*. Hence this name should be looked upon as a local development of a peculiar Avestan form.

IV

If we now compare the phonemic characteristics displayed in the development of these names with the elements of the inscription from Surkh Kotal that can be interpreted quite clearly, we obtain the following picture.

1. The phonemic change *d* > *l* attested by the word *BAΓOΛAΛΓO* in the inscription connect the name *APOOACΠO* with the language of the inscription. The names *AΘÞO, MIOṚO, MAO, MANAO BAΓO, OAΔO* do not contradict the phonemic development of the language of the inscription yet the characteristics of their phonemic development are not attested in the inscription, whence they cannot be surely associated with its language.

2. At the same time the phonemic change *d* > *l* separates the names *APΛOXÞO* and *OAXÞO*, associated materially with the former, from the language of the inscription. These names have probably come to Bactria from a region further north.

3. Judging by the phonemic change *-ṛt-* > *-ird-* occurring in *KIPΔOMI, AÞAEIXÞO* was borrowed again from another Iranian language and so was probably *OÞΛAΓNO*. The importance of these two names consists in the fact that they represent early and clear examples of the much-debated phonemic

[47] The forms *MEIPO, TEIPO* make it obvious that the letters EI should be read *ī*.

[48] Morgenstierne, *op. cit.* p. 73.

[49] See I. Gershewitch, *A Grammar of Manichean Sogdian*, Oxford 1954, p. 38.

change in Avestan *-ṛt-/-ṛθ-* > *-šˇ-*. Since in the inscriptions on the coins *-hr-* was denoted by *OP* or *YP*, it seems settled that the sound denoted by *Þ* was indeed *šˇ* — as also shown by the Indian transliterations — and not *hr* or *rh*, and that, accordingly, *-ṛt-/-rθ-* must have become *šˇ* in Avestan and not *-hr*.[50]

The first group of our linguistic material, connected with the language of the inscription from Surkh Kotal and not contradicting its phonemic development can be compared with that group of Iranian loan words introduced in the language of the Indian Prakrit inscriptions and of the Niya and Kroraina documents, which Bailey regards as of Kushan provenance. The following word are of primary importance in this respect.

bakanapati 'temple guardian' (variant: *vakanapati*),[51] and the personal names *Vakamihira, Vagamihira, Vaġamareġaṣa* (gen.).[52] They permit the reconstruction of three Iranian words: *βaγa, mihra, marēγa (pati* is obviously an Olnd. form). Their phonemic forms show the same characteristics as the inscriptions of Surkh Kotal: *βaγa = ΒΑΓΟ, mihra = ΜΙΟΡΟ, marēγa* < **maryaka-* displays a parallel development to *ΒΑΓΟΛΑΓΓΟ (-k- > -γ-)*.

Nor does the Saka word *pharṣavata* 'judge' contradict the language of our inscription. It can be traced back to an Old Iranian **frašapati-* but its phonemic form cannot be accounted for within the phonemic development of Saka.[53] This assumed Old Iranian form would be represented in the language of the inscription by **fraša*βa*δa*, possibly **farša*βa*δa* which can without any difficulty be regarded as the source of the Saka word.

Among the Iranian loan words in the Prakrit documents of Chinese Turkestan, the possibility of Kushan, i. e. of "Tokharian" origin was mentioned in connection with the following: the dignitaries *guśura* and *cojhbo, aśpista* 'lucern', *nācira* 'hunting', *aviṃdama* 'compensation, punishment', *ṣoṭhaṃga* 'merchant', *sasta* 'day, sun', *nokṣari* 'new year', *gaṃñi* 'treasury', *divira* 'scribe, clerk'.[54] The last two are, in the last analysis, of Western-Iranian origin and can be regarded as travelling words whose immediate provenance is difficult to establish. Thus it is best to neglect them. In the language of our inscription the forms corresponding to *guśura, cojhbo, ṣoṭhaṃga* and *nokṣari* would be **vispuhr(a) (< *vispuθra-), *šahrpāu (< *χšaθrapāvan-), *frōχšang(a) (< *fravaχštanaka-* ?) and **nōχsar(la) (< *navaka-sarda-)*. These then are not consistent with the phonemic development of the language of our inscription. The phonemic aspects of *sasta, aviṃdama* and *nācira* give no guidance as to which Middle Iranian language they come from. The only word left is

[50] This problem would require today a new and thorough reexamination.

[51] H. W. Bailey, *Kusanica* : *BSOAS* 14 (1952) pp. 420 et seq.

[52] Bailey, *op. cit.* p. 422 and *A Problem of the Indo-Iranian Vocabulary* : *RO* 21 (1957) p. 66.

[53] Bailey, *Kusanica* : *BSOAS* 14 (1952) 425.

[54] H. W. Bailey, *Irano-Indica II* : *BSOAS* 13 (1949) pp. 121—128.

aśpista reflecting the phonemic change *ā* > *i* (< **aspāsta-*) which makes it possible to associate it with the language of our inscription (cf. *OANINΔO* < **Vanantī-*).

Considering the linguistic material analysed, the following conclusions can be drawn. A group of the inscriptions of Kushan coins containing mainly god names of local character is consistent with the language of the inscription as far as phonemic development is concerned. A group of Iranian load words in the Indian Prakrit inscriptions of the Kushan period and in the language of the Prakrit documents of Eastern Turkestan can also be associated with the language of the inscription from Surkh Kotal and with the inscriptions on coins related to it. On the other hand, there are a good many Iranian loan words in the language of the Prakrit documents of Eastern Turkestan which cannot be derived from any of the known Middle Iranian languages and which, as elements belonging to the vocabulary of state organization and administration, can be regarded as probably coming from the language of the Kushans. Since the coins of the Kushan kings were minted in Bactria (Baχl)[55] the suggestion seems obvious that the inscriptions on the coins — if they are not written in the language of the Kushans — reflect the local language of Bactria. Thus it seems probable that the inscriptions from Surkh Kotal associated as regards language and writing with the inscriptions of the coins also represent the language of Bactria. This assumption leads to the conclusion that Bactrian was written in Greek letters before the Kushan rule. Otherwise it would be difficult to understand why the Kushans did not apply to their own language the Greek letters used in Bactria. If, however, we realize that conquerors to whom the written language is unknown, usually make use of the language and writing of the conquered country,[56] it is by no means striking that, having conquered Bactria, the Kushans started to use the language of Bactria written in the local Greek alphabet and, later, having conquered the North of India, they made use of the Gāndhārī Prakrit and the Kharoṣṭhī writing for their own purposes. It is also quite obvious that together with the Kushans, certain elements of the Bactrian language found their way to India and Central Asia. Beside the word discussed above, probably to these elements belong the word *kṣuṇa-* in the Indian Kharoṣṭhī and Brāhmī inscriptions. This word is known to have been widely used in Central Asia: Saka *kṣuṇa-* 'regnal year, reign', Maralbashi Saka *χšana-* 'cyclic year', Kroraina documents *c̄huna-* 'point of time, term', Kuci *kṣuṃ* and also in an inscription recently discovered in Surkh Kotal: *XÞONO*.[57] Bailey tried to explain this word proceeding from

[55] Göbl in Altheim, *Finanzgeschichte der Spätantike*, pp. 186, 215.

[56] In the same manner as the Persians used the Babylonian, the Elamite and the Aramaean, the Parthians the Aramaean and Greek, the Sassanians the Parthian and Greek language and writing, and so on.

[57] The identification of *XÞONO* is Henning's merit: *BSOAS* 18 (1956) p. 367.

the Saka, assuming the development **χšaivana- > *χšyūna- > *kṣuṇa-*.[58] This line of development, however, is not consistent with the Maralbashi Saka *χšana-*. Another important fact to be remembered is that this word is a special term associated with state administration which is bound to have developed in some centre from which it then spread over the said area. Since all data come from the territory ruled by the Kushans and the earliest occurrence of the word is related to the Kushan rule, it may be considered of Bactrian origin. Yet *XÞONO* cannot be derived from **χšaivana-* which would have yielded in the language of our inscription **XÞHOONO* or **XÞHONO*, but it seems best to proceed from **χšana-* (the form **χša-* of the root **χšā(y)-*, as in *χšaθra-*, with the suffix *-na-)*. This could have yielded in Bactrian **χšŏn(a)* or **χšən(a)*. This was then borrowed by Gāndhārī Prakrit where the reduced vowel in the first syllable was denoted by *u*. The Gāndhārī development resulted in *ṭṣuna-* which is to be considered as the source of the Saka *ṭṣuṇa-* and the Kuci *ṭṣū* (written *c̄huna-, kṣuṇa-* and *kṣuṃ)*. At the same time the Bactrian word may have been borrowed immediately by the Maralbashi Saka where it became current in the form *χšana-*. This example clearly shows the involved linguistic conditions and interrelations to be reckoned with over the territory of the Kushan empire, and also reminds us of the considerable difficulties associated with the distinction of the Bactrian and Kushan elements in the written documents of the Kushan era because of the scarcity of the extant linguistic material.

The analysis of the inscriptions on Kushan coins from the angle of the Surkh Kotal inscriptions leads to yet another important observation.[59] The names of deities occurring in the inscriptions on coins usually end in *O*. Exceptions are the name *NANA*, usually appearing with a final *-A*, as well as the variants *OANINΔA, APΔOXÞA* and *OHÞA*, found in the inscriptions under Huviṣka, of the names *OANINΔO, APΔOXÞO* and *OHÞO*. The name *NANA* is an obvious exception in linguistic usage, because all the other foreign names ending in *-ā* show the final *-O*. The final *-A* was preserved probably due to such variants of this name as *NANAIA* and *NANAÞAO*, yet under Huviṣka the form *NANO* does occur. In case of the other three names with the exceptional *-A* ending we may discern the first signs of a process which eventually led to the discarding of the differentiation between *A* and *O*. Thus the *-O* ending of these names can be regarded as of general validity and since the names of the deities, being obviously explanatory inscriptions on the coins, represent the nominative form, the *-O* ending can be taken as the ending of the nominative in Bactrian. Unlike the god names, Kaniṣka's and Huviṣka's name occur on the coins in the form *KANHÞKI* and *OOHÞKI*, in case of

[58] H. W. Bailey: *BSOAS* 12 (1948) pp. 328 et seq.

[59] The data quoted below are taken from Göbl. *op. cit.*

Huviṣka, respectively, in addition to the variants of the form *OOHÞKI*, later also *OOHÞKO* appears. Lüders interpreted this ending as nominative and compared it with the nominative ending *-i* of the Saka *-a-* stems.[60] This conception, however, is not convincing, because in the first period of minting under king Kaniṣka when the inscriptions were still in the Greek language, the obverse of the coins carried the genitive form *KANHÞKOY*. Later the Greek inscription of the obverse *BACIAEYC BACIAEΩN KANHÞKOY* was replaced by its Iranian translation *ÞAONANO ÞAO KANHÞKI KOÞANO*. The two inscriptions being closely associated, it seems obvious that *KANHÞKI* is the translation of the genitive form *KANHÞKOY* of the Greek text. Hence, the following cases occur in the inscriptions:

singular nominative:	*-O*	cf. *OAΔO, MIOPO, OOHÞKO*
singular genitive:	*-I*	cf. *KANHÞKI, OOHÞKI*
plural genitive:	*-ANO*	cf. *ÞAONANO*

This recognition offers some support to the division of the x + 2 line of the Surkh Kotal inscription. It seems probable that the titles of the builder of the sanctuary are in nominative and that the line x + 2 should be divided into words ending in *-O*. Hence we have the following pattern: *]BIΔO IZHNO BIΔO IAÞIO[*. Since one and the same element is not likely to occur twice among the titles, the group *BIΔO* must obviously be regarded not as an independent word but as an element of the different titles, yielding thus the division *]BIΔO IZHNOBIΔO IAÞIO[*. Another thing that strikes the eye is that the initial letters of two words that can be considered intact at the beginning, we find *I-*. Two titles with initial *I-*s could, of course, figure one after another among the titles, yet this is less probable than the possibility of these initial *I-*s being some independent parts of the sentence, may be conjunctions or articles. On the strength of this consideration, it does not seem to be a far-fetched idea to think of the definite article *i, yw, ī* and *ǐ* demonstrated by Bailey in Ossete, Sogdian, Khwarezmian and possibly in Saka.[61] Accordingly, we obtain the following division of line x + 2: *]BIΔO I ZHNOBIΔO I AÞIO[*.

V

According to what has been set out above, line x + 2 of the Surkh Kotal inscription would contain one dignitary name in full, one with the final part and one with the initial part preserved. For their identification it seems most appropriate to examine the dignitaries occurring in the documents of the

[60] H. Lüders, *Philologica Indica*, Göttingen 1940, p. 254.
[61] H. W. Bailey, *Asica* : *TPhS* (1945) pp. 15 et seq.

Kushan period in the first place. There are many official titles in the Prakrit inscriptions of India and in the Prakrit documents of Eastern Turkestan which enable us to gain a picture of the dignitary names used in the Kushan empire. Indeed, we find three such names in the Kroraina Kharoṣṭhī documents which have not been explained so far and can be associated with the titles ending in *-BIΔO* of the Surkh Kotal inscription. These are: *daśavida, śadavida* and *jenavida*. In connection with the first two, Burrow has suggested that they are verbs, i. e. verbal derivatives from *daśa* '10' and *śada* '100', the first meaning 'he collected the tithe from', the second 'a person put in charge of a *śada*'. Again according to Burrow, *daśavidȧ* may be the causative form of the stem *dāś-* 'offer, present' or is some dignitary name like *śadavida*.[62] These interpretations come up against considerable difficulties, as Burrow himself saw it, yet the idea of seeing in the first elements *daśa* and *śada* of *daśavida* and *śadavida* the numerals '10' and '100', respectively, does not seem improbable. The meaning of these two names can be outlined rather clearly on the basis of the Kroraina documents. Of special interest are the documents nos. 477, 146 and 41.

no. 477 obverse

line 1 *saṃvatsare* 4 4 1 *maṣe* 10 1 *tiva[ṣe* 3*] puraṭha cojhbo lṕipe[yaṣa]*[63] *jeṭha*
line 2 *yapǵu eṣa aṃna saṃgh'alidavo*
line 3 *śramaṃna moch'aṣenaṣa dadavo*

reverse

line 1 *daśavite jivadeyu kalyanadhaṃāṣa ca aṃna [mili]ma 2 khi 10 2*
line 2 *daśavite yo[nu u]vaṣenaṣa ca aṃna milima 2 khi 2*
line 3 *daśavite rutrapala rutraṣenaṣa ca aṃna milima 3*
line 4 *jeṭha yapǵu*

"In the 9th year, the 11th month, on the 3rd day before the cojhbo Lṕipeya. The elder Yapǵu must collect this corn and give it to the monk Moch'aṣena:

the *daśavita*-s Jivadeyu and Kalyanadhaṃa (must collect) 2 *milima*-s, 12 *khi*-s of wheat corn,

the dasavita-s *Yonu* and *Uvaṣena* (must collect) 2 *milima*-s, 2 *khi*-s of corn,

the *daśavita*-s Rutrapala and Rutraṣena (must collect) 3 *milima*-s of corn.

Yapǵu senior."

[63] This is the obviously correct completion of the missing two akṣaras.

This document contains instructions concerning the different degrees of carrying out an order. The order is issued from the *cojhbo* Lṕipeya's office and directed to the elder Yapǵu to collect corn for the monk Moc̄h'aṣena. The second part of the order specifies the amount of crop to be collected and delivered to the elder Yapǵu by the different *daśavita*-s. The elder Yapǵu is thus obviously an authority superior to the *daśavita*-s. In an enumeration of document no. 656 we find *śadavida ya[p]ǵuaṣa putra śa[. .]ǵaṣa* i.e. „Śa[. .]ga, the son of the *śadavida* Yapǵu". By reading *ya* for *śa* and *va* for *ǵa* in the son's name, the form of the name can be completed to *ya[pǵu]vaṣa*. This makes the attribute "elder" clear and renders it probable that the "elder" Yapǵu figuring in document no. 477 was a *śadavida*. In another document (no. 247) a certain amount of wine is ordered to be delivered without loss in the hand of the *śadavita* Suǵata *(śadavita suǵataṣa hastaṃmi)*. The *śadavida*-s thus seem to have played an important part in collecting the agrarian produce and in this work their subordinates were the *daśavida*-s.

As to the activities of the *daśavida*-s further information can be gained from document no. 146:

no. 146 obverse

column A

line 1 *rayaka khula uṭana paṃcaraiṃna dadavya*
line 2 *daśavida catreya*
line 3 *daśavida mutreya*

column B

line 1 *daśavida parsu*
line 2 *amña mṛga uṭaṣa paṃcaraiṃna aṃna huda milima 4 khi 10*
line 3a *daśavita [maṣecitu]* 3b *yatma poǵeyaṣa aṃna pruchidavya*
line 4a *daśavita kiṃtra mutreya* 4b *sarva piṃḍa milima 20 4 manidavya*

column C

line 1 *vuruaṣa pradeǰami*
line 2 *yatma pǵetaṣa aṃna paṃcarayina milima 20 2*

reverse

column A or B

line 1 *daśavita aṣḍhila suḡita*
line 2 *daśavita tsaǵa[iṃcidama]*

column D or F

line 1 (illegible traces)
(last line) *[manidavo piṃḍa] milima 4 4 4 1*

The interpretation of the document has so far been hampered by several unexplained phrases and by its fragmentary character. The interpretation of the word *paṃcaraiṃna* is of primary importance for the content. Since it occurs in two instance as the attribute of *aṃna* 'corn' and, according to line 1, it is fed to camels, it must mean some kind of animal food. It also occurs as a noun in the form of *paṃcara* and *paṃcare*. In a disposition concerning the royal camels, document no. 40 says that if the camel dies on account of the burden, it becomes a debt of its keeper and goes on to say: *athava svamaraṃnena marišyati tatremi rajaṃni paṃcare dadavo* "if, however, it dies a natural death, the *paṃcare* is to be delivered in that very province". Since this disposition refers to the death of the royal camels during a journey, the word *paṃcare* should be attributed the meaning 'travelling fodder'. It occurs in this very sense in another document containing dispositions concerning a concrete case in the above sense: no. 349. 7—8 *avi kala purnabalaša uṭa 2 cakuvala nida ede mṛtaṃti ede uṭa 2 paṃcara dadavo sā aṃna saṃgalidavo eda aṃnaša aṃña pajeka yatmi kartavo* "Further, Cakuvala has taken away two camels of the *kala* Purnabala, these have perished, the travelling fodder of these two camels should be delivered, this corn should be collected, the order concerning this corn should be carried out by each *yatma* severally".[64] This document thus also refers to the fodder of camels to be delivered because they perished. Hence the meaning 'travelling fodder' of the word *paṃcara* may be regarded as established beyond doubt. The variant *paṃcare* and the derived adjective *paṃcarayina* suggest that its original form was **paṃcaraǵa* > **paṃcarae*. Since in the language of these documents *ṃ* is often written where it does not belong etimologically, this word can be looked upon as a borrowing of an Iranian **pačaray* 'travelling fodder'. This form can be traced back to the elements **paθya-* 'travelling, concerning journey, road' and **čaraka-* 'fodder' (cf. Armenian *čarak* 'pasture, fodder, food' < Middle Persian *čarak* 'pasture'). This then developed through the change *-θy-* > *-č-* into **paččaray* > **pačaray* which was taken over by the Gāndhārī.

There is some difficulty also with the interpretation of *mṛga*. It means 'wild animal' and is used as early as the Vedic period together with attributes such as *bhīma-, mahiša-, vāraṇa-*, etc. for denoting different animals such as

[64] Burrow alone has so far attempted a translation of the sentence *eda aṃnaša aṃña pajeka yatmi kartavo* in document 349. See *op. cit.* p. 113: "of this corn other *yatmas* are to be made severally". This translation, however, does not fit into the context. The interpretation of the sentence depends on the word *aṃña*. In the documents this corresponds usually to the Old Indian word *anya-*, yet it may phonologically be also the Gāndhārī development of the Old Indian *ājñā-* 'command, order'. Hence *ājñā-* + *kar-* 'carry out an order', cf. *ājñākara-* 'servant', in fact 'the one carrying out an order'. The idea in the sentence in question is that the collection of the travelling fodder of the perished camels is ordered to be the duty not of a definite *yatma* but of any *yatma* (obviously who happens to get hold of Cakuvala).

the buffalo, lion, wolf, etc. In the above text it stands with *uṭa* 'camel' probably to denote some kind of camel. Proceeding from the basic meaning, the phrase *mṛga uṭa* should be interpreted as 'wild, stray camel'. This indeed fits the context which would thus make a distinction between the camels belonging to the royal hord and the harnessed stray or wild camels.

The word *yatma* occurs twice in this document to denote some kind of official or office (function). Most of the *yatma*-s are mentioned in connection with the collecting of corn, but some are said to levy taxes or to accompany camels. Their functions were rather manifold. They may have been low-ranking officials who performed odd jobs according to orders and circumstances. This function of the *yatma*-s can be linked up with the meaning of their name. The name *yatma* may be regarded as a derivative of the Old Indian verb *yat-* 'arrange, connect, manage, busy oneself' (cf. Avestan *yat-* 'sich in Bewegung setzen; emsig tätig sein, eifrig sich bemühen') with the suffix *-man-* added to it, yielding the meaning 'manager, person in charge, organizer'. Hence the word **yatman-*, in compliance with the general trend of Gāndhārī development, went over to the category of the *-a-* stems and became *yatma* in the documents. This assumed common-noun meaning of the word *yatma* accounts for the phrases in which it occurs in connection with the genitive case of *aṃna* 'corn'. Thus, for instance, in document no. 40 (line 2) *kvaṿana aṃnaṣa yatma* = 'the person in charge of the *kvaṿana* corn'.

The word *pruchidavya* should obviously be understood here as meaning 'to be required requested'. The word *manidavya*, gerund of the root *man-*, that can be reconstructed from the different reading variants, should be interpreted as a style variant of the former. On the basis of the legible fragments, *manidavo* in the last line of the reverse should be taken as a variant of this very word.

The text of document no. 146 can be translated as follows:

obverse

column A

line 1 Let the travelling fodder for the camels of the royal herd be delivered by
line 2 the *daśavida* Catreya,
line 3 the *daśavida* Mutreya,

column B

line 1 the *daśavida* Parsu.
line 2 Further the corn for the travelling fodder of the wild camel was 4 *milima* 10 *khi*,
line 3a from the *daśavida* Maṣecitu 3b the manager Poǵeya should require the corn.

line 4a From the *daśavida* Kiṃtra Mutreya 4b 24 *milima* should be requested as the full amount.

Column C

line 1 In the district of Vuru
line 2 22 *milima* corn of travelling fodder (should be required) by the manager Pǵeta.

Reverse

column A or B

line 1 From the *daśavita* Aṣḍhila Sug̃ita,
line 2 from the *daśavita* Tsaga[iṃcidama]

column D or E

last line 13 *milima* (is the amount to be required).

This document clearly shows that the *daśavida*-s were rather low-ranking officials of the state. Even their superiors, the *yatma*-s did not rank very high. Since the higher-ranking officials required the delivery of the products not from the population but from the *daśavida*-s, these should probably be looked upon as the organs of state administration to whom the tax-paying or delivering population were immediately submitted.

As to the organization of the *daśavida*-s, most information can be gained from document no. 41. Here is the text:

o. 41. Obverse

line 1 *ḍhirpiǵaṣa śadami uṭa 1 daśavida kuñita uṭa 3 maṣḍhigeyaṣa śadami daśavida vuǵeya uṭa 2*
line 2 *suv́ayaṣa śadami uṭa 1 caneyaṣa śadami daśavida apiǵo uṭa 2 kapǵeyaṣa śadami daśavida kaṃcaka uṭa 2*
line 3 *ari suǵiyaṣa śadami uṭa 1 vuǵtoaṣa pradeǰade daśavida saluv́eta uṭa 3*

Reverse

line 1 *apeṃnaṣa pradeǰami aviyo daśavida uṭa 2 pǵitaṣa śadami uṭa 3 daśavida socara*

This document contains an enumeration meaning of which is not clear in itself, but can be elucidated satisfactorily with the help of related records. The key word is *śadami* which generally depends on the genitive case of a proper name and is usually followed by a *daśavida* and a certain number of camels. The basic formula is then "in the 'hundred' of X the *daśavida* Y camel z". In some items *śada* alternated with *pradeǰa* which makes it clear that the *śada* is some kind of unit, probably a territorial one. It seems certain that the *daśavida*-s belonged to the territorial organizational unit of the *śada*-s. The

structure of this organization can be revealed by examining the official function of the persons at the head of the *śada*-s. Of the persons enumerated in connection with the *śada*-s, Maṣḍhige figures in document no. 436 as *śadavita maṣḍhiġe,* while Kapġeya and Caneya as *śadavita kapġeya* and *śadavita caneya* in document no. 569. We may conclude from this that the persons heading the *śada*-s were the *śadavita*-s. Consequently, the kingdom of Kroraina consisted of territorial units termed *śada*-s, i. e. 'hundreds', headed by the *śadavida*-s. The officials organizationally subordinated to these were the *daśavida*-s. An evident conclusion is that as the *śadavida*-s obtained their denomination after the administrative units called *śada*-s, i. e. "hundreds", in the same manner the dignitary name *daśavida* also goes back to an organizational unit called *daśa,* i. e. "ten". This assumption can be supported with the help of document no. 170. Here is its text:

no. 170. Obverse

Column A

line 1 *aṣidhaneya daśaṃmi śeṣa*
line 2 *tsuġaliya khi [.]*
line 3 *priya[deyuṣa] khi 1*

Column B

line 1 *caneyaṣa vaṃti masu khi 10*

Reverse

line 1 *kapġeyaṣa [śa]dami*
line 2 *daśavida lapayaṣa ca masu khi 10 2 saṃghalidavo*
line 3 *daśavida koraka masu khi 10 1 saṃghalidavo*[65]

This can be interpreted as follows:

Obverse

column A

line 1 Arrears in Aṣidhaneya's *daśa :*
line 2 Tsuġaliya [.] *khi,*
line 3 from Priyadeya 1 *khi.*

column B

line 1 with Caneya (arrears) 10 *khi* of wine.

Reverse

line 1 In Kapġeya's *śada* (arrears):
line 2 from the *daśavida* Lapaya too 12 *khi* of wine to be collected,
line 3 from the *daśavida* Koraka 11 *khi* of wine to be collected.

[65] The text of the fragment has been left out of consideration since it is not certain that it actually belongs to this table.

In this document the word *daśa* appears as a denomination of an administrative unit and also its relation to *śada* can clearly be established. From the text of column A we can infer that the *daśa* of Aṣidhaneya (who should obviously be regarded as a *daśavida)* consists ob several persons or individual farms, while the text of the reverse shows that Kapǵeya's *śada* consists of *daśavida*'s, i. e. of *daśa*-s subordinated to them. All this goes to show that the individual farms or households in the kingdom of Kroraina were organized in groups of ten. These administrative groups were the *daśa*-s headed by the *daśavida*-s. Ten group of of the *daśa*-s again was termed a *śada* which was headed by a *śadavida.*

This makes the structure of the enumeration in document 41 clear. First we have the hundred group or district, then the *daśavida*-s belonging there and finally the number of the camels. The purpose of the enumeration is not clear from the text of this document, yet the introductory formula of document no. 132 of similar character offers something to go by in this respect: *saṃvatsare 20 10 maṣe 4 4 1 divaṣe 4 1 masiṃna uṭaṃca lihitaya* "in the 30th year, the 9th month, on the 5th day the *masiṃna* camels were registered". Since the introductory formula is followed by a similar enumeration as in document no. 41 (with the difference that the *śada*-s contain here not *daśavida*-s but private individuals), it seems probable that document no. 41 was also a list like that drawn up with the purpose of registering tax-payers, delivery obligations or some kind of requisitioning. Accordingly, it could be interpreted as follows:

Obverse

line 1 In Ḍhirpiǵa's *śada* : 1 camel, the *daśavida* Kuñita: 3 camels; in Maṣḍhiǵeya's *śada* the *daśavida* Vuǵeya: 2 camels;

line 2 In Suv́aya's *śada* : 1 camel; in Caneya's *śada* the *daśavida* Apiǵo: 2 camels ; in Kapǵeya's *śada* the *daśavida* Kaṃcaka : 2 camels ;

line 3 In the *śada* of the *ari* Suǵiya: 1 camel ; from Vuǵto's district the *daśavida* Saluv́eta: 3 camels:

Reverse

line 1 In Apeṃna's district the *daśavida* Aviyo: 2 camels ; in Pǵita's *śada* the *daśavida* Socara: 3 camels.

VI

This administrative organization of groups of ten and hundred revealed in the Kroraina documents is well known in the Old Persian empire. On the Persepolis treasury tablets written in Elamite we often find the corresponding dignitary name *da-sa-bat-ti* < Old Pers. **dasapati, sa-ad-da-bat-ti* < Old Pers. **satapati,* and even come across *ba-iš-ṣa-da-sa-bat-ti* < Old Pers. **pas-*

cadasapati 'deputy *dasapati*'.[70] Since this administrative organization was introduced in the kingdom of Kroraina in connection with the Kushan rule, its Iranian origin seems probable and it came very likely to the Kushans in the last analysis from the state organization of the Old Persian empire. Thus it stands to reason that *daśavida* and *śadavida* are equivalent to the Iranian *dasapati* and *satapati*. There is no doubt, however, that the formers cannot be regarded as the continuations of the assumed Old Indian forms **daśapati* and **śatapati* corresponding to the Old Iranian *dasapati* and *satapati*. Their equivalents in the Kroraina documents would be **daśavada* and **śadavada*. On the other hand, the continuation *-vida* of the element *-pati* in the names of dignitaries can very well be explained as the borrowing of the Middle Iranian form *βiδ*, the development of *-pati*. In their entirety, however, *daśavida* and *śadavida* cannot be regarded as Iranian loan words because their first member represents a regular phonemic development from the Old Indian words *daśa* and *śata*. The same phonological contradiction can be found in the Old Indian *aśvavāra* 'rider, horseman', the borrowed form of the Old Persian *asabāra-* (ɔ: *asaβāra-)* in which the element *asa-* was replaced by the Old Indian word *aśva-*.[71] The same must have happened in case of the words *daśavida* and *śadavida*. The forms **dasaβiδ-* (possibly *lasaβiδ-*)[72] and **saδaβiδ-* developed in Middle Iranian, may be in Bactrian itself, were taken over into the Gāndhārī where their first member was substituted by the corresponding Indian words *daśa* and *śada*, yielding thus *daśavida* and *śadavida*.

If, on the strength of these considerations, we regard the dignitary names *daśavida* and *śadavida* occurring in the Kroraina documents as of Iranian origin in the last analysis and identify their second element with *-BIΔO* in the Surkh Kotal inscription, then the third title ending in the same word — *jenavida* occurring in the Kroraina documents could also be considered of Iranian origin. This name appears connected with the title *caṃkura* in the enumerations of officials of different ranks: *jenavida caṃkura kuvíñeya* "Kuvíñeya the *jenavida* and *caṃkura*" (no. 506, line 8). The title *caṃkura* often recurs in the Kroraina documents. We see in it the equivalent of the Old Indian *nagararakṣaka-* 'chief of police'.[73] An obvious inference is that the title *jenavida* also denotes some office of this kind. We may suggest the meaning 'governor of prison, inspector of prison' which is most likely to be associated with the func-

[70] See G. G. Cameron, *Perspolis Treasury Tablets*, Chicago 1948, pp. 83, 110 etc.; Fr. Altheim : *Gnomon* 23 (1951) p. 190.

[71] See M. Mayrhofer, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen.)*. Heidelberg 1956 p. 62.

[72] If this name was adopted by the Bactrian language from Persian territory, the phonemic form might have been **dasaβiδ-* and not **lasaβiδ-*, *i. e.* the form to be expected according to the regular phonemic development in Bactrian.

[73] T. Burrow, *The Language of the Kharoṣṭhi Documents from Chinese Turkestan*, Cambridge 1937, p. 88.

tions of the police chief. In the Middle Iranian languages we indeed find a title that can be associated with the Kroraina word. This is the Parthian *zyndnyk*, Middle Persian *zynd'nyk* in the inscription Šāhpuhr KZ which the Greek variant renders as *'ὁ ἐπὶ τῆς φυλακῆς'*. This title occurs in the same form *zynd'nyk* on the Middle Persian ostracon of Dura (line 3). The basic word is attested in Pehlevi: *znd'n, zynd'n,* in Parthian *zynd'n*, New Persian *zendan*, Tajik *zindon*, and passed into Armenian as a loan word *zndan, zəndan* and Ossetic *zəndon*. Its meaning is throughout 'prison'. The Middle Persian and Parthian *zyndnyk, zynd'nyk* is known as a loan word in Syriac: *zyndnyḳ* 'custodiae praefectus'. A compound form of this word was known in Middle Persian: *zynd'np'n* 'jailer', which was inherited in New Persian: *zendanban* and in Tajik: *zindonbon* in the sense 'inspector of prison, jailer'.

It is generally accepted that *zēndān* goes back to an Old Iranian **zaina-dāna-* consisting of **zaina-* 'outfit, weapon' and **dāna-* 'keeper, store etc.'. This interpretation relies on the very probable assumption that the prison was originally located in the premises where the military outfits were stored. Thus the chief of the military store was at the same time also the inspector of the prison. No doubt, this was an earlier stage because under the early Sassanian rulers these two dignitaries were separated. On the inscription KZ of Šāhpuhr, the military store-keeper is *zynpty* (Parthian variant: Greek variant: *ζηνιπιτ*) and *zyndnyk* denotes the inspector of the prison only.

The question now arises, which of the two titles is of earlier growth, which of them was used prior to the distinction of the two functions. This may be settled (for lack of historical data) by considering that *zynd'nyk, zynd'np'n* give a more exact definition of the official function and presume the semantic development 'store of equipment' → 'prison', while the title *zynpty* has a more general meaning. It may be infered that prior to the Sassanids the inspector of the equipment store and of the prison was called *zynpty*. This title may have assumed the form **zēnəβiδo* in Bactria in the early Kushan period and been adopted from Bactria through the Kushan state organization by the Prakrit in the form *jenavida*. This may account for its occurring as the second title of *caṃkura* Kuvíñeya in the above-quoted Kroraina document.

The interpretation of the title *jenavida* sheds light upon the origin of the Sanskrit *jayana-* 'harness'. Its Iranian origin was suggested at an early date and it was thought to be an adoption of the Old Iranian **zayana-* or **zaina-* (cf. Avestan *zaēna-* 'weapon', *zayan-* 'armed').[74] The Sanskrit word, however, occurs rather late, in Bāṇa, and is therefore not likely to have been borrowed from Old Iranian, more exactly Old Persian. Nor can the Sanskrit form *jayana-*

[74] H. W. Bailey, *Ariana : Donum nat. H. S. Nyberg obl.* reprint pp. 5 et seq; Mayrhofer, *Kurzgefasstes etym. Wb. d. Altind.* I. p. 419.

go back to a Middle Iranian form **zēn*. These difficulties, however, can easily be overcome with the help of the word *jenavida*. This makes it clear that the form *jena* adopted and becoming current in Prakrit was a loan word from the Middle Iranian, probably Bactrian **zēn*. Then, in compliance with the correspondence Sanskrit *-aya-* ~ Prakrit *-e-*, the form *jena-* was later "sanskriticized" just like the Iranian words *asaβāra-*, *dasaβiδ-*, etc. and yielded the Sanskrit form *jayana-*.

Thus one of the titles in line x + 2 of the Surkh Kotal inscription can be identified with the title *jenavida* occurring in the Kroraina documents. The same line may lead us to the correct interpretation of the other title preserved in fragmentary form. The fragment *AÞIO[* may be completed into *AÞIO[ÞO* which now can be compared with the Prakrit developments of the well-known Old Indian title *adhyakṣa-*. The person carrying this title played an important role in the Old Indian state administration. According to the Mānavadharmaśāstra (VII 81)

adhyakṣānvividhānkuryāttatra tatra vipaścitaḥ
te'sya sarvāṇyavekṣerannṛṇām kāryāṇi kurvatām

"(the king) should appoint different experienced inspectors everywhere,
"these should follow with attention all deeds of his men."

Hence the title of *adhyakṣa-* more or less corresponds to the so-called Old Persian officials "king's eyes" and its provenance seems to be associated with this institution of the Old Persian state organization.[75] What we are interested in is that according to the Old Indian books on the state organization the institution of the *adhyakṣa-* was active, in all probability, from the time of the Maurya dynasty until the period of the Guptas, a fact that entitles us to reckon with it under the Kushan kings. The word *adhyakša-* is represented by different forms in Prakrit: *(a)jhakha-*, *(a)dhiyacha-* etc.[76] The form of this word in the Gāndhārī may have been **aǯaṭṣa-*, or assuming as a starting point a form **adhiyaḳṣa-* with Svarabhakti vowel at best, we may suppose the following development to have taken place: **aǯiyaṭṣa-*, **aǯyaṭṣa-*. In the Bactrian Greek alphabet the letter *Þ* was the only one to denote both *ṣ́*, *ǯ*, and *ṭṣ́*, though the latter two may not have been phonemes in Bactrian and were therefore substituted by *ṣ́*. Whichever of these possibilities seems more to recommend itself, the word *AÞIO[ÞO* in our inscription can without any difficulty be identified with the form, introduced into Bactria through the Kushan state

[75] For the "king's eyes" see lately A. Pagliaro, *Riflessi di etimologie iraniche nella tradizione storiografica greca* : *Atti della Acc. Naz. dei Lincei* 9 (1954) pp. 133 et seq.

[76] See M. A. Mehendale, *Historical Grammar of Inscriptional Prakrits*, Poona 1948, p. 18.

organization, of the Northwestern Prakrit development of the Old Indic title *adhyakṣa-*.

Coming back now to line x + 3 of our inscription, we must point out that the interpretation of *KIPΔOMI* as *KIPΔO* passive participle +*MI* first person personal pronoun obl. cannot be correct. The interpretation of line x + 2 has made it clear that the predicate *KIPΔOMI* requires a title in the nominative, whence it cannot be considered a passive form. Thus the only thing that can be suggested is that it is a preterit active singular 1st person form obtained by the fusion of the Old Iranian passive participle **kṛta-* and of the 1st person singular of the verb **ahmi* 'to be'. Such a development is attested in several Middle and New Iranian languages. Thus the Saka *yiḍami* may indeed be the exact equivalent of *KIPΔOMI* since it is of similar origin. A questionable point is the ending of this word. The form *BIΔO* makes it hardly probable that the final short *i* should have survived in the language of our inscription and the one at the end of *KIPΔOMI* can not therefore be regarded as a final short *i*. It seems to be more to the point to separate this final *i* from *KIPΔOMI* and consider it as an article preceding *BAΓOΛAΠΓO*. In the last analysis these considerations yield the following interpretation:

line x + 2 *[. . . . .]βiδo i zenoβiδo i aṣio[ṣo]*
line x + 3 *[. . . . .]O kirdom i βaγolaŋgo M[. . .]*
line x + 4 *διὰ Παλαμήδου*

„[I . . . . the . . .]*βiδo*, prison chief, inspect[or]
[and the . . . . .]*O* had built the sanctuary [here?]
by Palamedes".[77]

[77] [Additional note. I developed this interpretation of the Palamedes inscription shortly after receiving Henning's paper "Surkh Kotal" yet I was for a long time delayed by my lack of access to the publication of the Kroraina documents. This prevented me from expounding my conception in proper shape and form. Meanwhile, however, I gained access to the CII in Aurel Stein's library which made it possible for me to give this part of my paper its final shape. Since that time another, more extensive and intact inscription has been found at Surkh Kotal, (published by A. Maricq, *La grande inscription de Kaniṣka et l'étéo-tokharien* : *JA* 246 (1958) pp. 345 et seq.) An important contribution to this paper was made by Henning in his *The Bactrian Inscription* : *BSOAS* 23 (1960) pp. 47 et seq. This long inscription has made it possible to gain a more complete picture of the Bactrian language than I had the opportunity when writing this paper on the basis of the then known material. Yet the lexical material of the new inscription and that of the Palamedes inscription are so different that nothing of importance could be added to the interpretation of the latter. Thus I have no reason to make any alteration in my explanation. I hope to be able to devote another paper to the great inscription in the next future. For the time being I submit in the foregoing paper my views differing from Maricq's and Henning's suggestions in the question of the Bactrian and Kushan language and of the interpretation of the Palamedes inscription.]

MONUMENTS LINGUISTIQUES OSMANLIS-TURCS EN CARACTÈRES CYRILLIQUES DANS LES RECUEILS DE BULGARIE

PAR

G. HAZAI

Au cours des recherches de plusieurs décennies entreprises en vue de mettre à jour les monuments linguistiques osmanlis-turcs transcrits, on a retrouvé, respectivement dépouillé, un grand nombre de textes en caractères gothiques, latins, grecs, syriens, arméniens et géorgiens.[1] On a découvert bien moins de textes turcs en lettres cyrilliques[2]. L'étude présente s'est fixé pour but de compléter la matière de ce groupe de monuments à la base de récentes recherches effectuées dans les Balkans.[3]

[1] Pour la bibliographie des textes transcrits voir W. Heffening, *Die türkischen Transkriptionstexte des Bartholomaeus Georgievits aus den Jahren 1544—48.* Leipzig 1941 [= *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes* XVII, 2]. Pour la bibliographie des ouvrages récents voir E. Rossi, *Versi turchi e altri scritti inediti di Pietro della Valle. RSO* XXII/1—4 (1947), 92—98; A. Zajączkowski, *Glosy tureckie w zabytkach staropolskich I. Katechizacja turecka Jana Herbiniusa.* Wrocław 1948 [= *Prace Wrocławskiego Towarzystwa Naukowego.* Seria A. Nr. 17]; A. Bombaci, *Una lettera turca in caratteri latini del dragomanno ottomano İbrāhīm al veneziano Michele Membre* (1567): *RO* XV (1939—49), 129—144; J. Németh, *Die türkischen Texte des Valentin Balassa: AOH II* (1952), 23—61; G. Weil, *Ein unbekannter türkischer Transkriptionstext aus dem Jahre 1489: Oriens* VI (1953), 239—265; S. S. Džikija, *Gruzinsko—tureckaja 'učebnaja kniga' XVIII veka: AN Gruzinskoj SSR, Trudï Instituta Jazïkoznanija, Serija vostočnïh jazïkov* I (1954), 187—207 [en langue géorgienne]; J. Rypka, *Turkologické korolarie k «Příhodám Václava Vratislava z Mitrovic»: Listy Filologické* III (LXXVIII), 1955, 79—86; J. Németh, *Zu den türkischen Aufzeichnungen des Georgievits: «Charisteria Orientalia» (Volumen Ioanni Rypka sacrum),* Praha 1956, 202—209; *J. Reychman, Z dziejów orientalizmu doby oświecenia: Adam K. Czartoryski, Karol Reviczky i William Jones: PO,* Nr. 4 (28), 1958, 385—408. Pour les comptes rendus de ces oeuvres, voir *OM* XXVIII (1948), 209: E. Rossi; *OM* XXIX (1949), 176—189: A. Bombaci; *AÜD* VIII (1950), 252—260: T. Halasi-Kun.

[2] Les monuments linguistiques turcs en caractères cyrilliques: voir O. Blau, *Bosnisch-türkische Sprachdenkmäler.* Leipzig 1868; Ć. Truhelka, *Bosanicom pisani turski tekstovi: Glasnik Zemaljskog Muzeja u Bosni i Hercegovini* XXVI (1914), 551—553; N. K. Dmitriev, *Materialï po osmanskoj dialektologii. Fonetika »karamalickogo« jazïka: ZKV* III (1928), 417—458; IV (1929), 107—158. Pour les questions y relatives, voir encore N. K. Dmitriev, *Problemï i dostiženija bosnijskoj turkologii: ZKV* II (1926), 97—108.

[3] Je me suis occupé brièvement du groupe de monuments dans ma conférence intitulée «*Kiril harfleriyle yazılan Türk metinleri*» (*VIII. Türk Dil Kurultayında okunan Bilimsel Bildiriler* 1957, Ankara 1960, 83—86).

La Bibliothèque Nationale Vasil Kolarov de Sofia et la Bibliothèque Nationale de Plovdiv conservent quelques manuscrits, ou plutôt quelques fragments de manuscrits de langue turque en caractères cyrilliques, ainsi que quelques anciens imprimés du même genre.

Les textes manuscrits en lettres cyrilliques sont en premier lieu de caractère religieux.[4] La plus grande partie de la matière qui comprend vingt et quelques pages consiste en passages tirés de la Bible et en sermons. Les fragments de manuscrits de langue turque ont été retrouvés dans les recueils de textes nommés Damaskin bien connus dans l'ancienne littérature bulgare.[5] Le plus souvent on ne dispose d'aucun point d'appui en ce qui concerne l'identité et l'origine des enregistreurs. Néanmoins, les particularités linguistiques des textes (tournures syntactiques étrangères au turc les particularités phonétiques et orthographiques, etc., ainsi que les erreurs morphologiques) font clairement ressortir qu'ils ont été notés non pas par des turcs, mais par des turcophones, étrangers, plus précisément par des Bulgares.

La matière imprimée consiste en dictionnaires, livres de lecture et recuils de chansons.[6] Toutefois on y rencontre aussi des écrits d'un autre genre: des récits de voyage amusants, des recueils de contes didactiques et quelques ouvrages de caractère religieux, rappelant la matière manuscrite du même genre. En ce qui concerne les textes imprimés, l'identité, la personnalité et la nationalité de l'enregistreur, plus exactement de l'auteur, se dissinent de façon beaucoup plus nette. Les auteurs sont des Bulgares sachant relativement bien le turc, pour la plupart des représentants connus de l'époque des lumières en Bulgarie. Le caractère religieux y a été peu à peu relégué à l'arrière-plan, tandis que les exigences profanes et pratiques, qui tirent leur origine des circonstances sous la domination turque dans les Balkans au siècle passé, prennent de plus en plus d'importance. Déjà après un premier examen superficiel, on peut constater, d'après le caractère et la nature de la matière en question, l'ampleur de l'expansion de la langue turque dans les Balkans et la profondeur de ses racines.

Les livres de lecture et les recueils de chansons montrent nettement

[4] Les cotes des manuscrits sont les suivantes: B. Conev, *Opis na răkopisite i staropečatni knigi v Narodnata Bibliotekata v Sofija*. Sofia 1910—1923: No 334, No 702, No 728, No 762, No 441, No 367, No 729; B. Conev, *Opis na slavjanskite răkopisi i staropečatni knigi v Plovdivskata Narodna Biblioteka*. Sofia 1920: No 123.

[5] En ce qui concerne l'appréciation au point de vue de l'histoire littéraire et linguistique des recueils de sermons et de textes religieux connus sous le nom de Damaskin, voir. St. Mladenov, *Geschichte der bulgarischen Sprache*. Berlin—Leipzig 1929, 51—53 (bibliographie!).

[6] Cotes de la matière imprimée à la base du catalogue de M. Stojanov (Bălgarska văzroždenska knižnina. I. Sofia, 1957): No 7481, No 3247, No 6439, No 6440, No 6441, No 1165, No 8238, No 6821, No 6835, No 6954, No 6905, No 6985, No 7116, No 5084, No 3246, No 6067, No 5911, No 7485, No 7781, No 3246.

e but des auteurs et de leurs oeuvres. En ce qui concerne les ouvrages de caractère religieux — y compris la majorité des fragments de manuscrits — l'absence des données nous rend la réponse à cette question bien plus difficile. Vu la nature des textes une explication s'imposerait: ces ouvrages ont été rédigés aux fins de quelque grande oeuvre éducative pravoslave. Peut-être étaient-ils destinés à faciliter le travail des clercs bulgares ne sachant pas parfaitement la langue turque et qui se préparaient à partir en mission chez les Gagauz parlant turc ou chez les Karamanlis des Balkans. Peut-être les Gaguz resp. les Karamanlis prenant part à l'exercice religieux ont-ils eux-mêmes feuilleté ces livres. Faute de données, nous ne pouvons déterminer avec certitude qu'une seule chose, notamment que ces ouvrages ont été écrits et publiés au service d'un sérieux effort éducatif religieux.[7]

Dans ce qui suit nous nous proposons d'analyser de façon approfondie l'une des pièces du groupe de manuscrits en question et d'en publier le texte. Ce monument linguistique d'une étendue de 2 pages se trouve dans le Damaskin conservé sous le N° 728 dans la section des manuscrits de la Bibliothèque Nationale V. Kolarov. Nous ne possédons aucun renseignement relatif à son auteur. Selon la constatation de B. Conev, le manuscrit date du XIXe siècle, il contient des textes de caractère religieux, des passages de l'Evangile etc.[8]

Phonétique[9]

Généralités

1. A l'opposé des autres pièces du groupe, les tournures morphologiques et syntactiques de la langue du manuscrit ne montrent que sporadiquement des formes différant des règles grammaticales turques. Lors de la reconstruction du phonétisme du texte, il est difficile de savoir quel rôle

[7] Pour une grande partie des textes, en premier lieu pour les manuscrits il faut tenir compte de certaines relations karamanlies. Il n'est pas impossible qu'il faille rechercher des antécédents littéraires à ces travaux. J'ai l'intention de publier les textes renvoyant à des rapports karamanlis séparément, en traitant plus en détail du caractère des rapports karamanlis de ces manuscrits.

[8] Pour les données ultérieures relatives au manuscrit v. B. Conev, *Opis na răkopisite i staropečatni knigi v Narodnata Biblioteka v Sofija*. Sofia 1920—1923, p. 383.

[9] Les abréviations suivantes ont été employées dans ce travail:

AKA —J. Eckmann, *Anadolu Karamanlı Ağızlarına ait Araştırmalar: AÜD* VIII/1—2 (1950), 165—200;

Bergsträsser — *Zur Phonetik des Türkischen nach gebildeter Konstantinopler Aussprache: ZDMG* 72 (1918), 233—262;

Blau — O. Blau, *Bosnisch-türkische Sprachdenkmäler*. Leipzig 1868;

Deny — J. Deny, *Principes de grammaire turque («turk» de Turquie)*. Paris 1955;

il faut attribuer à l'influence du substrat étranger dans la représentation des sons *ö, ü, ï* étrangers à la base phonique bulgare. Faut-il tenir compte du phénomène de la substitution phonétique ou faut-il, au cours de nos analyses, partir de la structure phonétique turque originale, tout en supposant une connaissance approfondie de la langue turque de la part des enregistreurs? Étant donné les circonstances, nous ne disposons d'aucun

---

Einteilung — J. Németh, *Zur Einteilung der türkischen Mundarten Bulgariens.* Sofia, Bulgarische Akademie d. Wissenschaften, 1956;

Ètjudï — N. K. Dmitriev, *Ètjudï po serbsko-tureckomo jazïkovumu vzaimodejstviju*, I—IV: *DAN SSSR, Ser. B.* 1928: 17—22; 268—275; 1929: 89—95; 103—108;

FKJa — N. K. Dmitriev, *Materialï po osmanskoj dialektologii. Fonetika «karamalickogo» jazïka: ZKV* III (1928), 417—458; IV (1929), 107—158;

GA — O. A. Aksoy, *Gaziantep ağzı*, İstanbul 1945;

GBSp — St. Mladenov, *Geschichte der bulgarischen Sprache.* Berlin—Leipzig 1929;

GL — N. K. Dmitriev, *Gagausische Lautlehre: AO* IV (1932), 208—224; 349—362; V (1933), 96—113;

IBE — B. Conev, *Istorija na bïlgarskij ezik*, I—III. Sofia 1919—1937.

Kazanlïk — S. Kakuk, *Le dialecte turc de Kazanlyk: AOH* VIII (1958), 169—187; 241—311;

Kïrdžali — G. Hazai, *Les dialectes turcs du Rhodope: AOH* IX (1959), 205—229.

Kowalski — *Osmanisch-türkische Dialekte: Enz.d.Isl.* IV (1931), 991—1011;

Kononov — N. A. Kononov, *Grammatika sovremennogo literaturnogo tureckogo jazïka.* Moskva—Leningrad 1956;

Manevi[ć] — T. Manevi[ć], *Prilog proučavanju govora juruka u Makedoniji: Južnoslovenski Filolog* XX (1953—1954), 331—341;

MV — N. K. Dmitriev, *Materialï Verkoviča kak turkologičeskij pamjatnik: Lidové povídky jihomakedonské... vydali P. A. Lavrov a J. Polívka: Rozpravy České Akademie věd a umění*, Třída 3, Číslo 70 (1932), 343—384;

Prinos — G. Hazai, *Prinos kăm văprosa za klasifikacijata na balkanskite turski govori: Ezikovedski-etnografski izsledvanija v pamet na akad. St. Romanski*, Sofia 1960, 505—510;

Razgrad — J. Eckmann, *Razgrad Türk Ağzı: Türk Dili ve Tarihi hakkında Araştırmalar* I (1950), 1—25;

Sevortjan — É. V. Sevortjan, *Fonetika tureckogo literaturnogo jazïka.* Moskva 1955;

UBF — St. Stojkov, *Uvod v bïlgarska fonetika.* Sofia 1955;

Varna — J. Eckmann, *Die türkische Mundart von Varna: KCsA* III/2 (1941), 144—182.

Les données figurant dans l'analyse sont des translitérations. A côté, nous avons indiqué entre crochets — en cas de besoin — ce que nous proposons quant à la lecture. Les données entre parenthèses servent à l'interprétation de la translitération et indiquent le terme correspondant de la langue courante. Au cours de la translitération la lettre ѡ a été transcrite par un *o* souligné, la lettre ѧ par *ya*. Nous avons omis de transcrire le signe ъ sans valeur phonétique, excepté à l'intérieur du mot. Dans les autres cas nous avons utilisé le système de transcription courant pour les textes en lettres cyrilliques.

point d'appui qui nous permette de résoudre la question. Compte tenu du tableau d'ensemble linguistique il nous a semblé plus correct de choisir cette dernière hypothèse pour porter un jugement de valeur sur les données.[10]

Il est plus difficile de fixer les relations dialectales du monument en question, les données que nous possédons n'étant pas suffisantes.

Voyelles

2. Dans notre manuscrit nous trouvons un mot dans lequel à l'*u* de la première syllabe correspond un *o*: *dua* «prière»: *dova, dovaseni.* Le phénomène est bien connu dans les dialectes turcs: Razgrad § 8: *ora- (uğra-* «passer chez qqn, passer à»); *GA* 62: *yoḫarï (yukarï* «en haut»); *AKA* § 10: *boğday (buğday* «blé»), *boruš- (buruš-* «se froisser»), *dova (dua* «prière») etc. Pour l'expansion du phénomène dans les Balkans, voir encore les données de *FKJa* 452, *MV* 346 et *Ètjudï* II 270.

3. Dans un mot du texte, le *ö* de la langue courante est représenté par *ü: gör-* «voir»: *gurmes* [*gürmes*]. La modification *ö* > *ü* est un phénomène répandu et bien connu dans les dialectes turcs des Balkans de l'Ouest; on le retrouve sporadiquement dans les dialectes des Balkans de l'Est et d'Anatolie. Pour la documentation et l'analyse détaillée de ce phénomène voir Németh: *RO* XVII 114—121.

4. Le *ï* vélaire et palatal turc est fréquemment représenté par *e*. Ainsi *ï: al-* «prendre»: *aler*; *allah* «dieu»: *alahen* (gen.); *ata* «père»: *atalarendan* (pl. 3e p.); *dua* «prière»: *dovaseni; evlât:* «enfant»: *evlatlarendan* (pl. 3e p.) *hayır* «bonté»: *haer (~ hair); kazan-* «procurer»: *kazaner; ol-* «être»: *ǫlmasen; sağlık* «santé»: *saglegi* (sg. 3. p. pos. suf.); *sıklet* «poids»: *sekledi* (acc.); *i: dinsiz* «incrédule»: *dinsezen* (gen.); *ihsan* «bienfait»: *ehsan* «bon, louable»; *ilim* «science»: *elmin* (gén.); *kendi* «lui-même»: *kendeni* (sg. 3e p. acc.); *rahatlık* «repos»: *rahatlek*; *tenbih* «avertissement»: *tembihlereni* (pl. 3e p.).

Quelques données indiquent une situation similaire dans la forme de la troisième personne du sing. de la copule: *-dir: emr* «ordre»: *emrider* (sg. 3e p. pos. suf.); *kâmil* «parfait»: *kjamilder; zalim* «tyran»: *zalimder.*

La représentation du phonème vélaire *ï* par *e* est l'expression graphique d'une des tendances de substitution possibles du *ï* (inconnu dans la langue bulgare) et se rencontre aussi dans d'autres textes écrits avec un alphabet étranger (cf. Blau 20; *AKA* § 78; voir encore la graphie du dictionnaire turc de Youssouf etc.).

[10] Donnant une plus grande importance à l'influence de la prononciation bulgare nous avons enregistré comme courtes les voyelles longues (le plus souvent dans les emprunts arabes).

En ce qui concerne la représentation du phonème palatal *i* par *e* il faut tenir compte de plusieurs facteurs. Il faut, dans certains cas, compter avec le phénomène de l'assimilation. En position initiale, on pourrait présumer aussi des rapports ou des influences karamanlis (cf. *AKA* § 9). Dans la plupart des formes il faut cependant considérer que dans la langue courante bulgare et dans la majorité des dialectes, la différence entre les phonèmes *e* et *i* des syllabes atones s'atténue de plus en plus *(IBE* II 408; *GBSp* 78; *UBF* 115 [§ 93], resp. 133 [§ 118]), en conséquence de quoi on est souvent témoin du phénomène inverse *(i > e)*. Le flottement de l'articulation entraine une incertitude aussi dans l'orthographe. On comprend facilement que cette particularité peut entrer en jeu lors de l'enregistrement de textes étrangers.

5. Dans l'une des formes du verbe *et-* «faire, agir» figurant dans notre manuscrit, le phonème *e* de la langue courante est représenté par *i: etmein (etmiyen)*. En considérant la forme donnée du verbe on a le droit de se demander si la forme *etmein* n'est pas due à une dégénération, s'il ne faut pas chercher derrière elle la forme *etmiyen* de la langue courante. Ce qui cependant écarte cette hypothèse c'est le fait que le suffixe de négation rencontré dans le manuscrit est toujours attesté dans la forme *-ma-, -me-*. Il est toutefois possible qu'on se trouve en présence d'un processus bien connu dans la langue courante et dans les dialectes turcs, processus qui a pour résultat que le *e* à côté de *y* se change en *i* (cf. Kowalski § 7; Kononov § 55).

6. La langue de notre texte est en général caractérisée par l'assimilation palato-vélaire, resp. labio-illabiale des voyelles. On n'y rencontre en tout qu'une ou deux dérogations à la règle: *o* «lui»: *anden* (abl.); *yokluk:* «indigence»: *ioklugi* (acc.). Dans les dialectes turcs on rencontre souvent des formes démentant le système de l'harmonie vocalique. Quelquefois, ce sont des formes archaïques conservées, quelquefois, elles sont le résultat du développement de tendances contraires (cf. *Einteilung* 34, resp. 52).

Toutefois, vu que notre texte a été enregistré par une entremise étrangère, il y a également lieu de penser lors de l'interprétation du phénomène, à la possibilité de l'emploi erroné des suffixes.

7. Le phénomène de l'assimilation est assez fréquent dans le texte. Dans la plupart des cas on est en présence de l'assimilation *a — ï > a — a: ata* «père»: *atalarana* (pl. 3e p.); *sakın-* «se garder»; *sakanan, sakanmas, sakanmali* [*sakanmalï*]; *sarıl-* «s'accrocher à qc»: *saralmali*.

Le changement phonétique *ï > a* se présentant au cours de l'assimilation, intervient également — ne fût ce que sporadiquement et en d'autres positions — dans les dialectes turcs (Kowalski § 9). Dans ce cas, il est probable que l'influence du substrat bulgare doit être considérée comme primaire.

Le *ï* étranger à la base phonétique bulgare est suppléé le plus souvent par le phonème *ə (ъ)* lequel, malgré les différences phonétiques fondamentales, est plus près de l'articulation du son *ï*. En même temps le son *a* en position atone accuse une forte tendance de réduction, son articulation coïncide avec celle du phonème *ə (ъ) (GBSp* 81; *UBF* 115 [§ 93], resp. 133 [§ 118]). Ainsi la notation en syllabe atone du *ï* vélaire turc n'est en fait que l'expression orthographique de la même tendance de substitution. Dans les circonstances de l'assimilation, sous l'effet du phonème *a* inducteur, l'articulation du son flottant entre *a* et *ə* a facilement pu se déplacer vers le *a*.

Le phénomène de l'assimilation *u — i > u — u* est attesté dans notre texte par une seule donnée: *muti* «obéissant»: *mutu*. Parallèlement v. *AKA* § 28. n.

8. Une donnée de notre manuscrit renvoie au phénomène de dissimilation: *e — e > e — 'a: mesken* «logis, domicile»: *meskyani* (sg. 3e p. pos. suf.).

9. Le phénomène de l'extension, resp. de la chute de voyelle, bien connu dans les dialectes turcs est illustré par deux données: *cehennem* «enfer»: *džehnem; emret-* «commander»: *emereder* (cf. Deny § 122, resp. § 150). Sevortjan 83;

10. Dans un seul cas le phénomène de la métathèse vocalique est aussi attesté: *ulema* «savants, théologiens»: *ulyame* [*ul'ame*] «savant».

11. A deux endroits notre texte indique la conservation des anciennes voyelles. Nous la voyons en premier lieu dans la particule de négation, où contrairement à la forme *-mï* (cf. Sevortjan 59) de la langue courante moderne, on trouve le *-ma* plus ancien. Ainsi: *bul* «trouver»: *bulmayan; kork-* «craindre»: *korkmayan, kormayan, korkmayandan; utan-* «avoir honte»: *utanmayan*.

A la 3e pers. sing. du pronom personnel on retrouve le phonème *a*, à l'opposé de la forme *o* de la langue courante: *o* «lui»: *anden*.

En outre l'ancien *ü* a été conservé encore dans la postposition *için* «pour»: *ičun* [*ičün*].

Consonnes

12. A deux endroits de notre texte le phonème intervocalique *-t-* de la langue courante est remplacé par la sonore *-d-* lui correspondant: *vefat* «mort»: *vefadi* (sg. 3. p. pos.); *sıklet* «poids»: *sikledi* (acc.). La correspondance fort compréhensible dans cette position est très répandue dans les dialectes de la Roumélie (Razgrad § 30. b.; Kïrdžali § 25).

13. Dans notre texte le *z* final est en général remplacé par le phonème muet lui correspondant: *s*. Parmi nos exemples il n'y a pas de mots racines, dans chacun d'eux la modification est attestée dans le suffixe: *bu* «ce»: *bunsus; bul* «trouver»: *bulmas, bulamas; çek* «tirer»: *čekmes; gör-* «voir»: *gurmes* [*gürmes*]; *ol-* «être»: *olmas; sakın-* «se garder»: *sakanmas; say-* «compter, respecter»: *saimas: sev-* «aimer»: *sevmes; utan-* «avoir honte»: *utanmas*. A différents degrés, ce phénomène se reproduit aussi dans la langue courante (cf. Bergsträsser 261—262; Sevortjan 68; Kononov § 19), ainsi que dans nombreux dialectes. Il est par exemple très répandu dans la plupart des dialectes roumé liens (Varna § 28; Razgrad § 29; Kazanlïk § 20. 3; Kïrdžali § 28).

14. Le phénomène de la chute de consonne qui se présente seulement pour le *-ğ-* n'est reflété que par une seule donnée: *değil* «non»: *deil*. A la lumière de la structure phonétique connue des dialectes de la Roumélie de l'Ouest (*ğ* > *ø, y)* ce phénomène est fort compréhensible (cf. *Einteilung* 23; Varna § 12; *GL* § 6; Razgrad § 35. b; Kazanlïk § 16:, Kïrdžali § 27. 6). Il y a lieu cependant de tenir compte du fait que plus d'une de nos données attestent la conservation du phonème *ğ* (voir 21.).

15. Une de nos données illustre la disparition du *-y-* intervocalique et la contraction des deux voyelles: *sev-* «aimer»: *sevmen (sevmiyen* «n'aimant pas»). Compte tenu des particularités des dialectes roumé liens ce phénomène est fort compréhensible (cf. Kowalski § 11; Varna § 11; Razgrad § 11, resp. § 35. h; Kazanlïk § 16, resp. 31; Kïrdžali § 11, 26. b). Dans les autres exemples il est assez difficile d'être catégorique quant au son *y*. Mais quelques exemples montrent nettement l'effort de l'auteur pour noter ce son.

16. Dans le mot *dua* «prière» (< ar. *duʿā)* l'occlusive laryngale est représentée par le phonème *v: dova, dovaseni*. Le phénomène est très répandu dans les dialectes turcs, on le rencontre aussi en territoire roumélien (cf. *GL* § 29; Varna § 35).

17. Le phénomène de la métathèse figure dans un seul mot de notre texte: *merhamet* «grâce, miséricorde»: *mehramet*. La méthathèse se produisant dans la position donnée peut être attestée dans la langue courante et dans les dialectes (cf. Kowalski § 50; *AKA* § 85. n.; Deny § 88 etc.).

18. Le phénomène de la réduction des groupes consonantiques se reflète dans les données suivantes: *kork* «craindre»: *kormali, kormayan, kormayandan*. Pour l'équivalent dialectal du phénomène, voir Kowalski § 49; Varna § 33.

19. Un grand nombre des données de notre manuscrit renvoie au phénomène de la réduction des géminées: *allah* «dieu»: *alah, alahi* (acc.), *alahin* (gén.), *alahen* (gén.), *alahtan; cehennem* «enfer»: *džehnem; cennet* «paradis»: *dženeti* (acc.); *hak(kï)* «dieu»: *haki* (acc.); *muhabbet* «amitié», affection»:

muhabet, muhabeti (sg. 3e p. pos. suf.). Le phénomène n'est inconnu ni dans la langue courante ni dans les dialectes turcs (Deny § 174; Sevortjan 116; Razgrad § 42; *AKA* § 92; *GBAA* § 133 etc.), il s'explique cependant encore plus facilement si l'on prend en considération l'influence du substrat bulgare. A base de l'articulation bulgare, la simplification des rapports phonétiques étrangers est aussi très répandue dans les mots d'emprunt de la langue (cf. *MV* 349).

20. Dans le mot *tenbih* 'avertissement' parallèlement à la prononciation de la langue courante on rencontre la forme *tembih* résultat d'une assimilation.

21. Quelques données de nos textes renvoient à la conservation du phonème *-ğ-* resp. *-ŋ-; -ğ-: yokluk* «indigence»: *iǫklugi; rağbet* «respect»: *ragbet; sağlık* «santé»: *saglegi; uğraş-* «s'occuper»: *ugrašan; -ŋ-: tanri* «dieu»: *tankrida n* [*taŋridan*?].

Lors de l'interprétation des données relatives à la conservation du phonème *-ğ-* on doit tenir compte de celle ayant trait à la disparition du *-ğ-* (v. 14.). Le nombre réduit des données, même s'il ne fournit pas de point d'appui pour la détermination des rapports dialectaux.

La structure phonétique de la majorité des dialectes rouméliens atteste en même temps — contrairement à celle des dialectes anatoliens — la disparition totale du phonème *-ŋ- (ŋ > n, m, ø)* (Kowalski § 13). Sa conservation ne peut être mise en évidence que dans un seul groupe ethnique (Manević 337; Prinos 508). Nous ne disposons malheureusement pas de données relatives à l'histoire des dialectes qui nous permettraient d'éclaircir cette question. Il est fort difficile d'évaluer la forme isolée et d'en tirer des conclusions ultérieures.

Lors de l'interprétation des données se rapportant à la conservation du *-ğ-* et du *-ŋ-*, nous devons garder une certaine réserve, étant donné que dans ces cas il nous faut éventuellement faire entrer en ligne de compte l'influence de quelque tradition orthographique.

Textes

Texte en translitération

Alahtan kormali, gjunahtan sakanɔmali, fazilete saralmali, dženeti kazanmali, alahi džandan sevmeli, emrine mutu ǫlmali, tembihlereni eda etmeli. Haktan kormayan haktan utanmas. Haktan utanmayan gjunaht(a)n sakanmas, dženeti bulmas. Dženeti bulmayan džehnem ǫlur meskyani. Her elmin baši alahin

korkusudur. Alhtan[1] *korkmayan alim alim deil zalimder. Anden kendeni sakanan kyamilder. Alah korkusunu temel eden ulyame kendisi erišir selamete. Onunɔile ugrašan kavušur keramete. Kork alahtan kormayandan. Haktan kormayan haki saimas, haer gurmes. Haktan korkan haki saimas, hair gurmes.*[2] *Ha(k)tan korkan, hakisaiyan*[3]*, sakanan saglegida*[4] *kazaner ragbet, vefaidida*[5] *aler rahmet, džani olur selamet. Atalara ragbet, komšulara muhabet, fakirlara mehramet alahen emrider. Atalarana ragbet etmeinɔkiši*[6] *zit olur alahen emrine karši, onun ičun ehsan olmas heriši.*[7] *Atadan dovaseni alan evlat bualemde*[8] *kazaner devlet, čekmes hič ioklugi vesekledi,*[9] *hemi ahreti olur selamet. Her kim dova almasa atalarendan hair hasanat olmasen kendi evlatlarenda(n). Komšulara etmeli herkiši*[10] *muhabet, boile emer eder dženabil izzet. Her kim hakin emrine etmese itaat, bulamas e(i)lik verahatlek.*[11] *Komšu muhabeti her insana borčtur, zira bunsus her eilik ve faziaet*[12] *boštur. Komšunu sevmen kiši alahida*[13] *sevmes, olur dinsezen iši. Fakirɔlara edersen mehramet, tankridan bulursun selamet.*

Critique de texte

1. recte prob.: *alahtan*; 2. *Haktan korkan haki saimas, hair gurmes:* dittogr. del.; 3. lege recte: *haki saiyan;* 4. lege recte: *saglegi da;* 5. lege recte: *vefadi da;* 6. lege recte: *etmein kiši;* 7. lege recte: *her iši;* 8. lege recte: *bu alemde;* 9. lege recte: *ve sekledi;* 10. lege recte: *her kiši;* 11. lege recte: *ve rahatlek;* 12. lege recte: *fazilet;* 13. lege recte: *alahi da.*

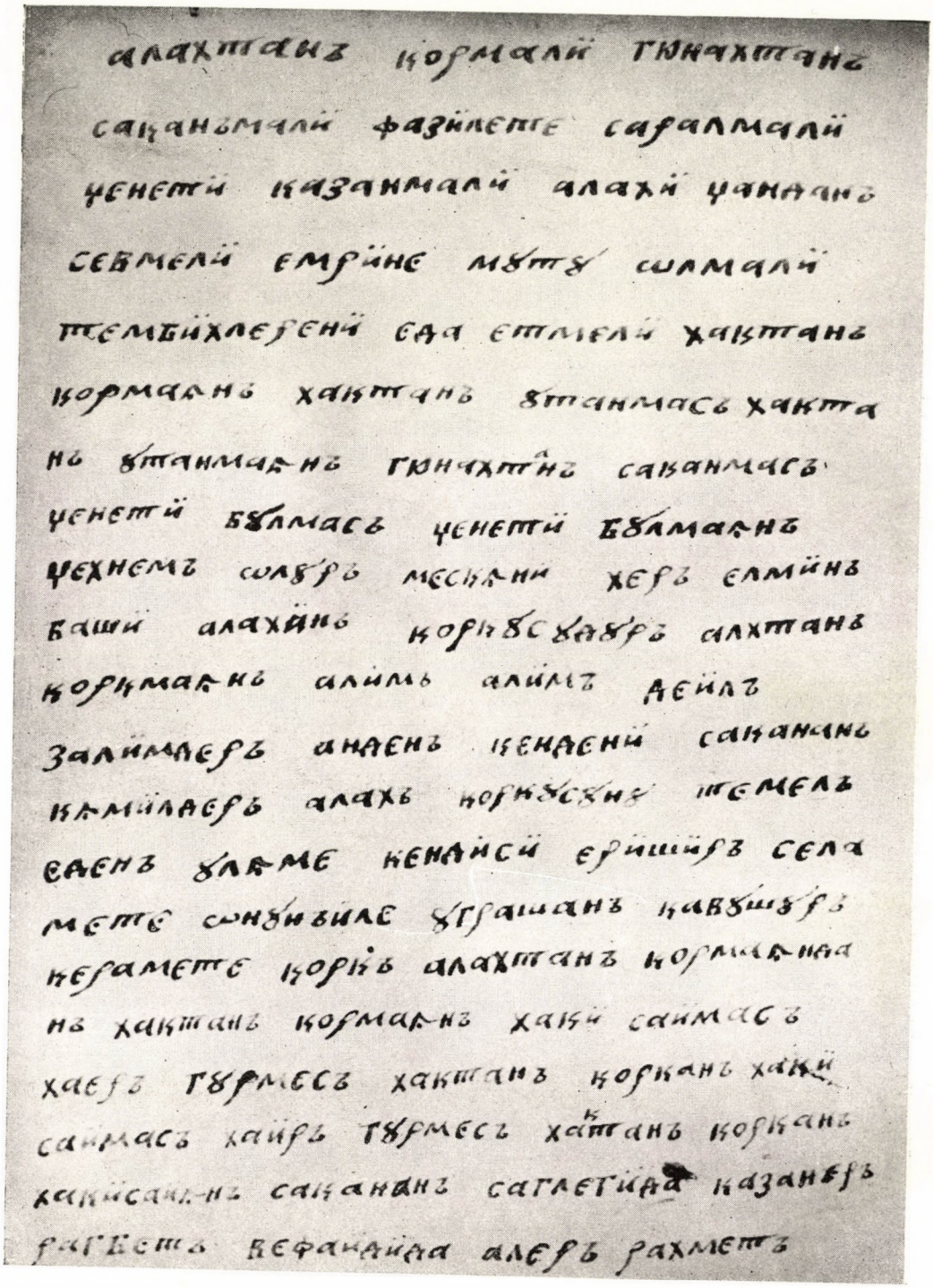
Lecture selon la prononciation présumée

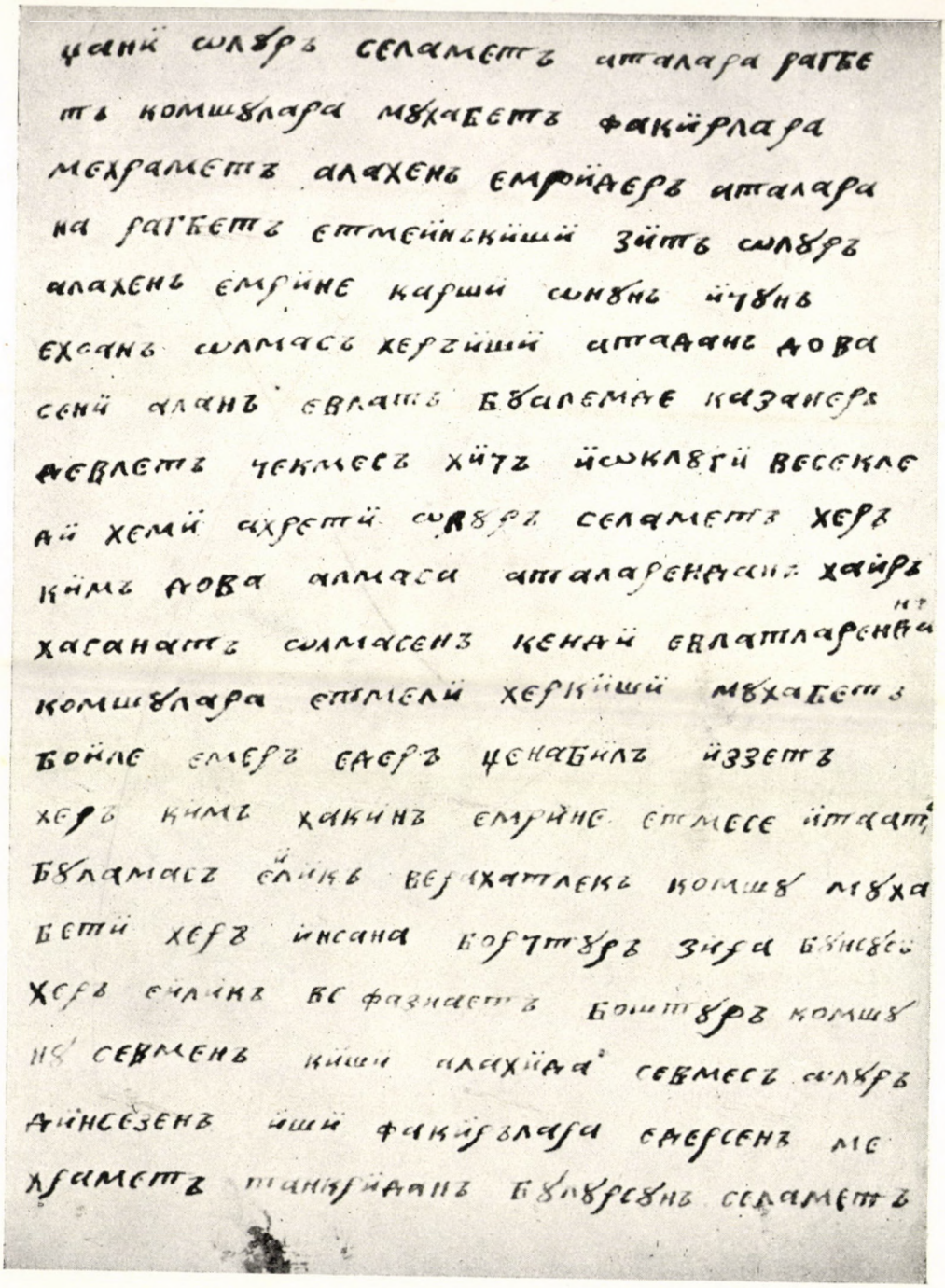
Alahtan kormalï, günahtan sakanmalï, fazilete saralmalï, dženeti kazanmalï, alahï džandan sevmeli, emrine mutu olmalï, tembihlereni eda etmeli. Haktan kormayan haktan utanmas. Haktan utanmayan günahtan sakanmas, dženeti bulmas. Dženeti bulmayan džehnem olur mesk'ani. Her elmin bašï alahïn korkusudur. Alahtan korkmayan alim alim deil zalimder. Anden kendeni sakanan k'amilder. Alah korkusunu temel eden ul'ame kendisi erišir selamete. Onun ile uğrašan kavušur keramete. Kork alahtan kormayandan. Haktan kormayan hakï saymas, hayer gürmes. Haktan korkan hakï saymas, haïr gürmes. Haktan korkan, hakï sayan, sakanan sağleğï da kazaner rağbet, vefadï da aler rahmet, džanï olur selamet. Atalara rağbet, komšulara muhabet, fakirlara mehramet alahen emrider. Atalarana rağbet etmeyin kiši zit olur alahen emrine karšï, onun ičün ehsan olmas her iši. Atadan dovaseni alan evlat bu alemde kazaner devlet, čekmes hič yokluğï ve sekledi, hemi ahreti olur selamet. Her kim dova almasa atalarendan haïr hasanat olmasen

kendi evlatlarendan. Komšulara etmeli her kiši muhabet, böyle emer eder dženab il-izzet. Her kim hakïn emrine etmese itaat, bulamas eyilik ve rahatlek. Komšu muhabeti her insana borčtur, zira bunsus her eyilik ve fazilet boštur Komšunu sevmen kiši alahï da sevmes, olur dinsezen iši. Fakirlara edersen mehramet, taŋridan bulursun selamet.

Traduction

(Cf. la critique de texte p. 230) Il faut craindre dieu, s'abstenir du péché, embrasser la vertu, gagner le paradis, aimer dieu de tout son coeur, obéir à ses commandements, accomplir ses ordres. Qui ne craint pas dieu n'a pas honte devant dieu. Qui n'a pas honte devant dieu ne s'abstient pas du péché et ne gagne pas le paradis. Celui qui ne gagne pas le paradis aura l'enfer pour domicile. Le début de toute science est la crainte de dieu. Le savant ne craignant pas dieu n'est pas un savant, mais un tyran. Celui qui se garde de lui est sage. Le savant qui fonde (son travail) sur la crainte de dieu fera son salut. Celui qui s'adonne au travail avec lui participera à la miséricorde. Redoute celui qui ne craint pas dieu. Qui ne craint pas dieu, n'honore pas dieu, n'obtiendra rien de bon. Celui qui craint dieu, qui honore dieu et qui le redoute obtiendra grâce pour sa santé, grâce pour sa mort, salut pour son âme. Le respect des parents, l'amitié avec les voisins, la charité envers les pauvres sont les commandements de dieu. Celui qui ne prend pas soin de ses parents se met en opposition avec les commandements de dieu, c'est pourquoi il ne réussira en rien. L'enfant qui reçoit la bénédiction de son père réussira ici-bas, il ne souffrira pas de l'indigence et n'aura pas de peines et dans l'autre monde il fera son salut. Tous ceux qui ne reçoivent pas la bénédiction de leur père ne recevront aucun bienfait de leurs propres enfants. Chacun doit vivre en amitié avec ses voisins, c'est ce qu'ordonne dieu. Celui qui n'obéit pas au commandement de dieu ne trouvera ni bonté, ni repos. L'amitié avec les voisins est le devoir de chacun, car sans cela toute bonté, toute vertu est vaine. Celui qui n'aime pas le voisin, n'aime pas dieu non plus, (il agit) comme un impie. (Puisque) tu pratiques la miséricorde envers les pauvres, tu gagneras le salut de dieu.





BEMERKUNGEN ZU DEN OSTASIATISCHEN BEZIEHUNGEN DER ÖSTERREICHISCH-UNGARISCHEN MONARCHIE

VON

A. JÓZSA

Die Geschichte der Beziehungen, die die Österreichisch-Ungarische Monarchie zu Ostasien unterhielt, insonderheit die Geschichte der Politik, die die Monarchie China gegenüber verfolgte, sowie die Machtstellung der Monarchie in diesem Gebiet wurden bisher systematisch und wissenschaftlich nicht untersucht. Hinweise auf die einschlägige Problematik finden sich nur in den als Berichte verfaßten Expeditionsmitteilungen, in Reisebeschreibungen, in den Spalten von Zeitungen und Zeitschriften oder am Rande von Monographien und Studien, die diese Fragen im Zusammenhang mit den — im Vergleich zur Monarchie — wesentlich bedeutenderen Mächten erörterten.

Im vorliegenden Aufsatz soll eine verhältnismäßig frühe Episode des angedeuteten Fragenkomplexes, nämlich die Expedition der Monarchie nach Ostasien im Jahre 1869, und die ersten Handelsverträge, die im Rahmen dieser Expedition mit China, Japan und Siam abgeschlossen wurden, durch einige Beiträge erhellt werden.

Diese Darlegungen wollen nicht die Ereignisse der Expedition chronologisch verfolgen, weil dies schon Scherzer in seinen gründlichen und ausführlichen Berichten besorgt hat.[1] Die Behandlung dieses Problems im Sinne der »chronologischen Geschichte« könnte auch kein internationales Interesse beanspruchen, denn diese österreichisch-ungarische Expedition war bloß eine Nachahmung ähnlicher Aktionen, die von den mächtigeren und findigeren Vorläufern — von England bis Norwegen — unternommen worden waren. Zu dieser Zeit war es nämlich dermaßen Mode geworden, Expeditionen zu entsenden, daß ein Land, das über etliche, wenn auch noch so wenige Kriegsschiffe verfügte und von diesen zumindest einige nicht auch an die ostasiatischen Küsten schickte, nicht mehr zu den nennenswerten Staaten gezählt wurde.

Die Expedition der Monarchie hat aber einige Belange, die einerseits zur Frage der österreichisch-ungarischen Beziehungen, andererseits zu den Problemen der Beziehungen zwischen der Monarchie und England, bzw. Preu-

[1] Dr. Karl von Scherzer, Fachmännische Berichte über die österreichisch-ungarische Expedition nach Siam, China und Japan (1869—1871). Stuttgart, 1872. S. 494.

ßen, sowie zwischen der Monarchie und den besuchten Ländern einige in den offiziell veröffentlichten Arbeiten fehlende Angaben erschließen lassen. Im Zusammenhang mit diesen Forschungen waren die einschlägigen Akten des ungarischen Staatsarchivs verfügbar, in denen sich nicht nur auf Ungarn bezügliche Materialien finden, denn die damaligen österreichisch-ungarischen zwischenstaatlichen Beziehungen hatten schon rein juristisch zur Folge, daß die Wiener Hofstellen und Ministerien alle Schriftstücke, die sich auf gemeinsame Sachen bezogen, der ungarischen Regierung — zumindest in Abschrift — zugehen lassen mußten. Demgemäß kann es unseres Erachtens nicht als entscheidender Mangel gelten, daß das einschlägige Material der Wiener Archive bisher nicht gesichtet werden konnte. Die Forschung in den Archivbeständen der hier in Frage kommenden ostasiatischen Länder stößt andererseits auf objektive Schwierigkeiten, die allgemein bekannt sind. Den folgenden Untersuchungen muß also vorausgeschickt werden, daß es auf Grund der späteren Forschungsarbeiten und in Kenntnis der erwähnten einschlägigen Archivmaterialien notwendig werden kann, die hier mitgeteilten Feststellungen in einiger Hinsicht zu ergänzen oder bis zu einem gewissen Maße abzuändern.

Es sei eingangs betont, daß die Monarchie als mitteleuropäische — trotz ihres Küstenstriches an der Adria — kontinentale Macht zur Zeit, da sich die Tore des Fernen Ostens dem Westen öffneten, sowohl infolge ihrer innen- und außenpolitischen Schwierigkeiten, als auch wegen ihrer wirtschaftlichen Schwäche und ihres Kapitalmangels an eine fernöstliche Expansionspolitik größeren Maßstabs nicht dachte und auch nicht denken konnte. Aber diese, hier umrissene Grundkonzeption schloß noch keineswegs ad hoc geführte Aktionen und Expansionsbestrebungen aus, die gezwungen waren, sich den Kräfterverhältnisse anzupassen, sich zu mäßigen und eher die Prestige der Großmachtstellung — wenn auch nicht selten in einer überforderten Weise — zu wahren.

Der Auftritt der Monarchie als Großmacht hatte in wirtschaftlicher Hinsicht die Entfaltung des österreichischen und tschechischen Kapitalismus im 19. Jahrhundert, in politischer Hinsicht die Beendigung des Krieges mit Preußen und nicht zuletzt den Ausgleich mit Ungarn im Jahre 1867 zur Voraussetzung. Alle diese Faktoren trugen dazu bei, daß die Monarchie ihre Großmachtstellung festigen konnte. Der österreichischen Bourgeoisie wurde der in Europa gebotene wirtschaftliche Rahmen allmählich zu eng, sie mußte aber den Erfolgen Englands, Frankreichs und der übrigen Mächte in der Erschliessung und Eroberung östlicher und anderer Märkte vorläufig mit ohnmächtigem Neid zusehen, bzw. sie bedrängte die schwerfällige, halbfeudale Regierung immer nachdrücklicher mit ähnlichen Ansprüchen. Diese Bourgeoisie mystifizierte geradezu die »sagenhaften« östlichen Märkte, denn der arme innere Markt und die noch viel magereren Märkte des Balkans konnten nicht einmal die Ansprüche dieser kapitalschwachen Bourgeoisie befriedigen. Im Zeichen dieser Illusionen über die Wirtschaftsmärkte des Ostens wurde schon die Reise der österreichi-

schen Fregatte Novara um die Erde (1857—1859) organisiert.[2] Das erste österreichische Unternehmen von dieser Art hatte vor allem zur Aufgabe, die Marktverhältnisse in den besuchten Ländern und Kolonien zu erkunden; außerdem hatte es selbstverständlich eine diplomatische Mission. In den folgenden Jahren festigte sich Österreichs Stellung — wenn auch nur geringfügig — in Nordafrika und Südamerika, was unseres Erachtens als Ergebnis dieser Expedition zu betrachten ist. Durch diese Anfangserfolge ermutigt, drängten verschiedene Kreise des österreichischen Handels und Gewerbes seit Anfang der sechziger Jahre auf eine Expedition nach dem Fernen Osten, vor allem nach China, Japan und Siam. Wegen der außenpolitischen Schwierigkeiten Österreichs wurde jedoch die Realisierung dieses Unternehmens auf Jahre hinausgeschoben.

Als eine Äußerung der Erwartungen, die die Kreise des ungarischen Handels und Gewerbes hinsichtlich der wirtschaftlichen Entfaltung im Zusammenhang mit dem österreichisch ungarischen Ausgleich von 1867 hegten, und zugleich als Äußerung der notwendigermaßen mäßigeren Marktillusionen kam die Idee »Auf nach Osten, Madjare«, »Fahr zur See, Madjare« auf, die sich bis zum Ende des 19. Jahrhunderts zum Leitgedenken und zur Losung des bewußt »kleinmadjarischen Imperialismus« der herrschenden Klassen in Ungarn entwickelte.

Anfangs blieb jedoch der Begriff »Orient« nur auf die Gebiete jenseits der Karpaten und auf dem Balkan beschränkt, und erst allmählich wurde die Grenze des »Orients« auch auf Kleinasien und nach der Eröffnung des Suezkanals auf Südostasien erweitert. Damit läßt sich erklären, daß Ungarn — wenn auch nicht mit allzu großer Begeisterung — an der 1868 fahrtbereiten Ostasienexpedition teilnahm und sich verpflichtete, für 30% der Expeditionsauslagen aufzukommen. Daß Ungarn sich nicht allzu begeistert beteiligte, lag daran, daß die kapitalistischen Unternehmer Ungarns, das auch im Vergleich zu Österreich in der industriellen Entwicklung zurückgeblieben war, noch keine besonders großen Ansprüche auf die Erwerbung solcher ferner Märkte hatten, und nur einige »weiter blickende« Großindustrielle sich für den ungewissen Nutzen, den die Investitionen möglicherweise nach Jahrzehnten einbringen sollten, zu begeistern vermochten. Die in dieser Frage aufgekommenen Zweifel widerspiegeln sich im Protokoll der Beratung, die im Zusammenhang mit dem Ostasienexpedition am 20. April 1868 im Königlich — Ungarischen Ministerium für Landwirtschaft, Gewerbe und Handel stattfand. In diesem Protokoll ist zu lesen: »Nachdem Graf Samuel Vas den chinesischen Handel aus mehrjährigen direkten Beziehungen kennt, erwartet er für Ungarn nicht viele Vorteile, doch wenn es schon hierzu kommt, möge man mindestens ständig

[2] Dr. Karl von Scherzer, Statistisch-commerzielle Ergebnisse einer Reise um die Erde, unternommen an Bord der österreichischen Fregatte Novara in den Jahren 1857—1859. Leipzig und Wien, 1867. S. 797.

dort verbleibende Agenten entsenden. Samuel Vas wünscht die Expedition eher nach Südamerika zu führen«.[3] Offensichtlich meinte er, daß für das ungarische Mehl und den ungarischen Wein, damals die beiden wichtigsten Ausfuhrartikel des Landes, in Südamerika bessere Absatzmöglichkeiten bestünden. Auch die Bedenken von HENGELMÜLLER waren nicht unbegründet. Er hielt die Handelsfirmen der Monarchie zur Abwicklung größerer Auslandsgeschäfte für ungeeignet, was er folgenderweise begründete: »Weder bei uns [d. h. in Ungarn], noch in den Ländern jenseits der Leitha [d. h. in Österreich] findet sich ein Handelshaus, das über ein Vermögen verfügte, wie es zu einem umfangreichen Ein- und Ausfuhrhandel notwendig ist. . . Unter solchen Verhältnissen kann ein Geschäftsunternehmen, das zu bedeutenderen Bestellungen und zu nennenswerten Lieferungen befähigt wäre und über das nötige Kapital verfügte, nur durch Vereinigung der gemeinsamen Kräfte, d. h. durch eine Aktiengesellschaft bewerkstelligt werden«.[4] Diese Tatsachen machen es verständlich, daß Ungarn mit der Teilnahme an der Expedition eher staatsrechtliche als diplomatische oder kommerzielle Ziele verfolgte, und daß dementsprechend auch in den offiziellen Kreisen Ungarns verschiedene Auffassungen über die Aufgabe der Expedition aufkamen. Die ungarische Regierung wollte das Hauptgewicht des Unternehmens — nicht zuletzt unter dem Eindruck ähnlicher Ansichten der österreichischen Regierung — auf die Handelsinteressen legen und dabei nach Möglichkeit im Rahmen der diplomatischen Mission dieses Unternehmens die staatliche Selbständigkeit Ungarns innerhalb der Monarchie den Ländern des Orients zur Kenntnis geben. Darum wurde auch von der ungarischen Regierung z. B. der Flagge, unter der die Expedition geführt werden sollte, eine besondere Bedeutung beigemessen; in dieser Frage kam es schließlich so weit, daß die Teilnahme Ungarns an die Bedingung gebunden wurde, statt der österreichischen Flagge die gemeinsame (österreichisch-ungarische) Flagge zu führen. Einer der Minister schrieb in diesem Zusammenhang an den ungarischen Ministerpräsidenten, den Grafen Andrássy folgendes: »der Ausfahrt der fraglichen Expedition steht weiter nichts im Wege, als den betreffenden Haushaltsposten durch das Parlament bewilligen zu lassen und die durch die Finanzkommission betreffs der gemeinsamen Flagge vorgeschlagene Bedingung zu erfüllen«.[5] Die österreichische Regierung gab schließlich

[3] Magyar Országos Levéltár: Földművelés-, Ipar- és Kereskedelemügyi Minisztérium, Elnöki anyag [Ungarisches Staatsarchiv: Ministerium für Landwirtschaft, Gewerbe und Handel, Präsidialakten] 1869|340. S. 2.

[4] HENGELMÜLLER, A keletázsiai expeditio Magyarország szempontjából [Die ostasiatische Expedition vom Standpunkt Ungarns], in: Magyarország Anyagi Érdekei (Nemzetgazdasági folyóirat) [Ungarns Materielle Interessen — Volkswirtschaftliche Zeitschrift] IV (1868), S. 27.

[5] Magyar Országos Levéltár: Miniszterelnöki anyag [Ungarisches Staatsarchiv: Akten des Ministerpräsidiums] 1867 VI. 1036|887, S. 22.

in der Frage der gemeinsamen Flagge nach, denn für die ziemlich zerrüttete österreichische Staatskasse war es keineswegs belanglos, daß die Ungarn 1|3 der Unkosten zu übernehmen bereit waren. Andererseits war das »Zugeständnis« in Sachen der gemeinsamen Flagge eine direkte juristische Folge des Ausgleichs. Des weiteren wird sich noch zeigen, daß mit dem Ministerialbeschluß in Sachen der gemeinsamen Flagge die als überaus formell und unbedeutend erscheinenden Gegensätze noch nicht aus dem Wege geräumt waren. Als die Ungarische Akademie der Wissenschaften sah, daß die geplante Expedition in kommerzieller Hinsicht für Ungarn sowieso unbedeutenden Gewinn einbringen werde, wollte sie dieses Unternehmen wenigstens wissenschaftlich möglichst weitgehend ausbeuten. »Da beim gegenwärtigen Stand unseres Handels die Asienexpedition uns Ungarn zur Zeit verhältnismäßig noch nicht so viele positive Ergebnisse einbringen kann, die dem uns zur Last fallenden Kostenanteil entsprächen, wäre es überaus wünschenswert, daß dieser unser Nachteil durch wissenschaftliche Ergebnisse wettgemacht werde«[6] — bemerkte die Akademie in ihrer an die Regierung gerichteten Eingabe, die übrigens von dem großen ungarischen Dichter János Arany als Sekretar der Akademie unterfertigt war. Die großen wissenschaftliche Pläne der Akademie konnten selbstverständlich nur in sehr bescheidenem Maße verwirklicht werden. Letztlich war es nur Johann Xantus, der namhafte ungarische Zoologe, der in dieser Expedition die ungarische Wissenschaft vertrat. Somit war dieses Unternehmen berufen, den ursprünglichen Vorstellungen entsprechend, vor allem kommerzielle und diplomatische Aufgaben zu erfüllen. Hierauf war Österreich selbstverständlich nur zu sehr angewiesen, denn bis dahin hatte es keinerlei offizielle Beziehungen zu den ostasiatischen Ländern unterhalten und andere Mächte, vor allem England mit der Wahrnehmung seiner Interessen betraut. Calice, der spätere Generalkonsul der Österreichisch-Ungarischen Monarchie zu Schanghai stellt, indem er die Bilanz für diese Periode zieht, folgendes fest: »Der Vertreter hat die Aufgabe, die in den Verträgen gebotenen Begünstigungen zu wahren, die selbständige Gerichtsbarkeit auszuüben, die für die Befolgung der auf die Schiffahrt bezüglichen Polizeivorschriften zu sorgen und bei Todesfällen, Schiffsbrüchen und anderen Gelegenheiten die notwendigen Maßnahmen einzuleiten. In solchen Fällen können wir von den Engländern kein Vorgehen erwarten, das unseren Gesetzen entspräche, weil sie weder unsere Sprache noch unsere Gesetze kennen. Aufgabe der Konsuln wäre es weiterhin, unseren Kaufleuten die Mittel und Wege darzulegen, mit deren Hilfe sie ihre Waren besser absetzen können. Die englischen Beamten werden unseren Kaufleuten in dieser Hinsicht schwerlich helfen, weil sie — abgesehen von ihrer Besorgnis um die Monopolstellung, dessen sich der englische Handel

[6] Magyar Országos Levéltár: Földművelés-, Ipar -és Kereskedelemügyi Minisztérium, Elnöki anyag [Ungarisches Staatsarchiv: Ministerium für Landwirtschaft, Gewerbe und Handel, Präsidialakten] 1868|343.

nahezu erfreut — wegen ihrer vielseitigen Inanspruchnahme kaum Zeit haben, in unserem Interesse auch in dieser Hinsicht tätig zu sein«.[7] Nun war aber die Monarchie auf diesen Schutz immer mehr angewiesen. Es sind zwar aus dieser Zeit keine vollständigen statistischen Unterlagen erhalten, aber HENGELMÜLLER — der die Vorbereitungen der Expedition aufmerksam verfolgte und durch seine Artikel das Augenmerk der ungarischen Regierung auf sich lenkte und schließlich erreichte, daß er als Diplomat und Vertreter Ungarns mit der Teilnahme an der Expedition beauftragt wurde — bemerkt, daß »1865 zwölf österreichische Schiffe mit 2506 Tonnen die chinesischen Häfen, zumeist mit Baumwolle und Reis beladen, anliefen und dann Frachten nach chinesischen und indischen Märkten beförderten«.[8] Zur selben Zeit »besuchte ein einziges 284-Tonnen-Schiff im Jahre 1864 Siam«[9] aus Österreich. Dies sind zwar ziemlich spärliche Anhaltspunkte, lassen aber trotzdem folgern, daß Österreichs Kaufleute auf die ostasiatischen Märkte bereits aufmerksam geworden waren, ja insbesondere in China schon gewisse Positionen erlangt hatten. Diese Anfangserfolge waren jedoch nicht der wirtschaftlichen Stärke der Monarchie oder ihrer ziemlich umstrittenen Großmachtstellung zuzuschreiben, sondern dem, daß in der Anfangsperiode der Erschließung des Fernen Ostens und vor allem Chinas die führenden Großmächte, England und Frankreich, weder in der Monarchie, noch in anderen Ländern ernsthafte Rivalen erblickten. Unseres Erachtens war es zu dieser Zeit für England und Frankreich geradezu vorteilhaft, wenn China und die übrigen Staaten des Fernen Ostens die mit den Kräfteverhältnissen in der Welt nicht vertraut waren, von möglichst vielen Ländern bedrängt wurden, um die Reiche des Fernen Ostens, die bis dahin außer sich keine anderen Mächte anerkannt hatten, zu verblüffen und einzuschüchtern. Diese Annahme wird einprägsam erhärtet dadurch, daß gerade die englischen Diplomaten der österreichisch—ungarischen Expedition in den drei besuchten Ländern den Weg ebneten, solange es sich darum handelte, von den Regierungen dieser Länder die im Vertrag verlangten Vorrechte zu erzwingen. Sobald jedoch die im Vertrag verbrieften Privilegien hätten realisiert werden sollen (Schutz der Handelsinteressen und der konsularischen Rechte), erwiesen sich diese Mächte im Zusammenhang mit den Interessen der Monarchie und anderer Länder eher als Widersacher, denn als Fürsprecher. Dies wird auch durch den weiter oben bereits angeführten Bericht Calices, des österreichisch—ungarischen Generalkonsuls zu Schanghai an den ungarischen Handelsminister Gorove bewiesen. Ähnliche Probleme ergaben sich für Schweden, Norwegen, Dänemark und Belgien, die auch in China der Monarchie

[7] Magyar Országos Levéltár: Földművelés-, Ipar- és Kereskedelemügyi Minisztérium, Elnöki anyag [Ungarisches Staatsarchiv: Ministerium für Landwirtschaft, Gewerbe und Handel, Präsidialakten], 1870|398.

[8] Magyarország Anyagi Érdekei [Ungarns Materielle Interessen] IV (1868), S. 27.

[9] CSEREY-KAAS, Keletázsiai expeditio [Ostasiatische Expedition], Pest 1869, S. 66.

beträchtlich zuvorgekommen waren, jedoch hinsichtlich der Kolonisation im Fernen Osten keine solche Traditionen hatten, wie Holland, Portugal oder Spanien. Diese Länder, aber selbst Deutschland und Italien konnten nur im historischen Zusammenhang mit den Opiumkriegen ihre Forderungen geltend machen. In dieser Hinsicht bildete auch die Monarchie keine Ausnahme. »Was das Zustandekommen der abzuschließenden Verträge anbelangt, können wir niemals einen besseren Zeitpunkt wählen, insofern im laufenden Jahre der Vertrag von Tientsin, auf dem die kommerziellen und politischen Beziehungen zu China beruhen, abläuft und im Interesse der Erschleißung die Schiffe der ganzen zivilisierten Welt auf dem Strome Peiho zusammentreffen werden. Es ist klar, daß auch wir für uns günstigere Zugeständnisse gewinnen können, wenn wir mit den übrigen Mächten gemeinsam auftreten werden.«[10] — erklärt hier deutlich HENGELMÜLLER, daß es sich um den Abschluß eines Vertrages zu ungleichen Bedingungen handelte.

Zusammenfassend können wir feststellen, daß weder die Gegensätze der Großmächte untereinander, noch die gegensätzlichen Interessen der großen und kleinen Staaten in der Frage der Erschließung des Fernen Ostens und Chinas sich in der erörterten Periode noch nicht zugespitzt hatten, und daß die Starken bis zu einem gewissen Grade und bis zu einer gewissen Zeit auf die Schwachen angewiesen waren, wie die Hauptdarsteller auf die Komparsen.

Der Expedition standen zwei Kriegsschiffe, die Fregatten »Donau« und »Friedrich« zur Verfügung. Diese ziemlich veralteten Kriegsschiffe waren zweifellos nur zum Schutz gegen Piraten, aber zu keinen ernsteren Kriegsunternehmen geeignet. Daß jedoch Kriegsschiffe auf die Fahrt geschickt wurden, sollte an sich schon in den besuchten Ländern die Großmachtstellung der Monarchie repräsentieren. Die Kriegsschiffe liefen am 18. Oktober 1868 aus dem Triester Hafen aus und erreichten ihren Bestimmungsort nach der Umseglung Afrikas. Von 18 »nützlichen« Expeditionsteilnehmern (Handelsexperten, Diplomaten, sowie ein Wissenschaftler, Johann Xantus) waren fünf Ungarn. Anfangs herrschte zwischen Österreichern und Ungarn das größte Einvernehmen, als gäbe es in der ungarischen Geschichte kein 1848. Doch die verborgenen nationalen Gegensätze kamen alsbald in Form der akutesten persönlichen Zwistigkeiten zum Vorschein. Dieses Problem können wir im Zusammenhang mit der Erörterung der Expedition nicht außer acht lassen. Auf Grund des verfügbaren Archivmaterials läßt sich jede Episode dieses Gegensatzes erhellen. Die beredsten Zeugnisse liefern in dieser Hinsicht die Briefe, in denen sich Xantus beim ungarischen Handelsminister beschwerte. Er berührte eine Reihe wichtiger Ereignisse der Expedition, darunter auch die in den offiziellen Meldungen verschwiegenen Momente, so daß man seine Briefe mit Recht als glaubwürdige und zugleich wertvolle historische Quellen ansprechen darf.

[10] Magyarország Anyagi Érdekei [Ungarns Materielle Interessen] IV (1868), S. 28.

Des weiteren sei versucht, auf Grund von einzelnen Briefstellen die Gründe der Zwistigkeiten aufzudecken. So schreibt Xantus u. a.: »Kaum hatte die Expedition Triest verlassen, kam es zwischen den Militärs und den Zivilen einerseits, den Ungarn und Nichtungarn andererseits zu harten Zusammenstößen und Meinungsverschiedenheiten. . . Die Militärs forderten, daß die Zivilen sie als Vorgesetzte betrachten. . . In Bangkok gingen Hengelmüller und Bernáth in ungarischer Gala zum königlichen Empfang, die ganze Stadt, ja selbst die königliche Familie meinten, die beiden seien die Gesandten (weil nach orientalischen Begriffen die Höchsten die schönste Kleidung tragen), und dieser von der Expedition als unerhörter Skandal beurteilte Fall trug zur gereizten Stimmung nur noch bei.«[11] Doch weder dieser, eher als Anekdote anmutende Fall, noch der erstere, d. h. die nahezu traditionellen Gegensätze zwischen Militärs und Zivilen können keinen so starken nationalen Haß hervorrufen, wenn dieser nicht andere, tiefer liegende Gründe hat. Xantus berührt in einem anderen Brief tatsächlich das Wesentliche dieses Problems: »Die Offiziere der Expedition sind unerbittliche Gegner der neuen Verhältnisse [d. h. des auf dem österreichisch-ungarischen Ausgleich beruhenden Dualismus], sie schmähen ständig die ungarische Regierung und das Parlament usw., ja der Adjutant des Admirals hat in Bangkok am Tische des Admirals öffentlich erklärt, daß sie den Dualismus nicht brauchen und die Flotte bereit sei, auch mit der Waffe dagegen zu kämpfen. Besonders Dr. SCHERZER [der finanzielle Leiter der Expedition, geheimer Hofrat] ist das Haupt der Partei Österreich als Deutsche Großmacht.«[12] Die Seeoffiziere waren also Gegner des Ausgleichs, ». . .wobei dieses Abkommen übrigens bis heute den Offizieren nicht zur Kenntnis gebracht wurde und weshalb auch überall heute noch die Bezeichnung Österreichische Fregatte gebraucht wird. Auf den Einladungen steht »österreichischer Gesandte« und den Journalisten gegenüber äußern sie sich in diesem Sinne. Für die neue österreichisch-ungarische Flagge fehlte es sozusagen nicht an Spottnamen, auch wird sie öffentlich beschimpft. Sie treten auf, als wären sie Angehörige einer deutschen Großmacht: die Vertreter Österreichs, die Engländer wurden von ihnen in allen bedeutenderen Häfen, ja sogar in den englischen Kolonien durchwegs übergangen, sie verkehrten ausschließlich mit den deutschen Kaufleuten, fraternisierten in den deutschen Klubs, was zur Folge hatte, daß uns die Engländer mehrerenorts mit Ungunst begegneten. . . Dabei hatte diese Germanomanie noch zur Folge, daß die Deutschen selbst in uns Konkurrenten sahen, auf unsere Fragen überhaupt falsche Angaben mitteilten, um uns irrezuführen, weshalb auch die von der Expedition offiziell mitzuteilenden Angaben überhaupt

[11] Magyar Országos Levéltár: Földművelés-, Ipar- és Kereskedelemügyi Minisztérium, Elnöki anyag [Ungarisches Staatsarchiv: Ministerium für Landwirtschaft, Gewerbe und Handel, Präsidialakten], 1869|340, S. 393.

[12] A. a. O. S. 395—396.

keine Glaubwürdigkeit werden beanspruchen können.« Schließlich faßt Xantus die Bedeutung der Expedition kurz folgendermaßen zusammen: ». . .ich habe mich dahingehend überzeugt, daß besonders unsere Heimat davon wenig Nutzen ziehen wird. Kommerzielle Vorteile werden wir schwerlich gewinnen, denn bei der Expedition handelt es sich kaum um kommerzielle Interessen. Alles, was getan wird: Kanonaden, Begrüßungen, Diners, die Verherrlichung Österreichs, die Schmähung der ungarischen Regierung, weil sie kein Geld gäbe, und was am wichtigsten ist, die Jagd nach Verdienstorden und nach Beförderung«.[13] Hinsichtlich dieses angeführten, außerordentlich abschätzigen Urteils von Xantus darf man selbstverständlich die Übertreibungen nicht vergessen, wie sie sich im Zorn eines in seinem Nationalbewußtsein beleidigten Menschen ergeben. Aber die Wahrheit liegt nicht allzu fern von dem hier umrissenen Bild. Dies wird durch die Briefe der übrigen ungarischen Expeditionsteilnehmer und dadurch bewiesen, daß — nachdem diese Dinge in Ungarn durchgesickert waren —, sich auch die ungarische Presse mit ihnen zu beschäftigen begann, und sogar die opportunistische ungarische Regierung sich gezwungen sah, von der österreichischen Regierung eine Untersuchung dieser Angelegenheit zu verlangen. Die Untersuchung an Bord der »Donau« verlief jedoch so ergebnislos, das Protokoll darüber war so nichtssagend und machte so viele Umschweife, und des weiteren benachrichtigte die österreichische Regierung mit so peinlicher Genauigkeit die ungarische Regierung über das Auswechseln der Fahnen der Gesandschaften und Konsulate, über die Einhaltung der gemeinsamen, österreichisch-ungarischen Formen, daß man hier das Bestreben zur Wiedergutmachung der Fehler erkennen muß. Zusammenfassend ergibt sich also auch hieraus, daß die österreichisch-ungarischen nationalen Gegensätze mit dem Ausgleich vom Jahre 1867 noch nicht gelöst waren. Bei den üblichen Gelegenheiten, am Verhandlungstisch oder bei gesellschaftlichen Zusammenkünften stießen die Gegensätze in gemilderter Form an die Oberfläche, wie es sich eben bei solchen Gelegenheiten ergibt. Während der langen Monate, die die Expeditionsteilnehmer, aufeinander angewiesen, an Bord der im Schneckentempo segelnden »Donau« und »Friedrich« verbringen mußten, dominierte nach der diplomatischen Sprache der ersten Tage der aus den Briefen angeführte Ton. So wurde die Ostasienexpedition zu einer bisher nicht erhellten, lehrreichen Episode der österreichisch-ungarischen Beziehungen nach 1867.

Die letzte Frage, mit der wir uns beschäftigen wollen, ist das Problem der eigentlichen Expeditionsergebnisse, die vergleichende Erörterung der Handels- und Schiffahrtsverträge, die mit Siam am 17. Mai 1869, mit China

[13] Magyar Országos Levéltár: Földművelés-, Ipar- és Kereskedelemügyi Minisztérium, Elnöki anyag [Ungarisches Staatsarchiv: Ministerium für Landwirtschaft, Gewerbe und Handel, Präsidialakten] 1869/340, S. 338—384.

am 2. September 1869 und mit Japan am 18. Oktober 1869 abgeschlossen wurden.

Alle drei Verträge sind ungleiche Abkommen, denn keines von den besuchten Ländern hatte die Absicht gehabt, mit der Monarchie ein Vertragsverhältnis einzugehen. Man kann hier selbstverständlich nicht von direkter Gewalt, sondern nur von indirektem diplomatischem Druck sprechen. Unter indirektem diplomatischem Druck haben wir in diesem Zusammenhang zu verstehen, daß die Mächte, die bereits im Besitz solcher Verträge waren, unter Ausnutzung der früher mit Waffengewalt oder durch anderen Druck erworbenen Privilegien auf die drei Regierungen im Interesse der Monarchie einen diplomatischen Druck ausübten. Man muß jedoch hier zwischen den drei Ländern des Fernen Ostens unterscheiden.

Siam leistete z. B. den geringsten Widerstand. Das meiste befürchtete Siam von den Franzosen, von denen es meinte, daß sie »die Herrschaft in ganz Hinterindien anstreben«.[14]

Im Falle Chinas handelte es sich um ein viel komplizierteres Problem. Obwohl der Hof zu Peking in den Opiumkriegen England und Frankreich nachgegeben hatte, hatte er bis 1869 seine Widerstandskraft gegen das Eindringen der Fremden noch nicht völlig verloren. Die Ch'ing-Dynastie konnte 1864, nach dem Sturz der Taiping-Revolution nicht zuletzt mit Hilfe der Großmächte die Krise zeitweilig überwinden, ja es kam zu einem gewissen Gleichgewicht zwischen den Mandschus und den fremden Mächten. Unter solchen Verhältnissen versuchte der Pekinger Hof zuerst die Verschleppungstaktik, sodann die Rechte, die in dem Vertragsentwurf betreffs der Missionsarbeit und der Handelskonsuln enthalten waren, zu schmälern, und als Admiral Petz, der bevollmächtigte Vertreter der Monarchie auf seinen Bedingungen bestand und nicht nachgab, wies die kaiserliche Regierung den ganzen Entwurf zurück. An diesem Punkt der Verhandlungen schaltete sich die englische Diplomatie ein. Der englische Gesandte zu Peking intervenierte beim chinesischen Hof und äußerte seine Unzufriedenheit darüber, daß die chinesische Regierung einer solchen bedeutenden Macht gegenüber, wie die Österreichisch-Ungarische Monarchie, die zugleich Englands volle Unterstützung genieße, eine unfreundliche Haltung an den Tag lege. Inzwischen hatte auch Admiral Petz in der Frage der Rechte der Handelskonsuln und der Missionsarbeit gewisse Zugeständnisse gemacht. Erst nach solchen Voraussetzungen war die chinesische Regierung bereit, das Abkommen zu unterzeichnen. Dieses war übrigens bis 1917 in Kraft. In diesem Jahre erklärte China Deutschland und der Österreichisch-Ungarischen Monarchie den Krieg und annullierte mit der Kriegserklärung automatisch auch diese Verträge und Abkommen: »民國六年八月十四日我國與德奧正式宣戰大總統發布命宣告德奧商約廢止失效查中奧商約有一八六九年所訂之中奧通商條約既

[14] CSEREY-KAAS, Keletázsiai expeditio [Ostasiatische Expedition], Pest 1869, S. 77.

經我方宣告廢止事後奧方亦已承認故不編入«.[15] Wie wenig China die Monarchie für eine ernst zunehmende Macht hielt, geht bezeichnenderweise auch daraus hervor, daß der Wortlaut dieses Abkommens in den chinesischen geschichtlichen Quellenveröffentlichungen nicht angeführt wird; auch das zitierte Werk erwähnt dieses Abkommen nur in einer Fußnote und zwar als chinesisch—österreichisches Abkommen. Wir müssen also den Befürchtungen von Xantus beipflichten, daß die österreichischen Vertreter der Monarchie bei den offiziellen Verhandlung zu Pekingen im Jahre 1869 Ungarn nach Möglichkeit schweigend übergangen haben.

Am wenigsten finden sich noch die Kriterien des ungleichen Abkommens in dem mit Japan geschlossenen Vertrag. Dies erklärt sich aus den damaligen politischen Verhältnissen Japans. Dieses Land machte nämlich gerade im Jahre 1869 die ersten Schritte in der Richtung zur völligen Unabhängigkeit und zur Erlangung seiner Großmachtstellung. Diese Tatsache widerspiegelt sich in allen wesentlichen Punkten des Abkommens. So z. B. in der nachdrücklichen Betonung der Gegenseitigkeit bezüglich des Austausches der diplomatischen Vertretungen, sowie in Artikel 5[16] (der feststellt, daß die beiden Vertragschließenden in der Abwickelung von Rechtssachen ihrer Staatsbürger die gleichen Rechte genießen) sind Anzeichen der Gleichberechtigung der Vertragspartner.

Es ist aufschlußreich, die drei Verträge mit Hinblick auf den Opiumhandel zu vergleichen. Zu dieser Zeit spielte nämlich das Opium in der kommerziellen Erschließung des Fernen Ostens eine besondere Rolle. Die auf den Opiumhandel bezüglichen Artikel der Verträge sind für den Status des betreffenden Landes kennzeichnend. So wird z. B. in dem mit Siam geschlossenen Vertrag festgestellt: »Opium darf, wenngleich er zollfrei einführbar ist, nur an Opiumpächter oder an ihre Agenten verkauft werden . . . Die Verletzung dieser Verfügung hat die Beschlagnahme und Einziehung des Opiums zur Folge«.[17] In dem Vertrag mit China wird nur der Einfuhrzoll festgesetzt: »Nach Opium ist von nun an nach einen Picul 30 Taels Einfuhrzoll zu entrichten. Der Importeur darf es nur im Hafen verkaufen und in das Innere Chinas darf dieser Artikel ausschließlich von Chinesen und als chinesisches Eigentum verfrachtet werden«.[18] Wie wir sehen, stellte selbst das schwache Siam den Übertretern der Verordnung Sanktionen in Aussicht. Im Vertrag mit China würden wir solche Klauseln vergebens suchen, dagegen bedingt sich die chinesische Regierung paradoxerweise das Recht aus, diese Ware (d. h. seine eigenen Kaufleute) nach Belieben mit Durchfuhrzollen zu belasten. Der Vertrag mit Japan ist von den beiden anderen

[15] 黃月波,于能模,鮑鏗人 [Huang Yüeh-po, Yü Neng-mo, Pao Li-jen], 中外條約彙編 [Chung-wai tiao yüeh hui pien] Schanghai 1936, S. 375.

[16] Corpus Juris Hungarici, Bd. 1869—1871, S. 329.

[17] A.a.O. S. 321.

[18] A.a.O. S. 380.

Verträgen auch in diesem Punkte völlig abweichend aufgesetzt: »Nachdem die Einfuhr von Opium verboten ist, sind die japanischen Behörden, wenn österreichisch-ungarische Schiffe mit Handelszielen nach Japan kommen und mehr als drei (3) ‚Catty' Opium mit sich führen, befugt, den Überschuß in Beschlag zu nehmen und auch zu vernichten; desgleichen werden die Person oder Personen, die Opium einschmuggeln oder einzuschmuggeln versuchen, mit fünfzehn (15) Dollar nach jedem ‚Catty' Opium, das sie einschmuggeln oder einzuschmuggeln versuchen, bestraft.«[19] Auch dieser Artikel beweist, daß Japan im wesentlichen als gleichgestellter Partner mit dem Gesandten der Monarchie verhandelte.

Diese Verträge wurden regelrecht unterfertigt, sanktioniert und von den Parlamenten inartikuliert. Somit waren für das kommerzielle und politische Eindringen in diesen Ländern die Rechte und Vorrechte gewährleistet. Auch die Monarchie gehörte nunmehr zu den »bevorzugtesten« Nationen, obwohl hier zu bemerken ist, daß dieses Attribut nur eine nichtssagende Formel bedeutete, insofern jeder vertragschließende Staat dieser, früher als Privileg geltender Unterscheidung teilhaftig wird. Im weiteren hing es vom wirtschaftlichen und militärischen Potential des betreffenden Staates ab, inwiefern er diese leere Vertragsformel mit Inhalt zu füllen vermochte. Die bisherigen Angaben lassen jedoch darauf schließen, daß weder die österreichischen Kapitalisten, noch die Regierung genügend Kraft hatten, um über die Organisierung dieser mit beträchtlichen Unkosten durchgeführten Expedition hinausgehend ernstere Handelsbeziehungen auszubauen, bzw. eine nachdrückliche Expansion zu betreiben. Obschon die Konkurrenz zwischen 土布 [t'u pu] (chinesischem Bauernlinnen) und 洋布 [yang pu] (mit ausländischen Maschinen gewebtem Leinen) sich ihrer Endphase näherte, war sie zu dieser Zeit noch immer nicht entschieden. Wie hätte aber die wirtschaftlich schwache Monarchie in dieser Konkurrenz ein maßgebliches Wort mitreden können. Somit hatten sich die übertriebenen Hoffnungen, die die österreichischen Handelshäuser hinsichtlich Chinas und Ostasiens gehegt hatten, nicht erfüllt, ja man kann sagen, daß die österreichischen Kapitalisten gerade durch diese ostasiatische Kraftprobe so sehr ernüchtert wurden, daß sie nach ihren Wunschträumen und Illusionen über die sagenhaften Märkte ihre eigene wirtschaftliche Schwäche und ihren Kapitalmangel zu erkennen begannen, und einsahen, daß sie Gegenspielern wie England und Frankreich auf den chinesischen und anderen ostasiatischen Märkten nicht gewachsen waren. Vorläufig mußte man sich damit abfinden, daß einzelne englische Handels- und Bankhäuser in Hongkong, Schanghai und Jokohama einige junge österreichische Praktikanten zu sich nahmen, die versuchten, das Abece des Handels und der Finanztransaktionen im Fernen Osten zu erlernen. Nach diesem Abstecher nach dem

[19] A.a.O. S. 336.

Fernen Osten zwecks Erschließung von Absatzmärkten, der sich ernüchternd und zum Teil belehrend auswirkte, wandte sich der österreichische Kapitalismus mit größerer Energie als früher den Märkten auf dem Balkan zu. Aber auch im österreichischen politischen Leben gewann die Kolonisationspolitik auf dem Balkan immer größeres Bürgerrecht.

Außer den diplomatischen und spärlichen kommerziellen Ergebnissen zeitigte die Expedition auch einen gewissen wissenschaftlichen Nutzen. Die österreichischen Behörden stellten für die fachmännischen Begleiter der Expedition eine besondere, ausführliche Anleitung zusammen, die unter dem Titel »Instruktionen für die Fachmännischen Begleiter« in Wien 1868 auch im Druck erschien. Bei der Zusammenstellung dieser Veröffentlichung hatte offensichtlich auch ein (wahrscheinlich österreichischer) Sinologe mitgewirkt, insofern die begleitenden Fachleute zur Erwerbung von einigen grundlegenden chinesischen Werken, Wörterbüchern, wie z. B. 玉篇 [Yü pien], 廣韻 [Kuang yün], 集韻 [Chi yün] usw.[20] verpflichtet wurden. Diese Fachwerke dienten für die weitere Entwicklung der österreichischen Sinologie. Ähnlich brachte auch Johann Xantus ein bedeutendes wissenschaftliches Material heim. Seine zoologischen Sammlungen bildeten die Grundlage des ostasiatischen Materials des Ungarischen Nationalmuseums. Außerdem brachte Xantus aus den ostasiatischen Ländern auch andere Fachwerke nach Hause, die die Entfaltung der ungarischen Orientalistik förderten.

[20] Instruktionen für die Fachmännischen Begleiter. Wien 1868, S. 56—57.

CONSTRUCTIONS HYPOTACTIQUES DANS LE DIALECTE TURC DE LA BULGARIE OCCIDENTALE

PAR

SUZANNE KAKUK

Pendant l'été 1958 j'ai eu l'occasion de passer trois semaines dans les petites villes de Küstendil et de Mikhaïlovgrad en Bulgarie Occidentale. Dès la première conversation je fus frappée que les Turcs habitant cette région employaient en certains cas des constructions de phrases rappelant le conjonctif des langues indoeuropéennes. Il est incontestable que c'est sous l'influence de la langue bulgare que ce phénomène s'est répandu dans le parler de la population turque peu nombreuse de la Bulgarie Occidentale. Cependant, vu que la construction elle-même s'est développée à l'aide d'éléments linguistiques turcs et que ses traces peuvent être retrouvées également dans d'autres dialectes turcs, il m'a semblé que le phénomène méritait d'être examiné de près.

La construction hypotactique est un élément étranger à la syntaxe des langues turques. Les rapports hypotactiques y sont pour la plupart exprimés à l'aide d'un substantif verbal ou d'un gérondif. Ainsi, dans le turc-ottoman ce sont par exemple les types de proposition suivants qui servent à exprimer l'ordre indirect ou le but: 1) *padišah čodžuγun oraya gitmesini emreder; padišah čodžuγa oraya git diye emreder;* 2) *čodžuk išini bitirmek ičin* (ou *üzere*, ou *išini bitirilmesi ičin) geldi; čodžuk išini bitirmeye geldi; čodžuk išimi bitireyim diye geldi.*

Dans la langue courante et les dialectes de nos jours on emploie assez souvent la construction hypotactique, reliée par *-ki* ou par d'autres conjonctions, due à une influence persane. La possibilité d'exprimer par exemple l'ordre indirect ou la proposition finale s'est donc élargie par le type suivant: 1) *padišah čodžuγa emrederki oraya gitsin;* 2) *čodžuk geldiki išini bitirsin.* Dans les phrases construites de cette façon-là la conjonction *-ki* peut même être omise.

Dans la langue turque parlée à Küstendil et à Mikhaïlovgrad les constructions à substantif verbal et à gérondif sont, pour ainsi dire, totalement inconnues; on les remplace généralement par des constructions hypotacti-

ques formées sans la conjunction *-ki*.[1] C'est la forme employée pour exprimer l'ordre ou le désir en «oratio obliqua» et dans les propositions finales. Dans ces cas le verbe de la proposition subordonnée est à l'impératif lorsqu'il se rapporte à la troisième personne, et à l'optatif, s'il se rapporte à la première ou à la deuxième personne. En conséquence de la grande extension des constructions hypotactiques quelques verbes sont accompagnés de rections totalement insolites.

Subordonnées complétives directes après des verbes exprimant l'ordre ou le désir

Le phénomène le plus remarquable dans ce domaine est que le verbe *istemek* «vouloir» n'est pas suivi de l'infinitif, mais de l'optatif, resp. de l'impératif.

A la première personne: K[2].: *babam istey bir salkïm üz'um getïrim (= getireyim)* «mon père veut que j'apporte une grappe de raisin», *ben isteyim gideyim göreyim ne sebeplen böyle atlarïni komiš* «je veux y aller pour voir pourquoi il leur a donné des noms pareils», *ben isteyim konušim (= konušayïm) senïn karïnlen* «je veux parler à ta femme», *ben isteyim yeyim onlari artïk*, «je veux déjà les manger»; M.: *sen ne ‿steysïn yapalim* «que veux-tu que nous fassions?»

A la deuxième personne, K.: *isterim senden bir kilim bana bulasïn* «j'exige de toi que tu me trouves un tapis», *steyim sen bulasïn bana dogan čodžuk söylesïn bana* «je désire que tu me trouves un enfant nouveau-né [et qu'il] me parle», *isteyim bir salkïm üz'um getiresïn* «je désire que tu apportes une grappe de raisin».

A la troisième personne, K.: *vezir istey fenalïk yapsïn kïza* «le vizir veut faire du mal à la jeune fille», *padiša‿stey oni alsïn* «le padisha veut l'épouser», *kodžam istey yesïn sizi* «mon mari veut vous manger», *yarïndasi‿stey büyük kïzi evlensïn* «le lendemain il veut épouser la grande fille»; M.: *kïs susay, istey su ičsïn* «la jeune fille a soif, elle veut boire de l'eau».

Les verbes *söylemek* et *demek* exprimant le commandement, la dis-

[1] Ce n'est qu'à titre d'exception que la conjonction *-ki* figure dans certaines propositions: *sorna deylerki devletïn var čodžuklari kediylen köpek* «ensuite on dit que les enfants du prince sont chat et chien», *kïs söylemeyki yïlan ondan čïkmiš, ā söyleyki girmiš kendisi* «la fille n'avoue pas que c'est d'elle qu'est sorti le serpent, mais elle dit qu'il est entré de soi-même [dans le lait]», *o vakit kïz anlayki aldatmiš oni* «alors la jeune fille comprend qu'il [le garçon] l'a bernée» (les exemples sont tous recueillis à Küstendil). A part ceux-ci, nous n'avons rencontré la conjonction *-ki* que dans deux propositions impératives (Voir plus bas).

[2] K. = Küstendil, M. = Mikhaïlovgrad.

position, la recommandation sont suivis de constructions hypotactiques sans conjonction. En fait ce type ne diffère des constructions figurant — ne fût-ce que rarement — dans la langue courante et les autres dialectes que par l'omission de la conjonction. Ici, comme dans les propositions finales analysées plus tard, l'omission de la conjonction peut être expliquée par le fait que la conscience linguistique turque cherche à transformer les constructions hypotactiques qui lui sont étrangères en constructions coordonnantes, et, tout en omettant la conjonction, elle place deux propositions principales l'une à côté de l'autre.

Je n'ai pas trouvé d'exemple à la première personne.

A la deuxième personne, K.: *kïsčās dey kardašïna varmiš falan dagda lâlem agadži getiresïn oni bana* «la fillette dit à son frère que l'arbre du monde se trouve à tel ou tel endroit, je voudrais que tu me l'apportes», *kïskardašïn dedi, en küčük kelimi veresïnïs* «ta soeur a dit [qu'il fallait] que vous me donniez le plus petit tapis».

A la troisième personne, K.: *söylerlar čobana gütürsin onlari evïne* «ils disent au berger de les conduire dans sa maison», *oda söyley ona amama gütürsün ona yaki kosun* «elle lui ordonne (à la mère) de le conduire (le garçon) au bain et de lui mettre le «*yaki*», *ihtiyār gene söyley ona degištïrsin* «le vieux lui dit de nouveau de changer (les choses)», *söyle kardašïna gitsïn getïrsin oni* «dis à ton frère qu'il aille le chercher», *söyle abama en küčük dogan čodžugi yïkamadan versïn sana, götüresïn* «dis à ma soeur qu'elle te donne le nouveau-né le plus jeune sans le laver pour que tu l'apportes», *o kodža kari dey šindi gitsin kardašïn getïrsin lâlem g'uzellïni* «la vieille femme dit que ton frère parte maintenant et qu'il amène la plus belle du monde»; M.: *čodžuk ninesïne söylemiš er gedže koysun ona yemegïni* «le garçon a ordonné à sa mère de lui préparer tous les soirs sa pitance», *čodžuk demiš kim varsa kasabada bir tas čorba getïrsin bana* «le garçon a ordonné que tous ceux qui sont dans le village m'apportassent une écuelle de soupe», *gitsin demiš ne l'āzim‿ise ruba alsin giysin* «il a dit qu'il aille acheter tous les vêtements nécessaires et qu'elle les mette».

On trouve des constructions analogues après d'autres verbes exprimant l'ordre et la disposition. K.: *bir vakit padiša emretmiš lamba yammasïn bi‿yerde* «une fois le padisha a ordonné que nulle part il ne brulât de lampe»; M.: *čodžuk vuruy tarampete erkes birer tas čorba getïrsin* «le garçon «trompette» que chacun lui apporte une écuelle de soupe», *ninesi astalikli imiš, vasiyet etmiš kodžasïna yaptïrsin ona bir iskambil* «la mère était souvent souffrante elle a recommandé à son mari qu'il lui fasse faire une paire de chaussures».

A titre d'exemple nous avons noté ces deux phrases contenant la conjonction *-ki: o söyleyki čalgi čalmasin* «elle dit que la musique ne doit pas jouer» (K.), *kari demiški bu iskambil kimïn ayagïna gelirse oni alsin* «la femme a ordonné qu'il épouse celle qui pourra mettre ce soulier» (M.).

Propositions finales

Comme les complétives directes, les propositions finales s'attachent sans conjonction à la principale, leur prédicat est à l'optatif, resp. à l'impératif.

A la première personne, K.: *yolladilar gene lâlem g'uzelini alayïm* «on m'a de nouveau envoyé, afin que j'amène la plus belle du monde».

A la deuxième personne; K.: *ne zanatin var demiš kari ta ögredesïn čodžugimi* «quel métier as-tu — disait la femme — pour que tu puisses enseigner mon enfant»; M.: *ade bizde yapalim bi čorba gütüresïn* «eh bien, préparons aussi une soupe, nous autres, pour que tu l'emportes», *bu kizi nasil yapayim getiresïn buraya* «que dois-je faire pour que tu amènes cette jeune fille?».

A la troisième personne, K.: *gideyler balkanlara arasin kariyi* «ils s'en vont dans les montagnes pour chercher la femme», *o zaman gidey konussun kïzlen* «alors il va pour parler à la jeune fille», *čodžudžak öksüz imiš, gitmiš kazansïn* «le petit garçon était orphelin, il est parti pour gagner de l'argent», *beg gidey kïza takïlsin* «le bey va chez la jeune fille pour essayer de se rapprocher d'elle», *padiša verïy onlara üč tāne ok, gideyler bir yüksek yerden atsïnlar* «le padisha leur donne trois flèches, ils s'en vont pour les décocher d'un lieu élevé», *dördündžü sene yürüy evïne gelsïn* «la quatrième année il se met en route pour retourner à la maison», *čikmiš te baksïn lamba yanaymi bi yerde* «il est sorti pour voir si une lampe était allumée quelque part», *kurbaga kalkay oynasïn onun čalgisilen* «la grenouille se lève pour danser sur leur musique», *kalkaylar gitsïn artïk padišā* «ils se lèvent pour que le padisha s'en aille enfin», *gererler čaršaflar görmesïn kimse gelini* «ils tendent un drap pour que personne ne voie la mariée», *onlar el iši išleymišlar tā gečïnsinler* «elles ont fait des broderies pour gagner de quoi vivre», *sorna yatmišlar uyusunlar* «ensuite ils se sont couchés pour dormir», *kïs sora mektūp yazay babasïna söylesïn vezir ne yaptïgïni* «puis la jeune fille écrit une lettre à son père pour raconter ce qu'a fait le vizir», *sofralar kurmiš yemek yesïnler* «ils ont dressé les tables pour manger»; M.: *gidey o beyoglinin sarayïna satsin gül* «il va dans le palais du fils du bey pour vendre la rose», *gelmiš bütün kasaba ölčïnler ayagïna iskambili* «toute la ville est venue pour essayer le soulier», *kïs pešïne düšey ona baksin nereye gidey* «la jeune fille suit ses traces pour voir où il va», *čekiliyler gitsïnler baška kasabaya* «ils se mettent en marche pour se rendre dans une autre ville», *güneš vurmiš yüzlerine, endïrmiš yašmagïni gereymiš pendžereye vurmasïn yüzlerine* «le soleil leur a brûlé le visage, elle a enlevé son voile et l'a tendu devant la fenêtre pour que le soleil ne leur brûle pas le visage», *eranïzda džerra yokmi — melhem sarsin yareye* «n'y a-t-il pas de médecin parmi vous — pour mettre du baume sur la plaie?» (texte d'une chanson populaire).

Dans les phrases citées ci-dessus c'est de nouveau la tendance à la

coordination qui se manifeste, étant donné qu'en fait ces propositions finales se sont formées par la coordination d'une phrase déclarative et d'une phrase optative resp. impérative. La proposition finale: *aykirin o ihtiyāri ičeri konuša-yim onunlen* «faites entrer ce vieux pour que je lui parle» (M.) peut être interprétée par exemple aussi de la façon suivante: «faites entrer ce vieux, je veux lui parler». Ou bien par exemple la proposition: *kïzïm getïr bičagi kesim koči* «ma fille, apporte le couteau pour que je tue le bélier» (K.) < «ma fille, apporte le couteau, je veux tuer le bélier», ou: *ver bana kïr‿gün mūlet düšüneyim* «donne moi un délai de quarante jours pour que je réfléchisse (M.) < «donne-moi un délai de quarante jours, je veux réfléchir». De même, il y a des propositions finales dans lesquelles le caractère impératif original est encore perceptible. Par ex. *kari kïzlari aykïri su döksünler* «la femme appelle ses filles afin qu'elles versent l'eau» < «la femme appelle les filles, elles doivent verser l'eau», *čagïriy ekimi eve baksïn čodžugi* «elle fait entrer le médecin dans la maison pour qu'il regarde l'enfant» < «elle fait entrer le médecin dans la maison, il doit regarder l'enfant», *götüriyim yanaštïrim bir zanat olsun elïnde* «je l'emmène, je le place pour qu'il ait quelque métier dans la main» < «je l'emmène, je le place, il faut qu'il ait quelque métier en main» (les derniers exemples sont tous de Küstendil).

A titre d'exception j'ai noté les propositions finales suivantes, exprimées à l'aide d'un nom verbal, resp. d'un gérondif: K.: *toplanïy ehāli čïzi bakmaga* «le peuple se réunit pour voir le trousseau», *čagarirler güvegi sokmaga* «on appelle le fiancé pour le pousser [dans la chambre], *čodžuk yakay kabugini dā bir defā kurbaga olmasïn deye* «le garçon brûle le tégument [de la grenouille] disant qu'il ne veut plus être grenouille encore une fois», M.: *o itiyar adamžik gelïy gene gül satmaga* «le petit vieux vient de nouveau vendre des roses», *čodžuk alkini yemege aykïriyler* «ils appellent les gens de la maison du garçon pour manger», *kïz dova edey, erne isterse dünyāda mürādine ersïn deye* «la jeune fille prie pour atteindre tous les buts qu'elle désire au monde».

Syntagmes hypotactiques

Avec les verbes: *bašlamak* «commencer», *beklemek* «attendre» et quelques autres verbes, on trouve des syntagmes hypotactiques insolites, inconnus dans la langue courante et les autres dialectes. Par exemple K.: *kurbaga güzel kïz oluy, bašlay silsïn temizlïk yapsïn* «la grenouille se transforme en une belle jeune fille, elle commence à épousseter [la chambre], à faire de l'ordre», *kïz bašlay astalansïn* «la jeune fille commence à être souffreteuse», *en ilk pešin en büük gelin bašlay oynasïn*, «tout d'abord c'est la mariée la plus âgée qui commence à danser», *bašlayler yemek yesïnler* «ils commencent à manger» *kodžasi artïk bašlay desïn* ... «enfin son mari commence à dire...», *ište*

čodžuk gitmiš dügüne bašlamišlar sorsunlar, ničin almadïn kurbagayi «le garçon est donc allé aux noces, on commence à le questionner, pourquoi n'as-tu pas apporté la grenouille»; M.: *sora o kïz bašlay aglasïn, nineye sölyesïn, dušman var ičerde* «ensuite la jeune fille commence à pleurer et à dire à sa mère qu'il y a un ennemi en elle», *čodžuk bašlamiš yesïn* «l'enfant a commencé à manger», *čodžuk bašlamiš sorsun kim yapti bu čorbayi baba?* «le garçon a commencé à demander: qui est-ce qui a préparé cette soupe, Père?»; K.: *kïzda bekley uyansïn čoban* «et la jeune fille attend que le berger se réveille», *kïz duruy bekley kabarsin ta indïrsïn bakïri atešten* «la jeune fille se tient debout, elle attend qu'il [le lait] bouille pour enlever la casserole du feu», *en sonra beg begenïy kïzi, düšünüy nasïl aldatsïn* «finalement la jeune fille plait au bey, il réfléchit comment il pourrait la berner», *džellatlar kïyamayler kessïnler kïzi* «les bourreaux ne peuvent pas prendre sur eux de tuer la jeune fille», *čok güzel čodžuk kïymaz bakasïn* «c'est un très bel enfant, on ne peut pas supporter que tu le regardes», *onin vaddi var idi dogursun bir kïz bir erkek* «elle a promis qu'elle accoucherait d'un garçon et d'une fille»; M.: *sen bana unuduysïn koyasin bana lokumlen ušaf* «tu as oublié de me préparer des sucreries et des confitures», *šindi l'āzim seni alayim ninenin vasiyetini tutayim* «à présent je dois t'épouser, je dois exécuter le testament de ta mère».

La formation des syntagmes énumérés ci-dessus peut être expliquée par l'extension des constructions hypotactiques. Les expressions telles que: *bašlay sorsun* «il commence à lui demander», *bekley uyansïn* «il attend qu'elle se réveille» doivent s'être formées sur le modèle des constructions finales telles que: *kalkay gitsïn* «il se lève pour partir», *gidey sorsun* «il va pour demander».

A titre d'exception nous avons noté aussi quelques formes régulières. Par exemple K.: *adam bašlamiš čodžugi ügretmege* «l'homme a commencé à enseigner l'enfant», *denïz bašlamiš dalga atmaga* «la mer a commencé à ondoyer», *ačïlmaga korkarsïn* «tu crains de t'épanouir» (texte du *māni);* M.: *kïz bašlay gülmege* «la jeune fille commence à rire».

Dans l'introduction nous avons mentionné que les traces des constructions à «conjonctif» se retrouvent également dans d'autres dialectes turcs. Cependant, comme il ressort des exemples enumérés ci-dessous, elles n'existent que dans les propositions impératives et finales:

Adakale (İ. Kúnos, *Türkische Volksmärchen aus Adakale.* Leipzig—New York 1907): *āğeb oraja kim gide bilir, kyzy getirsin?* «Wer könnte aber dorthin gehen und das Mädchen herbringen?» (4), *padišah-da denize karšy bir köšk japtyryr, šehzāde orda oturyp eylensin* «und der Padischah errichtete gegenüber dem Meere einen Kiosk, damit sich der Schehzade dort belustige» (10), *senden evvel bukadar deli-kanlylar geldiler, o ojuny üyrensinler* «wie viele

junge Leute sind schon vor dir hierhergekommen, sie wollten das Spiel erlernen» (15), *dur bakalym, jaryn tellal čaγyrttyr, herkes toplansyn,* «Warte nur, lass morgen durch einen Boten verkünden, dass sich alles Volk versammeln möge» (20).

Vidin (J. Németh, *Ein türkischer Text aus Vidin über die Pilgerfahrt: Documenta Islamica Inedita.* Berlin 1952): *biraŋgi susuz jerde joldžilar su ičsïn deje ja češme japar, ja bunar japar, hajvan sullansïn, gečen joldži su ičsïn* «Er lässt ... irgendwo, wo es kein Wasser gibt, einen Brunnenbau oder einen Brunnen machen, damit die Reisenden Wasser trinken können, die Tiere trinken können, die Vorübergehenden Wasser trinken können» (273), *paranïn ičinde fenalïq, haq qalmasïn, k'ābeje gidedžek, parasi ne varise, demirdžije gider ja belbere, bu paralari verïr, demirdžiden bašqa para alïr, ja belberden* «Damit seinem Gelde nichts Böses, kein darauf erhobener Anspruch anhafte — er geht ja zur Kaaba — geht er zum Schmied oder zum Barbier, gibt ihnen all sein Geld und übernimmt vom Schmiede oder vom Barbier andere Geldstücke» (273).

Macedonie (T. Kowalski, *Osmanisch-türkische Volkslieder aus Mazedonien: WZKM* XXXIII (1926): *ć̌ek deveǯi develerin sułansïn, — akan ć̌eš̌melerin suii̯ bułansïn* «Zieh, Kameltreiber, deine Kamele, sie sollen sich satt trinken! — Das Wasser der fliessenden Quellen möge sich trüben!» (182).

Kazanlyk (S. Kakuk, *Textes turcs de Kazanlyk: Acta Or. Hung.* VIII 1958): *ben bu tezg'āda dokurum bes, kodžam beni dūmesin* «je vais tisser le lin sur ce métier, pour que mon mari ne me batte pas» (241), *ben bunnarï ... nasïl ūredeyim, öldüyen gelsinner senin yanïna, yakmayasïn onnarï atešte* «comment leur enseignerai-je qu'ils viennent à toi après leur mort, pour que tu ne les fasses pas brûler dans le feu» (242), *iyi gečsin ičine yine tarāyom* «pour que ça aille bien au milieu, je me peigne de nouveau» (247), *ilān etmiš, herkes gemiyi görsün* «il fit publier que chacun vienne voir ce bateau» (254).

Vilayet de Smyrne (T. Kowalski, *Cinq récits de Günei (Vilayet de Smyrne): ROr.* II. 1925): *Hoǯana selam gⁱönder benden, benï filen tepeden müsāde essin, biz o joḷdan ǵeć̌eǯez* «Envoie à ton hodja un salut de ma part, qu'il me laisse passer par telle et telle colline, nous défilerons là-bas» (206).

Vilayet de Konja (F. Vincze, *Beiträge zur Kenntnis des anatolischen Türkisch: KSz.* IX 1908): *Patišaχ emr eder hamama kîzînî gọtụrsụnner temiz elbiseller gejdirsinner sultanînî janîna getirsinner* «Der Padischah gibt den Befehl, dass man seine Tochter in das Bad führe, ein reine Kleider kleide und die Sultana dann zu ihm bringe» (153), *emr ediniz bu gụn hepsi hamama getsinner* «befiehl es, dass heute einjeder ins Bad gehe» (155).

Vilayet d'Ankara (M. Räsänen, *Türkische Sprachproben aus Mittel-Anatolien.* III [1936]: *St Or* 8: 2): *i̯ari̯n bɛn annemi-da babami gondererim. sɛni bana alsi̯ₒnlar* «morgen werde ich meine Mutter und meinen Vater senden. Sie sollen dich für mich nehmen» (36), *bɛnim o ǫi̯zi̯ŋᵐ ... haǯi ahmediŋ gelinini*

gormɛk istiɟor ... šimdi ben-de getirdim, lutfan šu̯ ǫiziŋ[m] bir dafa geliniŋ ɟüzünü gorsüŋ «Diese meine Tochter will ... Braut Hadschi Ahmeds sehen ... jetzt habe ich sie (hierher) geführt, bitte, erlaube, dass diese meine Tochter das Antlitz der Braut einmal sieht» (18).

Vilayet de Yozgat (M. Räsänen, *op. cit.*, II. [1935]: *St Or.* 6 : 2): *'bismillāhi' dĭ sā ɛliŋi sol gozüŋe sal, sol ɛliŋ-dɛ sā gozüŋe sal: gozlɛriŋ ačɣlsɣŋ* «Sage: 'Im Namen Gottes' und drücke deine rechte Hand auf dein linkes Auge und deine linke Hand auf dein rechtes: deine Augen sollen sich öffnen» (25).

Vilayet de Sivas (A. Caferoğlu, *Sivas ve Tokat İlleri Ağızlarından Toplamalar*. Istanbul 1944 T. D. K. C. I. 11): *Ōlum sen bu balığı tut, ben bir dā dutuyum da, pādiṣa ɟkrama ǵissin* «mon fils, tiens ce poisson, j'en attrape d'autres pour que le padisha les accepte avec plaisir» (3).

Les propositions impératives et finales sans conjonction ne sont donc pas inconnues dans les dialectes turcs. Nous pourrions énumérer aussi des équivalents dans la langue courante parlée. Les autres dialectes ne connaissent cependant pas les constructions hypotactiques si fréquentes à Küstendil et Mikhaïlovgrad, par exemple en liaison avec les verbes *istemek, bašlamak, beklemek, demek, söylemek*. Il faut pourtant faire mention de quelques données sporadiques rappelant de très près le phénomène traité dans notre étude, elles ont été recueillies par nous sur le territoire turc des Balkans.

Dans les quelques textes de Vidine qui étaient à notre disposition nous avons trouvé la phrase suivante: *lāzïm beklesïn sefer ayïni* «er soll den Monat Ṣafer abwarten» (J. Németh, *op. cit.*, 273). Nous avons également noté une construction hypotactique semblable à Kazanlyk avec le verbe *beklemek: beklāyom yāmur dinsin, hāmāma gideyim boyalāmï yïkamā* «j'attends, que la pluie cesse, pour pouvoir aller au bain pour laver la teinture» (S. Kakuk, *op. cit.*, 247). Enfin nous avons, à plusieurs endroits, trouvé de telles constructions avec le verbe *istemek* dans les textes notés par les Turcs venus de Thrace en Hongrie: *kim istiyoru büyük düvün yapsïn tutuyoru mužika* «celui qui veut célébrer de grandes noces engage des musiciens», *istiyörü sünnet yapsïn* «il veut faire une circoncision», *arkadaš istiyörsïn iyunanɟstandan söyleyim bi šey* «mon ami tu veux que je dise quelque chose sur la Grèce». Finalement notons encore cette phrase provenant également des Turcs de Thrace: *hakïmïz yokti⌣ane čïkalɟm serbes gezelim* «nous n'avions pas le droit de sortir et de nous promener librement».

Les exemples sus-mentionnés permettent de conclure que dans la langue des Turcs des Balkans ne vivant pas parmi des peuples turcs, cette manière singulière de construire les phrases se retrouve aussi ailleurs, quoiqu'elle ne soit pas aussi répandue qu'à Küstendil et à Mikhaïlovgrad.

Des phénomènes syntactiques analogues à ceux de Küstendil et de Mikhaïlovgrad sont relevés dans le dialecte gagauz. G. Doerfer *(Filologiae*

Turcicae Fundamenta. I, p. 270) communique les exemples suivants de l'ouvrage de V. A. Moškov, *Narěčija bessarabskich gagauzov* (= Radloff, *Proben* 10, S.-Petersburg 1904): *istedi o ałsïn* «er wollte dass jener es nehme» (11), *ne'ičin brādïn bu iš ołsun* «warum hast du zugelassen, dass dies geschah?» (20), *gelēr vakït kïza gitsin* «es kommt die Zeit für das Mädchen zu gehen» (33); de l'ouvrage de N. K. Dmitriev intitulé *Gagauzskie étjudy* (Učenye Zapiski Leningradskogo Gosudarstvennogo Universiteta, Serija filologičeskich nauk, 1939, Nr. 20, vyp. 1, S. 3—27) il publie la phrase suivante: *düšünēr, aŋgï pułā gitsin* «sie denkt nach, zu welchem Pflug sie gehen soll» (18).

BEVÖLKERUNGSSTATISTISCHER QUELLENWERT DER *ĞIZYE*-DEFTER UND DER *TAḤRĪR*-DEFTER

VON

J. KÁLDY-NAGY

Die Defterdarämter als die wichtigsten Institutionen der Aufrechterhaltung der osmanischen Reichseinkünfte, legten ständig Konskriptionen und Ausweise von der wirtschaftlichen Stärke des Reiches an. Die Einnahmequellen jedes Einzelnen neueroberten Gebiets wurden sofort aufgenommen; die Namen der Steuerpflichtigen, die Zehenten von ihren Produkten, die Zolleinnahmen ihrer Waren usw. wurden registriert, und diese Verzeichnisse, die Defter, wurden zu grundlegenden Evidenzregistern der Mittel der Staatsgewalt.[1] Der historische Quellenwert dieser Defter ist bedeutungsvoll, aber die Verläßlichkeit und die Verwendbarkeit ihrer Angaben bedürfen weiterer Untersuchungen. Bei dieser Gelegenheit wollen wir eine quellenkritische Analyse zweier Arten von Deftern versuchen, und zwar der *Ğizye*-Defter die über die Einnahme der den Nichtmohammedanern (also in unter türkischer Herrschaft befindlichen Gebieten Ungarns der ganzen Bevölkerung) auferlegten *Ğizye*-Steuern angelegt wurden, und der von übrigen Steuern der Bevölkerung (»Qapu«-Steuern, Schweinesteuern, Getreide-Zehenten, Bienenkorb-Zehenten usw.) berichtenden *Taḥrīr*- (Konskriptions-) Defter.

Der Anschlag der *Ğizye*-Steuern erfolgte in den verschiedenen Teilen des ausgedehnten osmanischen Reiches nicht auf dieselbe Art.[2] Sie wurde in den neueroberten Gebieten — wie es aus den Gesetzbüchern *(Qānūnnāme)* der einzelnen Wilayets hervorgeht — oft den örtlichen Besteuerungsgepflogenheiten angepaßt. So geschah es auch in den von Türken besetzten Gebieten Ungarns. Das Gesetzbuch des Wilayets Lippa vom Jahre 1554 verfügt über den Anschlag der *Ğizye*-Steuer folgendermaßen: »Da die *Reʿāyās* des Wilayets Lippa ihrer alten Gepflogenheit gemäß am *Qāsim*-Tage, im

[1] H. Inalcik, Ottoman Methods of Conquest: Studia Islamica 1954, S. 105.

[2] Über die Erhebung der Ğizye s. B. Ch. Nedkoff, Die Ğizya (Kopfsteuer) im osmanischen Reich (Leipzig 1942); B. Lewis, Notes and Documents from the Turkish Archives (Jerusalem 1952), S. 10; Hamid Hadžibegić, Džizja ile harač (Sarajevo 1953—1955): Prilozi za Orijentalnu Filologiju i Istoriju Jugoslovenskih Naroda pod Turskom Vladavinom III—IV (1953); V (1955); H. R. Gibb, Islamic Society and the West I/2 (London 1957), S. 251—58.

Türkischen als »*qoč qatïmï*« bekannten Tage je nach Häusern den Königen je einen ungarischen *Flori* — was 100 *penz* ist — gezahlt haben, sollen sie auch fortan soviel zahlen.«[3] Was ein *Flori* genannt ist, entspricht fünfzig Aktsche.[4] Fünfzig Aktsche *Ğizye* zahlt jährlich derjenige, dessen Vermögen 300 Aktsche wert ist, d. h. der außer seinem Haus, Weingarten und Ackerland in Vieh und in Sachen innerhalb seines Hauses, sowie in Wein in seinen Fässern über einen Wert von 300 Aktsche verfügt.[5]

Diese Anordnung der *Qānūnnāme*-s entspricht § 2 des Gesetzartikels 10 des Königs Ferdinand vom Jahre 1547, der über die Beitreibungsweise der vom ungarischen Parlament votierten Kriegshilfe *(subsidium)*, der nach Hufen zu erhebenden Kriegssteuer *(dica)* folgendermaßen verfügt: »Ita, ut quicumque res, et bona ad valorem sex florenorum habuerint; dicentur dicamque solvant.«[6] Da König Ferdinand auch in einigen Teilen des von den Türken eroberten Gebietes die Kriegssteuer *(dica)* beitreiben ließ, so bietet sich uns die Möglichkeit, die türkischen *Ğizye*-Defter mit den über die Erhebung der ungarischen Steuer angefertigten Konskriptionen zu vergleichen. Um dies zu zeigen lasse ich hier aus dem *Ğizye*-Defter des Liwa Istōlni Belġrād (Székesfehérvár) aus den Jahren 1563—1566 die Angaben der 30 Ortschaften folgen, die auch in der zum Teil dasselbe Gebiet erfassenden Steuerkonskription des Komitats Veszprém vom Jahre 1564 enthalten sind (vgl. Tab. S. 261):[7]

Bei näherer Betrachtung der Angaben der beiden verschiedenen Konskriptionen sehen wir, daß die Angaben von 14 Ortschaften als gleichlautend gelten können, bei 8 Ortschaften weist aber das *Ğizye*-Defter, bei den übrigen Ortschaften wiederum die Kriegssteuerkonskription mehr Steuerzahler auf. Die Gesamtzahl der Steuerträger der 30 Ortschaften ist in beiden Konskriptionen beinahe gleich groß. Hier müssen also beide Teile auf Grund tatsächlich gleicher Prinzipien die Steuern ausgeschrieben haben.[8]

Um das den *Ğizye*-Deftern auf die Bevölkerungszahl irgendeines Ge-

[3] Ö. L. Barkan, XV ve XVI inci asırlarda osmanlı imperatorluğunda ziraî ekonominin hukukî ve malî esasları I. cilt: Kanunlar (Istanbul 1943), S. 322.

[4] Ebd., S. 320.

[5] Ebd., S. 300.

[6] Magyar Törvénytár [Ungarische Gesetzsammlung]. Gesetzartikel von den Jahren 1526—1608 (Budapest 1899), S. 196. 6 Gulden *(flori)* waren laut der *Qānūnnāmes* gleich 300 *Aktsche*.

[7] Zs. Pákay, Veszprém vármegye története a török hódoltság korában a rovásadó összeírás alapján (1531—1696) [Geschichte des Comitats Veszprém im Zeitalter der Türkenherrschaft auf Grunde der Steuerkonskriptionen (1531—1696) (Veszprém 1942). Die Kriegssteuer-Konskriptionen sind ergänzt mit den diesbezüglichen Angaben des *Ğizye*-Defters des Liwa Istōlni Belgrād von den Jahren 1563—1566.

[8] Aus der Tatsache, daß die summierten Angaben der auch die Halbhufen aufweisenden Kriegssteuer-Konskriptionen mit denen des *Ğizye*-Defters beinahe zahlenmäßig übereinstimmen (was auch ein bloßer Zufall sein kann), wollen wir keine für andere Gebiete gültige Schlüsse ziehen.

Name der Ortschaft	Zahl der *Ğizye*-Zahler	Zahl der *dica*-Zahler	Name der Ortschaft	Zahl der *Ğizye*-Zahler	Zahl der *dica*-Zahler
Berhida	9	7	Patona	30	45
Kislőd	14	16	Alásony	4	5
Ajka	5	5,5	Berzseny	12	7
Asszonyfalva	3	10	Csősz	4	4
Bogdány	5	5,5	Dabrony	19	26
Doba	14	13	Herend	10	12,5
Dudar	8	7	Kovácsi	9	8
Káloz	16	6	Marcaltő	2	4
Lovas	10	7	Ősi	13	10
Noszlop	12	5	Polyán	7	10
Padrag	10	10,5	Rostás	3	3
Rátót	8	7	Kisszőlős	7	13
Szentistván	7	6	Varsány	15	12
Torna	6	6	Vilonya	3	3,5
Vaszar	9	8			
Lőd	13	7	Summe	287	289,5

bietes, bzw. einer landschaftlichen Einheit schließen zu können, müssen wir wissen, wieviel Prozent der Zahl aller Familienhäupter die konskribierten *Ğizye*-Zahler ausgemacht haben mochten.

Als Ergänzung zur obigen Anordnung regeln die *Qānūnnāmes* die Verfahrensweise beim Anschlag der *Ğizye*-Steuer im folgenden: Wenn in einem Hause ein *Reʿāyā* oder einige mit ihrem Vater zusammen lebende Kinder oder aber 2—3 Geschwister, die von demselben Vater stammen, wohnen, deren Brot, Saat und Handel sich an demselben Ort befinden und die zusammen leben, so sollen sie nicht jeder für sich zahlen. Wenn aber in dem Hause Geschwister oder mit ihrem Vater zusammen lebende Kinder wohnen, die Brot, Saat und Handel für sich haben, so soll *Ğizye* von jedem einzelnen erhoben werden. Wer aber nicht über Mobilien im Werte von 300 Aktsche verfügt, soll überhaupt nicht besteuert werden.[9]

Im Sinne dieser Anordnungen der *Qānūnnāmes* mochte der *Ğizye*-Konskribent des Liwa Nógrád im Jahre 1548—49 vorgegangen sein, was wir aus dem *Taḥrīr*-Defter des Liwa für das Jahr 1550 folgern können. Um die beiden Defter vergleichen zu können, lasse ich die Angaben von (nach dem *Ğizye*-Defter den ersten) 15 Ortschaften folgen (siehe S. 262):[10]

In dieser Gegenüberstellung fällt vor allem auf, daß die Zahl der *Ğizye*-zahlenden *Ḫāne*s im *Ğizye*-Defter im allgemeinen mit der Zahl der *Ḫāne*s im *Taḥrīr*-Defter übereinstimmt. Die Zahl der *Ğizye*-Zahler kann aber nur in 5 Ortschaften (in den Dörfern Guta, Bodony, Haláp, Szentlőrinc und Dejtár) mit der der Zehentzahler übereinstimmend genannt werden, in

[9] BARKAN, op. cit., S. 318—19.

[10] Die *Gizye*-Defter der Liwas Buda und Nógrád (ohne Namenregister), Wien, Bibl. der ehemaligen Konsularakademie Ms. I. F. 21 und die *Taḥrīr*-Defter der Liwas Szeged, Hatvan und Nógrád, Paris, Bibl. Nat. Mss. Turc. Suppl. 76.

Name der Ortschaft	*Ğizye*-Defter		*Taḥrīr*-Defter
	Zahl der *Ğizye*-zahlenden *Ḫānes*, 'Häuser'	Zahl der *Ḫānes* 'Häuser'	Zahl der zehentzahlenden *Müzevveğs* 'Verheirateten'
Jenő	13	12	17
Tolmács	13	13	19
Nagyoroszi	30	26	58
Borsosberény	12	12	24
Hidvég	20	20	29
Tesmág	10	10	17
Hont	10	10	17
Rétság	12	12	21
Vecse	6	6	10
Guta	16	16	16
Bodony	30	30	31
Haláp	20	20	20
Szentlőrinc	8	8	8
Dejtár	12	10	11
Ipolykeszi	15	15	24
Summe	227	220	322

den übrigen Ortschaften aber nicht, so daß z. B. in Nagyoroszi und Borsosberény die Zahl der Zehentzahler zweimal so groß ist wie die der *Ğizye*-Zahler. Der Konskribent der *Ğizye*-Steuer muß also in der Tat nur solche zur Zahlung der *Ğizye* verpflichtet haben, die Mobilien im Werte von 300 Aktsche besaßen. Wenn wir die *Ğizye*-Zahler bzw. die Zehentzahler der oben aufgezählten 15 Ortschaften zusammenzählen, so können wir feststellen, daß nur 70 Prozent der zehentzahlenden Familienhäupter *Ğizye*-Steuer gezahlt haben. Da dieses *Ğizye*-Defter keine Konskription mit Namensregister ist, kann es nicht festgestellt werden, ob die Unverheirateten mit eigenem Erwerb die *Ğizye*-Steuer gezahlt haben oder nicht.

Der Konskribent der Liwas Simontornya und Koppány mochte im Jahre 1563 die *Ğizye* ebenfalls von denen erhoben haben, die über Mobilien im Werte von 300 Aktsche verfügten, wie dies aus dem *Taḥrīr*-Defter der *Ḫāṣṣ-Güter* des Sultans erhellt, die zu diesem Liwa gehörten. Die Angaben der in beiden Deftern aufgenommenen Ortschaften verhalten sich zueinander folgendermaßen (siehe S. 263):[11]

2 von den 8 Ortschaften (die Dörfer Hidas und Grábóc) scheinen übereinstimmende Angaben aufzuweisen, aber in 4 Ortschaften ist die Zahl der Zehentzahler fast zweimal so groß wie die der *Ğizye*-Zahler, in weiteren 2 Ortschaften ist aber die Zahl der *Ğizye*-Zahler größer. Laut der Summierung der Angaben der aufgezählten Ortschaften waren im *Ğizye*-Defter bereits 80% der im *Taḥrīr*-Defter aufgezählten Zenentzahler erfaßt.

[11] Wien, Nat. Bibl., Türk. Hss. Mxt 606 und Mxt 579.

Name der Ortschaft	*Ğizye*-Defter Zahl der *Ğizye*-zahlenden *Hānes* 'Häuser'	*Tahrīr*-Defter Zahl der zehent-zahlenden *Müzevveğs* 'Verheirateten'
Felegres	24	42
Szakadat	5	9
Kőröshegy	30	33
Szárszó	7	13
Morágy	35	33
Hidas	17	17
Grábóc	8	7
Mucsi	6	11
Summe	132	165

Nicht ganz im Sinne der obenerwähnten Worte der *Qānūnnāmes* ging der Konskribent der *Ğizye*-Steuer der zum Liwa Szekszárd gehörenden *Ḫāṣṣ*-Güter des Sultans im Jahre 1558 vor; er schrieb nicht nur solche zusammen, die über Mobilien im Werte von 300 Aktsche verfügt haben mochten, sondern auch die Armen (mit dem ungarischen Wort »*segīn*« bezeichnet), von denen er allerdings weniger, nur 20 bzw. 12 Aktsche einnahm.[12] Auf diese Weise schrieb er in den 14 *Ḫāṣṣ*-Ortschaften des Sultans 1414 Personen zusammen, die 50 Aktsche *Ğizye* zahlten, und 503 Arme *(segīn)*; diejenigen, die volle *Ğizye* zahlten, machten 73% sämtlicher Familienhäupter, resp. Erwerbstätiger in diesem Gebiet aus.

Unter Beachtung der Ergebnisse der obigen Nebeneinanderstellungen, d. h., daß die *Ğizye*-Zahler im Liwa Nógrád im Durchschnitt 70% der Zahl sämtlicher Familienhäupter, in den Liwas Simontornya und Koppány deren 80% und auf den *Ḫāṣṣ*-Gütern des Sultans im Liwa Szekszárd deren 73% ausmachten, wäre es schwierig, eine Schlüsselzahl zu finden, mit deren Hilfe wir im behandelten Zeitabschnitt, d. h. unter der Regierung Suleymans des Großen auf die Gesamtzahl der Familienhäupter auch nur mit annähernder Richtigkeit schließen könnten.

Den beginnenden Verfall der finanziellen Lage des Reiches in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts zeigen notwendigerweise auch die *Ğizye*-Defter. In den Konskriptionen unter der Regierung Selims II. finden wir die Erhebung der *Ğizye*-Steuer schon stark abgeändert. So hat zum Beispiel der Konskribent der *Ğizye*-Steuer vom Liwa Szolnok im Jahre 1571 auch die Namen der Bettler und Krüppel aufgezeichnet.[13] Er hat diese aller-

[12] Ebd. Mxt 606.

[13] Z. B. in Tiszavarsány die Namen von 3 Bettlern und 1 Krüppel, in Szolnok den Namen eines Bettlers, Wien, Bibl. der ehem. Konsularakademie, Türk. Hss. Kat. Krafft Nr. CCXCII. Hiermit wollen wir keineswegs beweisen, daß der Konskribent der *Ğizye*-Steuer im Liwa Szolnok im Jahre 1571 wirklich vollständige Namenlisten

dings nicht besteuert, aber die Tatsache, daß er auch ihre Namen ins Verzeichnis aufnahm, läßt darauf schließen, daß er alle zusammenschrieb und besteuerte, die er nur konnte. Wir müssen also annehmen, daß die Worte der *Qānūns*, wonach nur solche die *Ğizye* zu zahlen hatten, die über Mobilien im Werte von 300 Aktsche verfügten, ihre Bedeutung bereits einzubüßen begannen.

Auch eine 1578 über die Erhebung der Steuer im Liwa Szerém ausgegebene Verordnung scheint diese Annahme zu bestätigen; diese erklärt, daß die *Re'āyās* im Liwa Szerém, ähnlich wie die *Re'āyās* der Liwas Temesvár und Szeged die *Ispenğe* nach Köpfen *(adam bāsına)* zu zahlen hätten.[14]

Auf den ersten Seiten des *Taḥrīr*-Defters des Liwa Szigetvár vom Jahre 1579 lesen wir aber noch immer die Texte der alten *Qānūns:* »Wer über einen Wert von 300 Aktsche verfügt, soll jährlich 60 Aktsche als *Flori*-Steuer zahlen, ... wer nicht einmal den Wert von 300 Aktsche besitzt, soll überhaupt nicht besteuert werden.«[15] Es ist also nur die Größe der Steuersumme gegenüber den früheren 50 Aktsche verändert worden, nicht aber der Text des *Qānūns*. In Wirklichkeit wurde der Anschlag der *Ğizye*-Steuer (im Gegensatz zu dem Wortlaut des *Qānūns)* doch verändert, wie wir es auch aus der Nebeneinanderstellung des *Taḥrīr*-Defters aus dem Jahre 1579 und des *Ğizye*-Defters aus dem Jahre 1582 im Liwa ersehen können:[16] (siehe S. 265)

In den 23 Ortschaften der obigen Tafel stimmt (mit Ausnahme von 2 Ortschaften) die Zahl der *Ğizye*-zahlenden *Ḫānes* »Häuser« genau mit der Zahl der *Ḫānes* im *Taḥrīr*-Defter überein, genauso wie in den *Ğizye*- bzw. *Taḥrīr*-Deftern des Liwa Nógrád vom Jahre 1550. Während jedoch dort die Zahl der Zehentzahler in manchen Ortschaften sogar zweimal so groß war wie die der *Ğizye*-Zahler, ist die Abweichung hier zwischen den Daten der beiden Defter kaum bedeutend, dermaßen, daß die *Ğizye*-Zahler in den 23 Ortschaften des *Nāhiye* Siklós 96% von der Zahl der zehentzahlenden Familienhäupter ausmachten. Demnach hat der Konskribent der *Ğizye*-Steuer nicht nur jene besteuert, die Mobilien im Werte von 300 Aktsche besaßen, sondern beinahe alle zehentzahlenden Familienhäupter. Er hat sogar mehrere von den unverheirateten Erwerbstätigen zur Zahlung der *Ğizye* verpflichtet, so

von den einzelnen Ortschaften gibt; denn, wenn wir dieses Defter mit der Kriegssteuer-*(dica-)* Konskription für dieses Gebiet des Komitats Szabolcs vom Jahre 1572 vergleichen, finden wir die Namen von 7 Personen (die der Konskription wahrscheinlich entwischt waren) unter den Kriegssteuerzahlern des Dorfes Zám nicht.

[14] Barkan, op. cit., S. 307. Früher mußte nämlich laut des (bereits angeführten) *Qānūns* des *Tahrīr*-Defters des Livā Szeged vom Jahre 1550 derjenige *Ispenğe* bzw. *resm-i qapu* zahlen, der imstande war, die *Ğizye*-Steuer zu zahlen, d. h. der Mobilien im Werte von 300 Aktsche besaß.

[15] München, Bayer. Staatsbibl. Cod. Turc. 138.

[16] Dasselbe (die Konskription enthält die *Nāhiyes* Siklós und Séllye fragmentarisch) und Wien, Nat.-Bibl., Türk. Hss. Mxt 543.

Name der Ortschaft	*Ğizye*-Defter Zahl der Ğizye-zahlenden *Hānes* 'Häuser'	Zahl der *Hānes* 'Häuser'	*Taḥrir*-Defter Zahl der zehentzahlenden *Müzevveğs* 'Verheirateten'
Siklós	54	54	53
Csokma	33	33	32
Dázson	5	5	5
Gordisa	11	11	13
Beke	14	14	16
Oszró	12	12	11
Ipacsfalva	12	12	13
Szabolcs	14	15	14
Páli	24	24	24
Palkonya	36	36	36
Lanka	11	11	13
Kemösfalva	20	20	21
Csepely	16	16	20
Sárostó	16	16	16
Aderjás	7	7	10
Rádfalva	32	33	30
Szerdahely	23	23	23
Újnép	9	9	9
Baranyaviszló	28	28	28
Malomszék	4	4	4
Cserig	5	5	5
Újfalu	9	9	10
Gyüd	70	70	74
Summe	465	467	481

daß die Zahl der *Ğizye*-Zahler in etlichen Fällen größer ist als die der zehentzahlenden Familienhäupter. So wurden z. B. in den 23 Ortschaften des zum Liwa Szigetvár gehörenden *Nāhiye* Vaskaszentmárton, den 342 zehentzahlenden Familienhäuptern gegenüber, 347 *Ğizye*-Zahler zusammengeschrieben. Das hier erscheinende Plus der unverheirateten *Ğizye*-Zahler ergänzt jedoch, wenn wir die Zahl der Familienhäupter feststellen wollen, eigentlich die Zahl der anderswo (z. B. im oben erwahnten *Nāhiye* Siklós) zehentpflichtigen, aber keine *Ğizye* zahlenden Familienhäupter. In den 56 Ortschaften des ebenfalls zum Liwa Szigetvár gehörenden *Nāhiye* Séllye war die Zahl der *Ğizye*-Zahler 731, die der zehentzahlenden Familienhäupter aber 732. Alles in allem gab es also in den 103 Ortschaften der drei *Nāhiye*s 1543 *Ğizye*-Zahler und 1555 Zehentzahler, d. h. die *Ğizye*-Zahler machten 99% der Zahl der zehentzahlenden Familienhäupter aus.

Da nach der Nebeneinanderstellung der beiden Defter die Zahl der *Hānes* «Häuser» im *Taḥrīr*-Defter mit der Zahl der *Hānes*, bzw. der *Ğizye*-Zahler im *Ğizye*-Defter übereinstimmt, habe ich die Zahl der Zehentzahler im *Taḥrīr*-Defter des Liwa Buda vom Jahre 1580/81 (da kein *Ğizye*-Defter vorliegt) mit der Zahl der *Hānes* verglichen, die nach dem Namensregister der

einzelnen Ortschaften angegeben ist. In den meisten Fällen stimmen die Zahlen überein, die in einigen Fällen vorkommenden Abweichungen (d. h. die Mehrzahl der unverheirateten *Ğizye*-Zahler und das Fehlen der zehentpflichtigen, aber keine *Ğizye* zahlenden Familienhäupter) gleichen sich wieder aus, so daß in den 29 Ortschaften des *Nāhiye* Buda insgesamt 990 *(Ğizye*-zahlende) *Ḫāne*s und fast so viele, 987 zehentzahlende Familienhäupter aufgezählt sind.[17]

Durch Vergleichung der *Ğizye*- und der *Taḥrīr*-Defter kann also festgestellt werden, daß wir aus den unter der Regierung Suleymans des Großen zusammengestellten *Ğizye*-Deftern nur die Zahl solcher Familienhäupter erfahren können, die außer Haus, Weingarten und Ackerland Mobilien im Werte von 300 Aktsche besaßen, während wir aus den späteren Konskriptionen um die Jahre 1580 herum — da diese ebenso viele *Ğizye*-Zahler enthalten, wie viele Zehentzahler die *Taḥrīr*-Defter aufweisen — mit annähernder Richtigkeit auf die Gesamtzahl der Familienhäupter schließen können. Gleichzeitig läßt es sich feststellen, daß die Durchschnittzahl der Familienhäupter, die die Häuser der einzelnen Ortschaften bewohnten, ausschließlich aus den bis zum Ausgang der 1560-er Jahre angelegten *Ğizye*- und *Taḥrīr*-Deftern zu ermitteln ist, nicht aber aus den während er 80-er Jahre angefertigten, da wir unter der Bezeichnung «*Ḫāne*» für ein *Ğizye*-Zahlendes «Haus» in diesen Deftern kein wirklich vorhandenes Haus, sondern nur das Steuerobjekt, d. h. den *Ğizye*-Zahler zu verstehen haben.

Ohne Zweifel ist die Verwendbarkeit der *Taḥrīr*-Defter größer, als die der *Ğizye*-Defter, denn jene erfassen zu jeder Zeit, unter oder nach Suleyman dem Großen alle Schichten der Bevölkerung. Den Zehenten nach irgendeinem Bodenerzeugnis (z. B. Hanf, Weißkohl, Zwiebel usw.) hat auch der Ärmste entrichtet, im Namenregister finden wir sogar die Namen von Knechten. So vollständig aber auch diese Defter erscheinen, müssen sie doch auf ihre Verwendbarkeit hin geprüft werden.[18]

Im Randgebiet des unter türkischer Herrschaft stehenden Territoriums von Ungarn wurde nicht nur die Kriegssteuer *(dica)*, sondern auch der Zehent für die Kirche eingetrieben. Da die königliche Kammer deren Eintreibung pachtete, ließ sie von den Zehentzahlern und deren Produktenzehenten sogenannte Zehentverzeichnisse anlegen. Unter diesen Zehent-Verzeichnissen finden wir auch solche, die sich zu derselben Zeit auf dieselbe

[17] Ebd. Mxt 613, dieses *Taḥrīr*-Defter ist fragmentarisch: vom Liwa Buda enthält es nur die Konskription des *Nāhiye* Buda, und auch diese nicht vollständig.

[18] Über die *Taḥrīr*-Defter s. Ö. L. Barkan, Türkiye' de Imperatorluk Devirlerinin büyük nüfus ve arazi tahrirleri ve Hâkana mahsus istatistik defterleri: Istanbul Universitesi Iktisat Fakültesi Mecmuasi II, S. 20; L. Fekete, Die Siyāqat-Schrift in der türkischen Finanzverwaltung I (Budapest 1955) S. 75—84.

Ortschaft beziehen wie die *Taḥrīr*-Defter, und so scheinen sie zu deren Kontrolle geeignet zu sein. Im nachstehenden lasse ich das Namenverzeichnis der Zehentzahler des Dorfes Szentgyörgy aus dem *Taḥrīr*-Defter des Liwa Esztergom vom Jahre 1570 und die Namenliste aus dem Zehentverzeichnis vom Jahre 1569 folgen:[19]

Taḥrīr-Defter	Zehentverzeichnis
Qōnpa Petōr, sein Sohn Yānōš, sein Bruder Kelemen	Petrus Kompa
Tōt Židmon, sein Bruder Mātyāš	Sigismondus Toth
Mōrič Imre, sein Sohn Andriyāš sein Bruder Mihāl	Emericus Morich
Petruš Yānōš, sein Bruder Mātī, sein Sohn Mātyāš	Joannes Petrus
	Matheus Petrus
Lōvāṣ Anṭāl, sein Sohn Tōmāš	Anthonius Lowaz
Pādūš Yānōš, sein Bruder Lāslō, sein Sohn Andriyāš	Joannes Paduch
Bārš Andriyāš, sein Sohn Gergel sein Bruder Mātī	Andreas Barsy
	Matheus Barsy
Mesārōš Gergel, sein Bruder Ištvān, Gergel Knecht	Gregorius Mezaros
Sālāg'i Šebešk'ān, sein Sohn Mihāl	Sebastianus Zylady
Peč Mihāl, sein Sohn Ferenč, sein Bruder Andriyāš	Michael Pech
	Andreas Pech
Qovāč Gergel, sein Bruder Miqlōš	Gregorius Kowach
Bitōr Gergel	Gregorius Byter
Mōrīč Alberd, sein Bruder Yānōš	Joannes Morich
Gelīrd Mātī, sein Bruder Berṭalān, sein Knecht Mihāl	Bartolomeus Gylerth
Berṭalān Balaš	Mathias Halo
Gāl Tōmāš, sein Bruder Imre, Petōr Knecht	Gregorius Chypan
Bertōq Gergel, sein Knecht Gergel	Mathias Kokas
Heče Anbrūs, sein Bruder Dīmitōr	Paulus Toth
Mōrīč Mihāl, sein Sohn Andriyāš	Benedictus Kotaz
Tōt Gāl, sein Knecht Ištvān	Nicolaus Zenthgurgy
Lūdāč Bālind, sein Bruder Alberd	Mathias Kaytor
Hāllō Miqlōš, sein Sohn Pāl, sein Bruder Benedīk	Valentin Lowaz
Nāg Antāl	
Bālāš Berṭalān	
Salāni Orban	
Tōd Yānōš	

[19] Das *Taḥrīr*-Defter des Liwa Esztergom, Berlin, Preuß. Staatsbibl., Orient. Hss., Pet. II, Nachtr. 1. (in ungarischer Sprache herausgegeben von L. Fekete unter dem Titel »Az esztergomi szandzsák 1570. évi adóösszeírása« [Steuerkonskription des Sandschaks Esztergom vom Jahre 1570] Budapest, 1943) und das Zehentverzeichnis des Komitats Bars, bezüglich der übrigen Ortschaften dieselben und das Zehentverzeichnis des Komitats Komárom, Budapest, Staatsarchiv.

Bei dieser Zusammenstellung fällt sofort auf, daß im *Taḥrīr*-Defter auch solche Namen zu finden sind, die im Zehentverzeichnis nicht vorkommen und umgekehrt. Dies läßt darauf schließen, daß nicht immer dieselben Zehentzahler den beiden Konskribenten entflohen sind (es gab wahrscheinlich auch solche, denen es gelang, beiden zu entwischen). Wenn wir die beiden Namensverzeichnisse vergleichen, sehen wir, daß 8 Namen im *Taḥrīr*-Defter fehlen; im Dorfe Szentgyörgy haben also nicht 26, sondern 34 Zehentzahler gelebt, das *Taḥrīr*-Defter gibt hier also in Wirklichkeit nur 76% der Familienhäupter an. In einer anderen Ortschaft, im Dorfe Kis Sáró lebten nach dem *Taḥrīr*-Defter 24, nach dem Zehentverzeichnis 25 Familienhäupter, von den letzteren sind aber 10 im *Taḥrīr*-Defter nicht angegeben, die Zahl der Familienhäupter im Dorfe Kis Sáró betrug also 34; hier gibt das *Taḥrīr*-Defter nur 70% der Familienhäupter an; zu den 21 Familienhäuptern des Dorfes Bajcs müssen wir 5 von den 18 Zehentzahlern des Zehentverzeichnisses, zu den 31 Familienhäuptern des Dorfes Kürt 11 von den 30 Zehentzahlern des Zehentverzeichnisses hinzuschlagen, um die volle Zahl der Familienhäupter zu erhalten. D. h. beim Dorfe Bajcs enthält das *Taḥrīr*-Defter zu 80%, beim Dorfe Kürt zu 73% die Gesamtzahl der Familienhäupter.

Der Liwa Esztergom lag allerdings an der Grenze des von den Türken beherrschten Gebietes, auch die Hälfte der Liwas des *Eyālet*s Buda, trotzdem macht uns diese Nebeneinanderstellung darauf aufmerksam, daß wir bei den *Taḥrīr*-Deftern, und bei den *Ğizye*-Deftern natürlich ebenfalls, einem gewissen Fehlerprozent in der Konskription (vermutlich 10% für das ganze Gebiet unter türkischer Herrschaft) Rechnung tragen müssen, wenn wir bei der Feststellung der Zahl der Familienhäupter zu einem richtigen Ergebnis kommen wollen.

Unter Beachtung des Fehlerprozentes bei der Konskription können die *Taḥrīr*-Defter zur Feststellung der annähernd richtigen Zahl der Familienhäupter schon gut verwendet werden. Leider sind aber die *Taḥrīr*-Defter nicht einmal für die Hälfte der Liwas des *Eyālet*s Buda für denselben Zeitabschnitt erhalten geblieben. Unter den *Ğizye*-Deftern besitzen wir aber auch Verzeichnisse, die die *Ğizye*-Steuern mehrerer Liwas aufweisen, aus der Zeit, in der die Zahl der *Ğizye*-Zahler mit der Zahl der zehentzahlenden Familienhäupter identisch genannt werden kann. So ist z. B. in der Verrechnung der *Ğizye*-Rückstände vom Jahre 1577/78 in 16 Liwas des *Eyālet*s Buda die Zahl der *Ğizye*-zahlenden *Ḫāne*s «Häuser» je nach Liwas angegeben:[20] (siehe S. 269)

Nach dem obigen Verzeichnis lebten in den 16 Liwas 66682 *Ğizye*-Zahler, bzw. Familienhäupter. Zur Errechnung der Bevölkerung müssen wir noch in Betracht ziehen, daß Richter, deren Zahl auf 5% veranschlagt werden kann,

[20] Wien, Nat.-Bibl. Türk. Hss. Mxt 587.

Name des Liwas	Zahl der *Ḫāne*s	Name des Liwas	Zahl der *Ḫāne*s
Liwa des Paschas[21]	10888	Simontornya	1987
Szeged	8425	Pécs	5208
Mohács	2588	Nógrád[22]	2748
Siklós	3105	Szolnok[23]	3965
Koppán	2247	Fülek	3959
Esztergom[24]	4124	Szigetvár	4712
Istōnli Belgrād[25]	2558	Szekszárd	3188
Szécsény	2053		
Hatvan	4927	Summe	66682

und die Knechte, die etwa 1% ausmachten,[26] (da ein Teil von ihnen unverheiratet gewesen sein mag) keine *Ğizye*-Steuer zahlten.

Die von größeren Gebieten, von *Eyālet*s angelegten *Ğizye*-Verzeichnisse, bzw. Verrechnungen scheinen also von Fall zu Fall zur annähernd richtigen Bestimmung der Bevölkerungszahl geeignet zu sein, wenn wir ihren Quellenwert geprüft haben. Ohne diese Prüfung können uns aber grobe Irrtümer unterlaufen. So könnten wir z. B. aus der Gegenüberstellung der Zahl der 1559 im Liwa Buda konskribierten 5755 *Ğizye*-Zahler[27] mit der Zahl der 1577 verzeichneten 10 888 *Ğizye*-Zahler auf die Zunahme der materiellen Güter der Bevlökerung oder auf die Verdoppelung der Bevölkerungszahl Schlüsse siehen, wenn wir die geschichtliche Entwicklung der *Ğizye*-Steuer außer acht ließen.

[21] D. h. der Liwa Buda.

[22] Das *Taḥrīr*-Defter des Liwa Nógrád vom Jahre 1579 (Budapest, Széchenyi Bibliothek, Defter Nr. 3.) enthält 2535 Zehentzahler, da aber bei 14 als nicht unbewohnt bezeichneten Ortschaften keine Namen aufgezählt sind, kann die Angabe des Verzeichnisses über 2748 Seelen annehmbar sein.

[23] Die Verrechnung gibt die Zahl der *Ğizye*-Zahler des Liwa Szolnok nicht volltändig an, nur »dreitausend sechshundert...« und hier bricht es ab. Statt dieser habe ich das Ergebnis der Konskription des Jahres 1571 angeführt.

[24] Das *Taḥrīr*-Defter des Liwa Esztergom vom Jahre 1570 enthält 4206 Zehentzahler (L. Fekete: Az esztergomi szandzsák [Der Sandschak Esztergom], S. 20.); dies bezeugt ebenfalls die Annehmbarkeit der Angaben der obigen *Ğizye*-Verrechnung.

[25] D. h. Székesfehérvár (Stuhlweißenburg).

[26] Auch die Geistlichen zahlten keine *Ğizye*-Steuer, ihre Zahl können wir aber nicht abschätzen. Die Adeligen — die früher steuerfrei gewesen waren — konnten im 16. Jahrhundert unter der Türkenherrschaft *Ğizye*-Zahler sein, wie es das Beispiel des Dorfes Szentgál zeigt; seine Bewohner waren vom König Geadelte, in den Deftern sind sie doch als *Ğizye*-Zahler verzeichnet (Zs. Pákay, op. cit. S. 138).

[27] A. Velics, Magyarországi török kincstári defterek I [Türkische Kameraldefter in Ungarn]. Budapest 1886, S. 123.

NOTES SUR LE FOLKLORE MONGOL

PAR

G. KARA

Dans la philologie mongole les questions du folklore et de la littérature populaire mongoles ont toujours été à l'ordre du jour, et ce matériel qui n'est déjà guère facile à embrasser, augmente sans cesse.[1]

Néanmoins nos connaissances sont défectueuses, puisqu'il existe maints territoires linguistiques mongoles pour lesquels nous ne disposons d'aucun matériel, tout au plus de fort peu,[2] sans compter les difficultés qui surgissent lors de l'interprétation du matériel déjà publié et accessible, mais fort hétérogène en ce qui concerne le mode de la publication.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que le folklore mongol «est encore loin d'avoir été suffisamment étudié» (A. Mostaert, *Folklore ordos*, Pékin 1947, p. I), bien que son étude ne soit plus dans un aussi «triste état» que l'avait trouvé B. Ja. Vladimircov en 1909 (Живая Старина, XVIII, p. 87), et que la situation de l'histoire de la littérature mongole ne soit plus aussi «lamentable» que l'avait vue M. N. Poppe en 1932 (Произведения народной словесности халха-монголов, Leningrad 1932, pp. VI—VII).

Bien entendu ceci ce rapporte également aux problèmes des genres de la poésie populaire mongole amplement discutés par nombreux chercheurs. B. Laufer a déclaré: «Die Erzeugnisse der volkstümlichen Literatur der mongolischen Stämme setzen sich aus Heldensagen, Liedern, Märchen, Erzählungen und Rätseln zusammen» (*Keleti Szemle* VIII [1907], p. 249). Depuis lors on n'a pas cessé de s'occuper des épopées, des chants épiques, lyriques et lyrico-épiques, des odes, bénédictions, injures, proverbes etc. en somme des différents produits de la littérature populaire mongole vivante et encore florissante de nous jours, dont l'énumération ne tiendrait guère dans une courte phrase.[3]

Il n'est pas dénué d'intérêt de comparer du point de vue des genres le groupement des chansons populaires dans différents recueils. B. Ja. Vladimircov communique que les Oïrat de la Mongolie occidentale distinguent eux-mêmes trois espèces de chants: *ȧi̯dm̥ dūn*, песни величавые, лиро-эпические etc., c'est-à-dire chants d'un style relevé, lyrico-épiques etc., *šaštr̥ dūn*, c'est-à-dire chants religieux, bouddhiques et *šalik dūn*, c'est-à-dire chansons

légères, satiriques et amoureuses (Образцы монгольской народной словесности, С.-З. Монголия, Leningrad 1926, p. V).[4]

La tentative de M. P. Berlinskij de présenter dans son étude[5] le répertoire complet du fameux rhapsode, Lubsang-Khūrči est remarquable, mais la répartition des quelques cinquante chansons publiées n'est pas très heureuse: «chants et contes féodaux-aristocratiques et théocratiques, éléments démocratiques dans l'oeuvre musicale-poétique mongole et l'oeuvre de la paysannerie révolutionnaire (*a.* contes, *b.* chansons lyriques, *c.* «dzapkhaidū» c'est-à-dire chansons folâtres, *d.* chansons sur le mouvement de révolution nationale)».

M. N. Poppe par contre divise son recueuil de chansons populaires bouriates du Selenga en 38 groupes selon leur sujet ou leurs motifs: plus de 20 sont politiques, dans le reste on trouve aussi à côté des catégories habituelles (descriptions de la nature, chansons de famille, chansons satiriques, chansons sur des chevaux), des chansons à boire,[6] une *«gulianka»*, une chanson sur l'avion,[7] etc. (Язык и колхозная поэзия бурят-монголов селенгинского аймака: *ONSM* IV, Leningrad 1934, pp. 13—14).

On retrouve également le groupement d'après le sujet et les motifs dans le *Folklore ordos:* parmi les 15 groupes figure aussi l'élégie empruntée aux catégories européennes tout comme, par exemple, l'épopée, l'ode (cf. Michajlov, *op. cit.*, p. 41) et la ballade (cf. Heissig, *op. cit.*, p. 154), mais dont le sens n'est pas nécessairement identique; dans certains cas, il est même nécessairement différent du genre européen.[8]

Un recueil publié en Mongolie Intérieure en 1949: 蒙古民歌集. *(Mong-kou min-ko tsi)*, *Mongγol arad-un daγun-u tegübüri,*[9] mis au point d'après un modèle chinois contient 156 chansons populaires en 6 groupes thématiques[10] provenant des territoires *bārin, kešikten, čakhar, kharčin, arkhorčin, ǰalait* et *mongolǰin.*

Dans plusieurs recueils on retrouve la catégorie des «chansons à sujets divers», comprenant des chansons qui n'entrent dans aucune autre catégorie. Le nombre de ces textes dépasse quelquefois celui des autres, ce qui suppose l'existence d'autres types.

C'est dans cette catégorie que l'on peut ranger le chant dont j'ai noté une variante khalkha (A_1) au cours de l'été 1957. Je le dois à M. Sumiā, âgé d'une trentaine d'années, habitant Oulanbator, né dans l'ancien *Dzasaktkhān aimak* (aujourd'hui *Dzabkhan* et *Gobi-Altaï)*, qui nous l'a chanté à maintes reprises pendant notre voyage à travers la Mongolie occidentale car nous avons eu la chance de l'avoir comme chauffeur. Il avait appris le chant de son père, dans son pays natal. On le chante encore dans les *Darwi* et *Cokt sumun* de *Gobi-Altaï aimak* (A_2, var. de *Cokt sumun).*

En voici le texte:

šalɒza't ʙāχą šarga[11]
ųrtīn ɒū

1. *šalɒza't wāχą̄ šargārą̄*[12]
šarg^{a}īη gowīɢ[13] *tųllār^{a}ē χō*[14]
šargan nūrtē ʙųg^{ų}ēgą̄[15]
šaraχɒųls^{ʿ}igēɒ[16] *namnār^{a}ē*[17] *χō*

2. *χȯχχȯn ts^{ʿ}ōχor mgr^{i}ōrō*
χū^{i}sīη[18] *gowīɢ tųllār^{a}ē χō!*[14]
χȯχχȯn nūrt^{ʿ}ē[19] *ʙųg^{ų}ēgą̄*[15]
χȯnɒȯlɒūls^{ʿ}īgēɒ[20] *namnār^{a}ē*[17] *χō!*

3. *ūlin ȕg^{ų}ī*[21] *t^{ʿ}eŋgerēs*
χųr-įųnɒān orōʙ?
ųsann-ȕg^{ų}ī[21] *ɢaɒɒzarās*
ųl^{i}ās jųnɒān ųrgāw?

4. *ar^{a}inn-ȕg^{ų}ī*[21] *ɢaɒzart*
argal' jųnɒām bȧėgā?
argal'į χȕrȕmt^{ʿ}ē aχ^{a}īgą̄
anɒų̄[22] *ɒȧėrāɒ namantš^{ʿ}ilā.*[23]

5. *ȧėlį χȕmūη*[24] *ȧɒžiχtš šū,*
ajār semēr jawār^{a}ē!
ɢerīη ^{k}χȕmūη[24] *ɢegēlgen šȕ,*
ɢentχem ʙi'tgī ɒų̄lgār^{a}ē!

6. *ɢal^{a}īη ^{k}χȕmūη*[24] *ɢaslaη šū̄,*
ɢants^{ʿ}āranɒaʌ ʙi'tgī[25] *ɒų̄lgār^{a}ē!*

Le petit alezan[26] moucheté[27]
«chant long»[28]

1. Sur ton petit alezan moucheté
traverse le désert Šargīn-gobi,[29]
ce cerf à la tête d'alezan,[30]
en le blessant brusquement,[31] tue-le à coup
de flèche du dos de [ton] cheval![32]

2. Sur ton cheval bleu tacheté[33]
traverse le désert Khuisīn-gobi,[34]
ce cerf à la tête bleue,
en lui barrant la route brusquement,[35] tue-le à coup
de flèche du dos de [ton] cheval!

3. D'un ciel sans nuage[36]
comment pourrait-il pleuvoir?[37]
D'une terre sans eau
comment le peuplier pousserait-il?

4. Dans un endroit sans montagne[38]
comment trouverait-on l'*argali?*[39]
Mon frère à la veste d'*argali*[40]
je le tué par erreur à coup de flèche du dos de [mon] cheval.

5. Les voisins veillent sûrement,[41]
marche avec attention et précaution![42]
L'homme de la tente[43] le cherchera certainement,[44]
ne le lui dis pas brusquement.

6. L'homme [à côté] du feu[45] se lamentera sûrement,
ne le lui dis pas s'il est seul.[46]

Un texte en écriture cyrillique provenant d'un petit recueil manuscrit de chansons avec musique et paroles — reçu en cadeau des chanteurs du théâtre de Kobdo en 1957 — donne une autre variante (A_3):

Халхын домогт дуу[47]
Шалзат баахан шарга

1. *Шалзат баахан шаргаараа*
Шандын[48] *говийг тууллаа даа,*[49]
Салаа эвэртэй ооныг[50]
Шарахдуулсгээд[51] *намналаа даа.*

2. *Хөхөн дэлтэй бороороо*[52]
Хүйсийн говийг тууллаа даа,
Хөх халзан ооныг[53]
Хөвхөлзүүлэсгээд[54] *намналаа даа.*

3. *Ар нь үгүй газарт нь*
Аргал нь[55] *юундаа байдаг вэ?* (= A_1 4*ab*)
Амьтан хүнгүй газарт
Хоюулаа юунд явлаа даа?[56] (A_1: *deest*)

4. *Аргалан дээлтэй*[57] *ахыгаа*
Андуу хараад намнана уу?[58] (~ A_1 4*cd*)
Марлийн[59] *арьсан малгай минь*
Магад аминдминь хурэв үү?[60]

Une autre variante de Mongolie Intérieure (A_4) se retrouve dans la collection de M. Yang Yin-lieou, malheureusement l'original manque, et la traduction chinoise et probablement paraphrasée:[61]

黃花鹿

1. 認爲是黃花鹿，就射箭了；把年小的弟弟射死了！
2. 認爲是好看的鹿就射箭了；把可愛的弟弟射死了！
3. 同母生的兄弟倆，把弟弟射死的我成了他的敵！
4. 沒有水的地方柳樹爲什麼要長呢？
   沒有人的山野裡爲什麼把弟弟射死了？

Le cerf à la robe fauve tacheté

1. J'ai pensé avoir tué un cerf fauve tacheté[62] avec ma flèche[63] et c'était mon frère-cadet.

2. J'ai pensé avoir tué un beau cerf avec ma flèche et c'était mon frère bien-aimé.

3. Nous [étions] deux frères nés d'une mère, et [maintenant que] j'ai tué mon frère avec une flèche, je suis devenu son ennemi.

4. Dans un pays sans eau pourquoi le saule veut-il pousser? Dans les montagnes désertes pourquoi ai-je tué mon frère?[64]

Voilà quelques divergeances importantes dans les variantes: a) alternance de *cerf* (A_1 et A_4) et de gazelle *dzēren* (A_2 et A_3), b) le meurtrier est *l'aîné* (A_4) ou le *cadet* (A_1, A_2 et A_3), c) contrairement au caractère dialogué de A_1, A_2 et en partie de A_3, la variante A_4 est un «monologue», peut-être, seulement jusqu'à ce que les strophes ultérieures ne seront pas accessibles.

En ce qui concerne l'étendue des différentes variantes, il est certain que, dans leur forme présentée ici, aucune n'est complète. C'est ce que prouve aussi le fragment de strophe de deux lignes de la variante A_1.

Le thème commun est: fratricide fortuit pendant la chasse. Il s'agit peut-être d'une apparence de fortuité, c'est à quoi semble faire allusion la variante A_3 3*cd*: «Pourquoi sommes-nous allés nous deux dans un lieu inhabité», ainsi que le ton accusateur de la 4e strophe de la variante A_3, mais ce ne sont pas des preuves suffisantes.

La variante A_1 représente le thème en plusieurs étapes: *a)* début de la chasse au cerf (première et deuxième strophes parallèles); *b)* préfiguration de la tragédie (la pluie impossible et le peuplier insolite, strophe 3.) et le coup de fléche malencontreux dont la victime n'est pas l'*argali* présumé mais le frère aîné (strophe 4.); *c)* exhortations adressées au frère cadet (strophes 5. et 6.).

Au centre du thème d'une chanson aga-bouriate apparentée aux variantes exposées plus haut, nous voyons des dispositions testamentaires du moribond — ici également le frère aîné. J'en ai noté le texte dans la ville *Čoïbalsan* (ancien *Bayan Tümen* au bord du *Kerülen)* en Mongolie orientale, en octobre 1958, d'après les paroles de M. Pürewžaw, chanteur populaire aga-bouriate, âgé d'une trentaine d'années, appartenant au théâtre de la ville. Autant que je sache, les Khalkhas de cette région ne connaissent ni ce chant-ci, ni d'autres chants apparentés. Le texte (B):[65]

χ̱ūjā[66] *šil*

1. *-χ̱ūjā šilīn araχanda*
χ̱ūlahaŋ χānahā u̯rgajūm?
χ̱u̯lnē arėhējі nęmęrężę
aχe^{i}*m χānahā hū̱gajūm?*

2. *-χājā*[66] *šilīn araχanda*
χȧę̇lāhaŋ χānahā u̯rgajūm?
χawarg^{a}*īn arėhējі nęmęrężę*
aχe^{i}*m χānahā hū̱gajūm?*

3. *«ardi̯g̱ ardi̯g̱ šargajīm*
adū̱χandan tȧw^{i}*ār*^{a}*ē!*
āwaχanem asū̱galχān
andū̱ bolō gėn^{e}*gērē*^{i}*!»*

4. *«ėmńėg ėmńėg šar*^{a}*g*^{a}*ījim*
iži̯lχ̱ęndęn tȧw^{i}*ār*^{a}*ē!*
izīχ̱ęnęm asū̱galχān
indŭ βolō gėn^{e}*gērēi!»*

5. *«dę̄dęl talīn abdarsō*
dęŋ^{k}*χ̱ęn sagān ėrχė bī*^{i}*.*
dęŋ^{k}*χ̱ęn sagān ėrχījīm*
izīχ̱ęndęm bȧr^{i}*ār*^{e}*ē!»*

6. *«χažū̱ talīn abdarsō*
χȧl'^{i}*ū̱ bu̯lgan malgaę̄ bī*^{i}*.*
χȧl'^{i}*ū̱ bu̯lgan malg*^{a}*ījim*
χȧńilχandam bȧr^{i}*ār*^{a}*ē!»*

7. *«du̯ndal talīn abdarsō*
du̯ŋ^{k}*χan sagān ėrχė bī*^{i}*.*
du̯ŋ^{k}*χan sagān ėrχījim*
dū̱χ̱ē̱χ̱ęndęm bȧr^{i}*ār*^{a}*ē!»*

8. *-χûnē ûrī zowōŋg^{u}ē*
χûrgežil tûr^{u}gûn ûgūžin
χûrgežil ûgęhęnęn darāgār
χûbūn ûrīji tûrūžin.

La montagne Froide

1. Sur la pente du nord de la Montagne Froide
comment (= d'où) ont pu pousser les roseaux?
Couvert de la peau d'un hémione
mon frère comment y est-il parvenu?

2. Sur la pente du nord de la Montagne Glacée
comment a poussé l'ormeau?
Couvert de la peau du cerf-musc[68]
mon frère comment y est-il parvenu?

3. «Mon alezan fougueux, fougueux
laisse-le aller parmi les autres![69]
Si mon petit père demande [ce qui est arrivé],
dis-lui que c'était un accident!»

4. «Mon alezan non dressé, non dressé
laisse-le aller auprès de son égal!
Si ma petite mère demande [ce qui est arrivé],
dis-lui que ce n'était pas exprès!»

5. «Dans le coffre supérieur
il y a un chapelet tout[70] blanc.
Mon chapelet tout blanc
donne- le à ma petite mère!»[71]

6. «Dans le coffre latéral
il y a un bonnet de loutre et de zibeline.
Mon bonnet de loutre et de zibeline
donne-le à mon petit camarade!»

7. «Dans le coffre du milieu
il y a un chapelet tout[72] blanc
Mon chapelet tout blanc
donne-le à ma petite soeur!»

8. — Sans tourmenter le coeur d'un autre[73]
il le donnera bientôt[74]
et quand il l'aura donné
un rejeton mâle naîtra.[75]

Au-delà de l'analogie du sujet, on est frappé par la correspondance des motifs 1*ab*: «Sur la pente nord de la Montagne Froide comment ont [pu] pousser les roseaux?» et 2*ab*: «Sur la pente nord de la Montagne Glacée comment a [pu] pousser l'ormeau?» avec A_1 3*cd*: «D'une terre sans eau comment le peuplier pousserait-il?» et A_4 4: «Dans un pays sans eau pourquoi le saule veut-il pousser?». Dans les deux premières strophes qui servent en quelque sorte de préambule, la chasse n'est alléguée que par le cerf-musc (d'abord hémione à cause de la rime alliterative) qui représente le meurtre de façon symbolique. La correspondance de l'alezan *(šarga)* ne semble pas non plus être l'effet d'un hasard. Quant à la question de savoir, quelles relations il peut y avoir entre le chant aga-bouriate que nous venons de citer et le chant khalkha de l'ouest et celui de la Mongolie Intérieure (probablement *čakhar)*, nos connaissances actuelles ne nous permettent pas d'y donner de réponse satisfaisante.

Une autre question qui se pose a trait aux rapports des oeuvres exposées et des autres produits de la poésie populaire mongole. Y a-t-il dans la littérature populaire mongole des chants pareils, c'est-à-dire des chants relativement courts ayant une histoire pour thème?

Tout en leur étant apparenté, l'apologie des héros ne rentre pas dans cette catégorie, car quoique rappelant un certain évènement, elle ne chante pas de faits cohérents et «frappants», formant une histoire relativement intégrale. Les chants sur *Šuno* et *Galdambā bātor* oïrat (cf. Vladimircov, *Obrazcy*, nos 53, 70, 92, 114) et certain chants sur *Toroi bandi* (cf. note 8), ainsi que la «ballade moderne» glorifiant *Toγtoqu bayatur* (Heissig, *op. cit.*, pp. 175—178) en sont des preuves éclatantes.

Par contre on peut considérer comme rentrant dans cette catégorie la «ballade» également aga-bouriate sur *Šildei zangi* (cf. N. N. Poppe, Бурят-монгольский фольклорный и диалектологический сборник: *TIV* XXI, *ONSM* V, Moscou—Leningrad 1936, p. 18, no 9) ou *Siledei* comme on le lit chez Pozdneev (Образный народной словесности монголов, p. 27, n° 42: pp. 197—199). En 1728 le bouriate *Siledei ǰanggi* se rendit avec son peuple dans la région de *Kerülen* relevant à cette époque de l'autorité de la Chine, puis *nituγ-ača salaγsan-daγan uyiduǰu* «affligé d'avoir déserté de son pays natal» il voulait y retourner, mais à la frontière sino-russe établie peu avant, en vertu du traité de Bura de 1727,[77] il fut capturé et mis à mort.[78]

Les deux variantes très proche l'une de l'autre, commencent par la représentation symbolique de l'exécution:

(Chez Pozdneev la 3e strophe)

γunan γunan qaraqan:
ǰe ayidu ǰe:
γurban köl-dü čidürtei:

γolsiγ baγa Siledei inu:
ǰe ayidu ǰe:
γurban dabqur čerig dotur-a·:·

«Son petit cheval noir de trois ans, de trois ans
oui, certes oui,
ses trois pattes sont en entrave.
Le gentil petit *Siledei*,[79]
oui, certes oui,
entre trois rangs de soldats.»

(Chez Poppe la 1e strophe)

gunaŋ gunaŋ χara
gurbaŋ sūdχe soiltotoi,
gurban dabχar sereg-sō
šildei zaŋgi gansārā.

«Le cheval noir de trois ans, de trois ans,
depuis trois jours[80] il est attaché,[81]
entre trois rangs de soldats,
Šildei zangi est tout seul.»

C'est d'ici que remontent aux antécédents quatre strophes paraphrasées:
(Chez Pozdneev la 5e strophe)

qoni-yuγan olan-du:
ǰe ayidu ǰe:
qotan sibege bosqoluγ-a:
qolčir baγ-a-yin erke-dü:
ǰe ayidu ǰe:
obuγ-a kili alquluγ-a·:·

(Chez Poppe la 6e strophe)

χońinoiŋgō olondu
χoro šibē̤ bodχolai,
χolšoroiŋgō jiχede[82]
χobō χile alχalai.[83]

Entre les deux textes ne divergeant d'ailleurs que très peu, nous avons, pour la traduction, choisi celui de Pozdeneev comme base:

«Quand il avait beaucoup de moutons,
oui, certes oui,

il a fait bâtir un camp,
mais cédant à son étourderie et à sa jeunesse
oui, certes oui,
il a franchi la frontière.»

C'est également une histoire tragique qu'évoque la chanson ordos *Khantarmā* (Folklore ordos, no 136, pp. 419—420): «Chanson sur Gunkhulai, femme secondaire d'un prince de Wang, laquelle ayant eu une intrigue avec un lama nommé Samtan, avait été condamnée à mourir dans les fers. Le lama qui avait en outre voulu jeter un maléfice sur le prince, avait été exécuté.»[84]

La chanson khalkha *Sender okhin*[85] conte aussi une histoire:

1. *tsʿē waŋgī̯ χošū̯nī*
tsʿetsʿen ᴅzalaŋgī̯ oχi̯ soŋ ᴅē χō̄,
arwan nȧė̯man nastᵃēᴅā
alⁱa senᴅer nertʿē ᴅē χō̄.

2. «*arwa̯ jůmᴂū̄*[86] *χarāᴅ-ā*
alagān tʿosᴅoɢ̯ āw-ū̯ ᴅā χō̄?
χo̯ri̯ jůmᴂū̄ χarāᴅ-ā
χormᵒēg̯ōn tʿosᴅoɢ̯ ēᴅž-ū̄ ᴅē χō̄?»

3. «*tsʿag̯ān tʿorg̯on tsʿamtsʿīgē*
χenᴅēŋ ɢėᴅžᵉl ojiχoᴂ ᴅē χō̄?
tsʿal ᴂū̯ral ᴂajjintʿᵃē
tsʿagīg jāχiᴅž[87] *ᴂarᵃχaᴂ ᴅē χō̄?*»

4. «*χůren tʿorgon tsʿamtsʿīgē̯*
χenᴅēŋ ɢėᴅžᵉl ojiχoᴂ ᴅē χō̄?
χȯχšȯm ᴂū̯ral ᴂajjintʿaē
nasīg jāχīᴅž ᴂarᵃχaᴂ ᴅē χō̄?»

5. *arwa̯ χošū̯ ᴅȧmᴅžū̯laχār*
aᴅū̯tšʿi χū̄ᴅē ȯgō̄sēⁱ ᴅē χō̄!
χo̯ri̯ χošū̯ ᴅȧmᴅžū̯lᵃχār
χo̯ńtši̯ χū̄ᴅē ȯgō̄sēⁱ ᴅē χō̄!

Selon une autre variante:[88]

5. *arwaŋ ɢu̯šʹū̯nī ᴅȧmᴅžʹūlsnās*
aᴅū̯tšʹi̯ χū̄ᴅē ȯgū̄lsī̯ ᴅē χō̄!
χo̯riŋ ɢu̯šʹū̯nī ᴅȧmᴅžʹū̯lsnās
χo̯ńtšʹi̯ χū̄ᴅē ȯgū̄lsī̯ ᴅē χō̄!

1. Elle était la fille de *Cecen-dzalang*
de *Cē wang khošūn*,
elle avait dix-huit ans,
la gaie *Sender*.

2. «Celui qui en voyant dix lingots d'argent
tend la main, est-ce un père?
Celle qui en voyant vingt lingots d'argent
tend son tablier, est-ce une mère?»

3. «Ma chemise en soie blanche
pour qui dois-je la coudre?
Est-ce pour vivre ensemble
avec un riche tout blanc?»[90]

4. «Ma chemise en soie brune
pour qui dois-je la coudre?
Est-ce pour vivre ensemble
avec un vieux riche blanc?»

5. Par l'entremise de dix *khošūn*[91]
qu'on la donne au gardien de chevaux, son bien-aimé![92]
Par l'entremise de vingt *khošūn*
qu'on la donne au berger, son bien-aimé!

Selon l'autre variante ceci a eu effectivement lieu:

5. Par l'entremise de dix *khošūn*
on la donna au gardien de chevaux, son bien-aimé.
Par l'entremise de vingt *khošūn*
on la donna au berger, son bien-aimé.

Les chants ayant également une histoire pour thème, mais plus longs et dialogués sont apparentés avec ces chants-ci, mais représentent un autre type ou genre. Tel est le chant publié dans le *Mong-kou min-ko tsi* déjà cité (no 129). Il a été noté chez les *Bārin*, et a pour héros *Danābala*, né au début du siècle au *Khorčin khošūn* septentrional de la fédération tribale *J̌erim*, et connu déjà à 18 ans comme un tireur fameux. Quand il partit pour faire son service militaire, il promit à sa bien-aimée de revenir en tout cas au bout de deux ans. N'ayant pas reçu de permission il s'évada. Chemin faisant il eut soif et se rendit près d'un puits où il rencontra sa bien-aimée, mais en même temps il apprit qu'on l'avait mariée à un autre. *Danābala* espérait encore pouvoir la reprendre, mais il fut saisi et exécuté comme déserteur.

Selon la note chinoise, cette oeuvre existe en beaucoup de variantes, et les chanteurs populaires peuvent la chanter pendant trois nuits de suite (民間藝人可以唱三夜). Dans le recueil, ce chant se trouve dans le groupe *qarilčan dayulaqu inay-un dayuu* (chin. 情歌聯唱 *tsing-ko lien-tch'ang:* n°s 122—130) «chansons d'amour se répondant».

Un chant de forme analogue — à en juger par la traduction chinoise — est celui provenant de la région du Khingan et publié dans le recueil de la Mongolie Intérieure de M. Yang Yin-lieou, sur *Altan-sukhai* (阿拉坦歸海 n° 30, pp. 33—50: ses parents chassent sa femme pendant qu'il est soldat mais il réussit à la reprendre) ou le chant à trois personnages *Samiā noyan*, intitulé aussi *Bēǰing lama* d'après un autre de ses personnages (deux «hautes personnalités» se disputent l'amour douteux de la belle *J̌uyār*, cf. Berlinskij, *op. cit.*, no 34).

C'est du problème des chants ayant une histoire pour thème que s'occupe M. Bawūdorj dans sa précieuse étude sur *Toroi bandi* dariganga, où il parle de «chants historiques» *(tüücht duu)* qu'il définit comme des poèmes chantés dont le thème est basé sur des personnages et des événements historiques et sur des faits réels.[93] Pour lui, c'est le noyau historique qui compte et il s'est fixé la tâche, bien souvent difficile, de mettre à jour ce noyau, cette base historique.

On ne peut pas non plus laisser de côté le fait que de telles oeuvres, même si autrefois elles contenaient un noyau historique, continuent à vivre, à se transformer et à se développer indépendamment de celui-ci, comme tous les autres produits de la poésie populaire: d'autre part, il arrive que le noyau historique forme dans le cadre même du poème chanté, le sujet d'oeuvres de genres différents.

Enfin il n'est pas sans intérêt de rapprocher des chants mongols relativement courts ayant une historique pour thème quelques produits semblables de la poésie populaire de la Chine septentrionale, soumis pendant des siècles aux différentes influences «barbares»,[94] mais déployant de leur côté une influence en sens inverse, notamment vers la poésie «barbare».

C'est parmi ceux-ci qu'il faut ranger la chanson intitulée 茉莉花 *Mo-li-houa* «La fleur de jasmin» très populaire au *Ho-pei* et connue en plusieurs variantes. Elle conte l'amour de 崔鶯鶯 *Ts'ouei Ying-ying* et 張秀才 le *sieou-ts'ai Tchang*, la querelle avec les parents de la jeune fille, la fuite et la fin heureuse.[95]

C'est également dans cette catégorie que rentre le chant bien connu au *Ho-pei* et dans la région du *Po-hai*, intitulée 探清水河 *T'an ts'ing-chouei ho* «Mesurer la profondeur du fleuve à l'eau pure»[96] ou autrement 清水河 *Ts'ing-chouei ho* «Le fleuve à l'eau pure»[97] qui a pour thème l'amour tragique de 大蓮 *Ta-lien* et 小六 *Siao-lieou:* poussée par les menaces de ses parents, *Ta-lien* fuit dans le suicide, elle se jette dans le fleuve, où elle est suivie par son bien-aimé.[98]

Une chanson qui évoque les temps anciens est celle de 孟姜女 *Mong Kiang-niu* qui attend son mari mort lors de la construction du Grand Mur: 孟姜女哭長城 *Mong Kiang-niu k'ou Tch'ang-tch'eng* «Mong Kiang-niu pleure au Grand Mur»[99] que les recueils réunissent, ensemble avec les précédentes, sous le titre de 傳說故事類 *tch'ouan-chouo kou-cheu lei* «catégorie de chants ayant une légende ou une histoire pour thème».[100]

NOTES

[1] Cf. une bibliographie nouvelle chez R. A. Rupen, *Antoine Mostaert CICM and Comparative Mongolian Folklore: CAJ* I (1955), pp. 2—8; cf. encore G. I. Michajlov, Литературоведческие концепции Б. Я. Владимирцова dans Филология и история монгольских народов. В памяти академика Бориса Яковлевича Владимирцова, Moscou 1958, pp. 41—88.

[2] Cf. W. Heissig, *A Contribution to the Knowledge of East-Mongolian Folkpoetry: Folklore Studies* X (Pékin 1950), pp. 153—178, p. 153.

[3] On attend avec beaucoup d'intérêt l'oeuvre annoncée de M. Rinčensambū: *Genres of Mongolian Folksongs* (en mongol), dans *Studia Mongolica* II (cf. *List of scientific publications for* 1959, *Ulanbator)* d'autant plus que ce sont les érudits khalkhas qui ont la chance de connaître le mieux l'un des domaines importants de la littérature mongole, le folklore khalkha.

[4] Le mot *ȧi̯dm* »lent, majestueux« n'est pas enregistré dans nos dictionnaires connus, c'est un dérivé de verbe, cf. Ramstedt, *Kalm. Wb.*, 4*a*: *ajd*^{n}- »ein wenig warten, eine kurze Zeit vergehen lassen, *nicht eilend*, od. jetzt etw. machen«; khalkha lit. *ajada-* «стихать; утихомириваться; etc.« (Luvsandêndêv, 51*a*); le bour. lit. *ajada-* «приноравливаться, etc.« (Čeremisov, 76*a*) et le mong. *ayada-* »plaire« (Kow. I, 127*b*) ont des sens différents. Le verbe kalmouk ne correspond pas au mot mong. *ayida-*, comme on le trouve chez Ramstedt, car la diphtongue mong. *ayi-* donne régulièrement *ā-* dans le kalmouk.

[5] P. Berlinskij, Монгольский певец и музыкант Ульдзуй-Лубсан-Хурчи. Опыт анализа монгольского устного музыкально-поэтического творчества. Со вступительной статьей, текстами, русским переводом и нотными записями. Русский перевод текстов Солбонэ-туя (П. Н. Дамбинова), текст и перевод под редакцией Гомбоджаб Мерген, Moscou 1933, 128 p. — C'est M. l'académicien Szabolcsi qui a bien voulu me prêter ce livre.

[6] Cf. encore Berlinskij, n° 16: *Melekei* »La grenouille«.

[7] Cf. encore Berlinskij, n° 45: *Airoplaan* »L'avion«.

[8] L'application des catégories de genre européens sur les oeuvres littéraires orientales s'accompagne des mêmes dangers que l'application des catégories de la grammaire latine aux langues de type différant du latin.

Dans le *Folklore ordos* une des *chansons sur des voleurs* est une variante des chansons assez populaires chez les Mongols orientaux, c'est la chanson sur *Toroi bandi*, cf. Vladimircov, *Obrazcy*, n°s 14, 76; Berlinskij, n°s 8, 8*a*; C. Damdinsürên, *Mongol chêl bičgijn tuchaj*, Oulanbator 1957, pp. 18 et 59—60; *Bawūdorǰ*, *Toroi bandijn tuchaj*, Oulanbator 1958, 37 p.

[9] 東北文協文工團,民間音樂資料之一 *Tong-pei wen-hie wen-kong t'ouan, Min-kien yin-yo tseu-leao tche yi*, 內蒙古日報社 *Nei-mong-kou je-pao chö*, Avant-propos de Batu, 安波 *An Po*, 許直 *Hiu Tche* et *Qurča*. M. L. Vas a bien voulu me prêter le livre.

Dans cette édition bilingue (mongol-chinois), non seulement le titre des chansons à graphie mongole est aussi en graphie cyrillique; mais enore la première strophe qui figure immédiatement sous les notes, comme, par exemple, n° 27 (p. 61), chanson *bārin:* (comme dans le khalkha, la lettre ж désigne une affriquée)

Чигчγγхий

Чагаан сайхан чигчγγхий мөөмөө,
Чагаан сардаан жирэгнээ хөө.
Чагаан сарын болоод ирэх γес
Мөөмөөн санаад уйлнаа.

En écriture mongole:

Čigčükei

čaγan sayiqan čigčükei ne mömö
čaγan sar-a-daγan ǰirgen-e köi.
čaγan sarayin boluγad irekü üyes
mömö-ben sanaγad okilan-a:

Le martin-pécheur

Le beau martin-pécheur blanc, oh maman,
chante dans le Mois Blanc (= au nouvel an),
quand le Mois Blanc approche,
je pleure en pensant à ma maman.

[10] Un de ces groupes est le mong. *amidural-un ǰüil,* en chin. 生活類 *cheng-houo lei* »chansons sur la vie«, catégorie chinoise, cf., par exemple, 山西民間歌曲選集 *Chan-si min-kien ko-k'iu siuan-tsi,* Pékin 1957, où une des catégories est 社會生活類 *chö-houei cheng-houo lei* »chansons sur la vie sociale«, ou dans 河北民歌曲選 *Ho-pei min-ko k'iu siuan,* Pékin 1951: *cheng-houo lei.* Un parent européen de ce terme assez vaste est la бытовая песня russe.

[11] *šarg̱a* ~ *šarγa* ~ *šaraɾ*

[12] Chanté: *šarag̱ārā; -ārā* ~ *-ārā̱* etc., cf. Š. Barajšir, *Chalchyn ajalguuny zarim chêsgijg sudalsan têmdêglêl,* Oulanbator 1957, pp. 5—6.

[13] A_2 *id.,* A_1 var.: *šanᴅᵃīη g̱owīɢ;* chanté: *ç̱owīgē.*

[14] A_2 *id.,* A_1 var.: *tū̱llan,* imparfait.

[15] A_2 var.: *ōnīg̱ā,* acc. réfléchi du mot *ōn* »bouc de *dzēren*«, cf. infra, note 30.

[16] *šaraχᴅūls'īgēᴅ* < *šarχaᴅūlas χīgēᴅ*

[17] A_1 var.: *namnan,* imparfait.

[18] A_1 var.: *χȯnᴅīη g̱owīɢ;* chanté: *ç̱owīgē.*

[19] A_1 var.: *tʿsōχor* »moucheté, tacheté«.

[20] Cf. *supra,* note 16.

[21] Au lieu de *ū̄lgᵘ̇ī, u̱sgᵘ̇ī* et *argᵘ̇ī,* on a des formes plus rythmiques à *-n* (mong. *inu, anu),* comme *ū̄lin ùgᵘ̇ī, u̱sann-ùgᵘ̇ī* (avec gémination).

[22] Explication du chanteur: *anᴅū̱* = *enᴅū̄* ou *ᴅašā.* Pour ce dernier cf. khU *tʿašā.*

[23] A_1 var.: *namnatšʿilā.*

[24] Forme archaïsante, au lieu de *χùη.* Cf. Poppe, *Proizvedenija,* n° 12: *χū̄n, χùmū̄n* — Var.: *ȧė̱līη ᵏχùmū̄η; -ī̱ χ-* ~ *-īη ᵏχ-.*

[25] A_1 var.: *Bitťī*, une forme de la langue parlée.

[26] Cf. kh. lit. *šalz(an)* «клещ *(накожный овечий паразит)*« (Luvsandêndêv, 642*b*); bour. lit. *šalza* »id.« (Čeremisov, 687*b*); ordos *šilDža* »puce d'herbe«, mais *silDžaťu̯* »mot qui pendant le printemps désigne un veau de l'année précédente (parce que ces veaux ont toujours beaucoup de puces d'herbe)« *(Dict. ordos*, II, 616*a*). Dans un mot composé comme déterminant de forme (comme adjectif naturellement avec *-n*): kh. lit. *šalzan chadaas* «гвоздь с тонкой шляпкой» (Luvsandêndêv, 642*b*), cf. mong. (khalkha) *šalǰan qadaγasu* »*nimgen tab-tai qadaγasu*« (Šaγǰa, *Mongγol üsüg-ün dürim-ün toli bičig*, Oulanbator 1937, p. 877*a*).

Dans ce cas cependant il désigne la couleur d'un cheval: parsemé de petites taches plus foncées ou plus claires que la couleur du fond. Dans le ùǰùmčin il a la même signification *(šȧlḋžitę̄ mȯr* »id.«).

[27] En ce qui concerne le mot *Bāχą* »petit; considérablement«, cf. Luvsandêndêv, *Mongol oros toli*, p. 52 et le compte rendu par L. Bese dans *Acta Orient. Hung.* IX (1959), p. 342. Cf encore la chanson khalkha *magn^{a}ē ťùrgùη Gėšχelťē man^{a}ē wāχaη Bor;* dans certaines chansons oïrat (Vladimircov, *Obrazcy) : naŕm̥ bāχn̥ kēr* (n° 65), *naŕm̥ bāχn šarγă* (n° 87); dùrbùt, arkhorčin, gorlos (Rudnev, Materialy, p. 68:) *bāχan* «немного, маленький, молоденький» Šaγǰa, *Toli*, p. 231: *baqan* »*baγasiγ*«, p. 233: *baγaqan* »*baqan baγ-a*«; *baγaqan em-e*.

[28] Nom traditionnel des chants à rythme lent et à mélodie richement ornée de mélismes — rappelant quelque peu le *ȧi̯dm̥ dū* oïrat — vis à vis des »chants courts« *(Bogiń Dū̯*, mong. *boγoni daγuu)*.

[29] A_1 var.: *Šandīn-gobi*. Pour kh. *šanD* »étang, bassin; puits ou source de désert« (chez Luvsandêndêv *deest*, il a seulement le nom géographique *Sajn-Šand*, p. 713*b*), cf. *Siditü kegür-ün üliger* (éd. de Oulanbator), p. 14 et pp. 46—47: *šanda* »bassin ou source (habité par des dragons), et son parallèle dans l'édition de Pékin (f. 9*a* et ff. 29*a*—31*b*:) *nuur, naγur* et oïr. *bürüdün* (B. Jülg, *Die Märchen des Siddhi-Kûr, Kalmükischer Text*, Leipzig 1866, p. 186*a*; ōlöt *bürd^{ü}* »Sumpf, Sumpfsee (mit Quelle) im Flusstal«; kh. lit. *bùrd* »криника« (Luvsandêndêv, 95*a*); ordos *BùrDù* »petit lac, mare« *(Dict. ordos*, I, 103*b*). Cf. aussi ordos *šanDa* »endroit humide et où la nappe d'eau est à peu de profondeur« *(Dict. ordos*, II, 606*a*); ōlöt *šand^{D}* »Quelle od. kleiner Bach in der Steppe ohne Ausfluss in ein grösseres Gewässer« (Ramstedt, *Kalm. Wb.*, 348*a*). Kow.: *deest*. C'est un mot d'origine étrangère, conformément à son initiale *š-* (non < *si-)*. — Le *Šargīn-gobi* et le *Khuisīn-gobi* contigu sont situés dans le bassin des Grandes Lacs de la Mongolie occidentale, cf. Ê. M. Murzaev, Монгольская Народная Республика, Moscou 1952, pp. 239—240).

[30] Dans ce cas l'acc. réfl. désigne le caractère déterminé. — A_2 var.: »*ce* bouc de *dzēren*« (acc.).

[31] Construction d'*adverbium momentanei*, cf. G. J. Ramstedt, *Über die Konjugation*, p. 54, § 44 et p. 118, XXXIV: »In der Schrift werden das Nomen auf *-s* und das Verbum in der Regel zusammengeschrieben, bisweilen findet man in vordervokalischen Wörtern *-sge-* statt *-ski-* was auf eine Verwechselung mit den abgeleiteten Verben auf *-sge-* (faktitiven von *-s-*) beruht.« Dans plusieurs dialectes avec le verbe *ge-* au lieu de *ki-*, cf. N. N. Poppe, Аларский говор I, Leningrad 1920, p. 126, 161; G. D. Sanžeev, Грамматика бурят-монгольского языка, Moscou—Leningrad 1941, p. 166; A. Mostaert, *Textes oraux ordos*, Pékin 1937, p. LXIV, 14; oïr. (Vladimircov, *Obrazcy) ter Xaŋgā̆n buryŭsnĭ teBkrlĕs gedžĭ χarakdnā̆* »Le saule de Khangai brusquement (en un clin d'oeil) paraît angulé (= s'impose au regard comme s'il était angulé)« (n° 64); *Arā-džiryaltī̯n dawāgī asχarūls gedžĭ dawnā̆* »Le col d'*Arā-ǰirgalt*, nous le traversons si rapidement que la nuit passe vite« (oïr. de la Mongolie occidentale *asχarūl-* »passer ses veilles«) (n° 64); *ertl^{e}s*

gedžĭ dzolynā̄ »nous nous rencontrons tôt, de bonne heure« *(ibid.)*. — Avec le verbe *ki-* il se retrouve dans l'*Histoire secrète des Mongols*, par exemple, *hirmes ki-*, *ubis ki-*, *qubis ki-* (§ 230) etc.

[32] Dans plusieurs dialectes mongols, parmi lesquels le khalkha, le mot *namna-* est passé en marge du vocabulaire, parmi les mots rares et se trouvant en voie d'extinction, ce qui est peut-être dû à sa signification originale particulière (»tirer de l'arc à cheval«). Cf. kh.-lit. *namna-* »гнаться, преследовать; стрелять с коня» (Luvsandêndêv, 262*b*), *namnal* = *namnalga* «погоня, преследование; стрельба с коня» *(ibid.)*, la signification originale, ici la deuxième, est un résultat de renovation d'érudit; en ce qui concerne la première, cf. bour. lit. *namna-* «гнаться, преследовать; гонять, гоняться» (à notre connaissance le mot existe aussi dans le tsongol-bouriate avec la même signification, comme le synonyme du mot khalkha *χō̆-* »pourchasser, traquer, faire s'enfuir [aussi des hommes]«), *namnalga*, etc. (Čeremisov, 337*b*). Ainsi qu'il ressort de plusieurs compositions figurant dans le dictionnaire, dans le bouriate la nouvelle signification secondaire est plus vivante que dans le khalkha. Cf. encore bour. lit. *Baj, êndêtnaj jechê ajagùj juùmê boložo bajnal, chašaagajmnaj zabharaar chamag zon jerêžê charaad lê, šabini lamajaa namnaža jabana gêêšê gù gêlsêêd lê ošožo bajnal tiigêêd, lambagaj, bêje bêjeê namnalsachajaa bolijol daa. Chajrlyt! — gênê.* »Arrêtez-vous! Vous en aurez de grands ennuis. Tout le peuple accourra et regardera à travers la brêche de notre palissade: c'est l'élève qui pourchasse son prêtre? Et ce disant, ils s'en vont. Eh bien, mon révérend père cessons de nous pourchasser mutuellement. Soyez assez bon — dit-il«. (Namsaraev, *Sugluulagdamal zochjoolmuud I*, Ulan-Udê 1957, p. 131.) Cf. dans le folklore khalkha: *alasťā ťu̯sχalťā u̯ru̯mārā arwa̯ χojir salā wu̯g̯ᵘ̯īG alᴅāntš'-ùgᵘ̇ī namnaᴅž ᴅžarg̯ajā* »[En suivant] le cri qu'on entend de loin [du] cerf à douze bois, en l'*abattant* sans le rater rejouissons-nous!« et Berlinskij, nº 12, p. 88 et p. 155: *Ara niruu gyideltei Arba garan gərəəsəntei Zuuzai kolbood namnagça Kəərki kilmen keere mini kəə* «О бедный красавец Гнедко! Ты шел в ногу с 10 ланями, что *мчались* по северным горам.» Dans certaines régions, ce mot est synonyme du verbe *ala-* »tuer« (selon M. Sumiā, chanteur du chant *Le petit alezan moucheté* et dans le khalkha méridional de *Gobi-Altaï (Cogt sumun)*, selon la communication cordiale de M. Avardzed, natif de ce pays; cf. encore ùǰùmčin *namnaᴅż ala-* »abattre«, ordos *namna-* dans *awa šiwū̯ namna-* »aller à la chasse« *(Dict. ordos*, II, 489*b*), ȫlöt *namnᵛ-* »im Galopp, während des Schocs abschiessen« et *namnāᴅ χa-* »id.« (Ramstedt. *Kalm. Wb.*, 271*a*). Le mot existe aussi dans le oïrat de la Mongolie occidentale, cf. *ulān galdzlān ùgā buγīgĭ namnl̥tān ùgā dài̯rnā* »Le cerf roux, sans chanfrein blanc j'abats sans chasse« (Vladimircov, *Obrazcy*, nº 37, baït); *kökö̆ köü̯lr̥tā buγū̯ⁱgĭ köndān kötl̥dān nomn̥nā* »Le cerf bleu qui perd ses poils, à son passage à travers la vallée, [je] le tue à coup de flèche de [ma] selle« et *amū tsaγān arγaľīgĭ alsīn kötl̥dān nomn̥lā* »L'argali à la bouche blanche, c'est à son passage au loin que je l'ai tué à coup de flèche de [ma]selle« (nº 79, bait). Mong. *namna-* »tirer de l'arc à cheval«, *namnal* etc. (Kow. II, 617) et 五體清文鑑 *Wou t'i ts'ing wen kien* (Pékin 1957), I, 959: *namna-*, chin. 射馬箭 *chö ma tsien*, dans le chapitre *namnaqu ǰüil*, chin. 騎射類 *ki-chö lei*.

Dans la ligne 4*c* de la variante A_1 le mot figure de toute évidence dans son sens original, primaire. Pour la forme *namnatšʿilā*, cf. N. N. Poppe, *Alarskij govor I*, p. 100.

[33] Le mot *χȯχ* »bleu« signifie ici une nuance du gris, cf. Luvsandêndêv, 557*a*; Čeremisov, 620*a*; Ramstedt, *Kalm. Wb.*, 236*b*; *Dict. ordos*, I, 268*b*.

[34] A_1 var.: *Khȯndīn-gobi*, »désert de la vallée«.

[35] Cf. *supra*, note 31.

[36] Littéralement: »du ciel sans *son* nuage«, comme dans la ligne *c*: »de la terre sans *son* eau«.

[37] Le kh. *χu̯r* »pluie« est le synonyme littéraire ou folklorique du *Borō*, cf. kh. lit. *chur, chur boroo, chur tundas, churyn us, churyn ùùl* (Luvsandêndêv, 565*a*, 568*a*), que la langue parlée pratiquement n'emploie pas. Dans le oïrat par contre c'est *χur* qui est vivant dans le sens de »pluie« (cf. Ramstedt, *Kalm. Wb.*, 197*b*).

[38] Cf. kh. lit. *uulyn ar* »северный склон горы« (Luvsandêndêv, 40*a*) et *supra*, note 36.

[39] Cf. kh. lit. *argalĭ* »самка архара, горного барана« (Luvsandêndêv, 42*a*); ordos *arg̮al, arg̮ali (Dict. ordos*, I, 28*b*), *Ovis ammon L.*, cf. A. G. Bannikov, Млекопитающие Монгольской Народной Республики: *TMK* 53, Moscou 1954, pp. 266—279. La forme *arg̮al* existe aussi dans le khalkha, cf. *infra*, notes 55, 57.

[40] Cf. kh. lit. *chùrêm* »куртка *(надеванная поверх одежды)*« (Luvsandêndêv, 577*b*); ordos *k̑ùrme* »tunique courte se boutonnant sur le devant et se portant par dessus les autres vêtements (vêtement masculin)« *(Dict. ordos*, II, 440*b*). Cf. encore Pozdneev, *Očerki byta budd. monastyrej*, p. 152: »*küreme*«. Mong. *kürme* »курма, верхний полукафтан«. (Kow. III, 2650*b*).

[41] Cf. kh. lit. *ajlyn chùn* »сосед« (Luvsandêndêv, 27*a*) et *ažigč* »наблюдательный, etc.« (Luvsandêndêv, 25*b*). Pour la »particule« *šū̄*, cf. Rudnev, *Materialy*, p. 226, § 103.

[42] Cf. kh. lit. *ajaar* »тихо, негромко; медленно«, *ajaar javach* »идти, ехать медленно« (Luvsandêndêv, 50*b*); *sêm* »тихо, крадучись, осторожно« (374*b*) ~ *sêmchên*, *sêmêêrchên* (375*a*), *ajaarchan* (50*b*).

[43] Kh. *Gerī̯ χùη* »femme, épouse«, cf. ordos *mani Gerī̯ k̑ùn* »ma femme« *(Dict. ordos*, I, 260*a*). Ici la femme du frère aîné.

[44] Cf. kh. *Gegē-* »être luisant, clair« (chez Luvsandêndêv *deest)*, *ū̄r Gegē-* »commencer à faire jour« (cf. Luvsandêndêv, 488*b*: *ùùr gêgêêrêch* »рассветать«), bour. lit. *gêgêê-* »рассветать; проясниться« (Čeremisov, 184*a*). Avec le suffixe factitive *-lge-* : *Gegēlge-* »rendre luisant, clair; jeter de la lumière sur quelque chose«.

[45] C'est-à-dire la femme du frère aîné, comme le parallèle *Gerī̯ χùmū̄η*, cf. *supra*, note 43.

[46] D'après leur allitération, les deux dernières lignes constituent éventuellement une strophe avec 5*cd*; par la 5*ab* avec 4*cd*, tandis que 4*ab* peut être complété par les lignes 3*cd* de la variante A_3 (cf. *infra*, note 56).

[47] »Chant khalkha qui a une légende pour thème«, cf. encore Z. Coloo, D. Dašdorž, *Mongol ardyn zarim domgijn tuchaj: Tujaa* n° 2(52), mars-avril 1959, pp. 37—41.

[48] Cf. *supra*, notes 13, 29.

[49] *Praesens perfecti*, la traduction en est donc: »j'ai traversé (ou: je viens de traverser) le désert Š.« De même 1*d*: *namnalā* »j'ai tué à coup de flèche«, ou »je viens de tuer à coups de flèche«. Cf. Ramstedt, *Über die Konjugation*, § 12.

[50] »Le bouc de *dzēren* au bois ramé« est une contamination évidente avec le cerf, cf. la description du *dzēren* (mong. *ǰegeren, ǰegere;* kh. *Dzēr)* chez Bannikov, *op. cit.* (note 39), pp. 232—250: *Procapra gutturosa Gmelin.*

[51] Cf. *supra*, note 31.

[52] »Sur mon cheval à la crinière bleue«, cf. *supra*, note 33.

[53] »Le bouc de *dzēren* bleue à chanfrein (ou: à pelote)«, cf. *supra*, notes 50, 33.

[54] »Faisant brusquement sauter [le cerf], je l'ai tué à coup de flèche de mon cheval«, cf. kh. lit. *chȯvchȯlzȯch* »вздуваться (напр. о палатке)« (Luvsandêndêv, 546*b*), kalm. *köpkl̥zᵊχə* »sich bauschen, bauschig und weich sein« (Ramstedt, *Kalm. Wb.*, 240*a*), mais bour. lit. *chùbchêlzêchê* »подниматься, вздыматься, вздуваться; etc.« (Čeremisov, 600*a*), *chùbchêlzùùlchê* (ibid.) et mong. *köbkölǰe-* »se lever tout d'un coup, sauter« (Kow. III, 2583), qui donne l'interprétation adéquate.

[55] Pour le mot *argal*, cf. notes 39, 57.

[56] Traduction des lignes *cd:* »A un endroit inhabité, pourquoi sommes-nous allés à deux?« (Traduction textuelle de la première ligne: »A un endroit sans être vivant, sans homme«.)

[57] »A la pelisse d'*argali*«. Pour *ɒēl* dans ce sens, cf. kh. lit. *ustêj dêêl* »шуба *(на мexy)*« (Luvsandêndêv, 170*b*).

[58] Contrairement aux lignes 4*cd* de la variante A_1, c'est une phrase interrogative: »Ton frère à la pelisse d'*argali*, voyant faussement le tues-tu à coup de flèche?« ce qui, selon les deux lignes suivantes, est dit par le frère aîné. Cf. encore les strophes publiées dans *Tujaa* cité plus haut(note 47), p. 41:

Zêêrên dêêltêj achygaa Žišùù charaad namnačichlaa
Argalan dêêltêj achygaa Anduurschijgêêd namnačichlaa

»Mon frère à la pelisse de *dzēren*, je l'ai tué voyant faussement.
Mon frère à la pelisse d'argali je l'ai tué par erreur faite en un clin d'oeil.«

Gêrijn chùn gênên šùù Gênêtchên bitgij duulgaaraj
Galyn chùn ganirgan šùù Gancaarand nĭ bitgij duulgaaraj

»L'homme de la tente *(cf. note* 43*)* est naïf [= il ne soupçonne rien], n'est-ce pas? Ne le lui dis pas s'il est seul.

L'homme [à côté] du feu *(cf. note* 45*)* s'exaspérera sûrement, ne le lui dis pas brusquement!«

Pour *ganirgan*, nom déverbal, cf. kh. lit. *ganirach* »быть вне себя, etc.« (Luvsandêndêv, 111*b*).

[59] *Marlijn* au lieu de *marlyn* qui selon l'orthographe kh. lit. est la seule forme correcte, mais pas nécessairement selon la phonétique. Selon l'orthographe kh. lit. dans un cas pareil le *i* cyrillique *(u)* compte pour une voyelle molle, contrairement à l'orthographe dans les mots comme, par exemple, *êrlijz, narijn, nijslêl, tijm, lijr; nisêch,* etc.

[60] Traduction des lignes *cd:* »Mon bonnet en peau de *maral*, m'a-t-il donc vraiment coûté la vie?« Pour *maral*, cf. kh. lit. *id.* »*лань*« (Luvsandêndêv, 236*b*), mong. *maral* »la femelle du cerf, la biche — оленья самка, марал« (Kow. III, 1999*b*), synonyme du mot mong. *suγu* »biche — лань, оленья самка« (Kow. II, 1387*b*).

[61] 內蒙曲集 — *Nei-mong k'iu tsi yi*, édition lithographique du groupe de chercheurs de l'Académie Centrale de Musique de Chine, 1951, p. 32, n° 29. M. Yang Yinlieou a noté ce chant en 1951,lorsqu'un groupe de propagande de la fédération tribale čakhar (察盟宣傳隊齊唱), l'a interprété à l'occasion d'un congrès d'artistes populaires. Remarque ajoutée à la traduction: 缺譯詞三首 »la traduction de trois strophes manque«. — C'est M. l'académicien Szabolcsi qui a bien voulu me prêter ce livre.

[62] Cf. dans la ligne 1c de la variante A_1 khalkha: »Le cerf à la tête d'alezan«.

[63] La traduction par 就 *tsieou* rappelle l'*adv. momentanei* des variantes khalkhas, cf. *supra*, note 31.

[64] Cf. les lignes 3*cd* des variantes A_1 et A_2.

[65] En ce qui concerne le dialecte aga-bouriate, cf. N. N. Poppe, Заметки о говоре агинских бурят *(Agiin buriaadnarin keleni ajalgiin tukai temdeglel): TMK* 8, Leningrad 1932.

[66] Bour. Aga *χūjā, χājā* = kh. *iχ serūχùŋ, χùⁱťeŋ sàlχiťᵃē ɢaɒzar*, explication du communicateur. Cf. encore *Tujaa, loc. cit.: Chuujaa gêdêg ni žavar salchitaj chòtòl gazryg chêlnê.* Les quatre premières strophes de ce chant sont publiées en kh. lit. par MM. Coloo et Dašdorž, recueillies en 1957, d'après les paroles de *Žavzmaa*, femme travaillant à la maison de repos à l'Onon.

[67] Cf. bour. lit., kh. lit. *chulan* »хулан, дикая лошадь« (Čeremisov, 590*b*, Luvsandêndêv, 562*b*), mong. *qulan* (Kow. II, 922*a*), *Equus hemionus Pallas*. De nos jours cette rare espèce de cheval ne se rencontre plus que dans la région du Gobi-Altaï, mais en

1774 Pallas l'a trouvé encore dans la région du fleuve Uldza et le lac Torei-nūr (Mongolie nord-ouest et Transbaïkalie), cf. Bannikov, *op. cit.*, pp. 146—159.

[68] Cf. bour. lit. (Khori) *chabargaa* »кабарга« = bour. lit. *chùdêri* (Čeremisov, 529*a*, 604*b*), kh. lit. *chùdêr* »id.« (Luvsandêndêv, 572*a*), *Moschus moschiferus L.*, habite la Mongolie septentrionale, cf. Bannikov, *op. cit.*, pp. 197—200.

[69] Cf. bour. lit. *aduu* »табун, косяк, стадо (лошадей)« (Čeremisov, 34*a*).

[70] Bour. Aga $d\varrho\eta^{k}\chi\varrho\eta$ = khalkha $\jmath\check{z}i\eta^{k}\chi ene$, $\jmath enD\grave{u}$ (»véritable; vraiment«), explication du communicateur.

[71] Parmi les nombreuses nuances dans la signification du verbe mong. *bari-* ici le terme convenable est transmettre, offrir, sens qui n'est indiqué ni dans le dictionnaire de Čeremisov, ni dans celui de Luvsandêndêv, mais cf. une des significations de *bari-* en ordos: »présenter, offrir, acquitter une dette (style élevé)« (*Dict. ordos*, II, 52*b*).

[72] Pour l'allitération: $d\varrho\eta^{k}\chi a\eta$, bour. lit. *dunchan(sagaan)* > *dun* „coquille"; cf. $du\eta^{k}\chi\varrho\eta\eta$: *supra*, note 67.

[73] Cf. bour. lit. *chùnêj* »чужой« (Čeremisov, 613*a*), kh. lit. *chùnij*, *chùnijch* »не свой, чужой etc.« (Luvsandêndêv, 575*b*, 576*a*); bour. lit. *ùrê* dans *ùrê zùrchên* »сердце« (Čeremisov, 518*a*).

[74] Cf. bour. Alar -*ūžă* (-*ūžĕ*), *futurum II* (~ mong. dubitativus): N. N. Poppe, *Alarskij govor I*, p. 117, § 144; ordos -$\underline{u}\jmath\check{z}in$ (-$\underline{u}\jmath\check{z}in$), *dubitativus II*: A. Mostaert, *Textes oraux ordos*, p. XLVII, 9; bour. lit. -*uužan*, (-*ùùžên*), »о третьем лице единственного и множественного числа, действие, которе совершится не сейчас, а попозже« (Čeremisov, 795.

[75] Textuellement: »accouche d'un rejeton mâle (à savoir la veuve du frère aîné)«. Pour la forme verbale cf. la note précédente.

[76] Cf. encore une chanson *bārin* sur *Toγtoqu bayatur* dans le *Mong-kou min-ko tsi*, pp. 20—21, n° 8: *J̌oriγtu bayatur Toγtoqu-yin dayuu*, et une chanson »élégique« du Toγtoqu en traduction chinoise chez Yang Yin-lieou, *op. cit.*, n° 26. Cf. encore Bawūdorǰ, *op. cit.*, p. 7. En ce qui concerne l'histoire de *Toγtoqu*, cf. encore 余元盦 Yu Yuan-ngan, 內蒙古歷史概要 *Nei-mong-kou li-che kai-yao*, Changhai 1958, pp. 148—149, 151—152.

[77] Cf. P. E. Skačkov, V. S. Mjasnikov, Русско-китайские отношения 1689—1916. Официальные документы, Moscou 1958, document n° 2 (1727).

[78] Cf. V. A. Kazakevič, Летописи хоринских бурят (Вып. 2), Хроника Ширабнимбо Хобитуева (1887): *TIV* IX, Moscou—Leningrad 1935, pp. 19—20:

tere čaγ-tu bidan-u terigü ǰayisang Boltiroγ-un-luγ-a tödü törül bolqu ǰanggi Sildei kemegči ber negüüdel kiǰü yabuγsaγar kili-yin činadu tasuraγsaγar gegegdegsen-iyer öber-ün törülki-yin ǰon ber iǰayur törülki nituγ-ača salaγsan-dayan uyiduǰu öber-ün qariy-a-tu ǰon-luγ-a qamtu-bar qamuγ edlegüüri mal-nud-tay-a ger barayan-iyan temegen-dü asiǰu negüüdel-iyer qayan-u sine bayiγuluγdaγsan kili obuγ-a-yi ḏabaǰu inayči öberün törülkid-lüge Rus-un impirator-un medel-dür qamǰiqui-yi ǰoriγlaǰu irigsen-i kili-yin qarayul-un qačaγ ǰon ber tedeger nekeǰü čerigleǰü (p. 20) ǰarim-i anu alayad üldegsen-i bariǰu abuγa-čigsan-iyar kili degere ǰanggi Sildei-yin toluγai-yi abqu čaγaǰa Ḏayičing-un impiiri-yin qauuli-bar kigdegsen kemedeg amui:

»Dans ce temps le *ǰanggi* nommé *Sildei*, apparenté de quelque manière avec *Boltiroγ*, notre *ǰayisang* principal, transmigrait avec son camp et s'établit au-delà de la frontière, mais se désolant d'avoir déserté de son peuple et sa patrie originaire, il se mit en route avec l'ensemble de ses sujets, ayant emporté tous ses biens et son bétail, et chargé ses tentes sur des chameaux pour transmigrer, il passa outre les bornes de démarcation récemment établies sur les ordres des empereurs avec l'intention de s'unir sous la loi de l'empereur russe, avec ses parents habitant ce pays, mais ils furent pour-

suivis par les garde-frontière cosaques *(qačaγ = qasaγ)* qui en tuèrent quelques-uns et emmenèrent les autres prisonniers avec eux. A la frontière ils décapitèrent *Sildei ǰanggi*, punition qui paraît-il, eut lieu selon les lois de l'empire du Grand Ts'ing.«

[79] Pozdneev, qui parle de *Čiletei* (p. 197) lit le nom de *Siledei* figurant dans son texte, comme *siletei*, c'est l'explication de sa traduction particulière: »с загривком«, cf. la première strophe — parallèle à la deuxième — et sa traduction (ne figure pas chez Poppe):

kölgen kölgen qara inu:
ǰe ayidu ǰe:
güyüdel singgi adali:
gülmer baγ-a Siledei inu:
ǰe ayidu ǰe:
saγudal singgi adali ·:·

«Верховый, верховый воронко,
вот как, вот,
Похож, как будто (бы он приготовился в бег).
С неразвитым, маленьким загривком,
вот как, вот,
Похож, как будто — седалище».

Pour les trois dernières lignes, on peut proposer, au lieu de la traduction de Pozdneev, la version suivante:

»Le jeune petit *Siledei*,
oui, certes oui,
comme s'il voulait s'y asseoir«

ce qui correspond au parallèle fourni par les trois premières lignes traduites correctement par Pozdneev.

[80] Cf. bour. lit (mot de la langue parlée) *sùùdche* »сутки« (Čeremisov, 414*b*), mot d'emprunt russe.

[81] Cf. bour. lit. *hojlto* »стойка, выдержка« (Čeremisov, 654*b*), kh. lit. *sojlt* »состояние скакуна *в форме*«, *sojch* »выдерживать, выстаивать лошадь (для закалки)« (Luvsandêndêv, 355*b*).

[82] »Lorsque son étourderie était grande«, c'est-à-dire »Dans sa grande étourderie«

[83] Dans cette variante l'allitération embrasse tous les débuts de ligne de la strophe. C'est pourquoi on y trouve *χobō ǰile* »frontière«; par contre, dans le texte de Pozdneev la dernière ligne présente un caractère de refrain permanent. Pour *χobō*, cf. bour. lit *choboo* »продальный паз; канава etc.« (Čeremisov, 572*a*).

[84] On trouve une autre chanson de *Khantarma* chez Berlinskij, *op. cit.*, nos 38—39 et *Duuny tùùvêr*, Oulanbator 1957, pp. 32—33.

[85] Ou autrement *Cecen Sender*. Le périodique *Sojol* XIII, n° 3 (Oulanbator 1957), publie une variante en graphie cyrillique. Cf. encore Bawūdorǰ, *op. cit.*, pp. 19—21. — J'ai noté le texte publié ici en 1957 à Oulanbator.

[86] Sur *ǰùmʙū̃* ~ *ǰimʙū̃*, cf. kh. lit. *jumbùù* »слиток серебра стоимостью в пятьдесять лан« (Luvsandêndêv, 685*a*) < chin., *Dict. ordos*, II. 402*a*.

[87] Var.: *jāᴅž-l*.

[88] Variante daringanga, *Sùkhbātar aimak, Erdene-cagān sumun*, 1958. En ce qui concerne les Darigangas, cf. A. Luvsandêndêv, *Dariganga ajalguuny aviany zùjg sudalsan turšlagaas; Šinžlêch Uchaany Chùrêêlêngijn Bùtêêl, Nijgmijn uchaany angi*, n° 2 (1957), Oulanbator 1957, pp. 49–64. et Róna Tas András, *Jelentés második mongóliai tanulmányutamról: A Magyar Tudományos Akadémia Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei* XIII, pp. 345—350.

[89] En Mongolie du Sud-est, sur le territoire du *Erdene-cagān* uni des *Urt* et *Dzotol sumun* de *Sùkhbātar aimak* dans la région de l'ancien cloître Yugodzer. Cf. encore Bawūdorǰ, *op. cit.*, pp. 8—9.

[90] Textuellement: »Comment pouvoir épuiser le temps?«

[91] Cf. kh. lit. *damžuulach* »«делать при посредстве кого-либо, передавать через кого»« (Luvsandêndêv, 144*a*).

[92] Pour la signification de *χ̄ū* »bien-aimé«, cf. dans les chansons populaires khalkhas: *golšig χairtai χ̄ūteigē gorigùi-č gesen ūldzanā dā* »Avec mon tendre bien-aimé, si c'est sans espoir, pourtant nous nous rencontrerons« *(Gowīn òndòr)*, ou *χùrēni χoŋgor χ̄ūteigē jāsχ̄īged ūldzanā bilē dē χ̄ō* »Mais que dois-je faire à présent pour que je puisse rencontrer mon bien-aimé brun (= tendre) de Khùrē?« *(Uliāstain gol)*.

Nos dictionnaires n'enregistrent pas ce mot dans ce sens.

[93] Cf. Bawūdorǰ, *op. cit.*, p. 6: »*tùùcht duu gêdêg bol tùùcht chùmùùs ba jums, bodit ùjl javdlaar sêdêvlêsên ajalguut šùlgijn nêr bolno.*« Cf. les »historische Gesänge« chez Radloff, *Proben, I*, pp. 218—246.

[94] Cf. F. Tőkei, *Poésie chinoise et poésie des peuples du Nord: Acta Orient. Hung.* VIII (1958) pp. 313—319.

[95] *Ho-pei min-ko k'iu-siuan*, n°s 152—155. Selon le commentaire accompagnant la variante n° 155, la chanson est très répandue, elle est encore connue sous le nom de 長生戲鶯鶯 *Tch'ang-cheng-hi Ying-ying et* 西廂扇 *Si-siang-chan*, et elle possède une variante de plus de 30 strophes. On retrouve les personnages de ce chant dans le célèbre drame musical chinois 西廂記 *Si-siang ki*.

[96] *Ho-pei min-ko k'iu siuan*, n°s 149—151. Pour 探水 *t'an-chouei*, cf. Mathews, 868*c*: »to take soundings.«

[97] 苗晶 Miao Tsing (réd.), 渤海民間音樂選集 *Po-hai min-kien yin-yo siuan-tsi*, Changhai 1951, n°s 105—106.

[98] La première strophe de la variante n° 149 du *Ho-pei:*

柳葉尖又尖,桃葉遮滿天,在其位的不知,
細聽我事說根源哪,
這件事出在了京西藍靛廠哪,
西直門外有一個人, 綽號名叫宋老三。

»La feuille du saule est affilée, la feuille du pêcher remplit le ciel. Ce que les autres ne savent pas, — Ecoutez-moi attentivement — je vous en dirai la cause. Ceci provient de ce que à l'ouest de la capitale (= de Pékin) se trouve la teinturerie en bleu, Et (par là) hors de la porte *Si-tcheu-men* il y a un homme, dont le sobriquet est *Song Lao-san* (= Le vieillard le Troisième de la famille Song).«

[99] Cf., par exemple, *Ho-pei min-ko k'iu-siuan*, n° 184.

[100] Cette catégorie est représentée dans le *Ho-pei min-ko k'iu-siuan* les chants n°- 149—212, dans le *Po-hai min-kien yin-yo siuan-tsi* les chants n°s 77—126.

ÜBER DIE WÖRTER *QURLUQ* UND *SĀDAQ* DER CHAKASSISCHEN FOLKLORE

VON

KÄTHE U.-KŐHALMI

Die Heldenlieder der Chakassen und anderer Türkvölker Sibiriens enthalten bekanntlich wertvolle Angaben zur Geschichte ihrer materiellen Kultur. Bei der Bearbeitung dieser Angaben erweckte es meine Aufmerksamkeit, dass in der Folklore der chakassischen Stämme Sagai *(sayaj)* und Katscha *(Chaas)* bei der Schilderung der Kämpfe, die Wörter *qurluq* und *sādaq* (bei RADL. stets ungenau *sadaq)* — auch dann, wenn sie einander entgegengestellt sind — abwechselnd die Bedeutung 'Köcher' und 'Bogenfutteral' tragen: Sag. *sadaq qarbap oq sustŭp ᵗjadïr,* | *qurluq qarbap ᵗja sustŭp ᵗjadïr* (RADL., Proben II 1, S. 259 Z. 326—327) 'Fasst den Köcher, zieht den Pfeil heraus, Nimmt die Bogentasche, zieht den Bogen heraus' (a.a.O., II 2, S. 264), demgegenüber: *qurluγŭn qāp oq sus-tŭr,* | *sadaq qāp ᵗja sus-tŭr* (a.a.O., II 1, S. 391 Z. 410—411) 'den Köcher fassend zieht er den Pfeil heraus, Die Bogentasche fassend zieht er den Bogen heraus' (a.a.O., II 2, S. 398); katsch. *Solban Mergän qurluq qarbī, oq sustŭp-tŭr qurluγŭnan* 'Da fasste Solban Mergän den Köcher und zog aus seinem Köcher den Pfeil' (RADL., Wb. I, Sp. 989 unter *oq),* aber: *qurluq qarbī ᵗjazïn sūrčŭq,* | *sadaq qarbī uγŭn sūrčŭq* (Proben, II 1, S. 572 Z. 1359—1360; s. noch S. 508 Z. 559—560; S. 510 Z. 612—613; S. 538 Z. 216—217) 'Die Bogentasche packend, zieht er den Bogen heraus, Den Köcher ergreifend, zieht er den Pfeil heraus' (a.a.O., II 2, S. 581).

Es läge nahe, den wechselseitigen Gebrauch der Wörter *qurluq* und *sādaq* aus dem gemeinsamen semantischen Moment 'Behälter, Futteral' abzuleiten. Tatsächlich gibt es Wörter, in welchen wir den Bedeutungswechsel 'Köcher ~ Bogenfutteral' nur auf diese Weise erklären können. Im vorliegenden Falle aber belehrt uns die Etymologie und Bedeutungsentwicklung dieser Wörter eines anderen.

Das Wort *qurluq* ist nur aus den chakassischen Dialekten nachweisbar: chak. lit. *churluch* 'футляр для лука, колчан: Futteral für den Bogen, Köcher' (Баскаков—Инкижекова-Грекул), sag. *qurluq* 'Köcher; Bogentasche' (RADL. Wb. II, Sp. 944; Proben II 1, S. 259 Z. 327, S. 375 Z. 31, S. 378 Z. 5—6, S. 391 Z. 410), *qoruluq* 'das Bogenfutteral' (RADL. Wb. II, Sp. 560), koib *qurluq* 'das Bogenfutteral, der Köcher' (RADL., Wb. II, Sp. 944; Proben II 1,

S. 294 Z. 525), katsch. *qurluq* 'Köcher, Bogentasche' (RADL., Wb. I, Sp. 989 unter *oq*; Proben II 1, S. 508 Z. 559, S. 510 Z. 612), *qorlïq* 'Bogentasche' (Proben II 1, S. 538 Z. 216), *chorlich* 'футляр для лука' (Баскаков—Инкижекова-Грекул) und ist eine Ableitung aus chak. lit. *chur* 'пояс: Gürtel' (Баскаков—Инкижекова-Грекул), sag., koib. *qur* 'Leibgurt' (RADL., Wb. II, Sp. 916; mit Entsprechungen aus anderen Türksprachen). Da das tü. Suffix *-luq* / *-lïq* / *-lük* / *-lik* Substantive mit der Bedeutung 'Behälter, Umschlag, Umgebung, Material usw.' bildet (G. J. RAMSTEDT, Einführung in die altaische Sprachwissenschaft, II Formenlehre, Helsinki 1952: MSFOu. CIV, S. 231; M. RÄSÄNEN, Materialien zur Morphologie der türkischen Sprachen, Helsinki 1957: St.Or. XXI, S. 105), kann als Grundbedeutung von *qurluq* 'die zum Gürtel gehörenden Futterale, d. h. Köcher und Bogenfutteral zusammen' festgestellt werden.[1] Dementsprechend möchte ich auch für die Interpretation einer Stelle der sagaischen Heldensage »Sunu Mattïr« eine kleine Änderung vorschlagen: *Amïr Saran qulat tudŭp qal-tïr, temtärïn teränïp qujayïn kes-al-tïr, qurluγŭn qurᵗjan-al-tïr* (Proben II 1, S. 378 Z. 5—6) 'Amir Saran fängt einen Falben ein; sich zur Reise rüstend zieht er sinen Eisenpanzer an, gürtet seine Waffenfutterale um' (RADLOFF übersetzt: '...gürtet sich den Köcher um'; Proben II 2, S. 384 Z. 13—14).

Was nun *sādaq* betrifft, ist es aus der Mehrzahl der Türksprachen belegt: tschag. *sadaq* 'der Köcher; die Scheide' (RADL. IV, Sp. 383), *saγdaq* 'der Köcher' (RADL. IV, Sp. 279), üsb. lit. *sadoq* 'колчан: Köcher' (Абдурахманов), ostturk. *saγadaq*, in mandschurischer Umschrift *sa-adaγ* 'Köcher im allgemeinen' (*Xan-i araχa sunǰa χačin-i xergen qamčiχa manǰu gisun-i buleku bitxe*, Peking 1957, I. S. 1121), tar. *sāγidaq* 'der Köcher' (RADL. IV, Sp. 274); karatsch., balk. *sadáq* 'Pfeil' (PRÖHLE); kumük. *sadak* 'Pfeil' (NÉMETH), baschk. lit. *haδaq* 'колчан, сагайдак: Köcher, Waffenfutteral', *uq-haδaq* 'сагайдак; оружие, вооружение: Waffenfutteral; Waffe, Ausrüstung' (Ахмеров—Баишев, Башкирско-русск. слов.), *uq haδaq* 'колчан', *haδaq, jäjä haδaq* 'налучник: Bogenfutteral' (С. И. Руденко, Башкиры, Москва—Ленинград 1955, S. 73—74, 76), kas. *sadaq* 'der Bogen mit allem [!] Schiessgeräthe' (RADL. Wb. IV, S. 383), 'Bogen' (Proben III, S. 87 Str. 9, S. 159 Z. 288), kirg. lit. *saadak* 'колчан' (Юдахин, Русско-кирг. слов.);

[1] RAMSTEDT (Kalm. Wb., S. 186*b*) verbindet dieses Wort mit mong. *qor* 'endroit du carquois où l'on fourre les boutons des flèches' (KOW.) ~ kalm. *χor* 'kleine Tasche', ferner mit kas. *qorumsa* 'Köcher'. Der erste Teil dieser Etymologie kann aber kaum mit der Bedeutung des Suffixes *-luq* des chakassischen Wortes in Einklang gebracht werden, auch der Vokalismus würde Schwierigkeiten bereiten. Was kas. *qorumsa* betrifft, ist dieses ein mongolisches Lehnwort. RAMSTEDT erwähnt hier auch ein osmanisches Wort *qoruluq* 'Bogenfutteral', was aber auf einem Missverstehen der Angaben von RADL., Wb. II, Sp. 560, beruht.

alt. lit. *saadak* 'лук со всеми принадлежностями, богатырский самострел, колчан: Bogen mit allem Zubehör, Heldenbogen, Köcher', alt., tel. *sadaq* 'der Bogen und das Bogenfutteral' (RADL. Wb. IV, Sp. 383), alt. an der Katun *sādaq* 'Bogen' (Proben I 1, S. 35 Z. 179. S. 36 Z. 217), schor. *sadaq* 'Bogen' (Proben I 1, S. 360 Z. 369, S. 367 Z. 114), chak. lit. *saadach* 'колчан' (Баскаков—Инкижекова-Грекул), sag. *sadaq* 'der Köcher, die Scheide; der Bogen', koib., katsch. *sadaq* 'der Köcher' (RADL., Wb. IV, Sp. 383); jak. *sādach* 'лук, лук и стрелы, лук с налучником и колчан со стрелами; колчан, колчан со стрелами; налуч, чехол на лук; старинное оружие род батас-а: Bogen, Bogen und Pfeile, Bogen mit Bogenfutteral und Köcher mit Pfeilen; Köcher, Köcher mit Pfeilen; Bogenfutteral, Behälter für den Bogen; eine alte batas- (Messer-) artige Waffe' (Пек.).

Die Entsprechung *-aγa-* ∼ *-āγi-* ∼ *-ā-* ∼ *-a-* ist in den angeführten türkischen Wörtern damit zu erklären, dass es sich um Entlehnungen aus verschiedenen Perioden, bzw. Dialekten der mongolischen Sprache handelt: mong. *sayadaγ* 'étui d'arbalète, carquois' (Kow. II, S. 1294*b*); chal. lit. *saadag* 'колчан (для стрел): Köcher (für Pfeile)' (Лувсанд.), ord. *sāvaḳ* 'fourreau d'arc' (Most.); burj. lit. *haadag* 'колчан (для стрел)' (Черемисов); ölöt. *sādvǫ* 'Bogen, Stellbogen', kalm. *sādvǫ* 'Bogen und Pfeile, Köcher' (RAMST., s. auch PALLAS, Samlungen historischer Nachrichten über die mongolischen Völkerschaften, St.-Pbg. 1776, I, S. 143); vgl. auch tib. *sag-thag* = *mda'-gžu'i-šubs-miṅ sag-thag čes sog-skad-la'aṅ* 'der Name des Pfeil- und Bogenfutterals ist auch in der mongolischen Sprache *sag-thag*' (*Dge-bšes Čhos-kyi Grags-pas brcams-pa'i brda-dag-miṅ-chig gsal-ba bžugs-so*, Peking 1957).

Aus dem Türkischen und teils vielleicht auch aus dem Mongolischen wurde dieses Wort ins Russische und Ukrainische, aus letzterem ins Polnische entlehnt: altruss. *саадакъ* 'полный прибор вооружения луком и стрелами: лук с налучьем и стрелы с колчаном: vollständige Ausrüstung mit Bogen und Pfeilen, d. h. Bogen samt Bogenfutteral und Pfeile samt Köcher', *сагадакъ*, *сагодакъ* 'dass.' (И. И. Срезневский, Материалы для словаря древне-русского языка, С.-Пбг. 1893—1903, III, Sp. 237, 239), altruss. *сагадакъ*, *сагайдакъ*, russ. *сагайдáк* 'Schiessbogen, Köcher mit Pfeilen und Bogen', altruss. *савдакъ*, *саадакъ*, russ. *саадáк* 'Bogentasche, Köcher mit Pfeilen', russ. *сайдáк* 'Bogenfutteral, Köcher mit Bogen und Pfeilen', ukr. *сагайдáк*, *сайдáк* 'Köcher' (M. VASMER, Russisches Etymologisches Wörterbuch, Heidelberg 1950—1958, S. 565—567, 569), pol. *sahajdak*, *sajdak* 'kołczan na strzały: Köcher für Pfeile' (A. BRÜCKNER, Słownik etymologiczny języka polskiego, Kraków 1927, S. 479*b*).

Das Wort *sayadaγ* hat also in den meisten Sprachen mehrere Bedeutungen. Die Polysemie erreicht den höchsten Grad im Jakutischen, wo fast alle Bedeutungen belegt sind und von PEKARSKIJ musterhaft systematisiert wurden. Sein System mit den Angaben der anderen Sprachen ergänzend und de-

mentsprechend modifizierend, kann nun die Bedeutungsstruktur des Wortes folgendermassen dargelegt werden:

A) 1. Die vollständige Ausrüstung des Bogenschützen am Gürtel, d. h. Bogen samt Pfeilen und den beiden Futteralen (kas., alt. lit., jak. ; altruss.).
2. Die beiden Waffenfutterale (tib.).
*a*2. Die Scheide (tschag., sagai.).
3. Die Schiesswaffe, d. h. Bogen samt Pfeilen (jak. ; kalm.).
*a*3. Der Säbel, das Messer (jak.)[2].

B) 1. Der Köcher samt Pfeilen (jak. ; altruss.).
2. Der Köcher (tschag., üsb. lit., ostturk., tar., baschk., kirg., alt. lit., chak. lit., sag., koib., katsch., jak. ; mong., chal., burj., kalm. ; ukr., pol.).
3. Der Pfeil (karatsch., balk., kumük.).

C) 1. Das Bogenfutteral samt Bogen (alt. RADL., tel.).
2. Das Bogenfutteral (baschk., sag., katsch., jak.; mong., ord. ; altruss.).
3. Der Bogen (kas., alt. lit., alt. K, schor., sag., jak. ; ölöt. ; altruss.).

Von diesen Bedeutungen muss man auf Grund der ältesten — altrussischen — Belege die unter *A)* 1. angeführte für die primäre halten. Diese Behauptung wird auch durch gewisse Zusammensetzungen und Ausdrücke unterstützt, deren Sinn aus den heute belegten Bedeutungen des selbständig gebrauchten Wortes *sayaday* aus der betreffenden Sprache nicht abgeleitet werden kann, aber durch die Bedeutung 'vollständige Ausrüstung des Bogenschützen' gut erklärt wird: mong. *sayaday-un qorumsaya* 'étui à l'arc' <: *qorumsaya* 'dass.' (KOW. II. 1295*a*, 967*a*) ; ord. *sāvaḳ nu̯mu̯* 'arc' <: *nu̯mu̯* 'dass.' (MOST.); vgl. auch karatsch. *sadáq-oq* 'Pfeil' <: *oq* 'Kugel, Stachel ← *Pfeil' und *sadáq-žajà* 'Bogen zum Schiessen' <: *žajá* 'Bogen, Bogen zum Wollespinnen' (PRÖHLE), wo zwar das Vorderglied auch auf Grund der Bedeutung 'Pfeil' des selbständig gebrauchten Wortes *sadáq* erklärt werden kann.

In diesem Zusammenhang möchte ich noch auf drei Stellen des koibalischen Heldenliedes »Sugdjul Mergän« hinweisen. Diese Stellen und ihre Übersetzung von RADLOFF lauten: *tem tärïn terinïb-aldï,* | *temir qujayïn qattanïb-aldï,* | *arïy pürük^{t}jä sadayïn* | *azra tartïp qur^{t}jandï* (Proben II 1, S. 303 Z. 22—25) 'Legte sein Rüstzeug an, | Den eisernen Panzer legte er an, | Den mächtigen Bogen | Legte er sich um' (a.a.O. II 2, S. 308) ; *altïn sadaq as pelïnä* | *salï ɣartïp am qur^{t}jandï* (a.a.O. II 1, S. 360 Z. 1950—1951) 'Den goldenen Bogen

[2] Zur Befestigung von Köcher und Bogenfutteral einerseits und vom Säbel anderseits dienten meistens zwei besondere Gürtel. Darum sind die unter *a*2. und *a*3. angeführten Bedeutungen äusserst selten.

um die Hüften, | Ihn auseinanderziehend, legte er um' (a.a.O. II 2, S. 365); *aq ebĭnä kirgän,* | *temtärin terängän* | *temir qujayïn qattanγan,* | *altïn sadayïn as pelĭnä* | *azra tartïp qurʲjanγan* (a.a.O. II 1, S. 320 Z. 595—599) 'In sein weisses Haus trat er, | Rüstete sich zum Zuge, | Legte den eisernen Panzer an, | Die goldene Bogentasche um die Hüften | Gürtete er, sie auseinander ziehend' (a.a.O. II 2, S. 325). Auf Grund des Kontextes nehme ich nun an, dass das Wort *sādaq* hier noch in seiner ursprünglichen Bedeutung 'vollständige Schützenausrüstung' steht, d. h. dass es wenigstens noch zur Zeit der Entstehung des Heldenliedes diese Bedeutung hatte, den Gewährspersonen RADLOFF's war aber diese Bedeutung nicht mehr bewusst.

Die vorhergehenden Erörterungen zusammenfassend, können wir nun feststellen, dass die Grundbedeutung des Wortes *qurluq* 'die zum Gürtel gehörenden beiden Waffenfutterale' gewesen war, wobei das Wort im konkreten Gebrauch meistens den Köcher oder das Bogenfutteral allein bezeichnete. Das Wort *sādaq* hatte eine ähnliche, aber noch breitere Grundbedeutung: 'die am Gürtel hängende vollständige Ausrüstung des Bogenschützen', und auch dieses Wort wurde auf die einzelnen Stücke der Ausrüstung — so auch auf den Köcher oder auf das Bogenfutteral — bezogen. Da aber beide Wörter die einzelnen Futterale nur totum pro parte bezeichneten, konnten sie sich als eindeutige Namen des Köchers einerseits und des Bogenfutterals anderseits nicht befestigen, was ihren wechselseitigen Gebrauch in der Folklore erklärt.

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója — Műszaki szerkesztő: Farkas Sándor
A kézirat nyomdába érkezett 1960. I. 25. — Terjedelem: 26.25 (A/5) ív, 10 ábra, 4 melléklet

1960.50688 Akadémiai Nyomda, Budapest — Felelős vezető: Bernát György

INDEX

L. Ligeti: M. Jules Németh 5

G. Uray: A Bibliography of the Works of Prof. Németh 11

J. Aistleitner: Lexikalisches zu den Ugaritischen Texten 29

N. A. Baskakov (Moscou): Sur la genèse de la structure de la proposition dans les langues turques 35

L. Bese: Einige Bemerkungen zur partikulären Reduplikation im Mongolischen .. 43

J. Blaskovics (Prag): Beiträge zur Lebensgeschichte des Köprülü Mehmed 51

B. Csillik: 'Omar Khayyām Miscellanea 57

B. Csongor: Remarks on a Problem of Negation in Middle Chinese 69

K. Czeglédy: Khazar Raids in Transcaucasia in A. D. 762—764 75

V. Diószegi: Schamanenlieder der Mandschu 89

H. Eren (Ankara): Enigmes populaires turques de Chypre 105

L. Fekete: Eine Konskription von den Jassen in Ungarn aus dem Jahre 1550 115

L. Gaál: Ursprung des ossetischen Verbalpräfixes *ra-* 145

Annemarie v. Gabain (Hamburg): Kasakentum, eine soziologisch-philologische Studie 161

G. Györffy: Die Rolle des *buyruq* in der alttürkischen Gesellschaft 169

S. Hahn: Zur Chronologie der Qumran-Schriften 181

J. Harmatta: Cusanica 191

G. Hazai: Monuments linguistiques osmanlis-turcs 221

A. Józsa: Bemerkungen zu den ostasiatischen Beziehungen der Österreichisch-Ungarischen Monarchie 235

Suzanne Kakuk: Constructions hypotactiques dans le dialecte turc de la Bulgarie Occidentale 249

J. Káldy-Nagy: Bevölkerungsstatistischer Quellenwert der *Ǧizye*-Defter und der *Taḥrīr*-Defter 259

G. Kara: Notes sur le folklore mongol 271

Käthe U.—Kőhalmi: Über die Wörter *qurluq* und *sādaq* der chakassischen Folklore 293

SUPPLEMENTUM

ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

(ACTA ORIENT. HUNG.)

РЕЗЮМЕ

TOMUS XI

AKADÉMIAI KIADÓ
BUDAPEST
1960

СОДЕРЖАНИЕ

Л. Лигети: Ю. Ф. Немет (франц.) 3
Г. Урай: Библиография работ профессора Ю. Немета (англ.) 3
Й. Айстлейтнер: К лексике угаритских текстов (нем.) 3
Н. А. Баскаков: К генезису структуры предложения в тюркских языках (франц.) .....
Л. Бэшэ: Сведения и методические заметки к частичной редупликации в монгольском языке (нем.) 4
Й. Блашкович: Данные к биографии Паши Кёпрюлю Мехмед (нем.) 4
Б. Чиллик: Данные в проблеме Омара Хайяма (англ.) 4
Б. Чонгор: Замечания по одной проблеме отрицания в среднекитайском языке (англ.) 5
К. Цегледи: Вторжения арабов в Транскавказию в 762—764 гг. н. э. (англ.) 6
В. Диосеги: Маньчжурские шаманские песни (нем.) 6
Х. Эрен: Кипрские турецкие загадки (франц.) 7
Л. Фекете: Перепись ясов в Венгрии из 1550 года (нем.) 7
Л. Галь: Происхождение осетинской приставки *ra-* (нем.) 7
Аннемари ф. Гагайн: Казачество. Отщественно-филологическая трактовка (нем.) 8
Г. Дьёрфи: Роль *bujruk* в орхонско-тюркском обществе (нем.) 8
И. Хан: К вопросу о хронологии кумранских письменных памятников (нем.) 9
Я. Харматта: *Cusanica* (англ.) 9
Г. Хазаи: Османо-турецкие памятники, написанные кириллицей в коллекциях Болгарии (франц.) 10
А. Йожа: Некоторые примечания к восточно-азиатским связям Австро-Венгерской Монархии (нем.) 10
Жужа Какук: Подчинительная связь в турецком диалекте Западной Болгарии (франц.) 11
Д. Кальди-Надь: О значении дефтеров джизье и тахрир, как источников статистики населения (нем.) 12
Г. Кара: Заметки по монгольскому фольклору (франц.) 12
Е. У.-Кёгальми: О словах *хурлух* и *саадах* в хакасском фольклоре (нем.) ... 12

Л. Лигети: Ю. Ф. Немет, стр. 5—9.

Поздравление Ю. Ф. Немета по случаю его 70-го дня рождения. Оценка научного творчества профессора Немета. Его творчество охватывает много вопросов тюркологии, и в ряде случаев, других, смежных с тюркологией наук. Он всегда обращал особое внимание на исследование тюркологических проблем, имеющих венгерское отношение. Он достиг важных результатов в следующих областях: венгерский этногенез, происхождение секеев, венгерская руническая письменность (сохранившаяся у секеев и имеющая родство с письменностью тюркских надписей); тюркские элементы в венгерском языке, куманский и печенежский языки; рунические надписи так называемого сокровища Аттилы, памятники древнетюркской рунической письменности, особенно Таласские надписи; язык ясов Венгрии, балкарский и кумыкский языки, современный турецкий язык, древнетурецкий язык и его памятники, турецкие диалекты на Балканском полуострове; якутский язык, тюркские языки, их история и родственные языки, алтайская гипотеза.

Г. Ураи: Библиография работ профессора Ю. Немета, стр. 11—28.

В библиографию включены научные и научнопопулярные труды, статьи и рецензии профессора Ю. Немета, появившиеся с 1908 года по 30 июня 1960 года. Работы группированы по годам. Труды, опубликованные в нескольких изданиях (на различных языках), приведены по отдельным изданиям, статьи же, вышедшие продолжениями в течение нескольких лет, помещены ежегодными выпусками. Таким образом, библиография содержит всего 258 заглавий. В отдельном списке с 9 заглавями дан отчет о редакторской деятельности профессора.

Й. Айстлейтнер: К лексике угаритских текстов, стр. 29—34.

Автор толкует главным образом некоторые выражения винодельческого текста № 84, опубликованного во втором томе Le Palais Royal d' Ugarit. *ỉn tb* — не 'хорошее', но «сладкое» вино; *ỉn ḥsp* — 'вино, с которого удалена пена', *ỉn nklỉ* — 'совершенно готовое, переброженное вино'. Последнее пригодно и для вывоза; его вывозили и в Египет. *ỉn mṣb* — 'вино, сохраняемое в погребе в сосудах, урнах'.

Н. А. Баскаков: К генезису структуры предложения в тюркских языках, стр. 35—42.

В тюркских языках существует два основных типа словосочетаний: а) предикативные, выражающие мыслительный акт абстрагирования и б) аттрибутивные, выражающие мыслительный акт конкретизации.

Структура предикативного словосочетания состоит из двух сопоставляемых субстантивных слов — понятий или словосочетаний, из которых первое — подлежащее, содержит конкретное понятие, а второе — сказуемое, выраженное словосочетанием с аттрибутом, содержащим категории модальности и времени, содержит более абстрактное понятие.

Структура аттрибутивного словосочетания состоит из двух слов понятий, из которых первое относится ко второму, как конкретизирующий признак.

Таким образом все грамматические формы в тюркских языках относятся либо к субстантивным, либо к аттрибутивным образованиям.

В процессе морфологического развития отдельные элементы, наиболее слабы в логическом отношении, выпадают и конструкции предикативных словосочетаний (предложений), в результате морфолого-синтаксического элипсиса, видоизменяются, теряя как правило субстантивный элемент сказуемого и перенося всю полноту логического значения на аттрибутивный элемент сказуемого, который в большинстве современных конструкций предложения выражен глагольной формой verbum finitum, исторически восходящей к причастию.

Л. Бэшэ: Сведения и методические заметки к частичной редупликации в монгольском языке, стр. 43—49.

В начале своей статьи автор на основании новейшей литературы подытоживает типы т. н. частичной редупликации в монгольском языке.

Мнения отдельных монголистов при обсуждении частичной редупликации расходятся. Поэтому автор данной статьи пытается путем критических замечаний и анализа языкового материала занять свою позицию в отношении этого вопроса.

Суммируя сказанное, автор говорит, что усеченный повтор (напр. *хав* в слове *хав хар* 'совершенно черный': *хар* 'черный') как морфема, выполняет функцию форманта интенсива, и входит в группу лексических модификаторов.

Й. Блашкович: Данные к биографии паши Кёпрюлю Мехмед, стр. 51—55.

В архиве города Мишкольц сохранилось со времени турецкого владычества 59 документов, изданных турецкими властями. Один из этих документов, составленный на венгерском языке, (№ 20) датированный от 15 июня 1647 года в г. Эгер, призывает жителей города спокойно остаться на своем месте. Документ был издан «Vezer Mehemet Passa» в г. Эгер, но личность паши точнее не определена. Она определяется датированным от 27-го марта 1664 года в г. Мишкольц турецким документом за № 27. Документ этот является судебным решением эгерского кади, указывающим на вышеприведенное венгероязычное постановление и на то, что оно было издано отцом тогдашнего великого визиря паши Кёпрюлю Фазыр Ахмед, Кёпрюлю Мехмедом.

Публикуются эти два документа для пополнения биографических данных знаменитого турецкого великого визиря и в качестве интересного вклада в развитие турецкой администрации.

Б. Чиллик: Данные в проблеме Омара Хайяма, стр. 57—68.

I. *Забытый рубаи Омара Хайяма.* Приведенное здесь четверостишие (рубаи) Омара Хайяма цитируется на странице 19 указанного труда *Ḥāǧī Mīrzā Ḥusainḫān*, где говорится о будущем времени. Среди имеющихся в распоряжении автора 1800 рубаи это

четверостишие не встречается. Эти шуточные рамаданские стихи входят в постные четверостишия Омара Хайяма. Языковых трудностей нет. Рифмовка не классическая, но в шуточном рубаи нельзя возражать против народной рифмовки.

II. *Как возникли варианты?* Четверостишие CL 550 имеет два текста: (A8 (658 г.Г.) и BN IV (PA) 176 (879 г.Г.). Переписчик T IX ошибся в рифмовке первой половины 540-го четверостишия. Запутавшись, он пропустил один байт и вставил первый байт последующего четверостишия. Затем поставил *wa-lahu,* потом в первом месте написал второй байт этого четверостишия. В продолжение, чтобы скрыть недостаток, он сам сочинил две строчки Вот, одна ошибка — два варианта.

III. *Отсутствует ли лист между страницами* 33 *и* 34 *Bodl II?* По Кристенсену, после первых двух строчек Bodl II 316 написаны 3-ья и 4-ая строчки другого четверостишия. Но после 1-ой и 2-ой строчек Bodl II 316 (= CL 618) следует 2-ая и 3-я строчки CL 619. Листы отсутствуют. В более раннем источнике тут текст был запутан. В T IX включено Bodl II 316a, затем следует CL 619:1. и 4-ая строчка, которая в Bodl II отсутствует. Из Bodl II потерян лишь последний лист с некоторыми рубаи.

IV. *Первоначальный объем ленинградской рукописи MA.* В рукописном фонде Иранского кабинета Ленинградского отделения Института востоковедения Академии Наук СССР имеется рукопись за № C 1698 (Nov. 1514), примерно от 1550 г. содержащая теперь 290 рубаи, судя по размерам прочих рифмовых букв полных рукописей, родственных на основе рифмовых букв, было 700, но не менее чем 650 четверостиший. По своей ценности в отношении сохранности текста, рукопись эта причисляется к главным текстам. группы Б, куда она и была отнесена Кристенсеном.

Б. Чонгор: Замечания по одной проблеме отрицания в среднекитайском языке, стр. 69—74.

В некоторых китайских текстах в письменности тибетской и брахми из Дуньхуан'а соблюдается большое разнообразие транскрипции китайского слова 不. Напр.: транскрипция в брахми китайской *Vajra-prajñā-pāramitā (VPP,* изд. F. W. Thomas; *ZDMG* 91*)* дает *pa, pi, hvi:, hviri, hvū:, hvū:, hū;* кит. *Vajracchedikā (K,* изд. F. W. Thomas — G. L. M. Clauson: *JRAS* 1926*)* дает *pu, phu; Да шэн чжун цзун цзянь цзе (T,* изд. F. W. Thomas — S. Miyamoto — G. L. M. Clauson: *JRAS* 1929*)* транскрибирует *bur* и *phu.* Это разнообразие не объясняется одной первоначальной формой.

С помощью исследования истории слова 不, автор показывает, что формы с губно-зубным начальным и гласным конечным являются транскрипцией слова 否. Что касается отношения слов 不 и 否, по мнению автора, можно предполагать, что, хотя в эпохе Танской династии, слово 否 было ударной, а 不 безударной, проклитической формой того же самого слова. И это является причиной двоякого произношения в современном языке: *фоу* и *бу.*

Однако, по исследователям истории китайского языка, современные формы слова 不, как свидетельствуют южно-китайские диалекты, происходят от формы *puət,* и не от древне-китайской *pi̯ə̯u.* По мнению автора, указанные две деривации не исключают друг друга, и кажется возможным то, что двоякая форма одновременно существовала перед эпохой Сун, более того, формы *bur* и *phu* текста *T* объясняются этими двумя деривациями: первая из них связана с формой на конечный *-t* южно-китайских диалектов, а вторая является правильным продолжателем древне-китайской формы *pi̯ə̯u.*

К. Цеглэди: Вторжения арабов в Транскавказию в 762—764 гг. н. э., стр 75—88.

Статья написана с учетом всех относящихся сюда источников. В период, предшествовавший вторжениям 762—764 гг., халифат был подвергнут серьезному кризису, вследствие чего арабская власть над Транскавказией ослабла. В то же время Византия поддерживала дружественные связи с хазарами, а судя по известным признакам, и с аланами. Для предотвращения угрожающих хазарских вторжений халифа Мансур считал уместным, чтобы арабский наместник в Армении установил брачную связь с семьей хазарского кагана. По указу кагана арабский наместник в Армении Язид ибн-Усаид ал-Сулами женился на дочери кагана Хатуне около 759 года н. э., как это устанавливает автор на основе источников.

Через два с половиной года Хатун умерла. По армянскому историографу Левонду это было причиной того, что хазары, подозревающие за смертью Хатун злодеяние, вторглись в Транскавказию. По мнению автора самые важные хронологические и географические данные можно найти у арабского автора Табари и армянского Левонда. Информации этих авторов пополняются источниками, черпающими из Теофила Эдесского (Дионизий Теллмахренский и Агапий), а также трудом византийского летописца Теофана заимствовавшего свой относящийся сюда материал из потерянного труда палестинского мельхитского монаха. Из сопоставления всех источников явствует, что после первого вторжения хазар в 762 г., совершенного через Дербентское ущелье, от которого особенно пострадала Армения, в 764 г. последовало более сильное. Хазары и на этот раз вторглись через Дербентское ущелье; их набеги распространились кроме Албании и на Грузию; они заняли даже Тбилиси.

В. Диосеги: Маньчжурские шаманские песни, стр. 89—104.

Автор статьи разбирает маньчжурские шаманские песни, собранные и изданные Рудневым, но лишь частью объясненные им.

Автор дает прежде всего интерпретацию текста, затем занимается вопросом образа стихосложения: после исправления неправильных разрезов стихов и не трудно доказываемой порчи текста, шаманские песни везде состоят из 8-слоговых стихов.

Из конструкционных особенностей песен автор подчеркивает припевы и инвокацию, которые имеются почти во всех песнях под вопросом. С помощью параллелей из других маньчжурско-эвенских и сибирских песен он доказывает, что эти особенности распространены везде в песнях сибирских шаманов.

Кроме особенностей шаманских песен, автор, на основании содержания текстов, указывает на некоторые другие особенности маньчжурского шаманства.

Маньчжурский шаман исполнял ритуал бубном или копьем. Оба орудия употребляются и другими сибирскими шаманами. Используя параллели нанайцев и удеге, автор высказывает мнение, что копье соответствует посоху шаманов.

На основании выражений в песнях «помощник шамана» и «я выпил водку», он устанавливает, что у маньчжурцев тоже выступал помощник вместе с шаманом, и что шаман достигал экстаза с помощью питья водки. Он доказывает, что оба явления являются общими чертами шаманства.

Автор кончает статью тем, что характерные черты шаманских песен являются типичными для шаманства; таким образом, первоначальной религией маньчжуров было шаманство.

Хасан Эрен: Кипрские турецкие загадки, стр. 105—114.

После краткой вводной части автор публикует 50 загадок, записанных в 1959 году на острове Кипре, для иллюстрации кипрского турецкого диалекта. Ввводной части говорится о происхождении турецкого населения Кипра, затем при обсуждении характера их диалекта автор устанавливает, что наряду с интересными грамматическими свойствами, внимания заслуживает и лексика кипрского турецкого диалекта. В ней имеется множество старых турецких слов, связанных с анатолийскими диалектами. В греческих элементах этого диалекта можно обнаружить два слоя, — новый и старый.

Л. Фекете: Перепись ясов в венгрии из 1550 года, стр. 115—143.

Как известно, часть ясов, поселившихся в Венгрии, жила в единой области и образовала отдельную административную единицу, отдельный округ. Об их языке мы не имели никаких конкретных сведений, потому что памятники языка до нас не дошли, а из собственных имен известно лишь небольшое количество, ибо долгое время связной поименной переписи ясов нет.

Первая перепись населения ясского округа дошла до нас из 1550 года, около 300 лет после поселения ясов, в результате работы турецких финансовых органов. Турецкие финансовые органы обычно производили перепись населения захваченной области, а при сборе налогов опирались на данные этих конскрипций. После того, как турки взяли крепость Хатван и организовали Хатванский санджак, они произвели перепись также в этой области, включая сюда и селения здешнего ясского округа.

Перепись интересна, как для венгерской истории, так и для языкознания, потому что она служит ценным источником для определения принадлежности языка и этнического состава ясов.

Перепись охватывает около 1000 имен; две трети этих состоят из двух элементов: из фамилии и имени, третья часть содержит лишь имена.

Имена происходят из христианского календаря; фамилии принадлежат большей частью к обычным типам венгерских фамилий того времени, но некоторые из них являются «чужими именами» и требуют иного истолкования.

Известная статья Д. Немета «Eine Wörterliste der jassen der ungarländischen Alanen» (ABAW Jg. 1958. Nr. 4.) разбирает около 30 ясских слов и выражений, научно обосновывая этим нетвердое раньше предположение о том, что ясы были народом аланского происхождения.

Перепись ясов 1550 г. может послужить, главным образом, своими «чужими» фамилиями, ценным материалом для дальнейшего изучения вопроса.

В дальнейшем, автор статьи публикует факсимиле и арабскую транслитерацию переписи с чтением имен.

Л. Галь: Происхождение осетинской приставки *ra-*, стр. 145—160.

Несмотря на важное значение предпринятых до сих пор исследований (В. Ф. Миллер, А. А. Фрейман, В. И. Абаев, Т. З. Козырева), вопрос о происхождении приставки *ra-* еще не решен. Было указано на то, что она имеет известное отношение к приставке *ræ-*. Далее было признано, что ее распространение и функция в обоих главных диалектах не одинаковы и что она связана с приставкой *a-*. Из этого следует, что функцию и происхождение приставки *ra-* следует изучать в связи с последними, причем следует учесть и приставку *ær-*.

Приставка *rœ-* в современном осетинском языке непродуктивна, ее можно возвести к иранской форме *frā-*, *fră-*. Эта двойственность, однако, не разрешает ни соотношения осетинских приставок *ra-* и *rœ-*, ни различного употребления приставок *a-* и *ra-* в иронском и дигоронском наречиях.

В осетинском языке, как вообще в иранском и даже в древнеиндийском, первоначальное значение приставки *a-*, т. е. момент приближения, сохранилось лишь рудиментарно. Общепринятым стало значение удаления (ср. русские *от* и *у*). В осетинском, однако, понадобилось обозначить вид не только в общем, но и с точки зрения говорящего. Это обеспечивалось другой приставкой, потому что язык не располагал лексическими средствами для этой цели, поэтому стали использовать приставку *œr-*: *acyd* 'вышел (туда)', **œr-acyd* = *racid* 'вышел (сюда)'. Начало слова с безударным гласным могло выпасть.

В западно-осетинском семантическое содержание приставки *a-* сильно ослабло, и даже исчезло. Итак, для выражения удаления оказалось необходимым пользоваться новым средством, именно приставкой *rœ-*. Таким образом, возникла связь между приставками *rœ-* и *a-*. Это впоследствии опять совпало с сочетанием приставок *œr-* + *a-* = *ra-*: *rœ* + *acyd* = *racyd* 'вышел (сюда)'.

Значит приставка *ra-* имеет двоякое происхождение: *œr* + *a* и *rœ* + *a* = *ra-*.

Различное распространение приставок *a-* и *ra-* в обоих наречиях объясняется тем, что продуктивность *a-* сужена не в одинаковой мере на обоих территориях. Впрочем, с ее происхождением связано то обстоятельство, что наряду с совершенным видом она может иметь всякие семантические оттенки, которые различаются в употреблении приставки *a-*. При глаголах, означающих движение, главная разница заключается в том, что *a-* выражает движение, направленное изнутри вон с точки зрения говорящего или наблюдателя, приставка же *ra-* выражает движение с точки зрения находящегося снаружи говорящего лица или наблюдателя.

Аннемарии ф. Габайн: Казачество, общественно-филологическая трактовка, стр. 161—167.

С древних времен по сей день имеются примеры кочевого и полукочевого общества. Известно, что его глава не был автократом, но был избран как член господствующей семьи одного из племен. Его решения были зависимы от совета таких лиц, которые, благодаря своему происхождению и подвигам, пользовались доверием общества. В критических положениях вес ответственности иногда вероятно влиял на властителя и на совет, приводя к умеренным решениям. Поэтому, стихийные, отважные предприятия, которые сами по себе обещали успеха, не осуществлялись, разве иногда отдельным казаком, который, уклонившись от обязанности подчинения и без согласия других, действовал на свой страх и риск. В случае неудачи, никто не выступал за него. Но если его попытка венчалась успехом, то он становился героем дня у всего народа и приобретал высокое уважение в совете. Таким образом, казачество служило индивидуальным регулирующим фактором в мире, где господствовало коллективное сознание и общественное управление.

Г. Дьёрфи: Роль *bujruk* в орхонско-тюркском обществе, стр. 169—179.

Сан *bujruk* встречается в шести местах в орхонских надписях. Томсен, который раньше переьел это слово как «офицер», впоследствии придал ему значение «главный чиновник», вслед же за ним Габаин, Бернштам и Малов интерпретировали его как «начальник, чиновник». Мелиоранский еще в 1899 году указал на то, что истинное значение

слова — «приказчик», а в 1897 году Бартольд разъяснил, что тут речь идет об общественном слое, составляющем военный эскорт властителя. Роль *bujruk* в тюркском обществе соответствует функции, которую исполнял, по труду Владимирцева о кочевом феодализме, слой *nökör* в монгольском обществе. Этому слою соответствовал в ранневенгерском обществе *jobbágy* 'miles' (Дь. Дьёрфии), в куманском же обществе XIII века — *neuger, nöger* (Ю. Немет). Значение слова *bujruk* «военный эскорт» поддерживается и уйгурскими источниками; в дальнейшем развитии значения, однако, можно наблюдать известное повышение, подобно монгольскому слову *alpaqut* «солдат», которое получило значение «благородный человек, господин» в языках народностей, покоренных монголами. У суваробулгар под властью хазар тюркского происхождения *v. jr. g* стал титулом одного из властителей. Это свидетельствует о том, что во главе сувар стоял один из буйруков хазарского кагана.

И. Хан: К вопросу о хронологии кумранских письменных памятников, стр. 181—189.

Исходя из эсхатологических расчетов дамасского свертка, по которым деятельность «учителя правды» продолжалась 40 лет, а время от вавилонского плена до эпохи Мессии представляет собой 490 лет, автор доказывает, что этот расчет точно соответствует хронологической системе раввинской хроники «Седер Олам Рабба»; по этой хронике со времени вавилонского плена до гибели так наз. второго храма (в 68 г. н. э. по раввинскому летоисчислению) прошло 490 лет. Это означает, что восстание против римлян вспыхнуло в таком году, в котором ожидали появления Мессии согласно мистическим расчетам, известным из представлений кумранской секты. Это полностью соответствует данным Иосифа Флавия, Светония и Тацита о мессианистском фоне восстания против римлян и дает возможность по-новому осветить отношение этой секты к еврейскому восстанию, на свертки «Сокровище» и «Борьба сынов света».

Выяснением соотношения кумранской хронологии и хронологической системы Седера Олам Рабба можно сделать попытку отнести исторические намеки комментария Аввакума к эпохе Ирода.

В заключительной части статьи автор, анализируя намеки, приходит к выводу, что вышеуказанная хронология не только что кажется весьма вероятной, но и бросает новый свет на некоторые неясные пункты в истории секты, например, на ее местонахождение после землетрясения около 31 года до н. э.

Я. Харматта: Cusanica, стр. 191—220.

Работающая в Афганистане французская археологическая экспедиция открыла развалины храма на месте средневекового Баглана и нашла фрагменты нескольких надписей, написанных греческим письмом на одном из иранских языков. Автор предлагает читать текст лучше всего сохранившейся надписи следующим образом:

строка x + 1 [.....] ⌜*OB*⌝ [.....,...]
строка x + 2 [.....] *BIΔ*⌜*OIZH*⌝*NO*⌜*BIΔOIAD*⌜*IO*⌝ [..]
строка x + 3 [.....] ⌜*O*⌝*KIPΔOMIBA*⌜*Γ*⌝*OΛAΓΓOM* [..]
строка x + 4 *ΔIAΠAΛΛAMIΔOY*

При исследовании языка надписи следует исходить из легко интерпретируемой строки x + 3, означающей «я велел построить храм». Сопоставление языковых особенностей этой строки с надписями на кушанских монетах, одновременных с этой надписью, позволяет сделать вывод, что значительная группа надписей на монетах отражает тот же

самый язык, что и изучаемая надпись. Ввиду того, что кушанские монеты чеканились в Балхе (в древней Бактрии), язык их надписей можно отождествлять с иранским языком Бактрии. Остатки этого же бактрийского языка можно обнаружить в некоторых заимствованных словах, перешедших из этого языка в пракритский диалект харостийских надписей Индии и крорайнинских документов Средней Азии. Опираясь на этот языковой материал, можно объяснить и строку x + 2 нашей надписи. На основе грамматического анализа надписей на кушанских монетах она может быть распределена следующим образом:]*ВІΔО І ZНNОВІΔО І АΦІО*[Элемент *ВІΔО* является бактрийским развитием древнеиранского слова *pati-* 'господин', встречаемого и в крорайнинских названиях чинов *daśavida* и *śadavida*. Слово же *ZНNОВІΔО* точно соответствует крорайнинскому чину *jenavida*, представляющему собой в крорайнинском пракрите, вместе с вышеупомянутыми словами, бактрийское заимствование. Наконец фрагмент *АΦІО[* поддается дополнению в виде *АΦІО[ΦО]* и может быть в надписи заимствованием северозападной пракритской формы древнеиндийского названия чина *adhyakṣa-*.

В конечном итоге надпись можно истолковать следующим образом:
«[Я.....] *βιδο*, тюремный начальник, надзира[тель]
[и.....] *О* велел построить храм з[десь?]
Пальменидом».

Г. Хазаи: Османо-турецкие памятники, написанные кириллицей в коллекциях болгарии, стр. 221—233.

Автор сообщает о материале, диалектологических и исторических особенностях турецких рукописей и старых печатных памятнков, написанных кириллицей, хранящихся в коллекциях в Болгарии. Подробному анализу подвергнут состоящий из двух листов фрагмент рукописи религиозного характера из Архива софийской Государственной библиотеки им. Васила Коларова (№ 728). После подробного фонетического анализа даны факсимиле, транслитерация, т. е. предложенное автором чтение, и перевод. Некоторые языковые особенности этого памятника свидетельствуют о том, что текст записан человеком, не владевшим турецким языком на уровне родного языка. Автор поэтому ставит вопрос о том, следует ли (и в положительном случае, до какой степени) учитывать возможность влияния иноязычной артикуляционной базы. Эта проблема конкретно исследована в связи с отдельными языковыми явлениями. Конкретные фонетические явления сопровождаются диалектологической документацией, дающей широкий диалектный фон и освещающей диалектологические соотношения встречающихся в этом памятнике явлений.

А. Йожа: Некоторые примечания к восточно-азиатским связям Австро-Венгерской монархии, стр. 235—247.

Автор занимается восточно-азиатской экспедицией Монархии в 1869 году и связанными с нею торговыми и навигационными соглашениями, заключенными с Китаем, Японией и Сиамом. Во время открытия ворот Дальнего Востока Монархия из-за внутренне- и внешнеполитических осложнений, экономических трудностей и недостаточности капитала, не была в состоянии вести значительную экспансионную политику на Дальнем Востоке. Однако и она предприняла несколько отдельных небольших акций «ad hoc», которые в первую очередь должны были репрезентировать престиж великодержавной позиции. Одним из первых проявлений этой политики была восточно-азиатская экспе-

диция в 1869 году. Прочие великие державы, прежде всего Англия и Франция, не препятствовали этой акции, говорит автор, ибо в этот период противоречия в отношении вторжения в дальневосточные страны и Китай ни между великими державами ни между большими или малыми странами еще не обострились. Наоборот, в целях запугивания дальневосточных империй великие державы нуждались в небольших таранах, подобных Монархии. Этим и объясняется тот факт, что английская дипломатия содействует подготовке пути для требований представителей Австро-венгерской монархии при восточноазиатских дворах, тем более, что она не считает Монархию серьезной соперницей в приобретении рынков. Но как только речь зашла об осуществлении приобретенных привилегий, великие державы становятся скорее антиподами Монархии. Автор доказывает, что Венгрия в этой акции играла подчиненную роль и бросает свет на столкновение австрийских и венгерских интересов в связи с экспедицией.

Ж. Какук: Подчинительная связь в турецком диалекте западной болгарии, стр. 249—257.

В городках Кюстендил и Михайловград в западной Болгарии малочисленное турецкое население употребляет вместо nomen verbale и gerundium в некоторых дополнительных предложениях и предложениях цели подчинительную связь индоевропейского типа, например, *istey su ičsïn* «хочет пить воды», *söyley gitsïn* «говорит, чтобы он ушел», *gidey sorsun* «идет спросить». Такая же связь существует с глаголами *bašlamak*, *beklemek* и пр., например, *bašlay sorsun* «начинает спрашивать», *bekley uyansïn* «ждет, чтобы он проснулся».

Повелительные предложения и предложения цели подчинительного характера известны и другим турецким диалектам, но такая конструкция, какую мы видели в связи с глаголами *istemek*, *bašlamak*, *beklemek*, *demek*, *söylemek*, встречается лишь в некоторых случаях в языке турецкого населения Балкан и у гагаузов.

Г. Кальди-Надь: О значении дефтеров джизье и тахрир, как источников статистики населения, стр. 259—269.

При помощи сравнения дефтеров *джизье*, содержащих сбор налога джизье, которым были обложены мусульмане на захваченной турками территории Венгрии, (т. е. все население в 16 веке), с дефтерами *тахрир* (перепись), дающих отдельно отчет об остальных налогах населения, устанавливается, что на основании дефтеров джизье, составленных во время царствования Сулеймана Великолепного, можно сделать заключения только о числе одного слоя населения, о числе владеющих движимым имуществом стоимостью в 300 акче. На основании более поздних (около 1580 г.) переписей уже с определенной точностью можем установить полное число глав семейств, ввиду того, что эти переписи — как свидетельствуют сравнения — содержат такое же число плательщиков джизье, как дефтеры тахрир плательщиков десятины.

Достоверность дефтеров тахрир мы проверили путем их сравнения со списками венгерской церковной десятины. Выяснилось, что дефтеры тахрир содержат в среднем на 10% меньше плательщиков десятины, чем их в действительности жило в отдельных местностях. С учетом такого процента ошибок дефтеры тахрир являются полезным материалом для установления численности населения, но лишь с определенными ограничениями, потому что относительно одного периода времени не дошли до нас дефтеры тахрир больше половины лив эялета города Буда. С другой стороны, среди дефтеров джизье со-

хранилось несколько списков с налогами джизье отдельных лив, так, например, из 1578 года дошел до нас учет недоимки джизье 16 лив. По свидетельству этого списка в 16 лив жило 66,682 плательщика джизье или главы семьи. Чтобы получить полное число глав семейств кроме этого надо учесть и неточность переписей, достигающую 10%, а также и то обстоятельство, что судьи, священники и слуги не платили налога джизье.

Г. Кара: Заметки по монгольскому фуольклору, стр. 271—291.

Различные проблемы монгольского фольклора, монгольской народной литературы постоянно обсуждаются в монгольской филологии. Имеются богатые сборники фольклорных материалов, образцов словесности различных, но не всех монгольских народов. Язык и словесность некоторых до сих пор мало изучены или совсем неизвестны для нас, но и относительно хорошо известные области неисчерпаемой монгольской народной литературы могут дать не мало нового исследователю.

Все это можно сказать и о классификации жанров монгольского фольклора. Имеется уже несколько попыток такой классификации, но их результаты — по весьма понятным причинам — нельзя назвать конечными.

Автор настоящей статьи публикует текст и перевод халха-монгольской народной песни, повествующей о двух братьях-охотниках, младший из которых убил старшего — приняв его за марала. Автор публикует и — вероятно чахарский — вариант из Внутренней Монголии, доступный для него только в китайском переводе и одну, очень близкую по теме халхаской, песню агинских бурят, живущих на Северо-Востоке МНР.

В дальнейшем автор показывает несколько примеров похожих песен, относительно не длинных и имеющих какое-то — более или менее — законченное повествование в теме; вопрос точной классификации жанров которых — по мнению автора — является еще не достаточно зрелым.

Наконец, автор указывает на наличие песен этого типа и в близком фольклору «варваров» Севера, северно-китайском фольклоре.

Е. У.-Кёгальми: О словах *хурлух* и *саадах* в хакасском фольклоре, стр. 293—297.

На основании анализа словоупотреблений в героических эпосах и легендах а также на основании этимологических исследований автор устанавливает, что основное значение слова *хурлух* (< : *хур* 'пояс') принадлежащие к поясу 'колчан и налучие (вместе)', но оно могло означать и отдельно то 'колчан', то 'налучие'. Основное значение слова *саадах* (< монг. *sagadag*) было подобным, но более широким: 'полный прибор вооружения: лук с налучником и стрелы с колчаном (иногда тоже сабля)', но и это слово относилось и отдельно к различным частям. Ни одно их этих слов не могло утвердиться как единозначное название того или другого предмета, вследствие чего они и в фольклоре встречаются то в значении 'колчан', то в значении 'налучие'.

The *Acta Orientalia* publish papers on oriental philology and culture in English, German, French and Russian.

The *Acta Orientalia* appear in parts of varying size, making up volumes.

Manuscripts should be addressed to:

Acta Orientalia, Budapest 62, Postafiók 440.

Correspondence with the editors or publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription to the *Acta Orientalia*, is 110 forints a volume. Orders may be placed with „Kultura" Foreign Trade Company for Books and Newspapers (Budapest VI. Népköztársaság útja 21. Account No. 43-790-057-181) or with representatives abroad.

Les *Acta Orientalia* paraissent en français, anglais, allemand et russe et publient des travaux du domaine des recherches orientales.

Les *Acta Orientalia* sont publiés sous forme de fascicules et seront réunis en volumes.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

Acta Orientalia, Budapest 62, Postafiók 440.

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Le prix de l'abonnement est de 110 forints par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur de Livres et Journaux «Kultura» (Budapest VI. Népköztársaság útja 21. Compte-courant No. 43-790-057-181) ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

«*Acta Orientalia*» публикует трактаты из области востоковедения на русском, немецком, английском и французском языках.

«*Acta Orientalia*» выходит отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу:

Acta Orientalia, Budapest 62, Postafiók 440.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации.

Подписная цена «*Acta Orientalia*» — 110 форинтов за том. Заказы принимает предприятие по внешней торговле книг и газет «*Kultura*» (Budapest VI. Népköztársaság útja 21. Текущий счет № 43-790-057-181) или его заграничные представительства и уполномоченные.

76,– Ft